

DS835 .L35 1907

vol.2

La Mazeliere, Antoine Rous,
marquis de, 1864-

Le Japon : histoire et
civilisation ...

Archbishop Alemany Library
Dominican College
of San Rafael



The Gift of
MR. & MRS. RICHARD DAVIS

THE PAYSON J. TREAT
COLLECTION

LE JAPON

DU MÊME AUTEUR, A LA MÊME LIBRAIRIE

Moines et Ascètes indiens. Essai sur les caves d'Ajantâ et les couvents bouddhistes des Indes. Ouvrage accompagné de gravures d'après des photographies. Un volume in-18. 4 francs.

Essai sur l'histoire du Japon. Ouvrage orné de dix-neuf gravures et d'une carte. Un volume in-16 (*Épuisé.*)

Quelques notes sur l'histoire de Chine. Un volume petit in-8°.
(*Épuisé.*)

Essai sur l'évolution de la civilisation indienne. Tome I^{er}.
L'Inde ancienne — L'Inde au moyen âge. — Tome II. *L'Inde moderne.* Deux forts volumes in-16 avec carte et gravures hors texte..... 8 francs.

La Peinture allemande au dix-neuvième siècle. Ouvrage accompagné de 103 gravures hors texte. Un volume grand in-8°.
Prix..... 20 francs.

EN PRÉPARATION :

Le Japon. Histoire et civilisation. Tomes IV et V. *Le Japon moderne.*

M^{is} DE LA MAZELIÈRE

LE JAPON

HISTOIRE ET CIVILISATION

TOME II

LE JAPON FÉODAL

Avec dix gravures hors texte et une carte



PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6*

1907

Tous droits réservés

ARCHBISHOP ALEMANY LIBRARY
DOMINICAN COLLEGE
SAN RAFAEL, CALIFORNIA

F
952
L1641
V.2

Tous droits de reproduction et de traduction
réservés pour tous pays.

Published 9 January 1907.

Privilege of copyright in the United States
reserved under the Act approved March 3^d 1905
by Plon-Nourrit et C^{ie}.

85997

LE JAPON FÉODAL

Le tome premier de cet ouvrage, consacré au Japon ancien, se divise en trois parties.

La première décrit l'état du Japon avant l'introduction de la civilisation continentale. Entre le cinquième siècle de l'ère ancienne et le quatrième siècle de l'ère moderne le peuple japonais se forme par la fusion de tribus d'origines diverses, venues les unes de Corée, les autres de l'archipel Malais; presque sans rapports avec le monde, les Japonais s'efforcent de se civiliser eux-mêmes en développant les premiers éléments de la civilisation apportés jadis du continent; ils n'y réussissent qu'imparfaitement. Dans le même temps les nombreux royaumes de l'archipel tentent de se fondre en un seul empire dont le siège est tantôt dans l'Izumo, tantôt dans l'île de Kiushû et tantôt dans le Yamato.

La seconde partie du tome premier raconte l'introduction de la civilisation continentale. Trop à l'étroit à Kiushû et dans l'ouest de Hondô, les Japonais se répandent au dehors et conquièrent la Corée; ils adoptent, avec le bouddhisme indien, les institutions politiques et sociales de la Chine; le

souverain du Yamato, le mikado, réussit à unir tous les États de l'archipel et à fonder un gouvernement centralisé.

La troisième partie du tome premier retrace les effets immédiats que produit l'introduction de la civilisation continentale. Les réformes politiques et sociales ont été trop brusques. Seuls, les nobles de cour, les chefs du nouveau gouvernement, se sont franchement convertis aux idées nouvelles; la masse du peuple répugne à la religion et à la civilisation étrangères; les anciens clans subsistent et les royaumes détruits tendent à se reformer. L'histoire du gouvernement centralisé comprend deux périodes. Au huitième siècle, le mikado, à peine affranchi pendant quelques années de la tutelle des vieux clans, doit abandonner la direction des affaires aux chefs d'un clan nouveau, les Fujiwara, qui deviennent des maires du palais héréditaires, mais, grâce à l'énergie et à l'habileté de ces chefs, le gouvernement centralisé se maintient, pendant un temps même il se développe. A partir du dixième siècle le gouvernement centralisé tombe en décadence; l'une après l'autre, les provinces se détachent de la capitale, partout se fondent des principautés féodales.



Le présent volume et le suivant contiendront l'histoire de la féodalité.

En voici l'idée générale.

L'œuvre que n'ont pu mener à bien les brusques

réformes du septième siècle s'accomplit insensiblement au cours de sept cents années, grâce au désordre même que produit la féodalité, désordre qui fait ressembler son évolution politique et sociale aux transformations inconscientes de la nature.

Cette œuvre est double. D'une part c'est une œuvre de civilisation. Pendant les huit siècles de l'époque féodale le Japon n'a plus avec le monde que des rapports intermittents, il peut donc s'assimiler les institutions et les mœurs trop rapidement adoptées au septième siècle. Il se les assimile même au point de les transformer, et c'est pourquoi le caractère distinctif de cette période consiste dans son originalité toute japonaise, tandis que l'époque précédente trahit l'influence immédiate de la Chine et l'époque actuelle l'influence immédiate de l'Europe.

Et cette œuvre est aussi une œuvre de reconstruction politique. Aux pires époques d'anarchie, l'idée maîtresse de l'histoire japonaise ne disparaît pas, qui est de réunir toutes les îles, toutes les régions de l'archipel en un seul empire et tous ses peuples en une seule race, une seule nation.

Trop artificielle, la constitution centralisée du huitième siècle ne pouvait durer : le moyen âge reprend lentement l'unification interrompue et la poursuit grâce à deux facteurs dont les tendances sont pourtant opposées. L'un est la confusion féodale qui seule réussit à faire disparaître les anciens États, les anciennes mœurs. L'autre est la fondation d'un nouveau gouvernement centralisé issu d'un compromis entre le régime chinois et les institutions

féodales; c'est le gouvernement militaire, le shôgunat, qui combattrait la féodalité pendant quatre siècles et finira par la vaincre.

L'histoire de l'époque féodale se confond avec celle de la lutte du shôgunat contre la féodalité. Le shôgunat représente par le fait et la centralisation et la civilisation générale, tandis que dans la féodalité se concentrent les anciennes traditions japonaises.

Cette histoire comprend trois grandes périodes.

La première embrasse tout le moyen âge féodal. A plusieurs reprises le shôgunat semble victorieux, le pays est pour un temps unifié, la civilisation progresse, mais toujours la féodalité l'emporte, le pays retombe dans la barbarie et dans l'anarchie.

La deuxième période, qui commence vers le milieu du seizième siècle pour finir en 1616, est la Renaissance. Tant par leur propre expansion coloniale que par celles des autres peuples, les Japonais entrent en relations avec les principales nations de l'Europe et de l'Asie, tandis que de hardis aventuriers s'efforcent de mettre fin à l'anarchie féodale et de rétablir le gouvernement centralisé.

La dernière période pourrait se nommer celle de la monarchie absolue, car les shôgun de la maison Tokugawa sont de véritables souverains. Mais ils ne réussissent à établir leur suprématie que par un nouveau compromis entre le gouvernement centralisé et la féodalité; leurs États, gouvernés d'après les principes des monarchies absolues, ne forment que le centre d'une confédération qui comprend deux cents principautés féodales non plus indé-

pendantes, mais encore en jouissance des principaux privilèges de la souveraineté. Le même compromis apparaît dans les idées et dans les mœurs où les préjugés féodaux subsistent malgré le rationalisme, une philosophie humanitaire qui enseigne l'égalité, l'amour des lettres, des sciences et des arts; lui-même, le shôgunat, abdiquant la moitié de son rôle historique, se fait, sous le rapport des idées et des mœurs, étroitement féodal et défend tous rapports avec l'étranger. Et c'est pourquoi au Japon la monarchie absolue doit être étudiée comme la dernière phase de l'évolution féodale.

*
* *

Si l'histoire de chaque peuple présente un caractère original, si l'isolement du Japon accuse encore le caractère original de son histoire, les destinées de tous les peuples n'en sont pas moins connexes et les différentes périodes de leurs histoires ne s'en rattachent pas moins à l'histoire de la civilisation universelle.

Il convient de rappeler les traits généraux de cette histoire tels qu'ils ont été déterminés dans le tome premier de cet ouvrage.

La civilisation s'est pour la première fois développée dans le bassin de l'Euphrate et dans le nord du golfe Persique. Par l'Arabie et la Mésopotamie, elle gagna l'Égypte où se forma un second foyer de civilisation. De ce double foyer la civilisation s'étendit vers l'Orient et vers l'Occident; comme la mer et les fleuves sont les voies de com-

munication les plus faciles, que les contrées qu'ils baignent sont les plus fertiles, ce fut en suivant les côtes de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe, tandis que les peuples restés barbares étaient rejetés en Arabie, en Afrique et dans les immenses plaines qui se trouvent au nord du vieux continent. L'histoire ancienne est celle des peuples maritimes qui furent les premiers civilisés. Mais le Japon ne reçut pas la civilisation continentale avant le cinquième et le sixième siècle de l'ère actuelle et ne peut être compris parmi ces peuples.

Quand les peuples civilisés furent tombés en décadence, les barbares, longtemps contenus dans les plaines du Nord, se répandirent dans les territoires occupés par ces peuples et s'y établirent. En même temps les Arabes envahirent l'Asie et l'Europe, entraînant à leur suite les nomades de l'Afrique; l'ancienne civilisation sembla disparaître.

De ce chaos sortirent les nations modernes nées de l'union des barbares et des anciens peuples : ces nations cherchèrent à s'assimiler la civilisation antique et à reproduire la constitution des vieux États historiques. Elles ne purent y réussir; tous leurs royaumes tombèrent dans l'anarchie.

C'est parmi ces nations modernes qu'il nous faut placer le Japon : sans doute, comme dans l'Archipel il n'existait pas de peuple civilisé avant l'arrivée des Japonais, la nation japonaise ne s'est pas formée de la même manière que les grandes nations de l'Europe et de l'Asie antérieure. Mais ici les différences importent peu. Dans la formation de la nation japonaise les immigrants chinois et coréens

représentent l'élément le plus anciennement policé; et, comme les barbares de l'Europe et de l'Inde, les Japonais adoptèrent une civilisation déjà séculaire, ce fut celle de la Chine.

Dans toute l'Europe et dans la plus grande partie de l'Asie, l'anarchie où tombèrent les nations modernes, incapables de s'assimiler brusquement la civilisation de l'antiquité, aboutit à la féodalité. Une seule fait exception, la Chine, qui avait connu la féodalité entre le huitième et le troisième siècle de l'ère ancienne comme aussi, sous une forme moins nette, du troisième au septième siècle de l'ère actuelle. Plus tard au dixième siècle, puis au douzième et au treizième, l'histoire de la Chine présente de longues périodes d'anarchie : des royaumes indépendants se fondèrent dans l'empire démembré, le nord se sépara du sud, mais les traditions du gouvernement centralisé étaient trop fortes pour qu'il pût s'y rétablir une féodalité véritable.

Entre l'histoire des autres grands Etats et celle du Japon, il y a concordance parfaite. Et la concordance se maintient dans les trois grandes phases de l'évolution féodale. Le moyen âge nous montre, dans tous ces Etats comme au Japon, la lutte de la royauté fondée sur les traditions de l'ancienne civilisation contre l'anarchie féodale. De même au seizième siècle nous voyons partout se former de grandes monarchies qui entrent en relations les unes avec les autres. Au dix-septième siècle ces monarchies se constituent définitivement, et leur gouvernement absolu réussit à fondre les éléments hétérogènes qui les composent en véritables na-

tions. Les événements qui se passent au Japon ne sont que le contre-coup des événements qui se passent dans le monde entier. Au Japon comme dans tous les autres pays, la monarchie absolue marque la transition du régime féodal au régime moderne et c'est pourquoi la transformation récente du Japon ne doit pas être considérée comme un événement isolé, mais comme l'aboutissement naturel de son évolution, qui n'a jamais été distincte de l'évolution générale de la civilisation.

LIVRE IV

LE MOYEN AGE FÉODAL

INTRODUCTION

LA FÉODALITÉ (1)

I

Etudions maintenant les origines et le développement de la féodalité japonaise (*hōken*) et com-

(1) RATHCEN, *Japans Volkswirtschaft*. — (T. A. S. J.) SIMMONS et WIGMORE, *Land tenure and local institutions in old Japan*. XIX, 1. — TARRING, *Land Provisions of the Taihō riō*. VIII, 2. — GRINNAN, *Feudal Land Tenure in Tosa*. XX, 2. — GUBBINS, *Feudal system under the Tokugawa Shōguns*. XV, 2. — CONDER, *Japanese Armour*. IX, 3. — MC CLATCHIE, *Heraldry*. V, 1; *Sword of Japan*. II, etc. — H. BRUNTON, *Constructive Art in Japan*. II, III, 2. — DAUTREMER, *Legal Revenge*. XIII, 1. — D^r FLORENZ, *Altjapanische Kulturzustände*. — ASAKAWA, *Early institutional life of Japan*. — *Manners and Customs of the Japanese People dans Russo-Japanese War*.

parons-en les institutions à celles des autres pays du monde moderne où s'établit la féodalité.

Au Japon et dans tous ces pays le gouvernement centralisé fondé sur le modèle des anciens empires se montra bientôt impuissant à maintenir l'ordre dans un pays trop rapidement unifié. Les charges devinrent héréditaires, leurs titulaires indépendants : les propriétaires se déclarèrent libres sur leurs domaines ; puis, menacés de tous côtés dans l'anarchie générale, les plus pauvres se mirent sous la protection de leurs voisins riches et puissants. L'empire se divisa alors en milliers de petits États : ce fut la féodalité. Mais, si elle détruisit pour un temps la centralisation, la féodalité contribua cependant à la rendre plus complète ; car elle substitua des divisions territoriales trop petites et sans histoire, des institutions nouvelles et par leur nature même passagères, aux divisions séculaires, aux institutions traditionnelles, qui auraient opposé une invincible résistance à l'œuvre de l'unité nationale.

*
* *

Dans tous les pays, la puissance et la durée de la féodalité ont dépendu d'abord de la configuration du sol. Les grandes plaines ne restent pas longtemps morcelées. Tout au contraire, dans les îles, les presqu'îles, les vallées protégées par de hautes montagnes, les habitants demeurent attachés à leurs coutumes et à leurs traditions, qui souvent indiquent

chez eux une origine particulière. C'est pourquoi la féodalité, qui préparait l'unité nationale en désagrégeant les anciennes associations, trouva longtemps dans ces mêmes associations son appui le plus solide. Archipel de cinq cents îles habitées, pays montagneux aux côtes découpées, le Japon présenta pendant des siècles à l'établissement d'un gouvernement centralisé les mêmes résistances que l'Écosse et que la Bretagne.

Même à l'époque où le gouvernement de Kiôto était le plus fort, il devait composer avec les vieilles familles nobles, surtout dans le sud-ouest et dans les îles de Kiushû et de Shikoku; il recommandait aux gouverneurs et aux fonctionnaires de s'entendre en toute occasion avec les chefs de l'aristocratie locale, *tomo miyatsukô* et *kuni miyatsuko*, mais en même temps il redoutait que les gouverneurs ne tentassent de s'appuyer sur ces chefs pour se rendre indépendants; au onzième siècle les fonctions de gouverneur n'étaient confiées que pour quatre ans. La décadence du gouvernement centralisé rendit aux nobles provinciaux toute leur influence; par ennui de quitter la cour ou par crainte de ne pouvoir se faire obéir dans leurs gouvernements, les *kokushi* se contentèrent de titres purement honorifiques, restèrent dans le *Gosho* et abandonnèrent l'exercice de leur autorité aux *mokudai* (ou *sakandai*), des représentants choisis parmi les nobles provinciaux qu'on peut comparer aux *advocati*, aux *vögte* de l'Europe dans le neuvième et le dixième siècle. Les fonctions de *mokudai* devinrent héréditaires comme les *shô-en*, les fiefs

attachés à ces fonctions; c'est ainsi que dans la plupart des provinces il se constitua une noblesse féodale indépendante du pouvoir central. Détroits et montagnes, les longues distances, la difficulté des communications, des mœurs et des intérêts différents avaient fait échouer la tentative hardie des grands mikado absolus. Et pendant des siècles les habitants des îles montrèrent la même répugnance à subir l'hégémonie de Hondô : la dernière insurrection, celle de 1877, éclata dans le clan de Satsuma, c'est-à-dire à l'extrémité sud-ouest de Kiushû.



Dans tous les pays la puissance et la durée de la féodalité ont dépendu ensuite des différences physiques et morales qui existaient entre les nobles et les serfs. Nulle part le contraste des deux classes ne fut plus marqué qu'au Japon. Les nobles se faisaient gloire de leur type physique particulier. Formés par le confucianisme, le bouddhisme, la science et la philosophie continentales comme par leurs habitudes chevaleresques, ils se sentaient éloignés du peuple réduit au servage, ignorant, idolâtre, encore peu influencé par la religion des bonzes et les mœurs chinoises. Seulement les nobles provinciaux qui devinrent les nobles militaires différaient du tennô et des kuge par leur éducation, par leur aspect physique et peut-être même par leur origine ethnique. Tandis que les buke semblent les descendants des enva-

hisseurs continentaux, peut-être les mikado et les principaux kuge étaient-ils d'origine malaise, les plus récentes maisons de kuge seraient d'origine chinoise ou coréenne; quoi qu'il en soit, tennô et kuge restèrent en dehors de la féodalité qui, après des siècles de lutte, succomba devant ce pouvoir rival.

*
* *

Dans tous les pays, la féodalité fut militaire : elle commença et elle atteignit son plus complet développement dans les provinces frontières; les guerres étrangères précédèrent et préparèrent les guerres intérieures. En aucun pays, ce caractère ne fut mieux marqué qu'au Japon. Sur le modèle des Chinois, les Japonais avaient créé deux hiérarchies de fonctionnaires, les uns civils, les autres militaires. Chez ces peuples de tempéraments dissemblables, les mêmes institutions produisirent des résultats différents. En Chine, le pouvoir civil est resté toujours prépondérant; il n'y a pas d'armée régulière, mais seulement des bandes recrutées pour une guerre déterminée; et ces bandes, avec leurs mandarins militaires, sont mises sous les ordres des mandarins civils. Au Japon, tout au contraire, la division chinoise sépara plus encore les races rivales des kuge et des nobles provinciaux; ceux-ci formaient les cadres de la noblesse militaire, où entrèrent bientôt tous les aventuriers que les chefs rassemblaient pour les dernières guerres contre les Aïnos ou pour les guerres civiles.

En effet, le vieux système de recrutement ne pouvait subsister; il n'avait jamais été bien établi que dans le Gokinai et dans les provinces voisines, et la guerre se trouvait reportée au nord, à l'extrême-ouest de Hondô et dans les îles; c'était dans le nord que les Aïnos résistaient encore; c'était dans le Kantô, le Nagato et à Kiushû qu'avaient lieu les grandes révoltes. Aussi le gouvernement centralisé avait-il cherché à se créer une armée permanente, une armée de métier. L'empereur Shômu (724-48), avait réuni à Kiôto des jeunes gens choisis dans tout l'empire pour leurs talents d'écuyer ou d'archer; il en avait composé le corps de la garde; telle serait, dit-on, l'origine de la classe des *samurai*; mais la vie de cour énerva ses soldats; les grands buke, *sei-i-tai-shôgun* et généraux furent alors chargés de se recruter des troupes: plus tard la même mission fut confiée aux mokudai, aux nobles locaux devenus les véritables gouverneurs; pour payer ces soldats, généraux et mokudai reçurent des fiefs dans les pays nouvellement conquis et défrichés; ils donnèrent à leurs soldats, leurs *kenin*, le droit de les cultiver; les kenin devinrent les tenanciers perpétuels du sol: au lieu d'une rente, eux et leurs héritiers devaient le service militaire. C'est surtout dans le Kantô que s'établirent ces colonies qu'on pourrait comparer à celles des vétérans romains sur le Rhin et sur le Danube. Quand, au onzième siècle, l'état de guerre devint l'état normal de l'empire tombé dans l'anarchie, les kenin ne furent plus des paysans-soldats, mais simplement des soldats; on les appela dès

lors *fudai* : le mot *fudai* a le sens d'héréditaire. Ainsi se forma une nation militaire qui bientôt devint distincte du peuple et indépendante du gouvernement impérial. Au douzième siècle cette nation militaire eut même son souverain particulier, le *sei-i-tai shôgun* et son gouvernement propre, le *bakufu* : l'ancien conseil des kuge étant tombé dans l'impuissance, shôgun et bakufu s'arrogèrent le droit de gouverner le pays tout entier, mais alors les seigneurs féodaux, impatients de toute autorité, se révoltèrent contre leur chef. Pendant huit siècles, le shôgunat s'efforça de briser la féodalité dont il était sorti.



Si maintenant nous voulons résumer ces considérations, nous pouvons dire qu'au douzième siècle le Japon se divisait en trois pays distincts. Dans le centre, la terre classique, la féodalité s'établit difficilement, aucune famille noble n'y devint prépondérante. A l'ouest, dans les districts montagneux, la presque île extrême du Nagato, les îles de la mer intérieure, s'étaient maintenus d'anciens clans d'origine et de civilisation différentes : leurs chefs héréditaires ne reconnaissaient au mikado qu'une autorité nominale. Enfin dans le Kantô, pays fertile, où les communications sont faciles, il se formait non plus à proprement parler une organisation féodale, mais un empire militaire rival de l'empire centralisé de Kiôto : au treizième siècle, cet empire reçut le nom de shôgunat.

II

Deux caractères principaux distinguent le régime féodal des autres régimes économiques. Le premier est la prépondérance politique, sociale, économique qui appartient à la propriété foncière.

Dans un pays sans gouvernement central, où l'industrie et le commerce sont presque inconnus, le champ qui nourrit, le rocher qui protège le champ, deviennent les seuls bien estimés. Dès lors, l'homme n'a pas de rang par lui-même; la terre seule donne le rang. Quiconque détient une portion du sol est souverain de cette portion. Quiconque n'en possède aucune est possédé par la terre sur laquelle il habite, le serf du seigneur de cette terre. Entre les possesseurs de champs ou de châteaux, point d'autres liens que les liens unissant les champs et les châteaux eux-mêmes; le champ doit une redevance au château, le château le plus faible est vassal du château le plus fort; l'homme lui-même compte si peu que, vassal pour une terre, il exerce la suzeraineté pour une autre; l'enchevêtrement des fiefs est si grand, qu'un suzerain peut devoir l'hommage au vassal de son vassal. Enfin, comme les droits de la terre sont sacrés, on ne distingue plus entre la propriété et la souveraineté :

si les vassaux ont des obligations envers leur suzerain, le plus petit seigneur reste maître dans son fief. Les charges mêmes de l'État sont considérées comme des propriétés foncières : le comte ou le duc possède sa province, le gouverneur sa ville ou son château, le receveur d'impôts son péage ou son bac; tout devient fief et le roi n'est plus un monarque servi par des fonctionnaires mais le chef de vassaux souverains.

*
* *

Ce régime économique particulier s'établit au Japon de la même manière qu'en Europe.

Cherchons d'abord comment la souveraineté du sol se confondit progressivement avec la propriété du sol.

Il existait, rappelons-le, trois espèces de propriété foncière.

La première était le *kubunden*, les terres autrefois possédées collectivement par les villages ou *mura* mais alors possédées héréditairement par les familles paysannes; comme en droit ces terres appartenaient à l'État, leurs possesseurs devaient d'abord le *so*, c'est-à-dire la rente et l'impôt foncier réunis, puis la corvée (*ka eki*).

Il y avait ensuite les francs-alleux des *gôshi*, qui de fait ou de droit ne payaient aucun impôt : la plupart de ces francs-alleux se trouvaient dans le Kantô et appartenaient aux *kenin*, aux soldats-colons des nobles provinciaux.

Enfin il y avait les *shô-en* ou fiefs concédés par

l'État aux grands clans de kuge et de buke : les uns, les *kôden*, donnés à titre héréditaire dès le début ; les autres, *i-den* et *shokubunden*, attachés au titre ou à la fonction mais devenus héréditaires avec les titres et les fonctions. Or grâce à la générosité involontaire du pouvoir central affaibli, grâce encore à d'autres causes que nous étudierons plus loin, le nombre des shô-en augmenta tellement qu'au début du onzième siècle ils formaient les neuf dixièmes de la superficie de l'empire. Ces shô-en étaient administrés par les nobles ou par leurs délégués ; retournant contre l'État la doctrine chinoise que la propriété du sol ne se distingue pas de la souveraineté, ils soutenaient qu'en leur concédant la propriété des shô-en l'État leur en avait aussi concédé la souveraineté ; à leur avis le pouvoir central n'avait même pas conservé un droit de contrôle sur l'administration des fiefs ; bientôt les Fujiwara, trop faibles, durent céder aux nobles et dans les neuf-dixièmes du Japon ceux-ci devinrent de véritables seigneurs féodaux. Dans le dernier dixième du territoire l'autorité de Kiôto était illusoire : Kiôto n'y était-il pas représenté par les *mokudai*, par les nobles provinciaux devenus les délégués héréditaires des gouverneurs, qui ne paraissaient plus dans les provinces ? De fait les *mokudai* étaient tous propriétaires de shô-en et tous les propriétaires de shô-en importants étaient des *mokudai* ; les nobles ne distinguèrent donc plus entre leurs fiefs propres et le domaine de l'État, dont ils étaient les administrateurs héréditaires et jamais contrôlés.

Voici maintenant comment le servage (*dorei no*

mibun, *kerai no mibun*) devint général. Les *kubunden* payaient l'impôt, les *shô-en* ne le payaient pas; le nombre des *shô-en* augmentant toujours et les sommes demandées à l'impôt ne diminuant pas, les charges des *kubunden* s'accrurent au point de devenir intolérables. Les détenteurs de *kubunden* préférèrent donc aliéner leur droit de quasi-propriété aux seigneurs des *shô-en* et rester comme fermiers sur leurs anciennes terres affranchies de l'impôt; souvent ils se contentaient d'hypothéquer leurs terres, mais comme ils ne pouvaient payer les intérêts des hypothèques, leurs terres tombaient entre les mains de leurs créanciers; il faut remarquer d'ailleurs que le débiteur insolvable devenait l'esclave de son créancier; que le paysan incapable de s'acquitter envers l'État devenait l'esclave de l'État, et que de fait l'État, souverain et propriétaire des *kubunden*, était représenté par les *mokudai* héréditaires propriétaires-souverains des *shô-en*. C'est ainsi que dans le cours de trois siècles tous les agriculteurs furent réduits au servage, bien qu'avec des noms multiples et dans des conditions très dissemblables (*dorei*, *kerai*, *kashin*, *kosakunin*, *shimobe*, *genan*, féminin *gejo*). Seuls les *gôshi* restèrent libres; mais les *gôshi* étaient les *kenin*, les colons militaires qui avec le temps abandonnèrent leurs terres à leurs seigneurs pour devenir des soldats de métier, des *fudai* recevant leurs armes, une solde en riz et leur part du butin. Toute la terre passa ainsi entre les mains des nobles propriétaires et souverains; toute la population devint deux fois leur sujette, puisqu'elle

reconnaissait en eux et ses seigneurs et ses maîtres ; en même temps il se formait dans la population, ainsi soumise aux nobles, deux classes distinctes : les serfs et les soldats.

Au treizième siècle cette transformation de la propriété foncière était déjà si avancée qu'on ne connaissait plus ni kubunden, ni francs-alleux, ni même de shô-en au vieux sens du mot : il n'existait que des fiefs, que longtemps, il est vrai, l'on continua d'appeler des shô-en. Dans le cours des huit siècles pendant lesquels la féodalité se maintint, la condition des fiefs, les droits des seigneurs et le *status* des paysans ne cessèrent d'évoluer : en étudiant chaque période historique, nous déterminerons les changements accomplis ; qu'il nous suffise de dire ici qu'avec le seizième siècle finit l'âge féodal proprement dit : à cette époque les serfs s'affranchirent en masse et l'on vit reparaître des propriétaires libres, qui n'étaient ni des seigneurs ni des serfs ; en même temps la fondation d'un pouvoir central plus fort restreignit le nombre des seigneurs et limita leurs droits.

*
* *

La féodalité, considérée comme régime économique, présente un second caractère ; c'est l'importance donnée au principe d'hérédité, car, si les hommes, les familles elles-mêmes peuvent disparaître, le sol ne disparaît pas, et les droits et les devoirs attachés à une terre sont réputés impérissables comme cette terre. L'homme, la famille

n'étant comptés pour rien par eux-mêmes et n'ayant d'autre rôle social que d'assurer l'exercice des droits et l'accomplissement des devoirs attachés au sol, il va de soi que, vassal ou serf, nul ne peut se soustraire à ses obligations en abandonnant son domaine, et que les charges du mort incombent à ses héritiers. Mais qui seront les héritiers ? Il importe au suzerain de connaître ses vassaux comme il importe que les vassaux ne se méprennent pas sur la personne de leur suzerain. Par suite la loi, la coutume ou des contrats particuliers règlent d'une manière rigoureuse le « status » des personnes et des terres ; suivant qu'une terre est noble ou roturière et, si elle est noble, suivant qu'elle est suzeraine ou vassale, les lois de la succession différeront ; d'autre part chacun est en quelque sorte emprisonné dans sa caste, nul ne peut changer sa position sociale ou avoir une autre position que celle de son père ; cette règle s'applique à toutes les classes, à tous les métiers ; il n'y est fait qu'une seule exception, l'anoblissement concédé par le suzerain. C'est en étudiant la société du douzième et du treizième siècle que nous chercherons comment ces dispositions de tout droit féodal furent exprimées dans le droit japonais. Ici une seule formation sociale nous occupera : le *han*, le clan féodal.

Il ne faut confondre le *han* ni avec le vieil *uji* japonais, qui était un vrai clan au sens ethnographique du terme, ni avec le nouvel *uji*, le *kabane* des *kuge*, qui était une simple maison noble, ni encore avec les anciens *be* militaires des Ôtomo

et des Mononobe, qui étaient à proprement parler des castes. Le han tient de ces diverses formations sociales, mais il les a tout ensemble confondues et modifiées. Pour l'expliquer il faut en dire l'histoire.

Les uji des buke et ceux des seigneurs provinciaux, kuni miyatsuko et tomo miyatsuko, se développèrent avec le temps au point de comprendre des centaines, parfois des milliers de personnes portant le même nom, se reconnaissant une même origine, obéissant à un même chef et vivant sur les mêmes shô-en; on appelait ces uji militaires des *han*. Les han faisaient cultiver leurs terres par des colons-soldats, les kenin, qui abandonnèrent plus tard la culture des terres aux serfs et devinrent des soldats héréditaires, des fudai; avec le temps on oublia leur origine, ils furent considérés comme appartenant aux han, comme ayant la même origine que le chef du han, et on les appela des samurai; ceux que le chef faisait samurai étaient en quelque sorte adoptés par le clan. Cette conception explique que le han fut considéré comme une grande famille et que le chef du clan devint l'aïeul, au sens confucianiste du mot.

Deux principes prévalaient d'ailleurs pour l'hérédité : la primogéniture et l'agnation.

Ces han, formés ainsi de parents et de fudai, étaient déjà considérables, d'autant plus même qu'ils se recrutaient non seulement par la filiation naturelle mais encore par la filiation adoptive. Cependant leurs révoltes contre le gouvernement central et les guerres qu'ils se faisaient entre eux leur rendirent nécessaire de se fortifier encore. C'est pourquoi

plusieurs han, s'attribuant une commune origine, se réunissaient sous l'hégémonie d'un chef des étendards (*hatagashira*) qui était le chef du *han* le plus puissant. Ainsi se formèrent ces grands clans qui étaient de véritables nations : tous les hommes libres y étaient nobles, soldats, parents ; au-dessous d'eux les serfs cultivaient les terres et exerçaient les métiers nécessaires à la vie du clan. Tels étaient les Abe de Mutsu qui firent au gouvernement central la *guerre de neuf ans* et furent exterminés ; les Kikuchi et les Harada de Kiushû ; les Utsunomiya du Shimozuke, les Miura du Sagami, les Chiba du Shimôsa, les Chichibu du Musashi, les Iga Heishi, les Ise-Heishi, les Tada-genji, les Nitta, les Ashikaga, les Satake et tant d'autres dont les guerres intestines continuèrent pendant tout le moyen âge, indépendamment des grands événements politiques. Ces clans avaient d'ailleurs des origines très diverses, les uns issus de la famille impériale ou de maisons de kuge, les autres des anciens kuni miyatsuko et tomo-miyatsuko, d'autres d'aventuriers qui avaient prospéré à la faveur de l'anarchie générale.

Pour contenir cette noblesse turbulente et pour éloigner de la cour des familles trop puissantes, les Fujiwara donnèrent le contrôle de la noblesse provinciale et militaire à deux clans issus de la maison impériale, les Taira et les Minamoto. Avec le temps tous les chefs d'étendards, les *hatagashira* se rallièrent à l'un ou l'autre de ces clans ; au douzième siècle la noblesse militaire était partagée en deux grandes confédérations, les Taira et les Minamoto (en sino-japonais Hei ou Heike, Gen ou Genji) ; à la

fin de ce même siècle les Minamoto vainqueurs des Taira avaient fondé le shōgunat.

III

Pour que la féodalité devienne un régime politique complet, il lui faut une hiérarchie et des lois spéciales.

Vers la fin du onzième siècle, un certain ordre apparut au Japon dans la confusion féodale. D'abord les familles militaires (buke) avaient partagé avec les familles civiles (kuge) le droit au titre de *samurai*; bientôt ce terme désigna seulement les militaires. Dès le douzième siècle, on trouve pour les seigneurs (*shokō*) les titres de *daimiō* (grand nom) et de *shōmiō* (petit nom); le premier est le seul que l'on emploie d'ordinaire même en parlant des shōmiō. Dès lors, le terme de samurai s'appliqua généralement aux vassaux des daimiō. Quelques samurai possédaient des fiefs et remplissaient les principaux emplois dans le gouvernement du clan; leurs chefs, les *karō* étaient leurs représentants héréditaires dans leurs rapports avec le daimiō en même temps que les ministres, les généraux héréditaires de ce dernier. Les autres samurai, officiers ou soldats, n'avaient point de terre et recevaient seulement une solde en nature.

Avec le temps il s'établit entre les daimiō des rapports de dépendance : les plus puissants étaient

des *shugo daimiô*, les moins puissants des *ichizoku daimiô* et dans bien des cas ceux-ci étaient les vassaux des premiers; *samurai*, *karô*, *ichizoku daimiô*, *shugo daimiô* formaient donc une véritable hiérarchie; cependant le Japon ne connut jamais une échelle de fiefs comme l'établissent les *Assises de Jérusalem*. Au douzième siècle, le clan Minamoto issu de la maison impériale ayant pris la direction de la féodalité, tous les daimiô relevèrent immédiatement du chef de ce clan, le généralissime ou *shôgun*, et ce fut seulement aux époques où des *shôgun* trop faibles laissèrent retomber le pays dans l'anarchie que les petits daimiô reconnurent formellement la suzeraineté des grands princes féodaux.

*
* *

Comme sa hiérarchie particulière, la féodalité a ses lois spéciales.

Au Japon et en Europe l'hommage féodal s'exprimait par une cérémonie symbolique, la réception de l'acte d'investiture; la perte de cet acte entraînait celle du fief. Le vassal devait au seigneur le service de *cour* (justice), le service d'*aides* (impôts) et surtout le service d'*ost*, le service militaire.

Mais au Japon les devoirs politiques disparaissaient en quelque sorte dans cet ensemble de devoirs qui forment la morale particulière des nobles militaires et qu'on appelle le *bushidô*. Ce mot est sino-japonais : les uns le dérivent de *bushi*, équivalent de *buke*, noble militaire, et de *dô*, voie; les autres de *bu*, militaire, et de *shidô*, suprême vertu. Il serait

difficile de fixer l'époque où l'on commença d'employer ce terme ; d'ailleurs il n'y eut jamais de code écrit du bushidô : les lois édictées pour la noblesse militaire traitent surtout des successions, des ventes et des hypothèques, comme des droits et des devoirs politiques attachés à la possession des terres. A vrai dire ce fut seulement au dix-septième siècle que la fusion des coutumes chevaleresques avec la morale des grands philosophes chinois forma le bushidô proprement dit, et c'est en parlant de cette époque que nous l'étudierons. Ici nous chercherons seulement à faire comprendre quels grands sentiments inspiraient la chevalerie japonaise.

En première ligne il faut placer l'idée confucianiste que le souverain est le patriarche, l'aïeul de ses sujets. Sous ce rapport c'est de la féodalité chinoise que s'inspirèrent les nobles japonais. Au septième, au sixième siècle de l'ère ancienne les membres d'un clan chinois n'avaient qu'un but, servir leur chef, lui sacrifier leur vie et celle de leurs enfants. Confucius transforma la conception féodale en conception philosophique ; ses continuateurs écartèrent davantage encore les traditions proprement chevaleresques, mais le principe resta et les historiens chinois aiment à proposer comme modèles des ministres vertueux qui servent fidèlement leur prince, mais qui n'hésitent pas à lui faire de justes remontrances, dussent-ils payer leur franchise de leur liberté ou de leur vie.

Ces modèles étaient toujours présents à l'esprit des bushi, d'ailleurs tous les membres du *han* n'avaient-ils pas une commune origine ? par suite

le daimiô, le chef du han, n'était-il pas vraiment le père, puisqu'il représentait l'aïeul par le sang ? Le dévouement aveugle que le samurai professait envers le daimiô participait et de la soumission passive due par le soldat à son officier, par l'officier à son général, et de cette piété filiale enthousiaste qui a donné à la Chine et au Japon tous leurs saints, tous leurs martyrs : non seulement les samurai offraient leurs biens et leur vie à leur daimiô, mais si celui-ci l'exigeait, ils ne lui refusaient ni leur femme ni leur fille ; seulement ils pouvaient lui livrer un cadavre. Un noble se croyait-il obligé en conscience à faire des remontrances à son seigneur, il se justifiait de cette audace en se suicidant. Sur la tombe du chef ses fidèles compagnons se tuaient pour l'accompagner dans l'autre vie ; l'on appelle cette immolation *junshi* ou *otomobara*. Dans les familles nobles, la constitution patriarcale d'autrefois se trouva donc modifiée ; le père n'était plus le maître tout-puissant de ses enfants, mais seulement un ministre qui leur transmettait les volontés du véritable maître, le prince féodal, le *daimiô*. Par contre l'autorité du père prit un caractère tout militaire, et, quand elle se conciliait avec la volonté du seigneur, se trouva encore fortifiée.

La piété filiale ne connaissait pas de devoir plus sacré que la vengeance (*kataki-uchi*). Le père était-il assassiné ou injurié, ses fils, ses petits-fils consacraient leur vie à le venger ; le daimiô avait-il succombé dans une bataille, avait-il subi un affront, les membres du clan étaient tenus de laver l'offense dans le sang ; souvent la tâche était impossible ; il

n'importait; tous les samurai du clan pouvaient périr jusqu'au dernier. Aussi les vainqueurs n'épargnaient-ils jamais un membre mâle d'une famille hostile, fût-ce un enfant. C'est ainsi que des clans puissants disparurent en quelques années sans qu'il en survécût un seul représentant.

Assurément la féodalité ne créa pas au Japon ce devoir de la vengeance. Tous les peuples primitifs ont connu la vendetta; la pratique en est très répandue chez les Malais, comme chez les peuples ouralo-altaïques les soldats ont toujours professé pour le chef le dévouement le plus absolu. Les mœurs du Yamato antique différaient peu sur ce point de celles du Japon féodal. Le *Kojiki* et le *Nihongi* racontent à chaque page les luttes sanglantes des uji. Mais le gouvernement centralisé avait cherché à réprimer la vendetta tandis que la féodalité en fit le premier devoir. Aussi dès le douzième et le treizième siècle trouvons-nous plusieurs vendettas célèbres. En 1186, c'est la vengeance des Soga, les fils de Kawatsu Saburô, qui dans une partie de chasse tuent son ennemi Kudô Suketsune; en 1202, celle des fils de Hayase qui, pendant six ans, poursuivent Tôma Saburôemon, le meurtrier de leur père, déguisés en mendiants et cachant leur sabre dans une gaine de bambou. L'un des frères meurt à la peine; un vieux samurai du nom de Kôemon prend sa place pour aider l'autre frère à remplir un devoir de piété filiale.

Avec le dévouement au chef, l'honneur était le principal devoir du samurai. Chez les nobles japo-

nais comme chez les Râjputs de l'Inde, les Persans et les Turcs, nous trouvons une notion de l'honneur très semblable à celle que s'en faisaient les chevaliers européens. Or, Schopenhauer voit dans le préjugé de l'honneur le signe qui distingue la société moderne de la société antique; Taine y découvre un sentiment particulier du respect de soi-même qui provient de l'indépendance souveraine des nobles féodaux. C'est en effet à la même époque que la chevalerie se forma en Europe, dans l'Asie musulmane, dans l'Inde et au Japon; dans tous ces pays, les mêmes causes générales avaient produit les mêmes effets.

Un bushi devait avant tout se signaler par sa bravoure. Le peuple lui-même, qui comprenait la peur chez les gens du commun, n'aurait pas souffert qu'un samurai fût lâche : on cite l'exemple d'un soldat qui prit la fuite et se réfugia dans un monastère de religieuses; quand elles connurent sa couardise, les pauvres filles elles-mêmes ne purent lui cacher leur mépris; il quitta le couvent pour se réfugier dans la montagne.

Le samurai excellait dans les exercices utiles au soldat, il endurait sans murmure les souffrances physiques les plus pénibles; courtois et digne, il se plaisait, même pauvre, à pratiquer la plus large hospitalité; défense était faite à tout bushi, fût-il simple soldat, de prendre un métier ou de faire du commerce.

Parole de bushi était parole sacrée; un proverbe disait : « *Bushi ni nigon nashi*, un chevalier n'a pas deux paroles ». Vers 1030, Yorinobu, gouverneur

du Kôzuke, confia quelques prisonniers à la garde de Chikataka, l'un de ses keraï. L'un d'eux réussit à se saisir du jeune fils de Chikataka : « Rends-moi la liberté, dit-il au père, ou j'égorge ton enfant ». Le keraï envoie un exprès à Yorinobu qui accourt et, pour sauver l'enfant, promet la liberté au prisonnier. L'enfant est délivré Aussitôt Chikataka de se ruer sur son ennemi. Yorinobu l'arrête : « Un samurai n'a qu'une parole. Que cet homme s'en aille sans être molesté ! »

De même un vrai samurai n'attaquait pas son ennemi par derrière. Sans doute le Japonais aime trop la ruse pour trouver criminel le fait d'attirer un ennemi dans un piège, mais, si l'agresseur est chevalier, il ne veut une embuscade que pour forcer son ennemi à combattre. Le combat lui-même sera courtois et loyal. Cependant l'histoire des grandes guerres civiles abonde en faits qui sont proprement des faits de trahison.

Voici une anecdote qui peint bien le samurai du onzième siècle, héroïque et féroce, indifférent à la souffrance corporelle, jalousement susceptible dès qu'il croit son honneur menacé. En chargeant à cheval Kamakura Gongorô a l'œil droit traversé par une flèche, il combat jusqu'au soir le trait piqué dans l'orbite ; la bataille gagnée, il prie un camarade de le lui enlever ; pour y réussir, celui-ci appuie son genou sur le front de Gongorô couché. Furieux de cet affront, le blessé se débat, bondit, dégaine et veut tuer son maladroit chirurgien.

Toute offense exigeait du sang, mais l'insulteur



pouvait être supérieur à l'insulté par son rang ou ses qualités de soldat ; celui-ci devait alors se suicider. Les vieux Yamato et les Japonais de l'âge de Heian se donnaient la mort en se perçant la gorge de leur épée. Au onzième siècle ils commencèrent de le faire en se plongeant leur poignard dans les entrailles. Vers le début du quinzième les nobles condamnés à mort obtinrent le privilège de n'être pas touchés par le bourreau ; ils s'ouvraient le ventre et leur ami leur tranchait la tête d'un coup d'épée. Ce supplice volontaire est appelé en japonais *harakiri* ou plus habituellement en sino-japonais *seppuku*. C'est encore aux Chinois que les Japonais ont emprunté la pratique du suicide. Sans doute dans les vieux récits du *Kojiki* nous voyons souvent les guerriers vaincus se donner la mort, mais avant l'adoption de la philosophie chinoise le suicide n'était pas considéré comme un devoir ; par contre le harakiri, le suicide judiciaire, est propre au Japon.

Le bushidô n'était pas seulement une morale chevaleresque, c'était aussi une religion au sens le plus étroit du terme. Dans la confusion qui avait suivi l'introduction de la civilisation continentale, tandis que la cour montrait une grande ferveur pour le bouddhisme et que le peuple demeurait attaché à ses anciennes croyances, les nobles militaires, les descendants des envahisseurs ouraliens avaient fondé le culte nouveau de Hachiman, le dieu de la guerre. Pour les shintôïstes, Hachiman est la déification de l'empereur Ôjin, le fils de la grande impé-

ratrice Jingô Kôgô; pour les bouddhistes c'est un bosatsu. Et sans doute l'histoire des religions ne présente rien de plus curieux que cette appellation de buddha pitoyable, de buddha rédempteur donné au dieu impitoyable et destructeur. Mais on doit probablement considérer Hachiman comme une divinité des pirates ouraliens identifiée par la suite avec l'empereur Ôjin.

Au onzième siècle Hachiman n'avait pas d'autre sanctuaires que les camps, pas d'autres images que les étendards; mais le sang répandu dans les batailles ne lui suffisait pas, il lui fallait des sacrifices humains; plus tard on lui éleva des temples et l'on adora ses idoles; vers la fin du douzième siècle il semblerait que les offrandes sanglantes aient cessé, cependant les nobles continuaient de déposer devant les étendards les têtes des ennemis vaincus. Le pontife du culte de Hachiman était le chef du clan Minamoto; cette maison descendait d'Ôjin Tennô, puisqu'elle tirait son origine de la maison impériale, mais à considérer seulement la naissance, l'empereur et beaucoup de kuge auraient eu plus de droits que les Minamoto à représenter l'empereur Ôjin; ce fut sans doute le courage des Minamoto et leur piété envers Hachiman qui leur valut d'être tenus pour ses grands prêtres : sur leur étendard était dessinée la colombe qui leur transmettait les messages du dieu; tous les chefs, tous les héros de ce clan accomplirent des miracles.

IV

Comme par leur genre de vie et leurs sentiments les buke se distinguaient des kuge et du peuple par leur apparence même.

Au sixième et au huitième siècle les hommes d'armes japonais revêtaient une véritable armure de métal (*kawara*); dans le cours du dixième siècle ils commencèrent de la remplacer par des vêtements de cuir recouverts de lamelles d'acier ou de cuir laqué; seuls les nobles du nord, restés plus sauvages, portaient encore la vieille armure, qui disparut seulement dans le cours du treizième siècle. Mais les princes aimaient à se parer d'armures richement incrustées pour les fêtes et les tournois.

La nouvelle armure souple des Japonais fut d'abord appelée *kawara*, comme l'armure véritable d'autrefois; plus tard on employa plus volontiers le terme de *yoroi*; l'on disait aussi *gusoku*, *mono no gu* et *kisenaga*.

Le *yoroi* se composait de pièces détachées. Pour le torse c'étaient le *dô*, le corselet; le *kusazuri*, une tunique composée de quatre pièces et d'une cinquième pièce supplémentaire, le *wakidate*, qui protégeait le flanc droit quand le bras était levé pour frapper; le *dômaru*, le *hara maki*, le *hara-ate*. Il y avait en outre de larges épaulières (*sode*), des brassards (*kote*), des cuissards (*haidate*), des jambières

(*sune ate*). Les cavaliers portaient des souliers recourbés dans le bout à la manière chinoise (*kutsu*); les fantassins, des sandales; les chefs, des chaussures de cuir (*tsuranuki*). Les gants ressemblaient à ceux de nos chevaliers, de cuir sur la paume, de métal sur le dos de la main.

Le casque ou *kabuto* comprenait une calotte de fer (*tetsubashi*), une manière de grand chapeau (*hachi*) dont les larges bavolets tombaient jusque sur les bras, plusieurs couvre-nuque (*shikoro*), un *membo* ou masque aux pommettes saillantes, aux lèvres hérissées de longues moustaches. Le casque des chefs était surmonté du cimier, le *mon*, entre les *kuwagata*, deux grandes cornes plates de métal qui en haut étaient plus larges et dentelées. Dans le dos du corselet était fixée la tige d'une bannière.

Sous l'armure le noble portait un habillement complet, même l'*eboshi*. Les chefs donnaient leurs ordres avec un bâton ou un éventail.

Le noble japonais était un chevalier; plus tard le samurai se fit gloire du sobriquet d'homme à cheval. Mais comme en Europe, seuls les barons et les premiers de leurs vassaux pouvaient combattre montés. Ils se servaient de la selle chinoise (*tôgura*) ou de la selle japonaise (*wagura*) et d'étriers (*abumi*); quelquefois les chevaux portaient des caparaçons, sur la tête un masque représentant une bête fantastique, mais c'était surtout pour les fêtes et les tournois.

Depuis 860 on se protégeait des flèches avec un *horo*, une poche de cuir ou de soie gonflée d'air; les



GENERAL ET ETAT-MAJOR
(EPOQUE DES TOKUGAWA)

fantassins l'attachaient à leurs épaules et les cavaliers à la selle de leur cheval. L'infanterie se servait quelquefois du bouclier portatif (*tedate*), plus souvent d'un grand bouclier qu'on fixait dans le sol (*kaidate*).

Les Japonais eurent d'abord l'épée à deux tranchants (*ken*, *tsurugi*), plus tard le sabre (*katana*); le fourreau (*saya*) était de cuir ou d'étoffe richement décorée, les généraux avaient un fourreau de peau de tigre; à la ceinture s'attachaient les bâtonnets qui servent de fourchette, et depuis le quatorzième siècle le poignard (*wakizashi*) appelé aussi *tantô*, *hakizoe*, *mijikai katana* ou *wakigatana* avec lequel on achevait l'ennemi vaincu et l'on faisait *harakiri*.

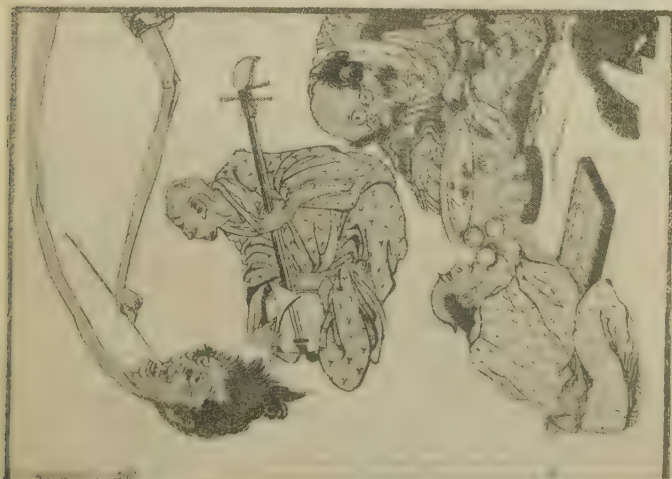
Les autres armes étaient le sabre en forme de faux (*kama*), la hache de bataille (*masakari*), la hallebarde (*naginata*), différentes sortes de lances et de pieux (*hoko*, *chigiriki*, *saibo*).

L'infanterie se composait surtout d'archers (*yumitori*); ils tenaient l'arc ou *yumi* de la main gauche, appelée main de l'arc (*yunde*). Les arcs avaient de six à huit pieds de hauteur et parfois il fallait jusqu'à dix hommes pour les bander; la longueur des flèches était de trois à quatre pieds. D'abord de bois simple, les arcs furent ensuite laqués de diverses couleurs. Il existait différentes espèces d'arcs appelés *mamaki*, *shigeto*, *fueto*, *nurigometo*. L'on distinguait dans l'arc : la corde (*tsuru*), le bois (*yuzuka*), et les bouts (*yuhazu*). Les flèches (*ya*) dont la tige s'appelait *tsuka* et le pommeau *yahazu*, étaient barbelées de plumes piquées dans trois directions; les

meilleures étaient faites de plumes d'aigle et appelées *matoba*. Les pointes affectaient des formes différentes : les flèches *karimata*, s'entend en forme de croissant, étaient assez communes ; d'autres étaient percées de trous qui les faisaient siffler (*kabura*) ; il y avait des flèches de parade ou *hikime*. Toutes les flèches portaient la marque de l'archer pour que l'ennemi sût qui l'avait frappé. Les flèches étaient renfermées dans un carquois qui en contenait de 16 à 36 ; le carquois ouvert était le *yanagui* (plus tard *ebira*), le carquois fermé l'*utsubo*. L'archer portait toujours des cordes de rechange dans des sacs dits *tsurumaki* ; il avait des gants spéciaux (*yugake*). Les Japonais connaissaient les arbalètes, les catapultes (*ishi-yumi*), qui lançaient parfois des traits enflammés, des balistes (*ishihajiki*), mais ces armes n'étaient guère en usage dans les guerres de seigneur à seigneur. Parfois les soldats se défendaient en jetant des pierres (*inji*) : pierre est *ishi*, d'où *ishiyumi* ; *inji* désigne le fait de jeter des pierres dans cette occasion particulière.

*
* *

L'art héraldique apparaît dès le onzième siècle, mais comme les nobles n'avaient pas de bouclier, cet art ne se développa jamais complètement. Dans les armes les Japonais font peu d'attention aux couleurs. Le *mon* est plutôt un cimier qu'un écusson ; on le portait d'abord entre les cornes du casque ; plus tard on en mit le dessin sur la bannière, les différentes pièces de l'armure, et, dans



ROKUROKUBI

(D'après Hokusai, XIX^e siècle)

la vie privée, à sept endroits différents du manteau.

Dès le douzième siècle apparaît le double blason de la maison impériale, le *kiku no gomon* ou chrysanthème à seize pétales et le *kiri no gomon* ou paulownia, dont l'empereur se sert dans la vie privée. Voici les blasons des principales familles de kuge : Fujiwara (la glycine, *fujî*) ; Taira (le papillon, *chô*) ; Minamoto (le petit bambou, *sasa*). Parmi les clans qui jouèrent plus tard un rôle dans l'histoire du Japon, les Hôjô portaient un triangle renversé inscrit dans un triangle droit figurant trois écailles de serpent (*mitsu uroko*) ; les Ashikaga deux barres dans un cercle (*futatsu biki*) ; les Tokugawa trois feuilles d'asarum (*mitsu aoi*).

Outre leur *mon*, les clans avaient des étendards faits de courroies ou de branches d'arbres suspendues à des tiges, des bannières (*hata*), des oriflammes (*fukinagashi*). L'on n'a pu jusqu'ici découvrir l'origine du *hinomaru*, le drapeau national depuis 1859 : un cercle rouge sur fond blanc, représentant le soleil levant ; mais depuis le douzième siècle, ce motif est l'un de ceux que les nobles choisirent le plus volontiers, lui attribuant une origine surnaturelle.



Le *shiro*, le château fort du daimiô, s'élevait d'ordinaire sur une colline ou sur le bord d'une rivière. Deux routes y conduisaient, l'*ôte* qui aboutissait à la façade principale et la *karamete* qui conduisait à la façade opposée. Les premiers shiro, copiés sur des modèles chinois, étaient de simples pavillons

entourés de deux ou trois palissades; des tours de terre et de bois flanquées de *kaidate* ou boucliers fixes défendaient les voies d'accès. Entre le douzième et le seizième siècle, il se constitua un style japonais avec des fortifications beaucoup plus redoutables. Les murs énormes étaient bâtis de quartiers de roc non cimentés, flanqués de bastions surmontés de pavillons chinois et entourés de larges fossés remplis d'eau. Dans la dernière enceinte, au milieu des bâtiments d'habitation, se dressait le *tenshu* ou donjon à plusieurs étages; la pointe portait quelque emblème en cuivre ou en or, un dragon, une fleur, le *mon* ou la bannière du clan.

Les grands daimiô possédaient de nombreux shiro et de plus des maisons de campagne, des palais non fortifiés auxquels on donnait le nom de *jinia*.

Dans la ville ou le village de leur suzerain, les principaux *kerai* avaient leur habitation propre, le *yashiki* : cette habitation comprenait des cours, des jardins, plusieurs maisons de bois pour le maître, ses femmes, ses enfants, ses valets d'armes et ses serviteurs; une forte palissade entourait le *yashiki*.

*
* * *

La féodalité japonaise ne connaissait pas d'armée régulière. Quand le chef d'une confédération faisait la guerre, il appelait à lui les chefs des divers clans; ceux-ci réunissaient les daimiô, lesquels réunissaient leurs *kerai* (ce mot qui a le sens de serviteur ne s'appliquait pas seulement aux serfs mais aussi aux samurai d'un daimiô). Et chacun arrivait

avec ses hommes, qu'il prétendait le plus souvent diriger à sa guise. Faisait-on l'assaut d'un château, c'était à qui appliquerait le premier son échelle contre le mur (*ichiban nori*).

Avant une bataille rangée l'on célébrait le *chimatsuri*, le sacrifice du sang : devant les étendards consacrés à Hachiman, le général égorgeait des condamnés et des captifs. Puis les deux armées rangées l'une en face de l'autre échangeaient un salut solennel en s'envoyant des flèches de politesse ou plus proprement des flèches de comparaison (*ya awase*), qui étaient le plus souvent des flèches à sifflet. Le salut terminé, l'un des généraux poussait un cri de défi : son armée lui répondait en hurlant, en frappant les armes, en agitant les bannières, car les Japonais avaient emprunté aux Chinois l'usage des étendards, des drapeaux de toutes formes et de toutes couleurs. Le général de la seconde armée jetait à son tour son défi, et dans les rangs de ses soldats c'étaient les mêmes hurlements, les mêmes battements d'armes, le même frémissement des bannières. Puis la bataille s'engageait. Les archers préparaient le terrain ; le tir mieux réglé d'une armée lui donnait-il l'avantage, son général faisait avancer les fantassins armés de pieux et de lances qui cherchaient à enfoncer le centre de l'ennemi pendant que, tournant les ailes, la cavalerie achevait la déroute. Mais au Japon comme en Europe, l'orgueil et l'ardeur des chevaliers gênaient souvent l'exécution du plan de bataille ; sortant du rang, les jeunes nobles venaient défier leurs ennemis particuliers, ils le faisaient

dans un style solennel : « Voici mon nom, disaient-ils, et voici le nom de mon clan. Je suis le fils du général qui a gagné telle bataille, le petit-fils du héros dont on rapporte tel exploit. » Souvent ils déroulaient le papier sur lequel était tracé leur arbre généalogique (*keizu*, *keifu*, *kafu*). Au lieu d'un engagement général, on avait d'ordinaire une série de brillants combats singuliers ; un daimiô tombait-il, ses feudataires se ruaient pour le venger sans s'inquiéter des autres clans alliés. Et c'était le plus souvent quelque hasard de la mêlée qui donnait le succès.

La bataille achevée, les vainqueurs chantaient le *kachidoki*, l'hymne guerrier des Japonais. Puis devant le chef assis les officiers apportaient les dépouilles et les têtes des ennemis ; c'était un devoir de tuer tout ennemi blessé, de décapiter tout ennemi tué. Les sanglantes offrandes étaient déposées devant les bannières consacrées à Hachiman. Le dieu satisfait, le chef distribuait des récompenses aux plus braves et l'on partageait le butin.

*
* *

Telle fut dans ses grandes lignes l'organisation de la société féodale pendant la période troublée, que l'on pourrait appeler le moyen âge japonais. Sans doute, cette société se modifia continuellement ; les institutions et les mœurs se transformèrent ; avec elles, les costumes, les armes et l'architecture. Mais la période tout entière apparaît avec des caractères distinctifs, qui la séparent nettement

des temps qui l'ont précédée comme de ceux qui l'ont suivie.

Or, ces caractères distinctifs sont les mêmes au Japon que dans l'Inde, dans l'Asie antérieure et en Europe. Que chez des peuples encore mal civilisés, une même période d'anarchie ait produit le même morcellement du pays en petites principautés indépendantes et le même réveil des sentiments militaires, voilà sans doute qui n'est pas pour étonner, non plus que l'apparition des mêmes coutumes chevaleresques suscitées par la création de ces principautés et le réveil de ces sentiments. Mais ce qui surprend au premier abord, c'est de savoir qu'au Japon comme en Europe la confusion de la propriété foncière et de la souveraineté, l'établissement du servage, les obligations étroites de la vassalité ont été causés par la même formation sociale du patronat résultant de la même inégalité dans la répartition des impôts, par la même conception du service militaire, les mêmes lois sur l'hérédité. De pareilles coïncidences demeureraient inexplicables si nous n'y trouvions une preuve nouvelle du développement parallèle de toutes les civilisations particulières sous l'influence de la civilisation universelle.



L'on peut diviser le moyen âge en quatre grandes époques. La première est une période d'anarchie, une vraie période féodale : elle aboutit à la guerre des deux clans les plus puissants, les Taira et les

Minamoto et au triomphe de ces derniers qui fondent le shôgunat. Dans la seconde époque, les Minamoto puis les Hôjô vainqueurs des guerres civiles réussissent malgré la résistance des mikado et des kuge à s'assurer la suprématie dans l'État, ils cherchent à rétablir à leur profit l'ancienne centralisation; la constitution qu'ils donnent au Japon combine l'état féodal avec une sorte d'hégémonie militaire. Dans la troisième époque, le mikado détruit le shôgunat et tente de restaurer l'ancien gouvernement centralisé. Dans la quatrième époque une nouvelle dynastie, les Ashikaga, rétablit le shôgunat mais bientôt les daimiô se révoltent; de nouveau apparaît, avec l'anarchie, une véritable féodalité : le représentant suprême de la caste militaire n'est guère que le premier des nobles; encore dès le début du seizième siècle, a-t-il perdu toute influence.

PREMIÈRE ÉPOQUE

L'ANARCHIE FÉODALE ET L'ÉTABLISSEMENT D'UN GOUVERNEMENT MILITAIRE

La première époque du moyen âge nous montre la formation des deux grands facteurs dont la lutte fera toute son histoire : la féodalité, le gouvernement militaire. Nous étudierons successivement l'un et l'autre de ces facteurs (1).

CHAPITRE PREMIER

L'ANARCHIE FÉODALE ET LE MOYEN AGE HÉROÏQUE

A l'historien du Japon économique et politique, le douzième siècle apparaît comme la plus triste

(1) Pour les sources japonaises, voir la Bibliographie générale à la fin de l'Ouvrage (t. III). — Histoires de Metchnikoff, Bertin, Rein, Griffis, Koch, Lauterer, etc., la chronologie d'Appert et Kinoshita. — Les poèmes du *Hiakunin Isshu*, d'après Clay MAC CAULEY (T. A. S. J. XVIII, 4). — Pour les légendes, cf. ANDERSON (*Catalogue*), MITFORD, *Things Japanese* de CHAMBERLAIN, etc. — Pour la traduction du *Heike Monogatari* (mort d'Antoku Tennô), cf. ASTON : *Japanese Literature*.

période de l'anarchie féodale; le romancier, le poète, le moraliste le regardent au contraire comme le siècle des vertus héroïques. Pour les grandes guerres civiles japonaises comme pour les règnes d'Arthur et de Charlemagne, la légende a transformé l'histoire, mais la légende n'est-elle pas seule capable de nous faire comprendre des temps vraiment épiques? D'ailleurs ce que nous cherchons surtout, c'est à connaître le caractère des Japonais modernes tel que l'a fait leur évolution politique et sociale. Or, les aventures légendaires des vieux paladins ont bien plus que leurs actes réels influé sur l'âme des Japonais; ce sont elles qui leur font apparaître la guerre comme un acte religieux, le métier des armes comme un sacerdoce et la culture des vertus chevaleresques comme la seule morale digne d'un homme au sens vrai du mot. C'est pourquoi dans l'étude de cette époque, il importe de ne jamais séparer la légende de l'histoire et de les éclairer l'une par l'autre.

I

Au commencement du douzième siècle, deux familles, issues de la maison impériale, dirigeaient les clans militaires : c'étaient les Taira et les Minamoto.

Les Minamoto, représentants héroïques de Hachiman, reconnaissaient pour chef Momozono ou

Sadazumi, à qui son aïeul le mikado Seiwa (859-76) donna le nom de Minamoto (en sino-japonais Genji) avec l'écusson aux tiges de bambou (*sasarindô*) : la bannière du clan était blanche et portait le plus souvent la colombe de Hachiman. Dans les prénoms de ses chefs figurent d'ordinaire les caractères chinois qui se traduisent en japonais par les préfixes ou les désinences : *Yori*, *Yoshi* et *Tomo*.

Comme toutes les grandes maisons japonaises, celle de Minamoto a produit des savants, des écrivains, des poètes ; tel Muneyuki, dont le *Kokinshû* reproduit cet uta : « Mon hameau, que tu sembles triste l'hiver ? Où sont tes habitants ? — Partis. — Et tes plantes ? — Fanées. » Plusieurs Minamoto furent de grands peintres : au douzième siècle Toba Sôjô inventa la caricature. Rien ne surpasse l'humour de ses compositions : ici deux bandes de samurai s'insultent et se menacent sans danger des rives opposées d'un grand fleuve ; là des hercules s'épuisent à scier un melon. Toba se plaisait à représenter de formidables batailles de bêtes fantastiques, de squelettes et de diables.

Mais les Minamoto étaient avant tout des soldats ; de père en fils, tous se firent un nom sur les champs de bataille : Tsunemoto, deuxième chef de clan, l'un des vainqueurs de Taira Masakado et le fondateur de la puissance des Minamoto dans le Kantô ; son fils et successeur, ce Mitsunaka si violent que pour un devoir manqué il condamnait à mort son fils âgé de douze ans ; on lui forgea le Hige-kiri et le Hiza-maru, les deux célèbres épées, dont la possession devait assurer la fortune de « Genji » ;

il brisa en 969 la révolte des Tachibana dans le nord.

Le quatrième chef de Gen Yorimitsu († 1021), plus connu sous son nom sino-japonais de Raikô, mérite de figurer auprès d'Évradnus et de Roland parmi les grands chevaliers errants de la légende ; avec son frère Yorinobu et ses quatre fameux *kerai*, souvent appelés les *shitennô*, les quatre dieux brâhmaniques, il parcourt les provinces en quête d'aventures. Aucun pays, même l'Allemagne de Dürer, ne possède autant de monstres que le Japon : d'abord les dragons, les licornes, les lions ailés, les chimères, les diables, qui suivent ou poursuivent partout les moines bouddhistes ; puis les produits particuliers de l'archipel, ogres, géants, nains au bras de dix pieds, gnomes perchés sur des jambes d'échassiers ; des êtres doubles comme le furent les frères siamois, des hommes rampant, sautillant, volant. Le *rokuro kubi*, plus étrange encore : son cou flexible s'allonge, s'amincit à volonté, se glisse par les fentes des murs, loin du réduit où, sous les vêtements entassés, le corps se tient blotti. L'on connaît le dessin de Hokusai : un moine lit devant sa lampe fumeuse, mais — étrange tentation de saint Antoine — voilà qu'une jolie tête de musume se dresse, monte, voltige, comme une chauve-souris, battant les cloisons de la cellule. Soudain les longs anneaux du cou s'enroulent pareils à ceux d'un serpent, la tête s'arrête en face du moine, et, tandis que les yeux le regardent moqueurs, les lèvres lui soufflent au visage la fumée d'une fine pipe japonaise.

Que sont pourtant ces monstres d'aujourd'hui près de ceux dont les Minamoto délivrèrent le Japon?

Un matin, Yorimitsu enfourche son bon cheval et s'éloigne de Kiôto. Il erre tout le jour, mais, le soir venu, s'arrête près d'un étang, où la lune se reflète : sur un monticule, un temple en ruines ; dans la cour, un cèdre énorme ; sous le cèdre, une vieille habillée de blanc, le visage d'une sorcière, dans la bouche sans dents un caillou, qui la tient ouverte, des paupières si longues qu'elles recouvrent la figure et que pour voir la vieille les soulève de son bâton. Yorimitsu descend de cheval et, du ton le plus galant, demande à la sorcière de lui donner asile pour la nuit. Touchée de ces bonnes manières, l'autre l'en dissuade : des démons habitent cette ruine ; elle-même est leur esclave. Raikô ne tient pas compte du conseil, il veut parler aux maîtres de céans. On l'introduit ; et voilà que, dans un boudoir, où des lampes brûlent au milieu des fleurs, il trouve une femme aux yeux mieux fendus que l'amande, aux dents plus brillantes que les perles, des lèvres qui semblent la fleur du pêcher, des joues pareilles au croissant de la lune et de petits pieds de lotus. La belle sourit et Raikô lui cède. Mais déjà les doux yeux prennent une expression moqueuse, le joli rire devient méchant. Yorimitsu veut se reculer : ses bras et ses jambes restent immobiles. L'hôtesse est une araignée-diable, de celles qui dans leur toile prennent des hommes armés de pied en cap, comme d'autres araignées le font de simples moucheron. Raikô se raidit,

tire son épée, met en fuite le monstre, et, se débattant dans les milliers de fils de la toile enchantée, s'élance à la poursuite de son ennemi. La lampe tombe et s'éteint : il ne distingue rien, frappe de tous côtés ; soudain son épée se brise contre un corps dur comme le rocher. Aussitôt le coq chante, le jour paraît : plus de fantômes, ni de toile enchantée ; mais, en cherchant bien, Raikô trouve dans la cave une araignée géante dont le sang coule par une large blessure. Ce sang a la couleur grise qui indique la pire espèce des démons.

Le mikado pria Raikô et les *shitenno* de délivrer Kiôto du monstre Shuten Dôji, qui à la tête de ses ogres se glissait la nuit dans la ville, dévalisant les boutiques, massacrant les hommes, violant les femmes et dévorant les enfants. Le diable prit les devants ; un soir que Tsuna, le plus fameux des *kerai*, reconduisait chez elle la maîtresse de son prince, voici Shuten qui s'approche sous les traits d'une charmante *musume*, puis soudain saisit le *bushi* par le milieu du corps et l'emporte dans les airs. D'un seul coup du *Hige kiri*, Tsuna ampute le démon. Délivré, il tombe à terre, se relève et s'enfuit avec le bras droit du monstre.

Le lendemain il portait son trophée au plus fameux sorcier de Miako.

« Belle capture, s'écria le devin, mais dangereuse capture. Il n'est pas bon plaisanter avec les ogres. Mettez-moi ce bras dans un coffret de pierre, puis enfermez-vous pendant sept jours dans votre mai-

son à jeûner et à prier le butsu ! Seul le butsu commande à l'enfer. Avant que votre retraite soit terminée, gardez-vous bien d'ouvrir la porte à personne ; qui sait sous quel déguisement le diable peut se présenter aux yeux abusés des mortels ? »

Aussitôt dit, aussitôt fait. En ce temps-là les hommes avaient encore la foi. Tsuna revêtit un cilice et fit pieusement sa retraite, ne mangeant et ne buvant rien avant le coucher du soleil et priant, s'entend aussi bien que peut prier un homme d'armes.

Sept jours étaient passés, la dernière nuit approchait de son terme... Qu'est ce bruit ? Des pas... On frappe à la porte... Impossible... Si pourtant. Tsuna, serré dans son cilice, se bouche les oreilles et murmure des oraisons. On frappe encore. Une voix?... Une voix de femme... La voix de sa vieille tante qu'il aime et respecte comme une mère :

— Ouvrez... ouvrez.

— Impossible.

— Le vent souffle — mes dents claquent de froid... Vous ne voulez pas tuer votre vieille tante.

— Je ne puis ouvrir cette porte, j'en ai fait le serment, un bushi n'a qu'une parole.

— Mais un bushi jure aussi de respecter sa mère. Et depuis la mort de ma pauvre sœur ne fus-je pas pour vous comme une mère ? Qui vous aime en ce monde autant que la vieille femme ? Du fond de mon pays abandonné, je suis venue pour vous voir, pour vous remercier d'avoir tué le vilain ogre.

— D'abord l'ogre n'est pas mort, — puis je fis le vœu de ne voir personne jusqu'à demain

— Mais le bushi fait aussi le vœu d'être humain. Demain l'on me trouvera morte devant cette porte ; que diront les gens ? Ou que vous êtes un ingrat et que vous avez laissé mourir votre vieille tante sans lui porter secours, ou qu'un lâche, vous restez blotti dans un coin de votre chambre par peur de rencontrer Shuten Dôji.

Ému, piqué au vif, Tsuna entr'ouvre l'écran. La lune brille dans un ciel serein, la pleine lune ; sur le sol clair, les ombres des maisons font des figures fantastiques : il frissonne. Frissonner ! lui, un samurai. Il regarde. C'est bien une femme, c'est bien sa tante.

— Entrez, mais qui pouvait croire que vous viendriez à cette heure ? J'ai juré de vivre sept jours dans la retraite ; avant une heure le coq chantera, j'aurai tenu mon vœu, le bras de l'ogre sera bien à moi, personne ne me reprendra mon trophée.

— Le jeune neveu prétend rire de sa vieille tante. A d'autres vos belles histoires, moi qui vous ai nourri, élevé, j'ai le droit de savoir toute la vérité.

— Vous ne croyez pas qu'avec la bonne épée de Gen j'aie tranché le bras du monstre ?

— Suis-je déjà tombée en enfance ?

— Ce bras est ici, dans ce coffret de pierre.

— Montre-le-moi.

— Non, non, j'ai juré !

— Mon petit neveu chéri.

— Non, non, ma bonne tante.

— Rien que jeter un coup d'œil. Je voudrais tant voir un bras d'ogre avant de mourir !

— Bon, mais un coup d'œil, rien qu'un coup d'œil.

— Lève donc ce couvercle, mes pauvres yeux fatigués ne discernent pas bien.

— Voyez-vous mieux?

— Un peu mieux. Je voudrais aussi toucher. Comment est-ce fait de la chair d'ogre?

— C'est bien, touchez, mais juste un peu.

— Oh! que c'est froid... et rugueux... Quel énorme bras! Et c'est mon neveu chéri qui l'a tranché d'un seul coup! Laisse-moi te regarder bien en face.

Tsuna s'est tourné vers la lampe, très ému : la vieille tient le bras dans sa main; elle relève sa manche, découvre un moignon, y applique le bras. Le bras reprend. Et Shuten Dôji est là, ricanant. Furieux, Tsuna dégaine. Trop tard. Le monstre a disparu par le toit...

Sur l'ordre de l'empereur, Raikô et les keraï partent à la recherche des ogres; ils sont déguisés en bonzes. Un jour dans le pays de Tamba, un vieux bûcheron vient au-devant d'eux : boiteux, cassé, le pauvre homme marche avec peine et bégaye en parlant, car ses dents sont tombées. Mais une lueur brille dans ses yeux aux lourdes paupières : ce vieillard est le dieu de Sumiyoshi. Sur leur demande il guide les moines jusqu'aux bords d'un fleuve où une jeune fille lave du linge taché de sang.

— Montre-nous la caverne de tes maîtres, dit Raikô à la servante des ogres. Et soupirant, la musume les mène par d'étranges chemins. Un antre s'ouvre au flanc du mont Ôeyama : c'est la demeure

des démons. Les voici attablés, buvant du sake, savourant leurs mets hideux et se passant la langue sur les lèvres en ricanant de plaisir. Cependant, dès qu'il voit les religieux, Shuten Dôji se lève en maugréant.

— Soyez les bienvenus, dit-il; car le diable a peur d'irriter le Butsu.

Du reste Shuten a tort de maugréer; on ne furent moines plus complaisants. D'abord ils tirent leurs chapelets et bénissent les ogres en appelant sur eux toutes les grâces des hotoke; puis ils s'asseoient, rient, plaisantent, mangent des légumes et des fruits, seuls mets que leur sainte règle leur permette. Leur sainte règle défend aussi de boire du sake, mais une fois n'est pas coutume, puis à peine veulent-ils goûter au vin chaud servi dans des bols de laque. Le vin est bon; ils en boivent une tasse, deux tasses, et des vapeurs leur montent à la tête. Voilà les cinq moines qui se mettent à danser comme de simples shirabiôshi. Shuten et ses ogres se tordent de rire; ils boivent à leur tour, bientôt ils ne voient plus clair. Vite Raikô verse dans leurs bols quelques gouttes de narcotique. L'un après l'autre tous ont roulé par terre, ils dorment lourdement, poussant des ronflements sonores. Ce sera leur dernier sommeil. En moins de rien nos cinq chevaliers les ont taillés en pièces; les bourgeois de Kiôto et leurs femmes reposeront désormais tranquilles (? 947).

Les aventures légendaires de Raikô se rapportent toutes à de réelles actions d'éclat. Il ne cessait de

châtier brigands, bonzes insurgés et seigneurs rebelles; ses grands services lui valurent le titre de *shôgun*; son frère Yorinobu mit fin à la révolte de Taira Tadatsune dans les provinces de Hitachi et de Shimozuke (1007).

Yoriyoshi, fils de Yorimitsu dit Raikô, fut aussi un fin politique et un vaillant soldat, mais sa gloire a quelque peu disparu devant celle de son fils Yoshiie que ses conquêtes et sa piété pour le dieu de la guerre firent surnommer Hachimantarô, le fils aîné de Hachiman; la légende veut même que sa mère soit devenue enceinte pendant un rêve où le dieu lui apparut. Yoriyoshi et Yoshiie conduisirent contre le clan d'Abe la guerre d'*Ôshû*, dite aussi *guerre de neuf ans* (*zen-ku-nen-no-eki*) (1052-59). Pendant cette expédition l'armée manqua mourir de soif, mais le fils de Hachiman invoqua le dieu, puis frappa la montagne de son arc; aussitôt un fleuve s'échappa de la pierre: c'est le Kita Gami. Les Abe exterminés, Yoshiie et son frère Yorimitsu, un fameux musicien, firent la guerre de trois ans (*go-san-nen-no-eki*) aux Kiowara, qu'ils réduisirent (1088-91). Ces deux guerres donnèrent aux Minamoto le Mutsu, le nord de la grande île, comme les guerres précédentes leur avaient donné le Kantô.

Tameyoshi, le successeur de Yoshiie, laissa vingt-six enfants; Yoshitomo eut la direction du clan à la mort de son père, mais sa réputation n'égalait pas celle de Minamoto Yorimasa, qui en 1153 tua dans le palais impérial le Nui, tigre à queue de dragon, à tête de singe. Le clan de Gen était alors si nom-

breux que ses branches dispersées couvraient tout l'est du Japon; il s'était fait dans le Kantô un empire militaire où le mikado lui-même reconnaissait n'avoir pas les mêmes droits que dans le Gokinai.

II

La seconde des grandes familles militaires était celle de Taira, issue de Katsurawara, fils de Kammu Tennô (782-805). Takamochi, petit fils de Katsurawara, reçut le surnom de Taira (en sino-japonais Heike). Le clan avait pour *mon* le papillon (*chô*) avec la bannière rouge. Dans les noms de presque tous ses chefs, on trouve le même caractère chinois qui s'exprime en japonais par le préfixe ou la désinence *Mori*.

Dès le début, cette famille se distingua par son orgueil. Masakado, le petit-fils de Takamochi par Yoshimasa, est le grand rebelle de l'histoire japonaise, le seul qui ait réclamé la couronne impériale. Gouverneur des huit provinces du Kantô, il établit sa capitale à Sajima (dans la province de Shimôsa) et se proclama indépendant (939). Comme un ami le mettait en garde, disant : « Le mikado est le fils du ciel », Masakado répondit fièrement : « Je tiens ma puissance de mon épée; en ce monde qui vainc, règne; je ne sache pas de bornes à mon vouloir. » Masakado s'unit à Sumi-

tomo, un membre du clan Fujiwara, devenu chef de pirates. Celui-ci devait obtenir du nouvel empereur le titre de kambaku, auquel sa naissance lui donnait droit. Mais si grande était la confusion des temps qu'un Taira, Sadamori, et un Fujiwara, Hidesato s'unirent aux Minamoto pour réprimer cette insurrection.

Vaincus, les rebelles se réfugient dans la province de Shimôsa. Les soldats de Masakado l'abandonnent.

A peine un millier d'hommes lui restent, mais, fort de son courage, il revêt sa cuirasse, monte à cheval et s'élance le premier au combat. Dans la mêlée, Masakado renverse tous les obstacles, l'égal des dieux. Rapide comme la foudre, son épée s'abat de droite et de gauche; nul ne saura jamais le nombre de ses victimes. Déjà les deux armées de Sadamori et de Hidesato se replient; sans les renforts qu'on leur amène, leur défaite serait certaine. Mais, poussé par son courage, Masakado s'ouvre un chemin au milieu des ennemis. On l'entoure, on le presse. Sadamori lui lance une flèche; la pointe pénètre dans l'œil gauche et ressort par la nuque. Masakado tombe de cheval, Hidesato s'élance et lui tranche la tête (1).

La révolte de Masakado compromet la puissance des Taira, ils abandonnèrent le Kantô aux Minamoto, et reçurent en échange les îles et les pro-

(1) Tiré du *Ima Wa Mukashi Monogatari* plus souvent appelé *Konjaku Monogatari*, un recueil de contes par Minamoto Takakuni, uji dainagon sous l'empereur Reizei (1046-68). Cet épisode a été traduit en italien par NOCENTINI (*Le Ribellione di Masakado e di Sumitomo*).

vinces de l'ouest. Au commencement du douzième siècle, l'un d'eux, Tadamori, rétablit par ses intrigues la fortune de sa maison méprisée au Gosho. L'empereur Shirakawa (1073-1086) venait d'abdiquer; il avait pris les ordres, mais au nom de son fils Horikawa (1087-1107) (qui reçut la couronne à l'âge de huit ans), le moine intrigant ne cessait de susciter des ennemis aux Fujiwara. Il fit de Tadamori son favori et lui permit de courtiser l'une de ses maîtresses. Celle-ci devient enceinte. « Si l'enfant est une fille, dit Shirakawa, je la proclamerai princesse impériale; si c'est un garçon, Tadamori le reconnaîtra. » La favorite met au monde un fils, Kiyomori, l'un des plus grands hommes du Japon. Vaniteux, hardi, cruel, l'héritier des Taira se rendit si odieux à la cour qu'il dut se retirer dans l'ouest de Hondô et à Kiushû : il châtia les brigands sur terre, les pirates sur mer, et gagna la réputation d'un bon soldat. Il obtint, avec son pardon, le gouvernement de l'Iga.

En 1156, l'occasion lui paraissant propice, il revint à Kiôto. Deux candidats se disputaient le trône resté vacant par la mort de Konoe Tennô (1142-1155). Le frère de Konoe, Sutoku (1124-1141), avait dû abdiquer, il voulait reprendre le pouvoir avec l'aide des Fujiwara et des Minamoto. Leur père Toba (1108-1123) et l'impératrice Bifuku-monin, mère de Konoe, s'opposaient aux desseins de Sutoku; ils l'accusaient d'avoir fait assassiner son frère et soutenaient un troisième fils de Toba, Go-Shirakawa (1156-1158). Kiyomori prit le parti de la cour et défit les Fujiwara dans la

guerre de *Hogen*. Go-Shirakawa monta sur le trône : il abdiqua dès 1158, en faveur de Nijō (1159-1165), mais n'en continua pas moins de diriger les affaires. Pendant la guerre les Minamoto s'étaient divisés, leur chef Yoshitomo avait même soutenu le candidat de l'impératrice et de Kiyomori. Celui-ci se montra sans pitié pour le clan qui lui disputait la suprématie dans la caste militaire. Les principaux chefs Minamoto furent exilés ou mis à mort, et le fameux archer Tametomo se réfugia dans l'île d'Ôshima au large de la baie de Yedo ; pour le rendre incapable de combattre, on lui avait coupé le tendon du bras droit. Kiyomori le fit poursuivre dans sa retraite, mais le tendon du célèbre archer s'était reformé. Les peintres japonais nous montrent Tametomo détruisant à coups de flèches la flotte qui veut aborder. Vaincu cependant, il incendia son yashiki et fit harakiri.

La perfidie de Kiyomori poussa Yoshitomo à la révolte, il investit Kiôto et donna l'assaut au palais impérial. Kiyomori (alors dans le Harima) revint en toute hâte et défit les rebelles. Il ordonna le massacre des Minamoto et de leurs partisans ; bien peu trouvèrent leur salut dans la fuite. Yoshitomo fut assassiné dans son bain, et l'on exposa sa tête sur l'une des places de Kiôto (1159) (guerre de *Heiji*).

D'abord conseiller tout-puissant, puis premier ministre (*daijō daijin*) en 1167, Kiyomori donna l'empire à Rokujō (1166-1168), qui monta sur le trône à deux ans et dut abdiquer à cinq ; Takakura (1169-1180) épousa à douze ans (1172) la fille de Kiyomori, et en 1180 céda le trône à l'enfant né de ce

mariage. Le ministre conférait et enlevait les premières charges ; sur soixante et une provinces, trente furent bientôt gouvernées par des membres du clan Taira.

En 1168, Kiyomori tombe malade ; il a déjà cinquante-deux ans ; se croyant perdu, il fait amende honorable de ses crimes, abdique en faveur de son fils Shigemori et revêt l'habit religieux. Malgré ses souffrances, l'ancien ministre reprend bientôt la direction des affaires. Entre le père et le fils on trouve un contraste complet. D'une nature chevaleresque, brave, dévoué au bien public, clément pour ses ennemis, respectueux envers l'empereur, Shigemori est un de ces caractères tout droiture et honneur scrupuleux, comme nous croyions n'en exister que dans notre tragédie : le Cid, don Sanche, le Gérald de la *Fille de Roland*. Premier ministre depuis la retraite de Kiyomori, il hésite sans cesse entre ses devoirs envers le mikado et l'obéissance qu'il doit à son père. Désespéré, il supplie les dieux de le faire mourir, et les dieux lui accordent cette grâce.

Kiyomori, au contraire, est l'un de ces rudes génies qui plaisent à Carlyle et à Nietzsche. La divinité des empereurs compte peu à ses yeux ; il la leur donna, il la leur reprendra. Comme son aïeul Masakado, il ne croit qu'en son épée. Autour du vieux moine rasé, l'on voit une cour d'un luxe inouï : ses parents, pour la première fois habillés de brocart et de satin bigarré comme les princes impériaux ; une foule de bonzes, de courtisans, de femmes et de soldats. Sort-il, trois cents jeunes gens vêtus de

rouge accompagnent son char, même dans la cour du palais, où seul il pénètre, l'épée au côté. Tous s'inclinent devant lui, quiconque murmure est massacré

Ses mœurs sont affreuses. Les peintres nous représentent Kiyomori brûlé de fièvre, au milieu de femmes demi-nues, qui le baignent, le parfument et l'éventent. D'autres, de toutes jeunes filles, dansent devant lui, armées de sabres, coiffées d'eboshi en papier laqué, et vêtues de longues robes blanches. Kiyomori est hideux, mais ces jeunes filles l'aiment et se disputent son amour. Telle est sa renommée qu'on lui attribue des miracles; les peintres le représentent dans l'admirable paysage de Miyajima étendant les mains et arrêtant le soleil.

La haine qui menace son clan, la maladie, puis la mort de son fils Shigemori, l'incapacité de son second fils Munemori, rien ne peut changer les sentiments du dictateur. Il se fait construire un palais de contes de fées à Fukuwara, sur les bords du Minato-gawa, dans le Settsu (à l'endroit où s'élève la ville actuelle de Kôbe). La beauté du site, les montagnes boisées, les îles, les rochers, les écueils qui coupent partout la mer bleue, la richesse des appartements, le faste de sa cour le distrairont peut-être de ses souffrances et de ses craintes, des rêves hideux où lui apparaissent les fantômes sanglants de ses victimes. Voyant sa mort prochaine, partout ses ennemis se soulèvent; Yoritomo, le jeune fils de Yoshitomo, échappé au carnage, combat dans le Kantô; les Fujiwara intriguent à Kiôto, l'empereur Takakura les soutient. Kiyomori, déjà mourant,

marche sur Kiôto, dépose le mikado (1180), met sur le trône son petit-fils Antoku, âgé de deux ans, et l'emmène à Fukuwara. C'est son dernier effort. Dans son agonie, il peut encore murmurer : « Je ne veux ni honneurs, ni prières. Je veux la tête de Yoritomo sur mon tombeau. » Il meurt en 1181, à l'âge de soixante-quatre ans.

III

Alors commence cette fameuse guerre des Taira et des Minamoto qui, pour le peuple, restera l'épisode héroïque de son histoire. Partiale ici comme toujours, la légende a choisi tous ses héros dans le même camp. Elle maudit les Taira et prête aux Minamoto des exploits surhumains.

Asaina Saburô est de la race de Roland et d'Olivier qui, pour combattre, déracinaient des chênes. Un peintre de Tosa le représente dans une gorge où des ennemis font rouler sur lui des rochers; le géant saisit en l'air les rochers et les renvoie comme des balles. Sur d'autres tableaux nous voyons Saburô nageant avec un requin sous chaque bras. Son plus fameux exploit est sa descente aux enfers. Il enchaîne la sorcière des trois chemins, met en fuite les monstres qui gardent l'entrée du monde souterrain. Arrivé sur la grande place de la cité du feu, Asaina provoque les diables en combat singulier. Le tournoi dure plusieurs jours. Tous les

jeux figurent dans le programme, lutte à main plate, escrime, pugilat. Vainqueur, Asaina se voit invité à la table d'Emma, le Pluton japonais.

Kumagai Naozane terrasse dans une bataille le jeune Atsumori dont le visage lui rappelle son fils, tué quelques jours auparavant. Il voudrait épargner l'enfant, mais les lois de la guerre sont formelles : un samurai doit rapporter au chef la tête de tout ennemi vaincu. Naozane frappe donc Atsumori, puis, saisi de remords, il s'enfuit dans un couvent. Jusqu'à sa mort, le moine priera et fera pénitence pour sauver l'âme de sa victime.

Yorimasa, du clan Minamoto, a percé de ses flèches le Nui qui tourmentait l'empereur de la fièvre. Le premier à lever son étendard contre les Taira, il est tué dès le début de la campagne.

Mais à tous leurs héros les Japonais préfèrent Yoshitsune, le frère naturel de Yoritomo. Pendant une campagne, Yoshitomo avait rencontré une paysanne si belle que nul ne pouvait la voir sans l'aimer. On l'appelait Tokiwa. Yoshitomo la prit pour concubine ; elle lui donna trois fils. Quand il fut assassiné, Tokiwa s'enfuit sous la neige, son dernier-né Yoshitsune dans ses bras, les deux autres enfants pendus à sa robe : un sujet aussi cher aux peintres japonais qu'à ceux d'Allemagne l'exil de sainte Élisabeth de Thuringe. Cependant la mère de Tokiwa tombe aux mains de Kiyomori, qui la fera périr s'il ne retrouve les héritiers de Yoshitomo. Or la loi de Confucius est formelle : aucun devoir ne l'emporte sur l'amour filial. Tokiwa se rend donc à Kiôto pour délivrer sa mère, et, comme

le tyran menace de tuer les enfants, elle lui sacrifie son honneur en échange de leur vie.

Yoshitsune est élevé dans le monastère de Kurama-Yama près de Kiôto. L'on fera de lui un bonze, mais le don Juan de Casimir Delavigne est moins indiscipliné que le jeune Minamoto. Le petit taureau, comme l'appellent les moines, devient la terreur du couvent. On lui présente un froc, il demande une épée : « Tu ne saurais t'en servir », lui est-il répondu. Confus. Yoshitsune s'enfuit dans la forêt. Une forme monstrueuse lui apparaît, le roi des nains tengu, que personne n'approche sans trembler. L'enfant ne connaît pas la peur : « Si tu es le tengu, donne-moi une épée, apprends-moi à me servir d'une épée. » Le nain lui tend un ken enchanté, puis la leçon d'escrime commence à la lueur des éclairs. Cette leçon devient un combat, l'enfant lutte pied à pied contre le monstre. Soudain la foudre tombe, frappe le plus grand des cryptomérias du bois sacré. Yoshitsune reste un moment étourdi; quand il reprend connaissance, le nain a disparu (1).

Yoshitsune s'échappe du couvent avec l'aide d'un armurier employé dans les forges de la province.

(1) Les peintres japonais représentent volontiers cet épisode. Pour eux, les tengu sont des oiseaux à la tête humaine, mais avec un bec à la place de la bouche. Voici Yoshitsune monté sur un tengu, comme Roger sur l'hippogriffe. Voilà le conseil des démons. Une charmante peinture de Senzan Shôshû (xix^e siècle) représente Kintoki, l'un des keraï de Raikô, en train de surveiller un petit tengu, qui sort de l'œuf, il veut l'envoyer rejoindre ceux qui se débattent dans son panier; un singe lui fait signe d'attendre.

Il mène quelque temps une vie errante, défiant quiconque sait tenir une épée. Pour la première fois, il rencontre un adversaire digne de lui, sur le pont Gojô à Kiôto; c'est le moine Benkei, celui qu'on appelle le diable : huit pieds, des épaules de géant, une figure effroyable. Benkei jura de prendre mille ken en combat singulier : un seul lui manque pour compléter ce nombre; l'enfant ne saurait longtemps lui disputer le sien. Mais Yoshitsune court, bondit, se dérobe, revient à la charge. Enfin l'épée magique a raison du géant qui tombe aux pieds de son maître, jure de le suivre comme un chien. Benkei tiendra sa parole, le nom de l'écuyer deviendra inséparable du nom de Yoshitsune.



En 1182, la fortune du clan Minamoto n'était pas encore entre les mains de Yoshitsune, la meilleure armée obéissait à Minamoto Yoshinaka. Celui-ci battit les Taira et s'empara de Kiôto (1183). Mais les plaisirs l'énervaient. Voici de lui un trait souvent cité. La veille d'une bataille, il s'oublie auprès de sa femme, une princesse Fujiwara de la plus grande beauté; deux de ses vassaux font harakiri devant sa porte pour le rappeler à ses devoirs. L'orgueil aussi le grisait : il déposa le jeune mikado Antoku et le remplaça par Go-Toba (1184-1198), puis il s'insurgea contre le chef de son clan, Yoritomo et força l'empereur à lui conférer le titre de sei-i-tai-shôgun. Aussitôt Yoshitsune l'attaqua, le poursuivit et le mit en déroute dans la bataille de Seta-

No-Karahashi. Kanehira, le fidèle kerai, protège la fuite de son maître avec sa sœur Tomoe, la maîtresse de Yoshinaka et la plus célèbre héroïne des grandes guerres. De la taille et de la force d'un homme, elle porte la cuirasse et conduit des armées. Dans un combat, elle a tué un géant et lui a coupé la tête; dans un autre, en voulant arracher à son adversaire le pin qu'il brandissait comme une massue, elle saisit le tronc à pleines mains et le brisa par le milieu.

Pendant que Kanehira et Tomoe arrêtent les ennemis, Yoshinaka s'enfuit à toutes brides; serré de près, il se jette dans une rizière : son cheval s'y embourbe; au même instant une flèche lui traverse le front. Kanehira lutte toujours : son carquois ne contient plus que huit flèches, chacune frappe un ennemi, mais de toutes parts on crie que Yoshinaka est mort. « Voilà ma tâche finie », s'écrie Kanehira; il met la pointe de son épée dans sa bouche et se laisse tomber de cheval; l'épée lui traverse la gorge. Cependant Tomoe, après avoir tué des centaines de soldats et l'un des chefs ennemis, est enfin faite prisonnière. Amenée devant Yoshitsune, elle demanda à faire harakiri comme un homme. On lui refuse cette faveur : elle rase alors ses cheveux et se retire dans un couvent, où, jusqu'à sa mort, elle priera pour l'âme de son amant (1184).



Yoshinaka vaincu, Yoshitsune reprit la campagne contre les Taira. Il incendia le palais de Kiyomori à

Fukuwara, et poursuivit les fugitifs de province en province jusqu'à l'extrémité occidentale de Nippon. C'est à Danno-ura que devait se décider le sort des deux clans. Cette bataille, qui donna au clan Minamoto le gouvernement du Japon pour sept siècles, est aussi une bataille *représentative* des mœurs et des sentiments de cette époque.

Le Hayato no seto forme un détroit sinueux entre les collines abruptes de Kiushû et celles du Nagato, sa longueur est de 7 milles, sa plus grande largeur de 1,670 mètres, sa plus petite largeur de 600; Hikushima, d'autres îles, de nombreux rochers rompent son courant violent. Situé près de Shimonoseki sur la côte de Hondô et à l'est du Hayato no seto dont 3 milles seulement le séparent, Danno-ura est construit sur une bande de terrain plate et fertile qui sépare la mer des collines; les maisons, les temples sont dispersés sous les arbres. C'était alors le mois de mai; momo et sakura se couvraient de fleurs. Qu'on se figure l'armée de Hei rangée en bataille dans la plaine, tandis qu'un autre corps détaché avait pris position sur la côte rocheuse de Kiushû; les cinq cents bateaux de la flotte disposés sur plusieurs lignes : les uns, de courtes nefes très hautes et relevées encore aux extrémités avec deux voiles rectangulaires, la plus petite au mât de misaine, la plus grande au mât du milieu; les autres, des jonques plates, carrées à la poupe, carrées ou ovales à la proue, qui avaient baissé leurs voiles et flottaient leurs bannières rouges marquées du papillon : sur ces jonques se pressaient les archers.

Les Gen avaient sur la côte ouest de Kiushû une armée de trente mille hommes composée surtout de cavalerie; le gros de leurs forces et toute leur infanterie évoluaient dans la plaine de Dannoura. Leur flotte comprenait plusieurs milliers de bateaux; la plupart avaient servi à transporter les troupes et se tenaient à l'arrière comme les nefes qui donnaient les ordres; sept cents jonques environ remplies d'archers s'avançaient pour le combat.

Au milieu de gros nuages que chassait le vent d'est le matin se leva radieux, éclairant les aciers et les laques des armures, les bannières multicolores qui claquaient. Sur les navires des chefs on célébra le sacrifice du sang : les prisonniers étaient nombreux, Hachiman reçut des offrandes dignes de ce grand jour. Les généraux haranguèrent leurs troupes, puis Yoshitsune jeta son cri de défi, Munemori lui répondit, et ce furent de formidables clameurs poussées par cent mille hommes rangés sur terre et sur mer. En même temps on échangeait les flèches à sifflet qui servaient de défi et de salut. Et le bruit des voix, le bruit des flèches mêlés au bruit de la mer et du vent éclataient formidables, répercutés de tous côtés par les échos du détroit.

Lentement la bataille s'engagea. Moins nombreux, les Hei avaient bien choisi leur emplacement : l'étroitesse de la passe ne permettant pas aux Gen de se déployer, il se produisit de la confusion dans leurs rangs trop serrés; d'ailleurs pour les Taira c'était une question de vie ou de mort, ils luttaient en désespérés, tandis que les Minamoto, habitués à la victoire, attaquaient mollement.

Voyant ses troupes faiblir, Yoshitsune se rince la bouche avec de l'eau de mer, il ferme les yeux et, tendant ses mains pressées l'une contre l'autre, il invoque Hachiman son aïeul et le protecteur de sa maison. Aussitôt deux pigeons descendent du ciel et se posent sur la bannière qui porte comme insigne le pigeon, symbole du dieu. Puis dans les deux armées ce sont de longs murmures peureux : « Regardez ! regardez ! » Poussés par le vent d'est, venant par suite du sanctuaire de Hachiman dans le Kantô, de gros nuages s'amoncellent au-dessus des flottes ; une bannière blanche apparaît dans les nuées sillonnées d'éclairs ; lentement elle descend, s'arrête sur le bateau de Yoshitsune tandis que sa propre bannière, emportée par le vent, disparaît avec les nuages. Encore une fois le dieu de la guerre intervient dans le combat en faveur de son clan favori.

Aussitôt Yoshitsune donne l'ordre de l'attaque. Sur les rives ses archers s'avancent en tirailleurs ; dans la plaine de Dannoura, les armes des cavaliers, les casques des fantassins brillent entre les tiges jaunes et vertes des bambous, le feuillage sombre des pins, les touffes fleuries des momo et des sakura. Dans le détroit les rameurs penchés sur les avirons, le dos tourné à l'ennemi, entraînent les jonques tandis que, debout et faisant face aux Gen, les archers bandent les arcs énormes d'où s'envolent les flèches aux plumes d'aigle.

De leur côté les Taira sont prêts. Au centre de la passe se dresse un grand navire chinois entouré de bateaux fortement armés ; ce navire porte Mune-

mori et son état-major; c'est vers ce but que se dirige la flotte des Minamoto, formée en triangle pour percer la ligne ennemie, mais de part et d'autre du gros navire et des vaisseaux de ligne, les Taira ont disposé deux escadrilles de barques légères qui se glissent le long des Minamoto dans l'espoir de les tourner; d'autres cherchent à s'insinuer entre les bateaux de Gen pour se jeter sur le vaisseau amiral et tuer Yoshitsune. Déjà cette habile manœuvre a compromis le sort des Minamoto qui fondaient sans précaution sur le centre ennemi quand soudain l'un des chefs Taira, Taguchi Shigeyoshi ou Narigoshi, arborant le drapeau blanc, passe à Yoshitsune avec tout le contingent de Shikoku; un vide s'ouvre ainsi dans le croissant formé par les vaisseaux de Hei; Yoshitsune apprend de Shigeyoshi le mouvement tournant projeté; une escadre de Gen se précipite entre les divisions séparées des Taira, enveloppe la plus faible, la détruit, puis la flotte fond tout entière sur le gros ébranlé par la défaite et la défection.

Indigne fils de Kiyomori, Munemori éperdu, hésitant, ne sait pas donner un ordre et n'a pas le courage de mourir. Furieuse, la veuve de Kiyomori déclare que ce n'est pas un Taira, qu'à une fille abandonnée elle a substitué l'enfant mâle d'un marchand de parapluie; puis la *niidono* (la dame du second rang) fait monter sur le pont son petit-fils, le jeune empereur Antoku; l'ex-impératrice, la mère d'Antoku, le suit, sanglotant, suppliant; elle connaît le caractère de sa mère et veut qu'on lui rende son enfant, mais au nom de la piété filiale la *niidono* lui

ordonne de se taire, et, se cachant le visage, la malheureuse impératrice s'appuie le front contre un mât pour pleurer.

La niidono a compris que tout est perdu ; elle rejette sur sa tête sa double robe de couleur sombre ; aussi haut qu'elle le peut elle relève son pantalon de soie qui a la couleur de la paille, elle place sous son bras le sceau impérial et ceint le glaive sacré. Puis, serrant le petit empereur contre son sein : « Je ne suis qu'une femme, dit-elle, mais je ne permettrai pas à l'ennemi de mettre la main sur moi. Jusqu'au bout j'accompagnerai mon maître. Vous tous qui respectez sa volonté, hâtez-vous de me suivre. » Elle dit et pose tranquillement son pied sur le bord du bateau. L'empereur, qui vient d'accomplir sa huitième année, paraît beaucoup plus âgé ; son auguste aspect est si beau qu'il semble répandre de la lumière. Ses cheveux noirs tombent en désordre sur son dos. D'un air étonné il demande : « Où voulez-vous donc me conduire, amaze ? » Se tournant vers son jeune maître, la niidono répond, les yeux pleins de larmes qui font le bruit de la pluie (*bara bara*) : « Sire, pour avoir observé les dix commandements dans une vie antérieure vous naquîtes en ce monde comme le maître de mille chariots, mais le destin vous a poursuivi et maintenant c'en est fait de votre fortune. Tournez-vous vers l'est pour adresser votre salut d'adieu à la grande divinité d'Ise. Puis tournez-vous vers l'ouest, prononcez le nom du butsu et confiez-vous à la garde de ceux qui viendront vous chercher pour vous conduire dans le Paradis d'Occident. Le monde où nous sommes est la terre de douleur, mais il ne compte pas plus dans l'infini des mondes qu'un grain de millet, et par delà les vagues se trouve la Terre pure de la Parfaite Félicité. C'est là que je veux vous conduire. » Consolé par ses paroles, l'enfant attache sa robe impériale couleur de tourterelle au chignon

de ses cheveux, il joint ses mains mignonnes, et, pleurant, se tourne vers l'est, où se trouve le sanctuaire de la grande divinité d'Ise et celui de Hachiman, puis il se tourne vers l'ouest en prononçant le nom du butsu. Alors la niidono a l'audace de le prendre dans ses bras; elle lui dit encore pour le consoler : « Sous les vagues nous trouverons la cité bienheureuse » et elle plonge dans le fond de la mer... Hélas! quelle pitié! les vents changeants du printemps ont vite dispersé l'auguste forme fleurie. Hélas! quelle douleur! les vagues implacables ont enterré la précieuse personne...

Folle de douleur, l'impératrice saute à son tour dans les flots pour ne pas se séparer de son enfant; les Minamoto la font prisonnière.

Cependant Tomomori mande sur le pont toutes les femmes qui se tiennent cachées dans la cale des bateaux. Les cheveux en désordre, haletant, criant, frottant leurs yeux pleins de larmes que brûle le vent salin, qu'éblouit le grand jour, elles demandent anxieuses et ne comprenant rien : « La bataille, où est la bataille? » « La bataille, vous allez la voir, » répond en ricanant Tomomori : aussitôt lui et ses keraï saisissent les femmes hurlantes et les précipitent par-dessus bord; après les femmes c'est quiconque ne veut pas se ruer en furieux au milieu des Gen; Munemori lui-même et son fils Kiyomune ne sont pas épargnés. Les Minamoto les repêchent et les chargent de chaînes.

Tomomori, Noritsune, Yukimori, Arimori, tous les héros de Hei se sont lancés au plus gros de la flotte ennemie. Ils sautent sur les navires de Gen et, tantôt jetant de sonores défis, tantôt accablant leurs ennemis d'outrages, couverts de blessures,

ruisselant de sang, ils égorgent et poussent dans la mer tous ceux qu'ils rencontrent. Yukimori tombe le premier, puis c'est Arimori, puis encore Norimori. Sautant de bateau en bateau sur la flotte pressée, Noritsune cherche Yoshitsune pour le tuer, il l'aperçoit enfin et se rue sur lui. Mais, craignant de compromettre sa victoire dans un combat singulier, Yoshitsune franchit huit jonques d'un bond prodigieux, le *kusôtohi*; frustré dans son espoir, Noritsune saisit dans ses bras deux lutteurs de profession, dont chacun a la force de seize hommes; et, les maîtrisant malgré leur fureur, il plonge avec eux. Seul Tomomori survit; il attache à son corps l'ancre de son bateau et disparaît sous les vagues; pendant des siècles, son spectre redoutable menacera les marins qui voudront franchir le détroit.

Les Minamoto se montrèrent aussi impitoyables que leurs ennemis l'avaient jadis été pour eux. En vain Munemori eut-il la lâcheté d'implorer la clémence de Yoritomo; le 24 juin 1185, lui et son fils furent exécutés à Seta en Ômi et l'on exposa leurs têtes dans les rues de Kiôto. Tous les chefs périrent ou se tuèrent; Yoritomo ne fut pas apaisé; partout il faisait traquer ceux qui tenaient aux Taira; les enfants étaient étouffés; les adolescents périssaient par l'épée. Quelques fugitifs réussirent à gagner Tanegashima et les Riukiu, d'autres se cachèrent dans les montagnes du Higo, où leurs descendants vécurent longtemps dans un état voisin de la barbarie. Les femmes qui ne se donnèrent pas la mort furent

réduites à la condition de prostituées : récemment encore les courtisanes de Shimonoseki avaient droit à certains privilèges comme les descendantes des Taira que vendit Yoritomo.



Grisé par ses victoires, Yoshitsune, de retour à Kiôto, conspira contre son frère; celui-ci tenta de le faire assassiner. L'entreprise échoua et Yoshitsune obtint des Hô-ô, des empereurs retirés, la permission de faire la guerre au chef de son clan. Mais les Minamoto restèrent fidèles à Yoritomo; Yoshitsune abandonné essaya de passer à Kiushû, puis il se réfugia dans le Yoshino. Découvert par les espions de son frère, il dut se séparer de sa maîtresse favorite, la jolie danseuse Shizuka; bientôt prise, elle fut amenée à Kamakura, où elle accoucha d'un fils que Yoritomo fit enterrer vivant. Déguisés en bonzes, Yoshitsune, sa femme Kawagoe et le fidèle Benkei traversèrent tout le centre de Hondô; après des aventures fameuses qui pendant des siècles ont fait la joie des peintres et des romanciers, ils atteignirent le Mutsu où Fujiwara Hidehira les protégea, mais après sa mort son fils Yasuhira les vendit à Yoritomo : c'est le Ganelon de la légende japonaise. Surpris dans leur maison incendiée, Yoshitsune et Benkei se donnèrent la mort (1189).

La tradition populaire n'admet pas que son favori ait pu mourir à trente ans : il aurait gagné l'île de Yezo (où les Aïnos lui rendent les honneurs divins),

et plus tard la Sibérie : pour les Japonais, le grand chef mongol Gengis Khan serait leur Yoshitsune.

Plus sage est l'auteur du *Heike Monogatari*. Le célèbre roman qui raconte la grande guerre commence par cette réflexion : « Les orgueilleux ne subsistent pas longtemps, leur vie est le songe d'une nuit d'été. Eux-mêmes, les guerriers finissent par tomber; on dirait une lampe exposée au vent. »

Une danse de Nô exprime la même idée d'une manière plus saisissante encore.

Tsunemasa, le soldat musicien, le Volker des *Nibelungen* japonais, a trouvé la mort à Danno-ura; ses amis élèvent un temple pour y déposer le luth dont le mikado lui fit présent. Pendant un service célébré en l'honneur du défunt, son esprit apparaît devant l'autel. Le prêtre lui tend le luth, et le supplie d'en jouer; Tsunemasa prend l'instrument, le touche, se laisse griser par des sons trop aimés. Le chant de la première et de la seconde corde paraît le bruit de l'averse après une journée d'orage, ou celui du vent dans les branches des sapins. Écoute-t-on les autres cordes, on dirait la voix des faisans qui appellent leurs petits. Ravi, le chœur célèbre le doux oubli, les rêves plus doux encore que la musique donne. Mais soudain Tsunemasa jette un cri déchirant. Pour ses exploits guerriers, son amour de la vie, son amour même de son art, il doit souffrir les tourments des damnés. Comme le papillon brûle ses ailes à la lumière, ainsi la pauvre âme, séduite par la musique adorée, a trouvé l'enfer dans l'illusion de la gloire et du plaisir.

Même dans ce temps de guerres et d'orgueil, les Japonais ne pouvaient oublier la maxime du Buddha :

« Un homme n'est pas un noble parce qu'il fait souffrir des créatures vivantes. Celui-là seul est un noble qui les prend en pitié. »

CHAPITRE II

LA FONDATION DU SHÔGUNAT : YORITOMO ET MASAKO

I

La mort de Yoshitsune clôt et le moyen âge héroïque et la première époque d'anarchie féodale. De la fin du douzième au milieu du quatorzième siècle nous voyons se constituer le second facteur du moyen âge, s'entend le régime centralisé fondé par la caste militaire. Les chefs de cette caste rétablissent à leur profit le gouvernement centralisé; sans doute ils ne détruisent pas la féodalité, mais ils la contiennent; le nombre des daimiô diminue; les moins puissants ne sont plus des souverains, mais seulement des seigneurs soumis au pouvoir central, et, si les grands daimiô de l'ouest conservent les principaux privilèges de la souveraineté, du moins sont-ils surveillés, dirigés, châtiés au besoin par les représentants du nouveau gouvernement centralisé; l'on pourrait dire que la situation des daimiô du douzième siècle était celle des princes allemands avant les Hohenstaufen; que la

situation des daimiô du treizième siècle était celle des princes allemands sous Frédéric Barberousse et Frédéric II.

Avant d'étudier les institutions du gouvernement militaire, il faut raconter l'histoire de sa fondation. Dans cette histoire nous distinguons deux périodes : la première est celle où le grand Minamoto, Yoritomo et sa veuve Masako posent les principes du nouveau régime ; la seconde est celle où le clan des Hôjô, allié à celui des Minamoto, tire toutes les conséquences de ces principes. En d'autres termes, Yoritomo établit la constitution politique ; les Hôjô redigèrent les lois et organisèrent l'administration qui en permirent le fonctionnement.



Yoritomo, l'aîné des fils légitimes de Yoshitomo et le chef héréditaire du clan de Gen, était né en 1147. Arrêté après la mort de son père en 1159, il ne dut la vie qu'à l'intercession de la mère de Kiyomori. Silencieux et farouche, les passants se détournaient de lui comme d'un jeune fauve. On le remit entre les mains d'un seigneur d'Izu ; il séduisit la fille de son hôte et prit la fuite. Condamnée à mort, mais sauvée par le dévouement d'un vieux serviteur, la jeune fille mit au monde un enfant qui devint, paraît-il, l'ancêtre des Shimazu, les daimiô de Satsuma.

Yoritomo se réfugia chez un autre seigneur d'Izu, Taira Tokimasa, daimiô de Hôjô ; bien qu'issus des Taira, les Hôjô, alliés aux Minamoto, hésitaient

entre les maisons ennemies. Hôjô avait deux filles : l'aînée, Masako, intelligente et belle; la seconde simple et modeste mais la favorite de la maison, car, seule, elle était du second lit de Hôjô. Celle-ci voit en rêve un pigeon lui apporter un coffret d'or. « Vends-moi ton rêve, lui dit Masako, moi, je te cède mon miroir. — Puisse son miroir me donner sa beauté! », pense la cadette qui accepte l'échange. Le même jour, un messenger fait au nom de Yoritomo une proposition de mariage. Pour se concilier la femme de Hôjô, le fugitif a demandé la main de la cadette; le trompant, son keraï écrit sur la lettre le nom de l'aînée plus belle. Ainsi les dieux sanctionnent le contrat des deux sœurs.

Cependant Hôjô absent avait fiancé Masako à l'un de ses voisins; il ne pouvait manquer à sa parole et la cérémonie s'accomplit, mais le jour même des noces Yoritomo enlevait Masako. Aussitôt il commença de parcourir le Kantô en rappelant les anciens alliés du clan à leurs devoirs féodaux. C'était dans le temps où la cour impériale conspirait contre Kiyomori mourant. Partout les mécontents levaient l'étendard de la révolte : Yoritomo livra ses deux premières batailles dans le district montagneux que baigne le lac de Hakone et que domine le Fuji. Vaincu, il ne perdit pas courage; son génie politique, les conseils de sa femme, les intrigues de son beau-père lui amenaient des partisans, il s'établit à Kamakura, sur le golfe de Sagami.

Kiyomori mourut (1181); Yoshinaka et Yoshitsune infligèrent défaite sur défaite aux Taira dispersés. Mais Yoritomo semblait se désintéresser des affaires.

de l'empire; profond politique autant qu'habile général, il voulait se faire du Kantô un royaume indépendant. Ce n'était pas seulement un conquérant, c'était aussi un homme d'État; il fonda l'administration militaire ou *bakufu*. Grâce à lui, la grande plaine restée en friche se transforma rapidement. Des colons s'y établirent, obtinrent la concession de landes et de marais bientôt changés en rizières. Partout on creusait des canaux, on élevait des digues, on bâtissait des villages; des milliers de barques et de jonques cherchaient maintenant leur abri dans les petits ports naturels du golfe de Sagami et de la baie de Yedo.

Yoritomo ne vint même pas à Kiôto pour assister au couronnement de Go-Toba, l'empereur choisi par les Minamoto. Mais, une fois maître absolu du Kantô, s'entend des provinces orientales, il s'efforça d'étendre son influence sur le Kansei, c'est-à-dire sur les provinces occidentales; la limite entre les deux régions est marquée par une barrière dans la passe de Hakone. En 1186, le mikado nomma Yoritomo haut policier (*sô tsuihoshi*); ce titre lui donnait la surveillance de tous les fiefs militaires et les contrôleurs des finances étaient mis sous ses ordres. Puis la cour décida la création d'une armée permanente dans les provinces de l'ouest: Yoritomo nomma les fonctionnaires qui levèrent les taxes destinées à soutenir cette armée. Comme les guerres privées, les pillages des brigands, les incursions des bonzes continuaient de désoler le Kansei, tous y demandaient l'établissement de la dictature. Le mikado fit droit à cette demande: d'abord il enleva

aux kuge le gouvernement de cinq provinces que des parents de Yoritomo reçurent à titre héréditaire; puis il lui permit de nommer des gouverneurs militaires (*shugo*) pour contrôler les gouverneurs civils (*kokushu* ou *kokushi*) et des *jitô* pour surveiller les propriétaires de *shô-en*, c'est-à-dire les seigneurs féodaux.

En 1190, Yoritomo se rendit à Kiôto; il reçut la dignité de *gon dai nagon* ou *ukon e taishô*; deux ans après, il obtint celle de *sei i tai shôgun* ou général vainqueur des barbares. En même temps il rétablit dans les faubourgs de Kiôto la colonie militaire du Rokuhara créée par Kiyomori; son beau père, Hôjô Tokimasa en devint le gouverneur. Dans toutes ces négociations difficiles, Yoritomo avait reçu l'aide de son fameux ministre Ôe Hiromoto et d'autres conseillers tels que Miyoshi Yasunobu et Wada Yoshimori. Ces hommes instruits et prévoyants furent les organisateurs du régime que les Hôjô développèrent plus tard. Le grand Minamoto mourut en 1199 d'une chute de cheval; il avait cinquante-trois ans.



Kiyomori et Yoritomo sont les premiers de ces rudes génies qui donnent à l'histoire japonaise son intérêt et sa puissante originalité. Sans doute la période précédente avait produit des hommes remarquables comme le prince Mumayado, les derniers Mononobe, les Soga, Tenji tennô, les trois premiers kambaku; mais que savons-nous d'eux qui soit digne de foi? Les bonzes ont transformé

Mumayado en saint bouddhiste, les chroniqueurs épris de philosophie chinoise nous ont peint mikado et ministres de Heian comme des sages confucianistes. D'ailleurs l'administration et l'étiquette compliquée des Chinois étaient moins propres à former de puissants caractères que la vie encore sauvage du Kantô et les guerres civiles. Tout au contraire chaque siècle de l'époque féodale eut ses grands hommes ou du moins ses grands aventuriers; la conception que les Japonais, inspirés de la Chine, se sont faite de l'État et de la société est toute communautaire; cependant la race est si vigoureuse qu'elle n'a cessé de produire des génies originaux.

Yoritomo différait de son puissant adversaire. Il ne connaissait pas cet orgueil insensé qui ruina les Taira : n'osant prétendre à la couronne comme son aïeul Masakado, Kiyomori s'était fait attribuer toutes les premières charges; il vivait à Kiôto, pénétrait dans le Gosho en maître et menait un train supérieur à celui du tenshi. Yoritomo était un homme simple, adroit et dissimulé. Fuyant Kiôto, il établit le siège de son gouvernement à Kamakura, un village de pêcheurs; l'empereur recevait de lui les plus grandes marques de respect; les kuge conservèrent tous leurs titres, toutes leurs charges; il ne demanda dans leur hiérarchie qu'une place modeste, celle de gondainagon; si le titre de shôgun devint le premier de l'empire après celui du tennô, c'est seulement pour avoir été celui de Yoritomo. Aussi est-il remarquable que les plus fervents partisans du pouvoir absolu, les adversaires les plus violents du

shôgunat ont toujours respecté le premier shôgun et l'ont considéré comme un des héros du Japon.

Yoritomo montra la même habileté dans ses rapports avec le clergé devenu tout-puissant pendant les guerres civiles. Sans doute il défendit aux moines de porter les armes et d'entretenir des soldats, il fit des règlements pour arrêter l'extension des biens de mainmorte, mais le premier de ces décrets ne reçut jamais sanction complète et le second resta comme une simple menace non suivie d'exécution. Yoritomo s'efforçait de se concilier les bonzes exaspérés par l'orgueil et l'impiété des Taira; il protégea toutes les sectes bouddhistes, les anciennes et les nouvelles; s'il invoquait Hachiman, le dieu de sa maison, c'était en l'appelant un dai bosatsu. Il se pourrait d'ailleurs que ce rude soldat ait été superstitieux et que sa piété n'ait pas été seulement une feinte politique.

Ennemi du faste, Yoritomo affectait en tout de se conduire en soldat : s'entraînant aux exercices physiques, maniant bien les armes, montant beaucoup à cheval, ne donnant comme fêtes que de grandes parties de chasse au sanglier, chasses très dangereuses, où il faillit perdre la vie. Il se vêtait modestement, portait souvent l'armure, presque toujours la cotte de mailles; il mangeait et buvait peu; la frugalité, la simplicité, même la pauvreté lui apparaissaient comme des vertus propres au soldat. Les Japonais disent aussi de lui que c'était un grand bushi, un grand gentilhomme; qu'il établit pour lui et pour les autres ces principes de dévouement féodal, de loyauté, de courage, d'honneur qui plus tard

ont constitué le bushidô. Au contraire de Kiyomori, des kuge, de Yoshitsune, il se souciait peu des femmes; Masako lui en imposait par son intelligence et son énergie plus qu'elle ne le séduisait par sa beauté. Dans son âge mûr on ne lui connut qu'une seule liaison, et c'est avec une *jorô*, une prostituée, Miochô, qui le servit d'ailleurs avec dévouement et se fit religieuse après sa mort.

Cependant on n'a pas laissé que de lui reprocher maints défauts, de ceux même qui souilleraient cette grande figure de soldat. Beaucoup ont soutenu que, fin diplomate, organisateur de premier ordre, il s'entendait médiocrement à conduire une armée : sans doute il pouvait concevoir le plan général d'une campagne, à force de prudence il épargnait à ses troupes de graves défaites, et, se connaissant à juger les hommes, il choisissait bien ses lieutenants, mais l'ardeur lui manquait, et le coup d'œil, et ces connaissances techniques qui permirent à Yoshimasa et à Yoshitsune de vaincre pour lui ses ennemis. On a même voulu douter de son courage; dans une chasse il aurait fui devant un sanglier furieux, tandis que Yoshitsune sautait à cheval sur le dos de la bête et la perçait de son poignard : Yoritomo humilié n'aurait jamais pardonné au frère qui lui aurait sauvé la vie. Ce sont là inventions de romanciers; les détails de l'histoire japonaise ne sont guère connus que par les monogatari. Mais sans doute Yoritomo, qui avait les qualités d'un chef d'État, ne pensait pas qu'il dût risquer sa vie dans un assaut, encore moins dans une partie de chasse. Bon pour ses soldats,

généreux envers ses partisans, juste, implacablement juste, cet homme qui n'aima personne fonda son empire grâce au dévouement qu'il inspira ; les historiens ne prétendent-ils pas que ce dévouement provenait d'une fascination physique ?

On ne saurait nier la perfidie de Yoritomo ni sa cruauté. Il fut implacable pour les Taira, implacable pour ceux de son clan qui refusaient de lui obéir aveuglément, il versa le sang de ses deux frères Yoshitsune et Yoriie.

Yoritomo se souciait peu des lettres, comme le prouvent même les uta qu'on lui attribue.

Tel celui-ci :

Quiconque invoque le dieu d'Iwashimizu (Hachiman) est assuré d'une longue vie, sachez-le.

Peintres et sculpteurs ont souvent reproduit ses traits ; il est difficile de se prononcer sur l'authenticité de leurs œuvres. Petit mais svelte et souple dans sa jeunesse, Yoritomo était devenu très lourd à l'époque de sa mort. Son type semblerait asymétrique : sur ses portraits nous lui trouvons avec la nuque plate le visage long et ovale, malgré le menton trop court et carré aux poils raides et clairsemés. Sous un front haut et proéminent, les yeux, petits et obliques avec les paupières bridées, ont une expression fausse et dure qu'accusent les sourcils relevés vers les tempes. Le nez aquilin paraît plus court et plus gros que d'ordinaire ce n'est le cas dans le type aristocratique. Les lèvres sont très avançantes, très épaisses : trop peu fournies, les moustaches tombantes et la mouche accentuent le

défaut au lieu de le cacher. Les maxillaires sont forts, les oreilles grossières, larges et grasses du bas. Dans l'ensemble, ce type complexe, qui diffère beaucoup du pur type dolychocéphale des nobles du dix-septième et du dix-huitième siècle, donne l'impression d'un homme très énergique, très persévérant, intelligent et rusé.

II

Yoritomo laissait deux fils, Yoriie et Sanetomo. Le premier prit le pouvoir sous la régence de sa mère et de son grand-père Hôjô Tokimasa († 1215); il reçut d'abord le titre d'*ukon e nagon no chujô* puis celui de *sei-i-tai shôgun* en 1202.

Hôjô était un homme habile et fourbe, tel qu'on en trouve seulement dans ces époques de confusion où sans habileté, voire sans fourberie, nul ne peut conserver sa fortune et sa vie. C'était aussi l'un de ces ambitieux implacables comme il s'en forme dans un temps de guerres civiles, où la vue quotidienne de crimes et de massacres finit par étouffer toute pitié, tout sentiment du bien et du mal. En vrai noble japonais, Tokimasa ne s'intéressait qu'à son clan; son but fut d'assurer la prédominance des Hôjô au détriment des Minamoto, sans qu'il osât pourtant ambitionner le shôgunat : ce titre était la propriété des Minamoto, comme celui de *kambaku* était la propriété des Fujiwara, comme la dignité impériale

appartenait aux descendants de Jimmu Tennô. Pour réussir dans ses projets, Tokimasa chercha surtout à corrompre ses petits-fils Minamoto de sorte qu'ils se perdissent eux-mêmes. Chez Yoriie il encouragea l'orgueil et la luxure, si bien que, faible et dépravé, le fils de Yoritomo était à vingt-deux ans haï et méprisé de tous ses feudataires. Chez Sanetomo encore enfant il excita l'ambition, le poussant à briguer le shôgunat. Les vices de Yoshiie ayant rendu tout gouvernement impossible, ses intrigues contre les Hôjô lui ayant aliéné tous ses partisans, sa mère, Masako, voulut, pour le sauver, lui persuader de céder le Kantô à son fils Ichiman et le Kansei à son frère Sanetomo. Mais Yoriie, avec le clan de Hiki, où il avait pris femme, tenta de massacrer les Hôjô; ceux-ci l'emportèrent, les Hiki furent mis à mort, le jeune Ichiman périt dans l'incendie du palais; Yoriie dut prendre le froc et se retirer dans un couvent d'Izu; quelques jours après on le trouvait assassiné dans son bain. Sanetomo fut accusé du crime, mais, très jeune et d'un caractère faible, il se contenta de laisser faire plutôt qu'il n'ordonna (1204).

Sanetomo devint shôgun, les historiens l'appellent plus volontiers l'*udaijin* de Kamakura; Yoshitoki, le fils de Tokimasa, reçut en même temps la dignité de *shikken* ou régent du shôgun : cette dignité devint héréditaire dans la maison de Hôjô. Sanetomo était un artiste et un lettré. Lui, qui devait organiser un gouvernement, déjouer les intrigues de Kiôto et celles des Hôjô, commander à ces nobles du Kantô qui étaient presque des sauvages,

il se plaisait à rêver dans les montagnes qui bordent le golfe de Sagami.

Du chemin de Hakone, disait-il dans un uta, la mer d'Izu m'apparaît, et plus loin la pleine mer, les petites îles, les vagues qui semblent se pousser.

D'autres fois il prenait une barque, se faisait conduire au large et, contemplant le délicieux paysage que domine le Fuji, dessinait d'un pinceau élégant des vers comme ceux-ci, que le *Recueil des Cent Poètes* a voulu conserver (XCIII).

Si ce monde si beau pouvait ne pas changer ! Le spectacle est charmant. Un bateau de pêcheurs, que des femmes ramant poussent le long du bord.

« Si ce monde si beau pouvait ne pas changer » fait penser aux vers de Lamartine :

O temps, suspends ton vol ! et vous, heures propices
Suspendez votre cours ;
Laissez-nous savourer les rapides délices
Des plus beaux de nos jours.

Ce généralissime vainqueur des barbares qui oubliait tous ses devoirs dans la joie délicatement mélancolique (*kanashi*) de voir des femmes ramer sur la mer bleue ne devait pas conserver longtemps le lourd héritage de Yoritomo.

Kugiô, le fils de Yoriie, était novice dans le temple de Hachiman : l'enfant ne pouvait s'empêcher de méditer sur ses malheurs et sur la mort de son père. Une nuit que le shôgun avait gravi l'escalier monumental de la colline ombragée de grands arbres et traversait la cour du sanctuaire, où dans

la solitude, il venait invoquer le dieu protecteur de sa race, Kugiô se jeta sur lui et lui trancha la tête d'un coup de sabre. Les soldats du shôgun massacrèrent le meurtrier. Ainsi finit la descendance mâle de Yoritomo (1219).

*
* *

La nonne Masako et le shikken firent alors nommer shôgun un enfant de deux ans de la maison Fujiwara, qui entra par adoption dans le clan de Minamoto et prit le nom de Yoritsune (1220-43). L'un et l'autre voulaient le pouvoir, prêts à ne reculer devant aucun moyen pour s'en emparer, lui plus intrigant et plus faux, elle plus audacieuse, plus intelligente, plus autoritaire. Leurs querelles, la fin tragique des Minamoto, le mécontentement des kuge et des nobles féodaux du sud-ouest rendirent à la cour de Kiôto l'espoir de secouer le joug des Hôjô. Un enfant venait de recueillir l'empire, Kujô Tennô (1221). Mais la précaution que prenaient les ambitieux de donner le trône à des enfants valait peu dans un pays où le fils obéit aveuglément au père; de fait, l'empereur démissionnaire continuait de régner par son fils. Il y avait trois Hô-ô ou empereurs cloîtrés : le *hon-in* ou premier empereur retiré, Go-Toba (1184-1198); le *chû-in* ou moyen empereur retiré, Tsuchimikado (1199-1210) et le *shin-in* ou nouvel empereur retiré, Juntoku (1211-1221) : quand leurs intrigues eurent préparé le terrain, ils réunirent tous les ennemis des Hôjô et firent à Kamakura la guerre de *Jôkiu*. Mais l'au-

dace de Yoshitoki fut égale à son ambition; il battit les troupes impériales, s'empara des Hô-ô et déposa Kujô Tennô la même année qu'il était monté sur le trône (1221). La branche légitime de la maison impériale fut exclue de la succession. Un prince d'une branche aînée mais dépossédé par testament, Go-Horikawa (1222-1232) reçut la couronne. Encore une fois les mikado déchus ne purent rien que dire leurs peines en de mélancoliques uta.

Exilé dans l'île de Sado, Go Toba écrivait :

Il est des hommes que je plains, il est des hommes que je hais; car le monde me pèse et l'angoisse me ronge (*H.* xcviii).

Et dans l'île d'Okî, que baigne la froide mer du Japon, Juntoku se lamentait ainsi :

Palais dallé de cent pierres, — plein de ton passé, je m'attache à ton souvenir plus jalousement que la vigne vierge à tes poutres vieilles (*H.* xcix).

*
* *

La guerre de Jôkiu marque une date capitale dans l'histoire de la féodalité japonaise. La suprématie des Hôjô fut assurée pour plus d'un siècle, puis les nobles du parti des Hô-ô furent dépouillés de leurs biens, et ce parti comprenait presque toutes les anciennes familles issues des kuge. Leurs possessions furent données aux alliés des Hôjô. L'expropriation générale de 1222, où plus de trois mille terres nobles changèrent de mains, mit pour jamais fin à la puissance et à la gloire des anciennes mai-

sons nobles, tandis que les seigneurs à demi sauvages du Kantô, les soldats des grandes guerres, les aventuriers qui avaient prospéré dans l'anarchie générale s'emparèrent du pays entier, substituant en même temps de nouvelles idées et de nouvelles mœurs aux mœurs et aux idées d'autrefois.

Malgré son triomphe, Yoshitoki s'inclina devant le génie de sa sœur, et, se contentant pour lui-même du titre de *kan-riô* ou régent, il céda le rang de *skikken* à Masako, que l'on connaît plus habituellement sous le nom d'*ama shôgun*, la nonne généralissime. Tous deux moururent presque en même temps, Yoshitoki en 1224 et la nonne en 1225.



Yoshitoki avait toute la fourberie de son père, un égal manque de scrupules ; il lui était supérieur par l'audace, la décision, la netteté du jugement et la suite dans les idées ; l'expropriation de 1222 montre en lui les véritables qualités d'un homme d'État.

Masako est la seule femme de génie que présente l'histoire du Japon ; en vain les auteurs japonais lui préfèrent-ils Jingô Kôgô, puisque de la fameuse reine aucun souvenir certain ne nous est parvenu. C'est dans son âge mûr ou sa vieillesse que nous sommes obligés de nous représenter Masako ; de ses jeunes années nous ne savons rien, sinon qu'elle était belle et qu'elle semble avoir aimé Yoritomo. Les intrigues des Hôjô sont si compliquées qu'on ne saurait y déterminer exactement le rôle de Masako. Il ne paraîtrait pas qu'on puisse lui reprocher la mort

de ses fils. Mais la perte des siens ne semble pas l'avoir émue. Comme les Hôjô ne songeaient qu'à la grandeur de leur maison, elle-même ne poursuivait qu'un but : consolider l'œuvre de Yoritomo ; elle se montra son digne successeur. Autant qu'à lui, et plus qu'à lui peut-être le Japon dut à la nonne généralissime la répression de l'anarchie féodale, un siècle et demi de prospérité, la constitution du gouvernement militaire, le seul régime qui pendant des siècles pouvait convenir à ce peuple tout militaire.

III

La mort de Masako termine la période historique qu'on peut appeler celle de la fondation du shôgunat.

Il faut donc juger l'œuvre de Yoritomo.

C'est plus tard seulement, en parlant des Hôjô, qu'il conviendra d'étudier en détail l'organisation du gouvernement ; ce gouvernement révèle en effet le caractère des Hôjô comme l'influence de leur époque plus pacifique et plus civilisée ; de plus il ne put se maintenir qu'un siècle et demi ; encore, dans les derniers temps, avait-il perdu toute autorité ; le shôgunat, au contraire, tel que l'institua Yoritomo, subsista pendant sept cents ans.

Mais par suite il importe de définir nettement ce qu'était le shôgunat.

Le titre sino-japonais de shôgun n'a pas d'autre sens que celui de général, beaucoup de buke le reçurent dans la période de Heian. Celui de *sei-i-tai shôgun*, *général vainqueur des barbares*, était plus rarement conféré, il désignait le commandant en chef d'une expédition dirigée contre les Aïnos ; parmi ceux qui le portèrent, on cite Ôtomo-Otomo-Marô et Sakanoe no Tamura Marô, sous le règne de Kammu (782-805) ; Bunia no Wata Marô sous celui de Heijô (806-9). Après la soumission complète des Aïnos le titre n'avait plus de raison d'être. Mais plusieurs Minamoto furent créés *tai-shôgun* à vie, entre autres Yorimitsu. Or au Japon, pays de tradition, aucune distinction familiale ne doit tomber en désuétude ; dans la période précédente nous avons vu des noms de castes ou de charges de cour devenir des qualifications héréditaires, puis de véritables noms de famille. De même les Minamoto regardaient la dignité de shôgun comme une propriété de leur maison ; c'est pourquoi Yoshinaka s'empessa de la revendiquer ; Yoritomo considéra cette revendication comme une atteinte à ses droits personnels et interrompit les hostilités contre les Taira pour ne les reprendre qu'après la défaite et la mort de son cousin.

Le shôgunat ne conférait donc par lui-même aucun droit nouveau à Yoritomo, mais il servit par la suite à désigner l'ensemble des fonctions et des droits qu'usurpèrent progressivement ses titulaires. La puissance des Minamoto se fondait sur le fait qu'ils possédaient la partie la plus riche du Japon, le Kantô : préoccupés seulement de Kiôto et du

Gokinai, les Fujiwara avaient eu l'imprudence de considérer cette région comme une conquête personnelle du clan Minamoto; d'ailleurs aucune tradition religieuse n'attribuait au mikado de droits divins sur les provinces du nord-est; tandis que Kiyomori, établi en dictateur dans la capitale du tennô, semblait un tyran, les kuge eux-mêmes trouvaient naturel que Yoritomo se proclamât souverain du Kantô. Peuplé par les colons militaires dont beaucoup étaient d'origine ouralienne, séparé de l'empire par de hautes montagnes, le Kantô fut pour le Japon ce que la Macédoine fut pour la Grèce, la Prusse pour l'Allemagne et le Piémont pour l'Italie. Pendant six siècles, le dualisme divisa le Japon comme en deux nations distinctes, qui n'ont pu encore oublier leurs différentes origines. La puissance des Minamoto provenait aussi de l'autorité qu'ils exerçaient sur la caste militaire dans tout le Japon : cette autorité, ils la tenaient de l'empereur lui-même; sans doute, au onzième siècle, ils avaient dû la partager avec les Taira, mais depuis l'extermination du clan rival ils l'avaient tout entière; or la classe militaire gouvernait de fait le pays et bientôt elle prétendit au droit exclusif de le gouverner.

La création du shôgunat n'impliquait pas le partage de la souveraineté entre l'empereur et le shôgun. En principe il n'y eut jamais qu'un maître, l'empereur et le shôgun était son humble sujet; dans la pratique, ce fut beaucoup plus tard, au dix-septième et au dix-huitième siècle, que les shôgun,

tout en feignant de reconnaître la situation prépondérante de l'empereur, se regardèrent comme les véritables maîtres du pays. Pour porter un jugement d'ensemble sur l'histoire du shôgunat, nous pouvons cependant l'envisager dès maintenant avec toutes les conséquences que renfermait implicitement son principe mais qui se produisirent seulement dans le cours d'une évolution de sept siècles. Nous dirons alors que, devenu héréditaire dans la maison de Minamoto, le shôgunat lui donna sinon le rang, au moins tous les droits de la souveraineté, bien que les shôgun japonais aient toujours conservé la fiction du gouvernement mikadonal. Pour comparer l'histoire du Japon à notre histoire, nous ajouterons que l'usurpation de Hugues-Capet nous explique celle de Yoritomo ; cependant au Japon, le roi féodal n'osa pas renverser l'empereur issu des dieux ; et nous devons imaginer un Hugues-Capet laissant la dignité royale au dernier Carlovingien, enfermé dans un couvent, et se proclamant le premier vassal du royaume.

*
* *

Ces premières considérations ne suffiraient pas à préciser la véritable originalité de l'institution du shôgunat. Dans le Japon féodal, l'individu, suivant l'heureuse expression de Goethe, faisait toujours partie d'un tout, il ne constituait jamais un tout à lui seul ; par suite, les dignités n'étaient pas conférées à un homme mais à un clan tout entier ; par shôgunat il ne faut donc pas s'imaginer le gouver-

nement personnel du premier Minamoto, mais le gouvernement collectif du bakufu, le conseil supérieur de la caste militaire. Et l'établissement de cette caste est encore un fait qui distingue nettement le moyen âge japonais du moyen âge européen. Le dualisme japonais provint en réalité de la conception chinoise qu'il doit exister deux hiérarchies indépendantes de fonctionnaires, celle des fonctionnaires civils et celle des fonctionnaires militaires. En Chine, ces derniers sont sans influence. Au Japon il y eut lutte entre les kuge et les buke. La fondation du shôgunat marque le triomphe des buke, qui pour sept cents ans s'arrogèrent le droit de gouverner le pays. Si la hiérarchie des kuge subsista, leurs charges devinrent purement nominales.

Ce serait également une erreur que d'appeler Yoritomo le fondateur de la féodalité. Le régime institué par Yoritomo n'est pas un régime féodal, c'est l'ancien régime centralisé rétabli non plus au profit des kuge mais au profit de la caste militaire. Yoritomo et les Hôjô firent échec à la féodalité; si elle triompha au quatorzième siècle, ce ne fut pas grâce au shôgunat, ce fut contre le shôgunat affaibli. Ce qui explique la confusion, c'est que tous les membres du bakufu étaient des nobles féodaux; seulement, quand le gouvernement central était fort, il ne choisissait pas ses fonctionnaires parmi les grand buke mais parmi les petits seigneurs ou même les simples samurai; ceux-ci avaient donc tout intérêt à faire prévaloir les droits du gouvernement qui leur conférait de hautes charges sur les

droits de la féodalité où leur situation était médiocre. Et cette considération, qui nous permet de comprendre la fondation du bakufu au douzième siècle, nous permettra plus tard de nous expliquer la Révolution de 1868-1871.

DEUXIÈME ÉPOQUE

L'APOGÉE DU GOUVERNEMENT MILITAIRE

La seconde époque du moyen âge, qui est celle où les Hôjô sont, sous le titre modeste de shikken, les véritables souverains du Japon, nous montre la féodalité pour un temps maîtrisée, le gouvernement militaire aussi fort pendant un siècle que l'était le gouvernement civil au début de l'époque de Heian. Leur œuvre peut donc être comparée à celle qu'accomplissaient alors les Capétiens en France, les Hohenstaufen en Allemagne, les premières dynasties musulmanes dans le bassin du Gange et Vijayanagar dans le Deccan.

L'étude de cette époque comprendra quatre parties : le gouvernement et la société; l'Église; les lettres et les arts; la vie extérieure, les mœurs et les costumes (1).

(1) Pour le chap. I, cf. outre les grandes histoires et les ouvrages cités à *Féodalité* : N. G. MUNRO, *Coins of Japan*. — W. N. WHITNEY, *History of medical progress in Japan* (T. A. S. J. XII, iv.) — Pour le chap. II : RYAUON FUJISHIMA, *Le Bouddhisme japonais*. — (T. A. S. J.) J. M. JAMES, *A discourse on infinite Vision* (le sermon a été prêché par un prêtre Monto en 1878) et *Descriptive notes on the Rosaries* (IX, II). — J. TROUP, *Gobunshô of Rennyô Shônin* (xvii et xiv). — A. LLOYD, *Développements of Japanese*

CHAPITRE PREMIER

LE JAPON SOUS LES HÔJÔ

I

La constitution politique du Japon au treizième siècle était la plus compliquée que présente l'histoire d'aucun pays.

A Kiôto vivait l'empereur impuissant qu'entouraient des ministres et des fonctionnaires aux charges purement honorifiques. La maison impériale formait deux branches : la branche cadette, issue de Go Toba, second frère d'Antoku, qui était devenue

Buddhism (XXII, III). *Remmonkyô* (XXIX, 1). — Pour le chap. III, 1. : Littératures d'ASTON et de FLORENZ. — Trad. franç. d'une partie du *Heike Monogatari* de TURETTINI. — SIR E. SATOW, *Early history of printing*, X, 1. — Les livres d'ANDERSON et de GONSE sur l'art japonais. — OUEDA TOKOUNOSOUKÉ, *Céramique japonaise*. Et dans (T. A. S. J.) : W. ATKINSON. *Porcelan industry* (VIII, II.) — J. J. QUIK, *Lacquer industry* (IX, 1). Pour le chap. IV : Les guides de SIR E. SATOW et de B. H. CHAMBERLAIN. — *Manners and Customs of the Japanese* dans *Russo-Japanese war* et cf. dans le tome I^{er} la bibliographie des chapitres sur la *Famille et le Japon du IX^e siècle*. Kiôto. Pour les sources japonaises, voir la *Bibliographie générale* à la fin de l'ouvrage.

la branche légitime par suite du testament de Takakura Tennô, mais avait été dépossédée du trône par Yoshitoki; la branche aînée, issue du prince (shinnô) Morisada, frère cadet d'Antoku qui était alors représentée par l'élu des Hôjô, Go Horikawa (1222-32), auquel succéda son fils Shijô (1233-42). A la mort de celui-ci la postérité de Morisada shinnô se trouvant éteinte, force fut aux Hôjô de choisir l'empereur dans la branche légitime; ils donnèrent le trône à Go Saga Tennô (1243-46), fils de Tsuchi Mikado Tennô, puis à ses fils Go Fukakusa (1247-59), Kameyama (1260-74), et à son petit-fils Go Uda (1275-87). Mais à cette époque les intrigues du Gosho et du bakufu causèrent une nouvelle brouille dans la famille impériale : Go Fukakusa, frère aîné de Kameyama, contraignit Go Uda, fils de ce dernier, à se démettre en faveur de son propre fils Fushimi (1288-98), puis de son petit-fils adoptif Go Fushimi (1299-1301). Les descendants de Go Uda protestèrent, et les Hôjô, qui avaient violé au profit de Fushimi le testament de Go Saga, cédèrent à la pression des Hô-ô. Go Fushimi abandonna le trône au fils de Go Uda, Go Nijô (1302-7).

Mais un arrangement intervint entre les deux branchés de la maison impériale : elles devaient occuper alternativement le trône et le représentant de l'une ou de l'autre ne devait jamais régner pendant plus de dix ans. En 1307, quand mourut Nijô, de la branche de Kameyama, Hanazono (1308-18), de la branche de Go Fukakusa, monta sur le trône, qu'il céda en 1318 à Go Daigo de la branche de Kameyama (1319-39).

Dans le clan Fujiwara c'étaient les mêmes complications, les mêmes rivalités que dans la famille impériale. Ce clan avait formé deux grandes maisons, Konoe et Kujô; de Konoe étaient issus deux rameaux : Konoe propre et Takatsukasa; de Kujô trois rameaux : Kujô propre, Ichijô et Nijô. Yoritomo établit que le tennô devait choisir sa femme dans l'une des deux maisons de Konoe et de Kujô et qu'elles fourniraient alternativement le régent ou sesshō des souverains mineurs. Comme le sesshō, le kambaku et le daijō daijin devaient toujours appartenir à l'une des *sekke*, des cinq branches du clan Fujiwara.

L'autorité des shōgun était également nominale, leurs intrigues étaient aussi ténébreuses et la succession à la royauté de Kamakura présentait les mêmes complications. Le shōgun Yoritsune (1220-43), de la maison Fujiwara, épousa une fille du shōgun Yoriie et prit le nom de Minamoto; il conspira contre les Hōjō et dut abdiquer en faveur de son fils Yoritsugu (1244-51); celui-ci se révolta également contre les Hōjō et fut déposé. Le trône de Kamakura fut enlevé au Fujiwara et donné à des princes de la famille impériale (*shinnō*), qui tous furent censés continuer la lignée de Yoritomo; ce sont Munetaka (1252-65), Koreyasu (1266-89), Hisa Akira (1290-1307), Morikuni (1308-33). La plupart de ces princes étaient des enfants à l'époque où ils reçurent le trône et durent se démettre de leurs fonctions vers l'âge de vingt ans ou même avant; cependant ils ne cessèrent d'intriguer contre les

Hôjô, qui ne craignaient pas de leur enlever le shôgunat.

Au-dessous du shôgun il y avait le shikken ou régent du shôgun, qui était toujours un Hôjô. Voici la liste des shikken Hôjô : Yoshitoki (1204-24); Yasutoki (1225-42); Tsunetoki (1243-45); Tokiyori (1246-56); Nagatoki (1257-61); Masamura (1262-67); Tokimune (1268-84); Sadatoki (1285-1301 † 1311); Mototoki (1302-11); Mototoki et Hirotoki (Sadaakira) (1313-15); Takatoki (1316-33).

En principe l'exercice du gouvernement appartenait au shikken; de fait le gouvernement était presque toujours exercé par un autre que par le shikken; souvent celui-ci était un enfant; il avait alors auprès de lui un kanriô qui remplissait les doubles fonctions de gouverneur et de premier ministre; souvent aussi le shikken, qui était un homme d'âge mûr, obéissait à son père retiré dans un couvent.

Ce qu'il importe donc ici, c'est de raconter les actes des plus célèbres Hôjô sans se préoccuper de savoir à quel titre ils exerçaient l'autorité.

*
* *

Trois Hôjô ont fait la gloire de leur maison : Yasutoki, Tokiyori et Tokimune.

Kanriô à la mort de son père Yoshitoki, shikken à la mort de sa tante Masako, Yasutoki conserva le pouvoir jusqu'à sa mort en 1242; il avait alors soixante ans.

Les historiens nous le présentent comme un sage de la légende chinoise.

Plusieurs traits de sa vie sont souvent cités.

Quand il perdit son père, Yasutoki abandonna tout l'héritage à ses frères, et comme sa mère s'en étonnait : « J'hérite du pouvoir. Qu'à tout le moins mes frères aient la richesse ! »

Tous les jours il travaillait du matin jusqu'au soir et ne s'interrompait que pour rendre la justice à qui venait la demander. Cependant il dit à l'un de ses ministres : « Je ne me sens pas digne de gouverner. Que dois-je faire ? — L'autre lui répond : « Sois désintéressé. — Bien, mais le peuple pourra-t-il m'imiter ? — Que t'importe le peuple ! Fais ton devoir. »

C'est aussi le bonze Kôben qui lui donne ce conseil :

« Gouverner un pays, c'est soigner une maladie. Avant d'administrer un remède il faut découvrir la cause du mal ; autrement le remède risque fort de produire l'effet d'un poison. Or, des maladies d'un peuple, qui sait si la principale n'est pas la mauvaise conduite de son prince ? Guérissez cette maladie en maîtrisant vos passions et vous verrez que votre règne sera tranquille et prospère. »

Une autre fois Yasutoki rend la justice et conduit si bien les débats que le plaignant s'arrête tout à coup : « J'avais foi, dit-il, en la bonté de ma cause, mais je vois que je me suis trompé ; je retire ma plainte. »

Et Yasutoki :

« Vous avez perdu votre procès, mais vous avez

gagné une cause morale plus belle. J'ai jugé bien des affaires, c'est la première fois que j'ai vu se produire pareil fait. Si je ne vous récompensais, qui récompenserais-je ? »

Il dit et comble l'honnête homme de présents. C'est pourquoi un célèbre philosophe japonais a prétendu que seules les vertus de Yasutoki, rachetant les crimes de Tokimasa et de Yoshitoki, retardèrent si longtemps la chute des Hôjô (1).

L'œuvre de Yasutoki fut surtout une œuvre de paix ; c'est lui qui promulgua les lois les plus importantes et régularisa l'administration ; lui qui releva les sciences, les lettres et les arts déchus pendant les guerres civiles ; lui qui protégea les nouvelles sectes bouddhistes, plus pures que les anciennes ; mais les résultats qu'il obtint dans ces domaines spéciaux seront étudiés quand il sera traité de la société sous les Hôjô. Trois actes de son gouvernement doivent être mentionnés ici : le succès avec lequel il combattit la grande famine de 1233-34 (deuxième année de l'ère Jô-ei) ; l'habile fermeté qui lui permit de contenir les bonzes turbulents de Gokinai et la décision qu'il montra dans le règlement de la succession impériale.

*
* *

Tsunetoki, l'ainé des petits-fils de Yasutoki, se démit vite de fonctions qu'il exerçait sans talent, en

(1) Tous ces traits d'après Kiusô (T. A. S. J. — XX, 1, p. 124), qui cite l'*Azuma Kagami* et des *monogatari* contemporains des Hôjô.

faveur de son frère cadet Tokiyori, shikken de 1246 à 1256.

Tokiyori est considéré comme l'un des grands génies politiques qu'ait produits le Japon. Pendant son shikkenat il gouverna d'une main de fer, chassa de Kamakura l'ex-shôgun Yoritsune et le shôgun Yoritsugu, déposé en 1251 ; les deux Miura, dont l'un était son beau-père, ayant tenté de l'assassiner, puis s'étant révoltés, ils furent poursuivis, vaincus, et condamnés à faire harakiri (1247).

Touché par les doctrines mystiques de la secte bouddhiste de Zen, Tokiyori abdiqua le shikkenat à l'âge de trente ans, revêtit le froc et se consacra dès lors à développer le bien-être du bas peuple jusque-là oublié. La tête rasée, le manteau jaune sur les épaules, seul, inconnu de tous, il parcourut Hondô du sud au nord et de l'est à l'ouest, vivant des charités qu'on lui faisait, couchant chez qui l'accueillait, fréquentant les hommes de toutes les classes mais de préférence les plus humbles, s'efforçant d'apprendre leurs besoins, renseignant sur toutes choses le shikken, qui châtiât les coupables, récompensait les vertueux, délivrait et protégeait les innocents persécutés.

Un souverain qui parcourt ses États sous un déguisement ne peut manquer de rencontrer de plaisantes aventures, comme la légende ne peut manquer d'y ajouter. Aussi les voyages de Tokiyori ont-ils inspiré bien des contes. Tel celui-ci.

Pris dans une tempête de neige, le moine-pèlerin cherche un abri dans la maison d'un samurai, un soldat des grandes guerres. Celui-ci est vieux

maintenant et ruiné; à peine sa femme et lui ont-ils de quoi manger; et de suite sous le froc du bonze ils ont reconnu quelque grand bushi. Que leur courtoisie rachète leur pauvreté! S'ils ne peuvent offrir que du millet, ils l'offriront de grand cœur en observant scrupuleusement les rites de la politesse chevaleresque; s'ils n'ont pas d'autre boisson que de l'eau, leur bol d'eau sera gracieusement présenté. Hélas! comment faire du feu? Il ne reste plus un morceau de bois dans la maison. Le samurai n'hésite pas, il coupe son unique prunier dont les fleurs étaient sa dernière joie et son dernier orgueil. L'art du conteur n'existerait plus si nous n'apprenions que Tokiyori combla le vieillard de présents.



Tokimune (1256-84), le vainqueur des Mongols, Nagatoki († 1264), son kanriô, que l'on met parfois au nombre des shikken, et Sadatoki (1285-1301) complétèrent l'œuvre de Tokiyori.

Il est un nom qu'on ne doit pas séparer du leur; c'est celui de leur fidèle conseiller Aoto Fujitsuna. Aoto est le Suger japonais, il contribua plus que tout autre à faire naître l'idée de justice dans cette société féodale pour qui le droit se confondait avec la force. Aussi sa mémoire est-elle encore en vénération; réelles ou légendaires, les anecdotes qu'on rapporte sur sa vie sont restées populaires.

Fils du seigneur d'Aoto par une concubine, Fujitsuna fut envoyé à sept ans dans un monastère, ou

peu s'en fallut qu'on ne le contraignît à endosser l'habit. Mais les mauvaises mœurs des bonzes le dégoutèrent ; il s'échappa, devint soldat et servit à la cour de Tokiyori. Un acte du shikken lui ayant déplu, il s'en exprima librement ; on le croyait perdu ; ce fut la cause de sa fortune ; le sage Tokiyori prit en gré ce bushi, qui ne savait pas mentir, lui confia des postes importants et finit par lui donner le titre de grand juge.

Aoto présidait lui-même la cour ; il écoutait attentivement confrontations et plaidoiries, mais c'était, prétend-on, en se cachant les yeux de crainte que le visage de l'accusé ne lui inspirât de la répugnance ou de la sympathie. Pour rappeler au devoir une cour luxurieuse et splendide, il affectait une grande sévérité de mœurs et même de l'avarice. Un jour que des gentilshommes avaient laissé tomber quelques pièces d'argent dans une rivière, il ne voulut pas se remettre en route avant que plongeurs et draineurs ne les eussent retrouvées. — Quoi, lui dit-on, pour ne pas perdre dix écus, vous en avez dépensé cent. — Sans doute, reprit-il, je n'ai pas gagné à cette affaire, mais l'État y a gagné ; s'ils fussent restés au fond de l'eau, les dix écus eussent été vraiment perdus pour tous ; direz-vous perdus les cent écus que j'ai distribués à de pauvres diables d'ouvriers ?

Une autre fois le shikken Sadatoki le mande et lui fait don d'un fief important.

— Monseigneur, comment Aoto put-il mériter pareille faveur, qui dans ces derniers temps ne s'est signalé par aucun service particulier ?

— La nuit dernière j'eus un rêve dans le temple de Hachiman; le dieu m'ordonna de vous récompenser.

— Monseigneur a donc oublié les sages paroles de ce traité bouddhiste qui a pour titre *le Tailleur de diamants*. Le monde y est comparé à un rêve, à une vision, à une bulle d'eau. Ainsi pour un rêve vous me faites riche, pour un rêve vous me feriez trancher la tête. Mon devoir est de refuser le fief que m'offre votre seigneurie.



Le gouvernement des grands Hôjô fut si prospère que, dans le style fleuri cher aux Orientaux, un écrivain japonais a pu dire :

Ces princes tenaient pour leur premier devoir de nourrir le peuple et ne cessaient de penser à l'accomplissement de ce devoir. Comme les cœurs des hommes leur étaient attachés, ils n'avaient nul besoin de compagnons d'armes, de fonctionnaires et de seigneurs. Eux-mêmes, les rudes bûcherons des montagnes ne voulaient exercer leur métier qu'à l'ombre des arbres touffus qui poussent sur les hauteurs de Kamakura, et, quand la brise du soir faisait s'incliner les faîtes des arbres en murmurant, ils goûtaient les bienfaits d'une surabondante rosée et levaient les yeux au ciel comme pour prier (1).

(1) *Môzokuki* d'ISHIKAWA MASUMI (1856), trad. all. de PFIZMAIER : *Zur Geschichte Japans in dem Zeitraume Bunjei*. M. CHAMBERLAIN donne le texte et la traduction de plusieurs anecdotes sur Aoto Fujitsuna dans son *Romanised Japanese Reader*.

II

Avant de raconter la victoire de Tokimune sur les Mongols et les dernières années des Hôjô, il importe de faire connaître le gouvernement et la société à cette époque, qui fut la plus brillante du moyen âge japonais.

*
* *

Voici dans ses grandes lignes le régime politique qu'établirent Yoritomo et les Hôjô.

Nous laisserons de côté l'empereur et les kuge, dont les titres étaient purement honorifiques, et nous étudierons seulement le bakufu, le gouvernement militaire.

A la tête du bakufu se trouvait le successeur de Yoritomo qu'on appelait souvent le *Kamakura ô*, le roi de Kamakura : comme *sei-i-tai shôgun*, il était commandant de toutes les forces militaires ; comme *sô tsuihoshi* (autrefois *sô tsuifushi*), commandant de toutes les forces de police bientôt confondues avec les forces militaires ; comme *u daijin*, le chef de l'administration.

L'autorité appartenait au shôgun mais l'exercice du pouvoir était réservé au *shikken* ; celui-ci était le plus souvent assisté d'un *kanriô* : si le shikken était un enfant, le kanriô gouvernait ; si le shikken

était un homme, il régissait le Kantô de sa résidence de Kamakura, tandis que le kanriô s'établissait au Rokuhara pour surveiller la cour et administrer le Gokinai.

Mais shikken ou kanriô ne pouvaient rien sans le *bakufu*, le conseil de la tente, qui était comme la délégation permanente de la caste militaire. Cette délégation tendait de plus en plus à échanger son caractère d'assemblée de représentants contre celui de bureaucratie militaire.

Le bakufu se composait de quatre grands conseils siégeant à Kamakura.

Le premier appelé d'abord *kumonjo*, plus tard *mandokoro*, remplaçait le *daijôkan* de Kiôto, dont les charges furent dès lors purement nominales, quoique le shôgun portât le titre d'*udaijin*. Le *mandokoro* était tout ensemble le ministère de l'intérieur et le ministère des affaires étrangères. Les membres du *mandokoro* étaient le *shikken*, premier président; ses secrétaires d'État ou *rensho*; des présidents de sections ou *bettô*; leurs secrétaires (*reianshu*); les directeurs de services (*shitsuji*) et les assesseurs (*yorindo*) : le *chikuji* dirigeait un bureau spécial qui réglait les affaires privées des daimiô. Le premier *mandokoro bettô* fut Ôe Hiromoto.

La cour de justice ou *monchusho* était présidée par un *shitsuji*; les autres membres étaient les *yorindo* et les juges ou *monchu bugiô*. Yasutoki divisa le *monchusho* en plusieurs cours, contrôlées par une haute cour (*hikitsukeshû*). Le premier *shitsuji* du *monchusho* fut Miyoshi Yasunobu et le premier grand juge du *hikitsukeshû* Aoto Fujitsuna.

Le *samuraidokoro* remplissait les doubles fonctions de ministère de la guerre et de cour de justice militaire dans son sens le plus large, puisqu'il réglait tous les différends entre samurai ; il se composait d'un *bettô*, de présidents de sections ou *shoshi*, d'officiers d'ordonnance (*kaikô*) et de *yorindo*. Le premier *bettô* fut Wada Yoshimori.

Le quatrième conseil (*?jishadokoro*) réglait les affaires de l'Église bouddhiste et des temples shintô.



Sous le rapport de l'administration, le pays était divisé en terres de l'État (*kobunden*) et en fiefs (*shô-en*). En principe, les terres de l'État étaient toujours régies par des kuge qui portaient le titre de *kokushu*, mais les véritables gouverneurs étaient les représentants du bakufu, les *shugo* ; ils remplaçaient les anciens mokudai et dans la plupart des provinces ce furent les mokudai que le bakufu choisit pour ses shugo. Bientôt le Daijô Kan cessa de nommer des *kokushu* ; au commencement du quatorzième siècle les buke abandonnèrent le titre de shugo pour celui de *kokushu* ; leurs charges tendaient à devenir héréditaires, leurs pouvoirs à devenir souverains ; dès 1230 on dut leur défendre de se comporter en maîtres, mais dans l'anarchie qui suivit la chute des Hôjô, ils se rendirent indépendants, au seizième siècle c'étaient des princes féodaux.

Au-dessous des shugo, il y avait les *daikan* ou

gouverneurs de kôri (*kôri bugiô*), au treizième siècle ils étaient nommés par le bakufu, au commencement ~~du~~ quatorzième par les shugo-kokushu ; à la fin du quatorzième, les uns avaient vu leurs districts accaparés par ces derniers, les autres avaient transformé leurs districts en fiefs héréditaires.

Dans les fiefs, les shô-en des kuge et des buke, que ceux-ci faisaient gouverner par des *shôji* (1), le bakufu nommait des résidents ou *jitô*. Lors de la grande expropriation de 1222, plus de trois mille propriétaires de shô-en furent dépossédés ; de ces shô-en les uns furent donnés aux *jitô* comme fiefs, les autres leur furent confiés afin qu'ils les administrassent ; ils ne tardèrent pas à s'en emparer. Avec le temps les kuge qui avaient conservé leurs fiefs s'en virent aussi dépossédés par les *jitô*. Au treizième siècle les *jitô* comme les shugo ne furent que des fonctionnaires ; au quatorzième et au quinzième siècle, ils se rendirent indépendants comme les shugo et au seizième ceux qui n'avaient pas succombé dans la lutte ou n'étaient pas devenus les vassaux des shugo-kokushu étaient aussi des princes féodaux.

La ville même de Kamakura était régie par deux gouverneurs : le gouverneur judiciaire qui veillait au maintien du bon ordre et, suivant la coutume asiatique, se faisait renseigner sur la vie privée des habitants ; le gouverneur territorial, qui s'occupait de l'administration, concédait le droit de bâtir, prenait toutes les mesures relatives à l'hygiène et à la voirie.

(1) SIMMONS and WIGMORE (T. A. S. J. XIX, 1, p. 166).

En principe la justice civile incombait aux koku-shu, la justice pénale aux shugo ; mais ceux-ci eurent par la suite l'une et l'autre attribution. Dans les fiefs le jitô et le daimiô se partageaient le pouvoir judiciaire ; dans les petits fiefs il appartenait presque tout entier au jitô, dans les grands au daimiô.

Les fonctionnaires du bakufu portaient le titre de *gokenin* ; ce titre leur conférait de grands privilèges, mais leur imposait des devoirs particuliers.

*
* *

L'œuvre législative des Hôjô fut considérable ; son principal monument est le *Jôei* ou *Jôîô shiki moku* de 1232, appelé quelquefois à tort *Tei ei shiki moku*. Ce code ou plutôt ce règlement (*shiki moku*) de cinquante articles, plusieurs fois complété jusqu'en 1270, exerça une telle influence qu'en 1534 on en publia une nouvelle édition avec commentaires et que pendant des siècles ce fut un des livres classiques donnés aux enfants nobles dans les écoles.

*
* *

Tout le système des impôts fut remanié. La disparition presque complète des *kubunden* avait ruiné l'État, puisque les fiefs, les *shô-en*, ne payaient pas d'impôts. Yoritomo fit rendre par l'empereur un

décret qui forçait les seigneurs de shô-en à subvenir ~~aux~~ frais de la police ; cette taxe fut fixée à un vingtième de *koku* par tan (10 ares environ) ; le rendement annuel du tan, avant la culture plus intensive de ces dernières années, était évalué en moyenne à deux *koku* et demi de riz.

Un autre revenu du fisc était le produit des droits levés sur les marchandises importées de Chine.

Yoritomo exigea que taxes et droits fussent payés en argent ; les Hôjô confirmèrent cette règle. Cependant il ne semble pas qu'on ait frappé aucune monnaie au Japon entre le neuvième et le seizième siècle ; la monnaie se composait des anciens *sen* et de *sen* coréens, annamites, chinois surtout ; pendant six siècles on ne se servit guère au Japon que de monnaie chinoise : à plusieurs reprises, notamment en 1193, les shikken durent en arrêter l'importation trop considérable, qui menaçait d'avilir le prix de la monnaie ; d'autres fois, il est vrai, ainsi en 1276, eux-mêmes achetèrent en Chine de grandes quantités de sapèques. Certains paiements importants étaient faits au moyen de lingots d'or ou de grains et de poussière d'or renfermés dans des sacs de papier fermés et scellés. Cependant, pendant toute cette période, l'unité d'échange la plus usuelle fut le *koku* de riz ; c'est en *koku* qu'était payée la rente due par les serfs et les vassaux aux seigneurs et qu'on évaluait les revenus des terres, même de celles qui ne produisaient pas de riz.

D'une manière générale, le bakufu maintint les poids et mesures en usage depuis plusieurs siècles ;

cependant beaucoup de princes, même de gros marchands, se servaient de leurs propres mesures.

*
* *

Yoritomo et les Hôjô rétablirent les moyens de communication disparus pendant la période d'anarchie féodale; ils construisirent une route de Kiôto à Kamakura, ouvrirent nombre de chemins dans le Kantô. Les postes furent réorganisées en 1185. Le long du Tôkaidô se trouvaient des relais de chevaux, des bacs, des maisons pour passer la nuit, des dépôts de provisions et des corps de garde : il fallait une semaine environ pour qu'une lettre parvînt de Kiôto à Kamakura. Mais relais et dépôts ne servaient guère qu'aux fonctionnaires et à la poste; les particuliers, qui ne mettaient pas moins de quinze jours pour se rendre de l'une à l'autre capitale, emportaient leurs provisions et campaient la nuit dans les champs.

III

La société, désorganisée dans les derniers temps des Fujiwara et pendant les guerres civiles, fut reconstituée sur des bases solides. Ce qui caractérise le moyen âge japonais comme le moyen âge européen, c'est la distinction tranchée des classes, l'hérédité absolue de la condition et du métier.

Sous ~~ce~~ rapport le *Jôei shiki moku* fixa définitivement le droit coutumier demeuré jusqu'alors incertain; dans les premiers temps, ce code ne s'appliquait qu'aux *gokenin*, aux fonctionnaires des shôgun, mais par la suite on étendit ces dispositions à tous les *shokô*, les possesseurs de fiefs, et ce devint le code même de la féodalité (*hōken*).

Au contraire des anciennes coutumes, qui étaient très vagues en matière de succession, le *Jôei shiki moku* pose comme principe absolu le droit de primogéniture; non seulement l'aîné noble dont le gouvernement avait confirmé le titre succédait à tous les biens, mais il devenait le chef du clan ou de la famille. A défaut de fils légitime, le chef pouvait adopter un fils illégitime ou un étranger. En cas de succession *ab intestat*, le gouvernement recherchait les héritiers légaux et les faisait entrer en jouissance; à défaut d'héritiers, les biens étaient confisqués par le gouvernement ou donnés à un monastère.

Les *gokenin* ne pouvaient pas vendre ou hypothéquer leurs fiefs. Ils conservèrent d'abord le droit de vendre leurs biens privés, c'est-à-dire les biens que leurs maisons possédaient avant le shôgunat, mais c'était seulement à des nobles d'un rang plus élevé; dès 1239 ils perdirent le droit de vendre ces biens; en 1266 ils perdirent aussi celui de les hypothéquer ou de les donner en gage; d'ailleurs il n'y eut bientôt plus de propriété privée non féodale et la féodalité tout entière se soumit aux règles posées par le *Jôei shiki moku*.

Au douzième siècle tout noble féodal devait pos-

séder un fief; cette obligation disparut par la suite; au quatorzième siècle la plupart des samurai avaient abandonné leurs fiefs et touchaient une solde.

*
* *

Après avoir étudié la condition des seigneurs, étudions celle de leurs sujets.

Chaque fief se composait d'une ou de plusieurs villes à *shiro* et d'un certain nombre de *mura*.

Les grands centres comme Kiôto, Nara, Ôsaka, Kamakura dépendant directement du *bakufu*, bien peu de villes à *shiro* avaient une bourgeoisie; aussi est-il préférable d'examiner séparément la condition des classes moyennes; nous nous occuperons seulement ici des paysans, qui furent réduits progressivement au servage entre le dixième et le quinzième siècle. Il faut remarquer qu'aucun samurai — si pauvre fût-il — ne devait cultiver ses terres lui-même.

Nous avons vu, en traitant de la féodalité, pourquoi les propriétaires de *kubunden* trouvèrent leur intérêt à céder leurs biens aux seigneurs dont ils devenaient les tenanciers. Un décret impérial de 1127 constate que, en agissant ainsi, les paysans n'aliénaient pas seulement leurs biens, mais leur liberté.

Ceux-là, y est-il dit, qui sont devenus tenanciers de *shô-en* ne recouvrent jamais leur *status* antérieur (1).

(1) SIMMONS et WIGMORE, *Land Tenure and Local Institutions in Old Japan* (T. A. S. J. XIX, 1, p. 166 et 167).

Il s'agit donc bien de serfs attachés à la glèbe, comme aussi de serfs taillables et corvéables à merci. Car d'une part la rente était lourde; dans le cas de *chishi* ou rente en nature, le seigneur prenait jusqu'aux deux tiers de la récolte; dans le cas de *jidai* ou rente foncière proprement dite payée en argent ou en riz, alors même que la terre n'en produisait pas, les charges du tenancier étaient moins lourdes en principe, mais plus lourdes en réalité, puisqu'elles étaient fixes et n'étaient pas remises quand la récolte manquait. D'autre part, nous trouvons dans les archives d'un monastère ce document qui énumère les principales taxes et corvées dues en dehors de la rente.

Dû pour le premier mois...; pour le second : navets et rumex, plus le travail d'un homme qui nettoiera l'enclos du couvent; pour le sixième mois, le travail d'un homme qui plantera du riz sur le domaine du couvent; pour le septième mois, un autel destiné aux offrandes; pour le huitième, une contribution aux dépenses du couvent; pour le neuvième... pour le onzième, navets et rumex.

Et il faut remarquer que les exigences des moines étaient petites, si on les compare à celles des seigneurs féodaux.

Cependant la condition des serfs variait beaucoup : les uns étaient presque des tenanciers; les autres étaient à la merci de leurs seigneurs. Outre les termes que nous avons déjà cités, les livres et les documents en contiennent d'autres dont il n'est pas facile de préciser le sens. Les *hókônin* étaient des serviteurs non mariés qui s'engageaient pour un laps

de temps (*nenki*). Les *niwago* (?) seraient, semble-t-il, les enfants de tenanciers servant chez les fermiers qui employaient leurs parents. Du reste, quels qu'en fussent les habitants, les *mura* avaient conservé leur ancienne organisation avec leurs maires et leurs fonctionnaires héréditaires.



Si la condition des serfs était misérable, il s'était cependant produit un grand progrès social. L'ancienne division en *riômin* et *semmin* était chose du passé. Plus tard le mot de *semmin* fut de nouveau en usage mais avec un sens différent.

Au Japon comme en Europe l'esclavage disparut progressivement sans qu'on puisse fixer proprement l'époque de cette disparition ni en déterminer les causes directes : la cause indirecte fut certainement le développement général de la civilisation. Sans doute la condition matérielle du serf n'est pas meilleure que celle de l'esclave ; elle est souvent pire : taillable et corvéable à merci, il n'a pas droit au logement et à la nourriture ; la société retombant sous l'empire de la force, aucune loi ne protégeait au moyen âge le serf contre les brutalités de son maître, ce qui était le cas dans les sociétés les plus policées qui reconnurent l'esclavage.

Par contre, la condition morale du serf l'emporte de beaucoup sur celle de l'esclave : le serf a, du moins en principe, sa maison, sa femme et ses enfants, tandis qu'en principe l'esclave n'a pas de maison, il ne peut contracter de mariage et avoir

des enfants légitimes, ou, s'il a ce droit (ce qui fut le cas dans quelques pays, entre autres au Japon pour certaines classes d'esclaves, mais certaines classes seulement), sa famille était à la merci de son maître.



A défaut d'esclaves, il existait de véritables castes infâmes où nul homme libre ne devait prendre femme : c'étaient les serfs des établissements destinés aux malades et aux indigents, les bouchers, les *hinin* qui exécutaient les criminels et les enterraient, les gardiens des montagnes (*yamaban*), ceux des forêts et des fermes (*bantarô*) et les mendiants de profession (*kojiki* ou *kotsujiki*)

Les *eta* ou *kambo*, qu'on appelait officiellement *churi*, appartenaient, semble-t-il, à une race distincte des Japonais ; ils vivaient dans des quartiers spéciaux situés en dehors des villes, et leur principale occupation était la tannerie. Ils faisaient les souliers et les tambours, mais ne manufacturaient pas les autres articles de cuir.

Certains *eta* de Kiôto appartenaient en quelque sorte au service impérial : les Kobôshi du mura de Renda nettoyaient les jardins du Gosho ; les *eta* du kuni de Yamato fournissaient les chapeaux et les sandales de paille du mikado, etc.

Les trois chefs des *eta* reconnus comme tels au seizième siècle, Danzaemon à Yedo, Watanabe à Osaka, Amabe à Kiôto, prétendaient avoir occupé cette situation depuis des siècles. Danzaemon entre

autres se disait issu d'un fils naturel de Yoritomo, qui lui aurait donné ce titre reconnu formellement par les shôgun de Kamakura : les Danzaemon auraient vécu dans cette ville avant la fondation de Yedo.



A Kiôto, à Kamakura, à Ôsaka et dans quelques grandes villes il s'était formé une classe moyenne dont quelques membres possédaient de grosses fortunes.

Sans doute l'ancienne division sociale subsistait ; il y avait encore les quatre classes chinoises : nobles de cour et soldats, agriculteurs, artisans et commerçants, mais cette division était devenue purement théorique ; tous les agriculteurs étaient réduits au servage et l'on ne faisait pas de distinction entre les artisans et les commerçants. Par contre la distinction entre *bushi* et *heimin* ou gens du peuple s'était, accusée davantage : les fils de bushi étaient et ne pouvaient être que bushi, les fils de heimin étaient et ne pouvaient être que heimin. Cependant, aux époques de trouble et de guerres, le besoin d'hommes était si grand que parfois on permettait aux heimin de s'engager comme soldats, auquel cas ils pouvaient devenir samurai. Mais tout bushi était frappé de déchéance qui exerçait un métier ou se faisait marchand, fût-ce pour ne pas mourir de faim ; dans certains cas, ce manque à ces devoirs pouvait le faire rejeter parmi les *hinin*.

Deux professions seulement étaient réputées dignes d'un noble : celle de médecin (*kusushi*, plus tard *isha*), et celle d'armurier (*bukishi*).

La science médicale avait baissé pendant les guerres civiles; l'on divisait les maladies en deux classes : celles que causaient les mauvais esprits, et qui devaient être guéries par les exorcismes, et celles qui provenaient des aliments. Par contre, la chirurgie avait progressé surtout dans l'art de traiter les blessures. Dans la période de Heian quiconque passait l'examen requis pouvait embrasser la profession médicale; dans celle de Kamakura, ce métier, comme tous les métiers, devint rigoureusement héréditaire. Deux familles surtout étaient célèbres.

Les Wake de Kiôto faisaient remonter leur origine à l'empereur Suinin (29 av.-J. C.); les plus illustres d'entre eux furent Kiyomaro, le ministre de l'impératrice Kôken, exilé par les Fujiwara en 769; son fils Hiroyo, qui fut nommé directeur du *Dai-gaku*; Shigure, chef du service médical en 957, avec le double titre d'*i hakase* ou professeur de médecine et de *shin hakase* ou professeur d'acupuncture; enfin, beaucoup plus tard, Tsunemari, dont la fameuse bibliothèque médicale comprenant plus de dix mille volumes fut brûlée dans l'incendie du Gosho en 1370.

La maison de Tamba se prétendait issue de l'empereur chinois Ling-te (jap. *Rei-tei*) de la dynastie de Han; son fief était à Yatagôri, dans la province de Tamba, dont elle prit le nom. Yasuyori, qui reçut le titre de *sukune*, composa en 984 l'*I-shin-hô*, un

ouvrage classique. Masatada vivait à la fin du onzième siècle. Sous les Hôjô, les Tamba les plus connus furent Shigeyasu, Tadayasu et Yasuyori.

Il importe de ne pas confondre ces maîtres avec les gens qui soignaient les paysans dans les campagnes : vendeurs de drogues; arracheurs de dents ou *hatori*; sans compter les devins (*mahô-tsukai*), les nécromants (*kuchiyose*) et les sorcières (*ichikô*), car toutes les superstitions avaient cours chez les rudes soldats de l'est et les nobles efféminés du Gosho; quant au paysan japonais, c'est encore l'un des plus crédules, l'un des plus amis du merveilleux qui soit au monde.

La seconde profession noble était celle d'armurier (*bukishi*). Parmi les fabricants de casques et de cuirasses, seules quelques grandes familles, comme les Miôchin de Kamakura, étaient tenues pour des familles de bushi, mais fonder des lames de sabre, en forger les gardes était toujours réputé œuvre de noble : Gotoba Tennô ne se faisait-il pas honneur de tremper lui-même les grandes épées de l'époque? Aussi l'armurier signait-il en faisant suivre son nom de celui de sa province et du titre de kami, puis il inscrivait la date; sur l'autre côté de la garde il mettait une devise. Les quatre grands faiseurs de sabres (*katanakaji*) sont Munechika, né en 938, célèbre depuis 987, Masamune et Yoshimitsu du treizième siècle, Muramasa du quatorzième. Yoshimitsu et Muramasa fondèrent des dynasties : les lames du premier passaient pour porter bonheur, les lames du second pour porter malheur, du moins

à certaines familles. Faire une lame était une cérémonie religieuse. Avant de la forger le fondeur revêtait l'habit de cour et le *kammuri*; il élevait un autel shintô, qu'il décorait de *shime* et de *gohei*; il présentait des offrandes à Hachiman et à Inari. Souvent celui-ci, vêtu lui-même de l'habit de cour, descendait pour aider l'armurier. Les peintres le représentent volontiers avec Muramasa.

*
* *

Toutes les autres professions étaient indignes d'un bushi et le bakufu redoutait tant leur influence comme pernicieuse à l'esprit militaire qu'en 1215 il limita le nombre des marchands qui pouvaient s'établir à Kamakura.

Ces professions se répartissaient en plusieurs catégories. La première comprenait les métiers urbains : marchands, boutiquiers, charpentiers, briquetiers, forgerons, fondeurs en métal, bijoutiers, peintres, fabricants d'idoles et de chasses, teinturiers, tisserands, brodeurs, faiseurs de treillis, laqueurs, fabricants de papier, de parapluies, etc. Au-dessous d'eux, il y avait les éleveurs de vers à soie, de chevaux, de bétail, les charbonniers, les bûcherons, les chasseurs, les pêcheurs, les marins, etc.

Certaines castes étaient comme en dehors de la société : tels les danseurs de « musique de la campagne » (*dengaku*) et les *shishimai*, des danseurs avec des masques de lions (*shishi*), les *shirabiôshi* et les danseuses (*od-riko*, aujourd'hui *maiko*), les *utaime*

des chanteuses, les montreurs de marionnettes (*kairaishi*, *ningiôtsukai*), les joueurs de biwa, les lutteurs (*sumôtori*), les maîtres d'armes, (*kenjutsu tsukai*, *kenkaku*) les colporteurs (*te uri* ou *furi uri*).

IV

Pour compléter ce tableau de la société sous les Hôjô, il faut montrer l'abaissement que subit alors la condition de la femme. Courtisée, adulée dans la période de Heian, elle vit tomber son influence, quand les soldats à demi sauvages du Kantô devinrent les maîtres du pays. Au contraire du chevalier européen qui avait fondé le culte de la dame, le bushi affectait de fuir la fréquentation des femmes comme énervante et méprisable. Et ce mépris s'exagéra encore par le fait que les nobles avaient pour premier désir d'assurer le maintien de leur clan, que le nom s'héritait seulement en ligne masculine et que la femme mariée n'appartenait plus au clan de son père.

A Kiôto les kuge continuèrent pendant quelque temps de garder chez eux leur fille mariée, que leur gendre visitait, mais dans la société militaire l'habitude fut bientôt que la femme habitât chez son mari; il ne pouvait d'ailleurs en être autrement pour les seigneurs du Kantô, qui vivaient dans des châteaux isolés. Cependant la femme continuait d'accoucher en dehors de la maison; depuis le cin-



Phot. Ogawa

SHIRABIÔSHI
(XIII^e SIÈCLE)

quième mois de sa grossesse, elle portait une ceinture donnée par son mari.

Le mari pouvait divorcer sans motif; la femme divorcée accouchait-elle dans les dix mois, l'enfant appartenait au père si c'était un garçon, à la mère si c'était une fille. Les biens du mari et de la femme n'étaient pas confondus; en cas de crime du mari, les biens de la femme n'étaient pas confisqués.

Chez les bushi, les mœurs se firent sévères : tandis qu'un paysan adultère encourait seulement la peine de l'amende, le samurai adultère était condamné à l'exil, ses biens étaient confisqués.

*
* *

Comme il est habituel dans les sociétés qui condamnent à la réclusion la femme légitime, la courtisane devint l'un des personnages influents du Japon féodal. Mais la *shirabiôshi* de Kamakura n'a ni la richesse ni l'audace des grandes hétaires de Heian. Douce et courageuse tout ensemble, c'est une modeste, une charmante; elle a séduit les romanciers et les artistes de son temps, elle a séduit ceux des époques suivantes; et, par eux idéalisé, son type est devenu l'un des plus poétiques de la légende comme de l'histoire japonaise.

Si les grandes hétaires de Heian étaient d'ordinaire des femmes dans tout l'éclat de la beauté, si leur gloire survivait souvent à leur jeunesse, la *shirabiôshi* était une toute jeune fille, souvent presque

une enfant : ses liaisons amoureuses étaient discrètes, et la tendresse de son cœur faisait que la passion y avait plus de part que l'intérêt.

Son art était sacré ; par ses chants et par ses danses ne célébrait-elle pas les rites du culte de Hachiman ? Habillée dans l'ordinaire comme les jeunes filles, mais avec quelque chose d'un peu fantaisiste, nous dirions presque d'un peu romantique, elle revêtait pour danser un costume particulier, qui semblait celui d'un homme : un *eboshi* très haut sur ses longs cheveux pendants, dont quelques mèches coupées raide revenaient sur les joues ; le *suikan*, la blanche tunique aux manches énormes ; un pantalon de soie rouge deux fois plus long que la jambe, si bien que ses pieds portaient sur le milieu du pantalon et que deux larges traînes flottaient autour d'elle ; dans sa ceinture étaient passés le sabre et le poignard ; d'une main elle tenait l'éventail qui servait aux généraux comme aux dames du Gosho pour faire leurs commandements ; de la main gauche elle appuyait contre son épaule l'*ikko* ou *ichino-tsuzumi*, un curieux tambourin laqué à qui ses deux plaques sonores reliées par une tige donnent la forme d'un grand sablier. Elle avait les joues et les lèvres peintes, de faux sourcils dessinés très haut sur le front ; les vrais sourcils n'étaient pas toujours rasés. Plus tard, quand les mœurs des buke perdirent de leur sévérité, les *shirabiōshi* portèrent des vêtements plus somptueux, l'*eboshi* d'or et le *hitatare*, la dalmatique de brocart.

Leur nom était généralement suivi du titre de

gozen, qu'on donnait seulement aux femmes de condition inférieure : aujourd'hui on l'emploie en s'adressant aux hommes de la noblesse; il a le sens de l'italien *lei* et de l'espagnol *usted*.

La *shirabiôshi* de Kamakura n'est plus la danseuse de profession que nous avons connue au Goshô, c'est une femme troubadour, une délicieuse aventurière qui va de ville en ville, de château en château. Annonce-t-on sa venue à la porte d'un shiro, les plus sauvages des barons pillards font lever la herse, abaisser le pont-levis, et les soldats, couverts de peaux de bête, se pressent pour la voir. Les sentinelles des camps la laissent pénétrer; à la lueur des torches tous s'assemblent devant les tentes et lui font joyeux accueil. Eux-mêmes, les brigands, la voient avec plaisir : loin de la dépouiller, ils lui offrent des présents. Sur les places des grandes villes, dans les rues des villages, bourgeois, artisans et serfs la regardent passer avec un sympathique sourire; daigne-t-elle danser ou chanter pour eux, c'est une joie dont ils ne perdront jamais le souvenir.

Dans sa danse, dans son chant s'épanouit en effet toute la poésie du moyen âge. Pendant que, vêtues de couleurs plus sombres, les musiciennes pincent les cordes des *koto*, frappent les tambourins, soufflent dans les flûtes, lentement la *shirabiôshi* se met à danser, puis elle fait signe aux musiciennes de s'arrêter, elle touche l'*ikko* de son éventail, et de sa douce voix un peu basse elle chante les passages lyriques ou déclame les longs récits des

romans chevaleresques, surtout du *Heike Monogatari*. Soudain elle s'anime; la bataille commence; elle rejette éventail et tambourin, elle tire le sabre, elle le brandit, mimant les combats héroïques de Benkei et de Yoshitsune, la fin des Taira; puis, repoussant le sabre dans le fourreau, elle dira les amours des grands buke avec les héroïnes de son art.

Deux shirabiôshi surtout sont célébrées par les poètes, représentées par les peintres : l'une est Shizuka, la maîtresse de Yoshitsune; l'autre Hotoke Gozen, l'héroïne du *Heike Monogatari*, qui semble n'avoir jamais existé que dans l'imagination des romanciers.

Voici son histoire.

Kiyomori, déjà le *niûdô* (de *niû* devenu et *dô*, religion), entretient un harem de jeunes filles; sa favorite est Giô, la *shirabiôshi*. Or, voici qu'une étoile nouvelle attire tous les yeux à Kiôto; c'est Hotoke, une enfant, belle et gracieuse comme une princesse des contes de fées; elle ne veut pas d'autre amant que le *niûdô*; voyant qu'il néglige de la faire venir, elle se présente d'elle-même au palais. On la chasse honteusement. Poussée par la bonté, la coquetterie, la curiosité ou le désir de réveiller par ses complaisances une faveur dont on se lasse, Giô persuade à Kiyomori de recevoir la jeune fille; à peine a-t-il vu les jolis traits de ce visage enfantin, à peine a-t-il regardé cette danse souple et gracieuse, écouté une voix d'uguisu, qu'il s'éprend de Hotoke, la retient au palais et donne à Giô l'ordre de s'éloigner. Avant d'obéir celle-ci écrit sur le

papier d'un écran, d'un *shôji*, les vers suivants :

Qu'importe que les herbes du champ germent ou se fanent ! Pour toutes, automne veut dire mort, pour toutes.

Hotoke, trop jeune, s'ennuie bientôt dans le palais du niûdô, la disgrâce de sa rivale lui donne des remords. Voyant pâlir sa favorite, Kiyomori ordonne à Giô de venir distraire Hotoke. Giô ne veut pas obéir; elle cède pourtant aux supplications de sa sœur, à l'ordre de sa mère, et se présente à la cour, mais, au souvenir des jours passés, elle ne peut retenir ses sanglots; en vain cache-t-elle son visage dans ses larges manches; les larmes glissent le long de l'étoffe et s'échappent par les ouvertures. Émue de pitié, Hotoke supplie le niûdô de rendre ses faveurs à Giô; Kiyomori s'y engage. C'est trop tard; à peine sortie du palais, Giô rase ses cheveux et court s'enfermer dans un ermitage de la montagne, sa mère et sa sœur prennent comme elle l'habit religieux.

Or voici qu'un jour, après le crépuscule, une main frappe au treillis de bambou qui ferme l'entrée... C'est Hotoke-Gozen :

Ne me parlez pas, dit-elle à Giô, vous devez trop me détester. Autant vous fûtes bonne pour moi, autant je me montrai ingrate. Folle que j'étais ! Votre sort ne me prédisait-il pas le mien ? Je ne pouvais penser à vous sans être prise de pitié. Puis j'ai réfléchi en lisant les vers que vous avez peints sur le *shôji*. Pour chacune de nous l'automne doit venir et la mort. Aussi je résolus de me convertir et de me consacrer comme vous au Butsu; mais en vain je suppliais le seigneur niûdô de

me laisser partir; il n'y consentait pas. Et moi je pensais combien il est difficile de faire son salut... Tous, nous n'avons qu'un désir, être heureux, mais chez tous, jeunes ou vieux, le souffle de la vie disparaît aussi vite que l'éclair. Pour quelques jours passés sur terre dans la joie, que de tourments ne souffrirons-nous pas dans l'enfer! Émue par ces réflexions, ce matin j'ai fui à la faveur de la brume; je suis venue vous chercher; me voici. »

Les quatre femmes s'unissent alors pour pleurer, puis pour travailler et pour prier. Elles ne forment plus qu'un lotus offert au Butsu; les délices du paradis leur sont assurées.

V

Après l'état social, étudions l'état économique du Japon sous le shôgunat de Kamakura.

L'agriculture, tombée pendant l'anarchie féodale, reprit sous Yoritomo et sous les Hôjô; pour encourager les seigneurs à faire cultiver leurs terres, ils leur firent remise des taxes arriérées. Grâce à la bonne administration du bakufu, la grande plaine du Kantô, restée jusque-là sauvage, devint la région la plus fertile de Hondô.

Les industries se relevèrent, surtout à Kamakura; le commerce aussi se développa : commerce intérieur entre les îles de l'archipel, commerce extérieur avec la Corée et avec la Chine. Cependant le bakufu, en vrai gouvernement militaire, prétendait tout régler : un édit de 1193 fixa le cours du riz; un

édit de 1253 établit le prix des denrées et des objets usuels; il était même défendu de vendre au-dessous du prix légal.

Le prêt d'argent fut réglementé plus rigoureusement encore. La loi distinguait le prêt avec intérêt et le prêt sans intérêt. Le taux de l'intérêt pour un an ne pouvait excéder 50 pour 100; pour 480 jours ou plus, quel que fût le temps écoulé, l'intérêt ne devait pas dépasser le capital. Le prêt à intérêts composés était prohibé. Toute dette d'argent s'éteignait par une prescription de dix ans. Le prêt sur gages date de cette époque (1250 environ); la loi lui fixa des conditions minutieuses, afin d'éviter qu'il ne servît aux recéleurs. Un édit de 1297 prouve que les Japonais de cette époque connaissaient aussi la lettre de change (*k ae-sen*).

*
* *

Malgré la bonne administration des Hôjô, les calamités n'étaient que trop fréquentes. Pour jalouse que fût leur police, elle ne pouvait empêcher les guerres de clan à clan, ni mettre fin aux brigandages. Les pirates étaient plus dangereux encore que les bandits : heureusement ils pillaient moins l'archipel que les côtes de Chine et de Corée.

L'auteur du *Hôjôki*, un célèbre livre de cette époque, énumère les maux auxquels il assista. Il parle des incendies de Kamakura et de Kiôto, et dit même en parlant de cette dernière ville :

Toutes les voies de l'homme sont pleines de vanité ; mais il peut sembler particulièrement fou d'élever nos

demeures dans un endroit aussi dangereux et cela pour la perte de nos biens, la continuelle angoisse de nos esprits.

Chômei (tel est son nom) décrit notamment les deux incendies de Kiôto dans l'ère Angen (1176) et l'ère Jishô (1180), les comparant à l'enfer bouddhiste : poussées par le vent, les flammes se développent comme un éventail sur le fond sombre du ciel, des cendres soulevées par le vent se détachent les étincelles; les habitants tombent étouffés par la fumée ou périssent enveloppés par le feu, d'autres s'enfuient sans pouvoir rien emporter de ce qu'ils possèdent. Le tiers de Kiôto fut détruit, on compta plusieurs milliers de victimes.

Puis c'est la famine de la période Yôwa (1181-2), qui fut aggravée par la peste.

Tout le monde mourait de faim... On voyait même des gens bien avec des chapeaux et des souliers mendier de porte en porte et fatiguer les gens de leurs plaintes. Souvent on s'étonnait que ces gens pussent encore tenir debout, et tout d'un coup ils tombaient sous vos yeux. Contre les murailles des jardins, sur le bord des routes, des gens sans nombre expiraient, on ne pouvait emporter leurs corps et des odeurs nauséabondes remplissaient l'air. C'était pis encore sur le bord des rivières, où chevaux et voitures n'avaient pas la place d'aller et de revenir... Un homme et une femme tenaient-ils beaucoup l'un à l'autre, le plus aimant des deux mourait le premier, parce que celui-là se privait de tout pour nourrir la personne qu'il aimait. De même les parents succombaient avant leurs enfants et l'on pouvait voir des petits pendus au sein de leur mère morte.

En deux mois il périt 4230 personnes dans la partie centrale de Kiôto.

Le *Hôjôki* décrit aussi le tremblement de terre de 1185 à Kiôto. Au début, on ressentait de vingt à trente secousses par jour; après une quinzaine ce fut de deux à cinq, puis il n'y eut plus qu'une secousse tous les deux ou trois jours, mais le calme complet ne se rétablit pas avant trois mois (1).

(1) Conf. la traduction de *Hôjôki* par DIXON dans T. A. S. J. (XX, 2) et par ASTON dans *Japanese literature*.

CHAPITRE II

L'ÉGLISE AU MOYEN AGE

L'histoire de l'Église bouddhiste à cette époque mérite une mention spéciale, d'abord parce que la puissance de l'Église égalait et même, à de certains moments, dépassait la puissance du gosho et du bakufu; ensuite parce qu'il s'y produisit un mouvement philosophique et mystique qui fut capital pour le développement de la pensée japonaise.

I

La puissance de l'Église était due à des causes multiples dont la première était sa richesse.

Une grande partie des shô-en lui appartenait. Certaines terres lui avaient été données par des fidèles soucieux de leur salut ou du salut de personnes chères, comme le prouve cet acte du neuvième siècle.

Ce domaine m'a été légué par Arata-Kimi-inamourant avec injonction de le transférer au temple de Tôdaiji; j'agis conformément à sa volonté. Arata sera

heureux dans l'autre monde. Moi et mes descendants nous serons bénis (1).

D'autres fois, des paysans menacés par les seigneurs cherchaient la protection d'une abbaye.

Ce domaine a été jusqu'ici cultivé par les propriétaires comme *kubunden*, mais désormais il appartiendra au temple Tôdaiji et les cultivateurs devront une rente en nature (*chishi*) (1).

Pour augmenter sa puissance, l'Église était entrée dans la hiérarchie féodale. Comme les daimiô, les abbés des grands monastères avaient leurs fiefs et leurs vassaux; ils avaient aussi leurs soldats : moines armés et samurai à la solde des couvents. Les trois mille bonzeries du mont Hieizan, entre le bassin de Kiôto et le lac Biwa, formaient la plus puissante confédération politique et militaire de l'archipel : leurs biens étaient immenses; leurs troupes, composées de bonzes et d'hommes d'armes, étaient nombreuses, solides et bien exercées; jusqu'au seizième siècle nul ne put leur résister dans le Gokinai; ils tenaient le Gosho, servant les intérêts de l'un ou de l'autre des Hô-ô intriguants qui conspiraient contre l'empereur ou le shôgun.

L'influence de l'Église provenait encore du culte que certains ordres vouaient aux arts, aux lettres et aux sciences tombés en décadence pendant les guerres civiles. Au Japon comme en Europe, ceux qui désiraient se consacrer à l'étude et à la méditation fuyaient le monde, où nul ne pouvait être

(1) SIMMONS et WIGMORE (T. A. S. J. XIX, 1, p. 163).

sûr du lendemain s'il ne maniait l'arc et l'épée, souvent même s'il les maniait; le cloître leur offrait un abri où ils trouvaient, avec le calme et le bien-vivre, les dernières collections de peintures et les dernières bibliothèques.

Mais ces goûts sérieux étaient ceux d'un petit nombre. Devenue une puissance laïque, l'Église s'était laïcisée dans sa constitution et dans son esprit. Comment ces abbés grands seigneurs et ces moines soldats auraient-ils respecté les défenses du Butsu? Ils mangeaient de la viande, buvaient du sake, entretenaient des concubines ou simplement ils se mariaient : les grandes familles disposaient des fiefs ecclésiastiques, dont beaucoup devinrent héréditaires. Et les vertus qu'on vantait le plus chez un moine étaient son courage, son esprit fertile en ruses, son talent à manier le sabre ou la hallebarde.

II

L'excès du mal produisit une réaction. Au Japon comme dans l'Inde et l'Asie musulmane, comme dans l'Europe elle-même, le moyen âge, créateur des légendes dorées, produisit tout d'un coup les ordres monastiques les plus divers : les uns contemplatifs, d'autres voués à la prédication ou au soulagement des malades, d'autres encore religieux-militaires.

Les doctrines de la secte de Zen (sanskrit *Dhyana*, contemplation) (1202) marquent la transition entre l'ancien et le nouveau bouddhisme. La paix rétablie, les fils des soldats connurent les doutes qui, au dixième siècle, s'étaient produits chez les fils des réformateurs. Dans le dégoût de l'effort et de la gloire, ils demandèrent des consolations au quiétisme rêveur des mystiques indiens. Comme but, la mystique religieuse se proposa d'atteindre l'état inconcevable, où se transmet sans aucun enseignement cette vérité idéale que rien ne peut définir et qui de ses élus fait des bouddhas. L'état inconcevable, c'est en quelque sorte le Par-delà le Bien et le Mal de Nietzsche atteint par la Mystique de Boehme. Le livre qui enseigne les moyens d'y atteindre est le *Prajñā-Parāmitā-Hridaya Sūtra* (*Han-nia-Kiō*), plus connu au Japon sous le nom de *Sūtra du Cœur* (*Shin Kiō*).

Originnaire de l'Inde, apportée en Chine par Bodhidharma au sixième siècle, introduite au Japon dès le huitième, cette doctrine se répandit au douzième siècle par les prédications de la secte Rinzai (chin. Lin-tsi) dont le fondateur au Japon fut le moine Eisai, qui avait étudié en Chine (1168-93).

Ce quiétisme ne pouvait suffire aux nobles du moyen âge; Dôgen le transforma. Né en 1200, il prit l'habit au couvent de Hieizan. Certains points du dogme l'embarrassaient; il se rendit en Chine pour en chercher l'explication (1223). Devenu patriarche, Dôgen fonda un ordre particulier (Sôtô), où l'étude se joint à la méditation.

Les prêtres de Zen et de Sôtô sont les plus

savants, les plus pauvres et les plus estimés du Japon.

Les grandes guerres finies, les rudes bushi de Kamakura se sentirent eux-mêmes attirés vers le mysticisme : ce fut d'abord Minamoto Yoriie, le malheureux fils de Yoritomo, puis son grand ministre Miyoshi Yasunobu, qui se fit moine tout en conservant ses fonctions publiques; plus tard le shikken Tokiyori. Les vocations se firent si nombreuses que, malgré la piété des Hôjô et leur attachement à la secte de Zen, le bakufu dut interdire aux gokenin de prendre le froc, s'ils n'en avaient obtenu la permission.

Les grands temples qui témoignèrent de l'influence de Zen furent le Kenchôji et l'Engakuji de Kamakura, le Nanzenji et le Tôfukuji de Kiôto. De ce dernier temple, fondé au treizième siècle par Shôichi Kokushi, il ne reste guère que le *Tsû-ten-kiô*, le pont conduisant au ciel; cette galerie, reliée au temple que surmonte une tour, franchit un ravin pittoresque bordé de lignes d'érables. Le vieux Nanzenji, un palais de Kameyama Tennô, donné en 1286 aux Zen, a disparu; l'édifice actuel est du dix-septième siècle.

Mais ce qui prouva l'influence de Zen ce fut la transformation que ses doctrines firent subir au bushidô. Resté jusque-là un code de morale chevaleresque, dont quelques préceptes de philosophie confucianiste atténuaient seuls la férocité, il devint la religion de moines-soldats pour qui le métier des armes était un sacerdoce, la véritable école du sacrifice, de la chasteté, de la pauvreté austère, de

l'obéissance, du dévouement, du mépris de la vie, de la méditation sur les fins dernières et de l'amour de l'humanité.

III

D'autres sectes se tournèrent vers le peuple jusqu'alors oublié; c'est du treizième au seizième siècle que les missionnaires convertirent le nord et l'ouest demeurés fidèles au culte des kami. Pour s'adresser à la foule les mystiques japonais recoururent, comme les protestants, à la doctrine la plus simple, celle du salut par la grâce. Ils trouvaient dans le canon du Mahâyâna une série de livres qui servaient leur dessein : *Amitâyur Sûtra* ou *Petit Sukhâvatî Vyûha* (*Amidakîô*); *Grand Sukhâvatî Vyûha* (*Muriôjukîô*); *Amitâyur Dhyâna Sûtra* (*Kan Muriôjukîô*). Ces livres forment un canon spécial, celui d'Amida Buddha et de son Paradis d'Occident. Ils enseignent que l'homme ne peut faire son salut par ses propres forces : la grâce d'Amida lui est nécessaire, qui lui permettra de naître, après sa mort, dans le paradis d'Occident; puis de mériter par la vie mystique, que les saints mènent dans ce paradis, d'atteindre un jour à la rédemption finale, au Nirvâna.

Les Chinois avaient composé le canon d'Amida. Le moine Eikan (1032-1111) le répandit au Japon. Mais la secte actuelle de *Jôdo* (*terre pure*) doit son

origine au prêtre Genkû, canonisé sous le nom de Hônen Shônin (1133-1212). Après la mort du maître, ses disciples exagérèrent ses doctrines. Shinran (1173-1262) (du clan des Fujiwara) était entré au monastère de Hieizan mais l'avait quitté à vingt-neuf ans pour suivre Hônen Shônin. En 1224, il fonda sa propre secte, connue sous le nom de *Véritable secte de la Terre pure* (*Jôdo Shinshû*, chin. *Tsing-tu*). L'enseignement de Shinran fut développé au quinzième siècle par Ken-ju, canonisé sous le nom de Rennio Shônin (1415-1499). Pour Shinran et Rennio, quiconque met sa foi en Amida s'unit à lui, Amida vit réellement dans le cœur du Croyant. Aussi toutes les autres vertus deviennent-elles inutiles : la condition du laïque vaut celle du prêtre ; le prêtre lui-même a raison de se marier et d'accomplir les devoirs de la vie de famille.

Dans le temple de l'Eikandô à Kiôto, qui s'élève sur les flancs du Higashiyama, célèbre pour ses érables et ses lotus, on voit le *Mikaeri no Amida*, une statue du Buddha qui *regarde par-dessus son épaule* la statue d'un moine à genoux. La légende raconte qu'Eikan pria depuis plusieurs mois dans ce temple. Une nuit, on l'appela par son nom ; il leva les yeux et vit Amida qui le regardait. Voilà des siècles qu'Eikan immobile contemple l'image miraculeuse. Un soldat traita l'histoire de plaisanterie : il frappa l'image, du sang jaillit de la blessure.

Le fameux Daibutsu de Kamakura est un Amida ; mais les pèlerins lui préfèrent le sanctuaire de Kôyasan. Des milliers de lumières y brillent pour

rappeler que le visage du Buddha éclaire son paradis. Un jour, deux fidèles s'agenouillèrent devant l'autel. L'un était un riche daimiô; il donna dix mille lampes d'or. L'autre était une pauvre veuve; d'une main tremblante elle alluma sa lampe de terre cuite. Et voilà que, toutes les portes s'étant ouvertes, le vent éteignit d'un seul coup les dix mille lampes du mauvais riche; la lampe de la pauvre veuve resta seule allumée dans le sanctuaire.

Les adorateurs d'Amida forment la secte du Paradis de pureté. Leurs traités mystiques rappellent la *Divine Comédie* de Dante. Comme le poète italien, le fidèle bouddhiste se trouve exposé aux attaques de bêtes féroces qui représentent les passions. Puis il traverse le cercle des violents, s'engage sur le pont d'argent de la pure foi. A sa droite, c'est l'enfer de la colère, à sa gauche l'océan furieux de la luxure. Conduit par les anges, le pèlerin franchit le pont d'argent et voit se dérouler à ses pieds les merveilles du Paradis d'Occident. La plupart de ces traits sont empruntés aux plus anciennes mythologies de l'Asie Antérieure, entre autres à celle de Zoroastre.

A la fin du quinzième siècle, au seizième, les moines de Shin (Monto ou Ikkôshû) acquirent une grande influence sur les samurai : ne permettaient-ils pas le mariage des prêtres? ne recommandaient-ils pas à leurs fidèles des vertus plus laïques que religieuses? Et les Monto acquirent aussi une grande puissance : comme les Tendai, ils portaient les armes et prenaient part aux guerres civiles; pour combattre Hieizan, qui tenait Kiôto

par le nord, ils élevèrent au midi le puissant château d'Ôsaka.

Dans le peuple on les appelle Honganji, du nom de leur temple de Kiôto (monastère du vœu originel d'Amida). Au dix-septième siècle, les Monto se divisèrent en deux sectes, qui l'une et l'autre eurent leur principal temple dans un quartier différent de Kiôto. D'où les noms de Higashi Honganji (H. Oriental) et Nishi Honganji (H. Occidental) (1602)

De toutes les sectes actuelles, Shinshû est de beaucoup la plus influente, la moitié des bouddhistes japonais lui appartient.

IV

Shinran avait fait du bouddhisme une religion populaire. Nichiren en fit une religion révolutionnaire. Ce dernier naquit en 1222, dans un faubourg de la ville de Kominato en Awa : le nom de sa famille était Nakuni ; elle appartenait à une branche déchue des Fujiwara, mais on lui donna le surnom de Nichiren, parce que sa mère rêva qu'elle était enceinte du soleil (*nichi*). Élevé au bord de la mer, l'enfant, qui fut toujours sérieux et rêveur, prit l'habit à douze ans, dans un temple Shingon, voisin de son village ; plus tard on l'envoya au monastère de Hieizan. Un hasard éveilla chez le novice encore farouche le zèle de l'inquisiteur.

Comme il traversait un village, des enfants traînaient dans la boue une statue de Shaka. Nichiren les voit, s'indigne ; il frappe à la porte du père, lui adresse des reproches « Mais, répond le paysan, Shinran nous enseigne que seul Amida mérite nos prières. Peu m'importe, dès lors, la statue de Shaka. » Ces paroles irritèrent Nichiren et lui rendirent toutes les sectes odieuses ; persuadé que seul il possédait la vérité, il se fit de l'intolérance un devoir ; avec lui, le bouddhisme devint une religion de violence et de tyrannie.

Les mystiques affectionnaient Kiôto, la cité des souvenirs, qui semblait presque une ville morte. Un apôtre, un lutteur, Nichiren, se rendit à Kamakura, où la cour, les écoles, les camps des Hôjô attiraient les hommes énergiques de l'empire. Il prêchait dans les temples, sur les places publiques, flétrissait les crimes, la richesse, les débauches des grands ; et les grands (ministres, soldats, jeunes samurai aux mœurs dissolues, dames nobles et courtisanes) quittaient leurs palais pour se mêler au peuple de pêcheurs et d'artisans qui suivait le réformateur. Ce fut presque une révolution. Le shikken s'émut : Nichiren fut exilé dans l'Izu (1261). Pendant la traversée, un orage s'élève : les marins abandonnent leur prisonnier sur un écueil. Debout, Nichiren récite son chapelet. De la côte lointaine un pêcheur l'aperçoit, rame jusqu'à lui malgré l'orage. Il aborde, Nichiren prêche, et l'homme, tombant à genoux, se convertit.

En 1270, Nichiren reçoit sa grâce et revient à Kamakura. Il recommence de parler contre les

grands, les riches, les moines prévaricateurs, puis contre tous ceux qui ne professent pas ses doctrines : quiconque lui désobéit mérite les flammes de l'enfer. On arrête l'apôtre et six de ses disciples. Nichiren est condamné à mort (1272), traîné au pied des rochers d'Enoshima, pour y subir le supplice. Mais, par un ciel serein, la foudre tombe sur le palais du régent Tokimune ; le Hôjô demande pardon au ciel : un cavalier partira en toute hâte pour donner ordre qu'on suspende l'exécution. Cependant Nichiren s'est agenouillé : le bourreau frappe trois fois, et deux fois le sabre s'ébrèche sur le cou sans l'entamer ; à la troisième fois la foudre fait voler le sabre en éclats. Le juge envoie un messenger au palais pour annoncer le miracle. Sur les bords de la rivière, ce messenger rencontre l'émissaire du prince : on donne à la rivière le nom de *Yukiai*, c'est la rivière de la *rencontre*.

Exilé dans l'île de Sado, Nichiren revint à Kamakura en 1274. Sa prédication n'y excita plus le même enthousiasme. Il se retira dans la province de Kôshû. Quand il sentit sa fin approcher, Nichiren retourna dans l'est et mourut en 1282, à Ikegami, près de la ville actuelle de Tokio.

Le portrait de Nichiren que conserve le temple de Minobu nous le montre déjà vieux : gros, court, trapu, la tête chauve, la barbe courte et rude, le visage laid et lourd, le nez aquilin, épais, sans cartilage dans le haut, de grands yeux obliques sous d'épais sourcils, l'air commun et puissant d'un homme dont le caractère surpasse l'intelligence.

Nichiren admet les principes de la secte Shingon ;

mais, pour se confondre avec le Buddha de Lumière, le fidèle doit, d'après Nichiren, se conformer aux trois lois ésotériques : le culte (*honzon*) ; la prédication ou sùtra (*daimku*) ; l'estrade, la chaire du prédicateur (*kaidan*), la véritable chaire, la chaire mystique, étant le corps même du fidèle.

Les livres canoniques des Hokke ou Nichiren sont le *Saddharma pundarika sùtra* (*Miò-hò-ren-ge-kiô*), l'*Amitârtha* (*Mu riò gi*), le *Samantabhadra dhyâna* (*Kan fu gen*) et les discours de Nichiren réunis par ses disciples sous le titre de *Kukatsu*.

Nichiren est le plus grand saint qu'ait produit l'Église bouddhiste du Japon ; en 1894, on a représenté sa vie : *Nichirenki*, sur un théâtre de Tôkio ; pendant des mois la foule n'a cessé de s'y porter (1).

(1) NISSATSU ARAI, *Nichiren sect.*

CHAPITRE III

LA LITTÉRATURE DE L'ÂGE DE KAMAKURA

Pendant les guerres civiles, toutes les grandes écoles publiques avaient disparu, même le *daigaku* de Kiôto; mais les familles de Kiohara et de Nakahara avaient des écoles privées à Kiôto, et les bonzes en ouvrirent dans beaucoup de monastères.

Les Hôjô voulurent restaurer l'enseignement public. En 1316, sous l'inspiration du shikken Sanetoki, Kanazawa Akitoki fonda dans la province de Musashi le fameux Kanazawa Bunko, développé par son fils Sadaki; ils y réunirent des livres chinois et japonais, chaque genre de livres y portait un cachet différent. A l'exception de quelques ouvrages achetés en Chine, ces livres étaient manuscrits, car du douzième au quatorzième siècle l'histoire de l'imprimerie japonaise présente peu d'intérêt. De *suri hon*, d'ouvrages imprimés, on ne peut guère citer que les dix-sept lois de Shôtoku Taishi de 1172 (le plus ancien *suri hon* qui nous ait été conservé) et quelques traités bouddhistes.

Plus tard, les Hôjô joignirent à cette bibliothèque un collège destiné à leurs fils et à ceux de leurs vassaux. Cet établissement, tombé avec les

Hôjô, fut relevé par les Uesugi à la fin du quatorzième siècle.

Kanazawa, sur le golfe de Yedo (*Yedowan*), au sud de Yokohama, à l'est de Kamakura, et à petite distance de l'une et de l'autre ville, est l'un des huit sites enchanteurs (*hakkei*). La baie profonde et bien fermée de Mutsura y est partagée en canaux, en détroits, en petites anses pittoresquement découpées par des îlots, des rochers, de longues bandes de terre dont les temples, les maisons, les grands arbres se reflètent dans l'eau tranquille; la côte elle-même a ses fameux champs de pavots qui sont l'un des pèlerinages de beauté le plus chers aux Japonais. Gravité la colline, le paysage se fait magnifique. C'est la passe d'Uraga qui donne accès dans le golfe de Yedo et ses rives escarpées; c'est par delà le golfe les pics dentelés du Nokogiri yama. Sur la rive même où se trouve Kanazawa voici à droite la côte abrupte et découpée qui commence au Kannon-saki, la pointe de Kannon; la bande plate d'Otsu dominée par les montagnes; au large, Sarushima; puis la baie aux promontoires pittoresques où se trouve maintenant le port militaire de Yokosuka; une autre baie; la côte dentelée, au large le rocher triangulaire d'Eboshijima, enfin la baie de Mutsura fermée par l'île de Natsushima. Sur la gauche se trouvent Tomioka, Sugita, la baie que les Américains nomment aujourd'hui Mississipi Bay et le cap qui protège Yokohama.

Les jeunes nobles du Kanazawa Bunko pouvaient se distraire des camps en regardant le soleil couchant dorer les crêtes romantiques du Nokogiri et

se jouer sur le golfe aux cent teintes, sur les voiles, les filets des pêcheurs, les temples et les huttes du rivage.

I

La littérature de Heian, a dit un auteur japonais, est comme la fleur rouge du *kaidô*, qui tombe d'elle-même après la pluie; la littérature de Kamakura est comme l'*ume no hanna* qui exhale son parfum dans la neige et dans la gelée.

Au lieu de romans précieux et de journaux écrits par des femmes, de vers d'amour soupirés par de jeunes courtisans efféminés, ce sont alors des récits de guerre : défis, combats singuliers, batailles générales, embuscades, massacres; et l'esprit qui les inspire est celui d'un âge rude et puissant où, dédaigneux des plaisirs faciles, l'homme veut ou les émotions de la vie militaire ou celles de la vie religieuse.

Les principales œuvres de cette époque sont des histoires et des romans; il n'est pas toujours facile de les distinguer, les histoires étant romanesques et les romans historiques. Le style diffère beaucoup du style antérieur que les Japonais modernes ne comprennent plus; par sa plus grande simplicité grammaticale et littéraire, l'usage plus fréquent des mots sino-japonais que répandait le bouddhisme, la langue écrite de Kamakura se rapproche de la langue moderne.

Quelques historiens composèrent des ouvrages d'ensemble sur une époque éloignée, comme c'est le cas pour le *Miroir de l'Eau*, le *Mizu Kagami*, attribué à Nakayama Tadachika (1131-95), qui raconte les événements politiques survenus depuis l'avènement de Jimmu Tennô jusqu'en 850 après Jésus-Christ. Ce livre ne contient qu'un petit nombre de mots empruntés au chinois et marque la transition du style de Heian au style de Kamakura.

D'autres historiens ont décrit les guerres de leur temps, mais en se servant de récits oraux plus que de documents authentiques et sans craindre d'amplifier leurs récits d'une manière qui les rend parfois romanesques. L'œuvre capitale de ce genre est le *Gempei Seisuiiki*, qui rapporte les luttes de Hei et de Gen entre 1161 et 1185; l'auteur en serait un certain Hamuro Tokinaga, dont la vie est peu connue; son style, qui fait de nombreux emprunts au chinois, peut être pris comme exemple du style littéraire de l'époque.

Les premiers romans historiques datent du onzième siècle; le plus ancien est l'*Eiga Monogatari*, le *Roman des fleurs épanouies*, qui dit la grandeur des Fujiwara entre 889 et 1092; ce semble une œuvre collective dont une partie trahit une collaboration féminine. Un passage célèbre est le récit donné ailleurs de la folie de Kasan Tennô.

Mais, pour que le roman historique se formât, il lui fallait de dignes sujets, un public capable d'en admirer la puissance. Les soldats des grandes guerres, leurs fils, leurs petits-fils, pouvaient-ils

connaître de plaisir supérieur à celui d'en écouter le récit chanté par les *shirabiôshi* ou par les *biwa-bôzu* ou *bôshi* des bonzes qui s'accompagnaient du biwa? Aussi distingue-t-on dans ces livres deux sortes de style : le style narratif des romans historiques et la prose cadencée des mélopées lyriques.

Parmi ces romans il faut citer le *Hôgen Monogatari*, dont le sujet principal est le triomphe de Kiyomori dans la guerre de l'ère *Hôgen*; le *Heiji Monogatari* qui raconte l'extermination des Minamoto après la guerre de l'ère Heiji, l'un et l'autre attribués à Hamuro Tokinaga, l'auteur supposé du *Gempei Seisuiiki*; enfin le fameux *Heike Monogatari*, ou roman des Taira, qui raconte la grandeur et la chute de cette maison; l'on ignore l'auteur et la date de ce livre, le plus populaire de la littérature japonaise; la légende l'attribue à un aveugle qui aurait été par les rues, le chantant; il appartient certainement à la fin du douzième ou au commencement du treizième siècle, mais il a reçu depuis de considérables additions. Tous ces romans sont favorables aux Minamoto.

L'épisode de Hotoke Gozen et le récit de Danno-ura peuvent être donnés comme de bons modèles du style narratif. Voici un passage lyrique qui raconte les préparatifs d'un combat.

Le soleil se coucha. — Résolus à livrer bataille le matin, — ils marchèrent de nuit — mais sans faire aucun bruit. — Et le vent de l'automne — de sa puissante haleine humide de rosée — faisait claquer les manches des armures. — Les éclairs qui rayaient les

nuages des cieux — sur les casques d'acier allumaient les étoiles.

Cette littérature chevaleresque ne rappelle-t-elle pas celle qui à la même époque florissait en Europe, dans les pays musulmans et dans l'Inde? Partout l'homme, amoureux d'héroïsme, faisait de sa vie tout entière et de ses plaisirs eux-mêmes un entraînement à l'héroïsme. Dans les banquets où se vidaient les coupes remplies de vin, au bruit des armes entrechoquées, dans les fêtes des cours, dans le calme de la vie familiale, c'était de combats qu'il voulait qu'on lui parle, et de mêlées sanglantes, et de beaux coups d'épée. Et c'est pourquoi dans tous les pays ce sont les mêmes chants, encore que les chanteurs varient : ici des brâhmanes ou de vieux sheiks, là d'élégants troubadours et là de gentilles shirabiôshi dont les épaules d'enfant portent la tunique des guerriers, dont les petites mains brandissent le glaive.

II

Avec la littérature militaire se formait une littérature plus douce : d'abord dans le Gosho, où l'on publia plusieurs anthologies dont le *Sen-zaishû* ; où Fujiwara Takanobu (1141-1205) et Fujiwara Nobuzane († 1265) cultivaient les sciences et la poésie en même temps que la peinture, puis dans les

couvents, où les moines se distrayaient de leurs œuvres théologiques en écrivant de rêveuses méditations.

De fait, le plus beau livre de cette époque, le *Hôjôki*, est l'œuvre du bonze Chômei. Le fils d'un prêtre, Chômei passa sa jeunesse dans la retraite. Sa renommée poétique attira l'attention du shôgun Sanetomo, qui l'accueillit dans son palais. Après la mort du prince, Chômei se retira dans la province montagneuse d'Ecchû. Il y composa le *Hôjôki* ou *Description de ma hutte*, un poème en prose sur sa vie présente et sa vie passée (1212).

Incessamment, écrit-il, le fleuve coule et l'eau change d'aspect; un moment, l'écume a couvert la cascade, l'écume a disparu. Tel est le sort des hommes, le sort de leurs demeures. Regardez cette ville puissante (Kamakura) : des murailles aux toits couverts de tuile, qui paraissent lutter à qui s'élèvera le plus haut. Depuis des générations, des riches, des pauvres habitent ces murailles. Le temps les détruit.. le temps détruit les hommes, qui les habitent.

Puis, après avoir raconté les spectacles terrifiants auxquels il dut assister, le poète dépeint son ermitage.

Ma hutte ne ressemble à rien que l'on connaisse. Une seule pièce : sept pieds de hauteur, dix pieds sur dix de largeur. De plancher point, la terre; pour toit, du chaume; pour cloisons, des planches, que je transporte à l'aide de crochets...

Au pied de la montagne se trouve la cabane du gardien, du *yamaban*. De temps en temps son fils vient me voir et nous nous promenons ensemble. Il a seize ans, j'ai soixante ans; malgré la différence d'âge, nous avons

les mêmes plaisirs. Nous cueillons des canneberges, des fleurs de *kaya*; nous remplissons nos paniers de patates sauvages, de persil, nous tressons des nattes avec des épis coupés. Si le temps est beau, je fais l'ascension d'un pic pour embrasser d'un coup d'œil tout le pays et me délecter de la beauté du paysage. Personne ne peut me voler cette joie, car la nature n'appartient à personne. Souvent je fais de grandes excursions, je dépasse Sumiyama ou Kasadori, je visite le temple d'Iwama ou je fais un pèlerinage à Ishiyama; je m'égare parfois aussi loin que la lande d'Awazu où se voient les ruines de la maison du vieux Semimaru, je passe le fleuve Tagami et je vais rêver sur les tombeaux de Sarumarudo. A mon retour je suis souvent payé de ma peine par une jolie branche de sakura ou de momiji, un bouquet de fougères (*warabi*), ou une grappe de fruits; je les offre au Butsu ou je les garde pour mon usage. « Un beau clair de lune par une nuit calme éveille en moi le souvenir des sages d'autrefois, les cris des singes m'émeuvent jusqu'aux larmes. » Les vers luisants brillent dans l'herbe comme les torches de Makijima. Une averse matinale fait le même bruit que le vent soufflant dans les arbres. Quand j'écoute le chant d'un oiseau sauvage, je me demande si c'est le mâle ou la femelle. La noble apparence du cerf solitaire me rappelle le vide immense qui me sépare du monde et le cri plaintif de la chouette remplit mon cœur de pitié...

Et plus loin :

Ma vie doit bientôt finir, chaque moment me rapproche de la mort. Quand brusquement je quitterai tout pour la voie des ténèbres, à quoi me serviront les soucis de la terre? N'aimez rien ici-bas, dit le Buddha; j'aime ma hutte de chaume : cet amour est un péché, mon goût du repos un obstacle à mon salut... En apparence un sage, j'ai l'esprit hideux d'impureté. Hélas!

en vain l'on souhaite la douce lumière de la lune, on ne voit que le pic, et la lune est cachée (1).

III

La peinture, qui pendant les guerres civiles s'était maintenue seulement dans les temples et au Gosho, recouvra une nouvelle vie sous le gouvernement éclairé des Hôjô. De l'école des *Takuma*, une école bouddhiste, il y aurait peu à dire; ses principes étaient ceux de l'ancien art hiératique. L'école de Tosa, fondée par Tsunetaka (vers 1240), continua celle de Yamato; parmi ces maîtres il faut citer les Fujiwara Yoshitsune († 1206), et Nobuzane. Cette école présente un grand intérêt pour l'historien, elle choisit ses modèles parmi les hommes et les choses de son temps; avec les portraits des princes et des guerriers d'alors, elle nous a laissé nombre de tableaux de genre sur la vie de Gosho ou celle des nobles féodaux. Dans ses œuvres l'on trouve deux styles : d'une part, des pièces poussées, léchées, qui par leur coloris éclatant mais conventionnel, le dessin maladroit, les poses raides de tous les personnages, même de ceux représentés dans des mouvements violents, rappellent les miniatures de notre moyen âge; d'autre part des esquisses et des cari-

(1) Trad. angl. de J. M. Dixon, dans (T. A. S. J.), XX, et *Literature* d'ASTON.

catures d'un style large et franc, d'une verve, d'un humour tout japonais.

*
* *

Des arts plastiques le plus prospère était celui du fondeur en bronze : il produisit alors son chef-d'œuvre, le Dai Butsu de Kamakura, qui sera décrit plus loin; au onzième et au douzième siècle tant d'idoles furent coulées que le cuivre devint rare et qu'on fut obligé d'acheter des sapèques chinoises faute de pouvoir frapper des sen japonais. La sculpture sur bois avait aussi ses maîtres, tel Unkei, à qui l'on devait deux cents des trois mille statues renfermées dans le temple de Kannon miséricordieuse, l'Emma et les Niô de l'Ennoji à Kamakura et le dieu de Sumiyoshi du temple de Hachiman.

*
* *

Tout en se développant, la poterie ne trouva pas alors de style original, car la mode était aux laques, mais après un séjour en Chine de six années (1223-9), Katô Kagemasa de la maison Fujiwara en rapporta le secret de la porcelaine; il s'établit à Seto, dans le Yamada, d'où le nom de *seto mono* donné à la porcelaine; la terre qu'il y trouva, le *sobokai*, contient très peu de kaolin. Kagemasa est plus connu sous le surnom de Katô Shirozaemon ou sous le pseudonyme artistique de Shunkei. Il fonda une dynastie. On lui éleva un temple où deux fois par an l'on célébrait sa fête.

Un demi-siècle plus tard, sous Go Uda, commencèrent les porcelaines d'Ômi (*shigaraki yaki*) et les porcelaines de Bizen (*bizen yaki*)

*
* *

Les laques de Kamakura sont plus simples que ceux de Heian ; dans le début les bushi étaient pauvres et se faisaient gloire de leur pauvreté. Les *kamakura-bori* (depuis 1193) sont des pièces de bois sculpté dans un style sobre et digne ; le revêtement de laque se compose d'un fond noir rehaussé de rouge ; les ornements les plus fréquents sont des fleurs, surtout le *botan*, le pavot. D'autres variétés de laques à cette époque sont le *mokurannuri*, l'*echizenbori*, l'*odawarabori* de qualité inférieure, le *negoronuri* (depuis 1284), le *kiônenuri*, le *kanrinjinuri*.

Les grands maîtres du laque qui terminent l'époque de Heian, célèbre pour ses ors, sont Norisue Sadayasu, Kino Sukemasa, Nakahara Suetsune, Kiyowara Sadamitsu. Le treizième siècle, époque toute militaire, ne produisit pas d'aussi grands artistes, mais au quatorzième parurent Butsujo, Suketoki, Shôgaku, Riôen Sanetoki, etc.

CHAPITRE IV

LE KAMAKURA DU TREIZIÈME SIÈCLE

I

Comme à l'époque de Heian toute la vie du Japon semblait concentrée à Kiôto, c'est Kamakura qu'il nous faut décrire pour bien figurer la société japonaise du douzième et du treizième siècle.

Le site de Kamakura est l'un des plus beaux de l'archipel. Se détachant nettement de la côte, la presqu'île de Sagami fait saillie entre la baie du même nom et celle de Yedo ; elle s'élargit à son extrémité et sa base découpée forme une rive du canal d'Uraga qui donne accès dans le Yedowan, tandis que sur l'autre rive s'élèvent les cimes rocheuses et pittoresques du Nokogiriyama. Si le Yedowan pénètre profondément dans les terres et n'a qu'une issue étroite, la baie de Sagami est évasée, que limite à l'est la presqu'île de Sagami, à l'ouest celle d'Izu : plus large, plus montagneuse et de contours plus accusés, celle-ci sépare du Sagamiban le Surugaban sur lequel s'ouvre le majestueux

cirque du Fuji. Le cône du volcan domine tout le paysage de Kamakura, mais la base en est partiellement cachée par le mont Ōyama. La chaîne de Hakone étend d'ailleurs ses contreforts jusqu'à la baie de Sagami, qu'elle protège au nord. La ville de Hakone et le lac du même nom sont situés à la jonction de cette chaîne et des monts d'Izu.

L'arête de la presqu'île de Sagami est marquée par une ligne de collines peu élevées mais assez abruptes ; la direction en est irrégulière. Kamakura se trouve à l'endroit même où la presqu'île se détache de la côte : protégé au nord par la chaîne du Tokaidô, il fait face au midi ; les collines de la presqu'île limitent à l'est et même au sud par un contrefort l'étroite bande de plaine sur laquelle l'ancienne capitale était construite. La côte à cet endroit forme une petite anse évasée qui s'ouvre vers le sud. A l'extrémité sud-ouest de cette anse se dresse le promontoire escarpé d'Inamurasaki ; au fond, c'est-à-dire au nord, se trouve Yuigahama, le port de Kamakura ; au sud c'est Horiuchi. Au delà d'Inamurasaki s'ouvre une seconde anse, plus évasée encore, que terminent à l'ouest un cap rocheux et l'île pittoresque d'Enoshima, séparée du promontoire par une tranchée abrupte. Quand la marée se retire, le sable y reste à sec et l'on gagne à pied le rocher. Enoshima est consacré à trois divinités shintô et, à Benten, la toute gracieuse déesse bouddhiste de la *Chance* ; dans le roc s'enfonce une cave remplie d'eau à marée haute, que les marins tiennent pour un endroit sacré. Avec ses bords abrupts qui la font sembler une tour, ses escaliers creusés dans

la pierre, ses temples, ses oratoires, ses auberges, l'île forme l'un des paysages pittoresques du Japon.

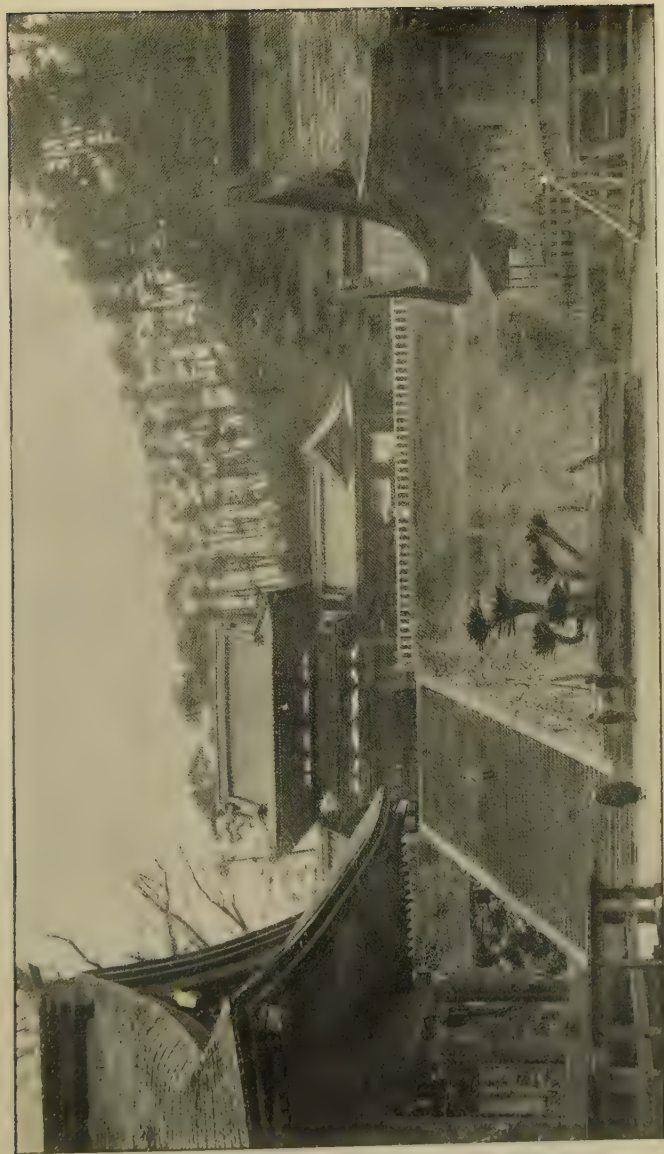
De Kamakura l'on découvre la baie tranquille où glissent les voiles; au sud l'île d'Ôshima, la mer bleue jusqu'à l'infini; au nord, la côte découpée, le roc d'Enoshima; en face, à l'ouest, la sauvage presque-île d'Izu : plus au nord la chaîne des monts de Hakone, dont le pied semble baigner dans la mer, et le Fuji, le cône parfait dont la cime dénudée est couverte de neige depuis octobre jusqu'en juillet, mais qui, neigeux ou dépouillé, se pare au matin, à midi, le soir, des teintes les plus variées et les plus exquises, plus beau encore par les nuits de lune, l'automne surtout, quand les forêts d'érables prennent leurs teintes magnifiques et font des taches de pourpre sur le fond sombre des sapins.

II

Au lieu de la solitude actuelle, des marais, des bois de pins, des hameaux de pêcheurs, figurons-nous maintenant la capitale des shôgun bâtie tout en longueur entre les collines et la mer. De cette ville aux deux cent mille habitants, le marin, le voyageur du Tokaidô n'apercevaient d'abord que les murailles flanquées de tours bordant le rivage, suivant les contours des collines; puis c'étaient par-dessus les murailles, entre les tours, au milieu des

arbres touffus, les pagodes, les toits de tuiles des palais, dont le moine Chômei dit qu'ils semblaient escalader le ciel. Toutes les montagnes, tous les coteaux étaient couronnés de temples ou de châteaux.

Le premier édifice qui attirait les yeux était le sanctuaire de Hachiman sur la hauteur de Tsurugaoka. L'on voit encore les ruines du temple construit par Yoritomo en 1160 sur l'emplacement d'un oratoire que les Minamoto tenaient depuis longtemps pour sacré. Une grande avenue conduit du rivage au pied de la colline : elle est bordée de pins et d'*ichô*, ces arbres magnifiques dont le feuillage prend à l'automne des teintes d'or clair aussi belles, aussi fantastiques que la pourpre des *momiji*; le plus grand qui subsiste a dix-huit mètres de tour; on le dit âgé de mille ans. Cette avenue longe aujourd'hui d'immenses étangs de lotus : rien ne peut rendre leur beauté quand ils fleurissent au début de l'été, que, par une nuit de pleine lune, lacs, marais et rizières forment une seule nappe blanche baignée d'une mystérieuse lumière. Après avoir franchi l'extrémité la plus étroite des étangs sur un pont pittoresque, la route atteint les trois torii de pierre qui marquent l'entrée du sanctuaire. De part et d'autre s'élèvent des chapelles. A droite c'est d'abord le Wakamiya, consacré à l'empereur Nintoku, fils d'Ôjin tennô déifié sous le nom de Hachiman. Plus loin c'est le Shirahata Jinja consacré à Yoritomo : le style en semble fait pour le rude soldat; quatre piliers d'airain supportent un modeste oratoire de bois peint noir et or; à l'inté-



KAMAKURA. TEMPLE DE HACHIMAN

(FONDÉ AU XIII^e SIÈCLE.)

rieur se trouve une statue de Yoritomo accroupi : il porte le kammuri et l'habit de cour ; son lourd visage vieillissant révèle la profondeur de la pensée, la force d'un caractère toujours maître de soi.

Un escalier monumental dont les marches sont creusées dans les hautes murailles des terrasses conduit au temple, bâti sur une plate-forme à flanc de coteau ; de beaux arbres le dominant, qui suivent la pente oblique du Shirahatayama, d'où Yoritomo aimait à contempler la ville qu'il avait fondée. Le temple est un édifice carré peint en rouge ; un grand portique à deux étages y donne accès. A l'intérieur l'édifice forme cloître ; au milieu de la cour s'élève le *lieu sacré*, un bâtiment peint également en rouge et décoré de colonnes, de poutres faisant saillie, de sculptures d'oiseaux et d'animaux. Ce bâtiment ne date que de 1828 ; un incendie avait détruit le vieil édifice, qui fut en partie reproduit. Mais le sanctuaire d'aujourd'hui peut à peine nous donner une idée du sanctuaire d'autrefois quand le couvent était habité par des moines-soldats, que le grand prêtre était un haut seigneur ou un prince de la maison Minamoto, que le shôgun, le représentant de Hachiman, s'y rendait le jour avec son cortège solennel ou que seul, au clair de lune, il y venait prier ; quand tout, dans ce temple moitié bouddhiste, moitié shintô, disait l'union des deux anciennes religions dans la religion nouvelle du dieu des nobles et des soldats.

La tombe du premier shôgun se trouve dans un autre couvent ; elle se compose d'une dalle et d'un petit obélisque de bronze sous les rameaux de grands cryptomeria.

*
* *

Près d'Inamurasaki, le promontoire abrupt qui termine à l'ouest la baie de Kamakura s'élève sur une colline, d'où l'on découvre une vue magnifique, le temple de Kannon miséricordieuse : à l'intérieur se trouve dans une niche fermée l'image de la déesse, haute de dix mètres. Jadis nul sanctuaire n'était plus cher à la piété des fidèles.

An pied de cette colline on voit dans la plaine le Dai-Butsu, la statue gigantesque d'Amida, qu'on tient pour le chef-d'œuvre de l'art japonais : elle mesure 49 pieds de hauteur et 97 de circonférence, la hauteur du visage est de 8 pieds, sa largeur de 17 ; le bronze, mêlé d'or, est d'une teinte très douce, les yeux sont tout en or ; la pose hiératique rappelle les œuvres indiennes : assis, les jambes repliées, Amida tient ses mains sur ses genoux avec les paumes retournées ; son visage est admirable de recueillement méditatif, de bienveillance et de sérénité.

Le temple de Hachiman et le Dai-Butsu semblent dire les deux âmes du Japon : l'âme purement japonaise, énergique et violente ; l'âme asiatique, rêveuse et découragée.

Le Dai-Butsu, fondu en 1252 par Ôno Gorôemon, se trouvait autrefois, comme celui de Nara, dans un grand temple supporté par 63 colonnes de bois encastrées dans des bases de pierre ; ce temple bâti en 1241 fut en partie détruit par un ras de marée en



KAMAKURA. LE DAI BUTSU
(XIII^e SIÈCLE)

1369 ; réparé alors, il fut de nouveau emporté par la mer en 1494 ; depuis lors la statue est restée découverte, plus belle sans doute sous les arbres que dans l'édifice d'autrefois. N'est-ce pas dans des bois que le buddha aimait prêcher, à l'ombre de sala fleuris qu'il voulut mourir ?

Des autres temples célèbres de Kamakura rien ne subsiste ou c'est peu de chose, et l'on ne sait même pas où était l'emplacement des palais ; c'est par l'imagination seulement qu'il nous faut nous représenter cette couronne de Kamakura, l'Engakuji, le Kenchôji, le palais du shôgun, le palais du shikken, le shiro des bettô et des autres grands gokenin, les shiro rivaux des Miura, des Chiba, des Utsunomiya, ces puissantes maisons qui, ouvertement ou sournoisement, disputaient aux Hôjô la souveraineté de Kamakura.

III

Nous figurant ainsi la ville disparue, franchissons-en les portes, pénétrons dans ces rues animées où tout disait la santé, la force et la joie de vivre avec le mépris de la mort, tandis qu'à Kiôto tout disait la luxure, le goût de l'art, le commerce et l'industrie méprisés comme la guerre ; malgré le dédain que les bushi de Kamakura professaient pour les heimin, artisans et marchands y étaient bien de la même race énergique que les soldats.

Le style des maisons était plus simple à Kamakura qu'à Kiôto et l'influence de la Chine y était moins sensible ; par le fait Kamakura devait ressembler aux villes japonaises d'aujourd'hui ; c'étaient les mêmes petites maisons de bois élevées à quelques centimètres au-dessus du sol avec les mêmes écrans de papier que l'on fermait le soir et que l'on retirait le jour, laissant grandes ouvertes les pièces nues qu'ornait parfois un vase ou un coffret. Déjà, craignant les incendies fréquents, les habitants renfermaient tous leurs objets précieux dans les *tsuchigura*, des *godowns* construits en terre et à moitié enfoncés dans le sol. Excepté dans les rues où se trouvaient les boutiques, les maisons étaient entourées de jardins ; les bushi avaient pour la nature le même goût que les nobles du Gosho.



A Kamakura, les costumes étaient moins luxueux, moins compliqués qu'à Kiôto. La toilette et la coiffure des femmes avaient peu changé, mais les dames sortaient rarement et jamais elles ne s'affublaient de nombreuses robes comme les élégantes du Gosho ; toutes les femmes, depuis les grandes dames jusqu'aux servantes, avaient la jupe rouge.

Les hommes du peuple conservaient la culotte et la blouse, les bourgeois commençaient de porter la tunique aux larges manches qui est devenue le *kimono* actuel.

Les nobles avaient adopté la coiffure *sakayaki* et



Phot. Ogawa.

NOBLE DU KANTÔ
(XI^e-XII^e SIÈCLE)

se faisaient une tonsure sur le milieu de la tête; ils ne quittaient pas l'*eboshi*; c'était un bonnet petit et mou quand on le mettait sous le casque, dans l'ordinaire une haute mitre de papier raide et laqué de noir. Tous laissaient pousser la moustache et la plupart la barbe. Le pantalon (*sashinuki ôguchi*) était de soie fine rouge clair, rouge foncé ou vert clair. Comme vêtement le noble avait ou le *suikan*, un surtout à larges manches, ou le *hitatare* (prononcé aussi *shitatare*), une sorte de dalmatique en brocart, rouge pour les généraux, de couleurs variables pour les autres bushi; les dessins, très simples mais d'un beau style, représentaient le plus souvent des fleurs et des oiseaux.

De vrais sauvages, les samurai du Kantô septentrional étaient plus affreux encore dans leur costume de chasse qu'avec leurs armures de fer; ils montaient de petits chevaux japonais indociles, mal tondus, mal peignés, dont la crinière poussait dans tous les sens; des houppes pendaient de chaque côté du mors et de la selle. Leur grand chapeau de roseau était attaché par une mentonnière et par des rouleaux passés sous les oreilles; leur *hitatare* était la casaque très simple qu'on portait sous l'armure; leurs cuisses, leurs jambes étaient cachées sous des *mukabaki*, des peaux de daim attachées à la hanche; leur bras gauche était protégé par le *yugake*. Ils avaient des étriers fermés du bout, des chaussures de peau qui séparaient le pouce des orteils, des arcs et des flèches, des gants de daim. Les palefreniers étaient vêtus d'un *kimono* marqué au nom de leur maître.

La même simplicité se retrouvait dans la vie quotidienne : la table était frugale ; un bushi ne mangeait jamais plus de trois plats au même repas, d'ordinaire il se contentait de deux ; mais, malgré les défenses du bouddhisme, la rudesse des mœurs avait rendu commun l'usage du gibier, surtout le faisan, l'oie sauvage, le perdreau, l'alouette, le cerf, même l'ours et le sanglier. Il était fait un grand usage de glace, qu'on apportait du mont Fuji et qu'on conservait dans des glacières.

*
* *

Kamakura connaissait les métiers les plus variés : ébénistes, sculpteurs, laqueurs, briquetiers, potiers, tisserands, tailleurs, papetiers, tresseurs de nattes, peintres, tailleurs de pierre ; les industries militaires y tenaient le premier rang et la ville semblait un camp et un arsenal.

Grâce au plan adopté pour les maisons, le passant voyait toute la vie de Kamakura comme exposée devant ses yeux.

Assis sur ses talons, l'air solennel, c'était ici un médecin coiffé d'un eboshi très haut, avec un ample hitatare de couleur sombre marqué à ses armes ou à celles de son maître. Devant lui se trouvaient une feuille avec des caractères chinois et des formules cabalistiques, une lampe, une boîte à médecine. Dans un coin, des élèves préparaient un médicament en faisant tourner une roue dans un mortier.

Là un armurier, vêtu d'un costume de cérémonie,

découvrait une lame nouvelle devant un groupe de samurai choisis.

Plus loin quelque artiste, peintre, laqueur ou potier, montrait sa dernière merveille aux courtisans curieux, tandis qu'un sculpteur soumettait aux bonzes une image de Kannon ou d'Amida Butsu.

Ailleurs des paysans se pressaient devant la maison d'un devin ; ou c'était un bonze-conteur qui chantait, une shirabiôshi qui dansait.

En maints endroits de jolies musume attiraient les passants dans les maisons de thé. Au douzième siècle le thé se répandit sous l'influence des bonzes, qui le regardaient comme une plante sacrée ; les plantations d'Uji datent de 1191 ; un décret de 1252, prohibant la vente du sake, fit beaucoup augmenter la consommation du breuvage cher aux moines.

IV

Ce qui donne à Kamakura son caractère unique dans l'histoire des villes japonaises, c'est que dans cette capitale militaire tous les événements de la vie quotidienne se transformaient en cérémonies militaires.

Avec les sectes de Jôdo et de Nichiren la religion elle-même s'était donné comme une tournure guerrière ; les fidèles semblaient incorporés dans des régiments dont les bonzes étaient les officiers. Au lieu des processions splendides de Kiôto, c'étaient,

derrière les moines vêtus de jaune, des défilés de samurai qui portaient des bannières et frappaient des tambours. Les enterrements — de vrais enterrements de soldats — avaient lieu de nuit à la clarté des torches ; un bœuf traînait la voiture où se trouvait la bière ; il n'y avait aucune pompe et rien ne rappelait la tendre religion du Buddha que quelques oiseaux mis en liberté. Les samurai étaient ensevelis dans leur meilleure armure : sans doute le feu détruirait et l'armure et le cadavre, mais ils ne pouvaient oublier les légendes du shintô et rêvaient d'une autre vie où l'on se battrait encore.

*
* *

Le samurai, qui, même malade et dans son lit, prétendait mourir comme un soldat, ne voulait rien faire qui ne fût digne d'un soldat. Tous les actes de la vie familiale, tous les divertissements, tous les plaisirs semblaient des exercices.

A six ans, le samurai recevait sa première armure. Lors du *genbuku*, il prenait avec l'*eboshi* son nom de guerre et la cérémonie était solennelle ; le chef du clan y présidait, quelquefois même le shikken ou le shôgun. Le *genbuku* se célébra d'abord la nuit à la clarté des torches ; ensuite ce fut le jour avec plus de pompe encore et le jeune samurai devait y exceller dans tous les jeux comme le *yabusame*, où il tirait de l'arc sur un cheval au galop et le *kasagake*, où, passant à bride abattue, il perçait d'une flèche un chapeau suspendu au haut d'un mât. L'*inuômono* était une chasse à courre : on

poursuivait des chiens sauvages avec l'arc ou la lance, l'*ushiômono* était une course de taureaux. Dans le *kusajishi* le cavalier tirait sur le mannequin d'un cerf; dans le *marumono asobi* il perçait de ses flèches une balle lancée en l'air. La chasse à l'ours et au sanglier était le plaisir suprême. Les jeunes nobles faisaient aussi des assauts de sabre, de boxe et de lutte à main plate : il y avait des maîtres d'armes et des lutteurs de profession dont les combats faisaient la joie du peuple.



Les fêtes publiques avaient toutes le même caractère guerrier. Celles du jour de l'an se célébraient avec pompe ; c'est alors que commença l'usage actuel de planter devant les portes des pins et des bambous et de les décorer avec des *shime*. Le shôgun donnait un banquet préparé par les Hôjô : les principaux nobles et les grands fonctionnaires en rapportaient de riches présents. Le shikken allait solennellement complimenter le shôgun, qui lui rendait sa visite. Le deuxième et le troisième jour le shikken assistait aux réceptions solennelles données par les grandes maisons féodales, les Chiba, les Miura et les Utsunomiya. Pendant les jours suivants le shôgun visitait les temples de Hachiman, d'Izusan et du Hakone gongen. Ces fêtes étaient accompagnées de danses d'hommes et de femmes (*dengaku*, *shishimai*, *sarugaku*, *kusemai*, *ennenmai*). Toutes avaient un caractère guerrier, surtout le *dengaku*, cher aux Hôjô.

C'est à l'avènement d'un shôgun que Kamakura

déployait toute sa pompe. Un envoyé impérial apportait l'acte d'investiture ; il était reçu dans le temple de Hachiman, puis il se rendait à la résidence du nouveau shôgun : celui-ci le recevait sur le seuil, le traitait dans un banquet magnifique et le renvoyait comblé de présents. Il faut s'imaginer les jeux, les chasses, les défilés où se mêlaient les armures, les costumes splendides de Kiôto, les nobles costumes de Kamakura, les costumes sauvages du Kantô, les ornements splendides des archevêques et des abbés, les frocs usés des jôdo et des nichiren, le tout dans ce décor magnifique que faisaient et le panorama de Kamakura et les mœurs, l'architecture, les vêtements du moyen âge féodal.

V

Avec le temps cependant, la paix, l'ordre, la richesse que donnait le gouvernement militaire tendirent à faire aux jeunes nobles une âme moins dure. Et, quand la rude main d'un Tokiyori n'y mettait bon ordre, Kamakura connaissait des réjouissances plus aimables. Par une belle nuit des bateaux de plaisir s'éloignaient du rivage ; c'étaient de lourdes barques dont le salon était situé sur le pont ; des laques en décoraient l'extérieur, une terrasse le surmontait ; un porche orné d'un fronton y donnait accès, l'arrière du bateau était carré, l'avant très effilé ; il n'y avait pas de mât ;

sur la poupe découverte, les rameurs frappaient l'eau d'un geste régulier. Partout se balançaient des lanternes de papier multicolore et des bannières polychromes dont les reflets se mêlaient au scintillement des étoiles dans l'eau bleue que les petites vagues rayaient d'écume sur le rivage. De l'intérieur montait le bruit des instruments et des voix. Soudain la porte s'ouvrait, de jeunes nobles aux riches costumes, des shirabiôshi avec les longs pantalons, l'eboshi et le suikan blanc se répandaient sur l'avant ou sur la terrasse qui surmontait la cabine. C'était pour voir la lune s'élever lentement. Grossie démesurément par les vapeurs du ciel et les nuages légers, elle faisait une auréole presque rouge derrière la cime noire du Fuji ; la mer les réfléchissait avec la jonque aux lanternes bariolées, les ombres des passagers aux amples costumes. Et lentement accompagnées par les battements sourds du tambourin, les notes claires des bois et des cordes, de douces voix féminines s'élevaient, qui répétaient les vers de Sanetomo :

Si ce monde trop beau pouvait ne pas changer !

TROISIÈME ÉPOQUE

LA CHUTE DU GOUVERNEMENT MILITAIRE ET LA PREMIÈRE RESTAURATION IMPÉRIALE

Si juste, si vigoureuse qu'ait été au treizième siècle l'administration des Hôjô et du gouvernement militaire, deux causes amènent leur chute dès la première moitié du quatorzième.

La première est l'invasion étrangère que racontera le premier chapitre; cette invasion ranime le patriotisme affaibli par l'anarchie féodale et rend son ancien prestige à la maison impériale, issue des dieux.

La seconde cause est la décadence progressive du gouvernement militaire impuissant à contenir une féodalité turbulente et des Hôjô grisés de leur puissance, énervés par les plaisirs.

Aidée par les clans rivaux des Hôjô, la maison impériale renverse le shôgunat, extermine les Hôjô et restaure le gouvernement civil des kuge; il suffit de quelques années pour montrer l'impuissance de ce gouvernement. Issus des Minamoto, les Ashikaga prennent le titre de shôgun : ils s'appuient sur une branche de la famille impériale élevée par eux au trône, tandis que les partisans de la restaura-

tion impériale soutiennent la branche légitime. Après une longue lutte, les Ashikaga triomphent, le gouvernement militaire est rétabli. Ces événements compliqués forment l'objet du second chapitre (1).

(1) Pour la Chine, cf. les ouvrages cités dans le premier volume (*Les Chinois*) entre autres R. K. DOUGLAS : *China*. W. WILLIAMS, *Middle Kingdom*, plus les récits de MARCO POLO, DE MANDEVILLE, ODERIC de PORDENONE, etc. — CAHUN, *Introduction à l'Histoire de l'Asie*. Les traductions anglaises des passages d'U Yang Siu, Su Shi etc., se trouvent dans GILES : *Literature et Gems of Chinese Literature*.

Pour le Japon cf. les ouvrages déjà cités pour le moyen âge, plus les traductions de PFIZMAIER (*Japan in dem Zeitraume Bun-jei; Mongolen Angriffe*). Ces deux ouvrages sont la traduction d'une histoire japonaise écrite au dix-neuvième siècle. Sous ce titre : *Werke aus der Zeit der Zweitheilung Japans*, PFIZMAIER a réuni un certain nombre d'ouvrages écrits au quatorzième siècle, entre autres des Mémoires de Go Daigo (*Nawa Nagatoshi ni kudashitamô choku sho*), les Mémoires de son fils Muneyoshi (*Rikashû no uchi*); ceux de Fujiwara Yoshimoto (*Omoi mama no nikki*).

Les passages cités du *Taiheiki Sômoku* ont été traduits par ASTON dans sa *Japanese Literature*.

Pour les sources japonaises, voir la Bibliographie générale dans le tome III.

CHAPITRE PREMIER

L'INVASION MONGOLE

De graves événements devaient prouver à quel degré de puissance et de cohésion le Japon était parvenu sous les Hôjô. Mais avant de raconter ces événements qui mirent de nouveau le Japon en contact avec l'Asie continentale, il importe de faire connaître la situation des peuples du continent et de résumer l'histoire de la Chine depuis la chute des T'ang (*Tô*).

I

Cette chute fut suivie d'une époque de troubles appelée l'époque des cinq dynasties; ce furent celles de Liang (*Riô*) (907-23), T'ang (*Tô*) (923-36), Tsin (*Shin*) (936-47), Han (*Kan*) (947-51) et Cheu (*Shú*) (951-60). Les Sung (*Sô*) s'emparèrent alors de l'empire.

Voici les souverains de cette dynastie · T'ai Tsu (*Tai So*) (960); T'ai Tsung (*Tai Sô*) (976); Chên Tsung (*Shin Sô*) (998); Jên Tsung (*Jin Sô*) (1023);

Ying Tsung (*Ei Sô*) (1064); Chên Tsung (*Shin Sô*) (1068); Chéh Tsung (*Tes Sô*) (1086); Hwei Tsung (*Ki Sô*) (1101); K'in Tsung (*Kin Sô*) (1126).

A la période brillante et désordonnée des Tang avait succédé la période de l'esprit classique. Sans doute cet esprit apparaissait déjà sous les T'ang : Han Wen Kung (*Kan tai shi*) en est un illustre représentant, mais la diffusion de l'imprimerie, inventée dès le sixième siècle, employée par l'État depuis 952, favorisa cet esprit, l'horreur des guerres civiles le fortifia, il atteignit son apogée sous les Sung et se manifesta dans la philosophie, dans la société, dans le gouvernement.

L'évolution de la philosophie à cette époque, évolution capitale pour la formation de la pensée chinoise et de la pensée japonaise, veut être étudiée spécialement, mais ce sera plus tard, en traitant du dix-septième siècle : les nobles Japonais se firent alors les fidèles disciples des grands philosophes chinois Cheu-Tun-i (*Shû Ton I*) (1017-73) et Chu-Hi (*Shushi*) (1130-1200).

L'esprit rationaliste, qui donne son caractère à cette philosophie, produisit des mœurs dignes d'un âge classique. Au temps des Sung, l'honnête homme est un magistrat héréditaire. Il possède les qualités qui conviennent au magistrat : l'amour de la paix et de la justice, la science du droit et de la politique, le courage civil, l'habitude du commandement. Il possède aussi ces qualités sans lesquelles une société polie ne saurait exister. Les manières

sont nobles et courtoises. On parle bien, l'on écrit mieux encore. La littérature chinoise produit alors ses chefs-d'œuvre. Malgré leur goût du raisonnable les maîtres n'ont pas oublié la poésie de l'époque précédente et leur style classique, amoureux de l'antithèse, du parallèle, des développements, est le style propre des genres classiques qu'ils cultivent de préférence.

Ces maîtres se consacrent surtout à l'étude de l'histoire; les œuvres de Sze-Ma Kwang (*Shi ba kô*) (1009-86) peuvent passer pour des modèles du genre; c'est de l'histoire philosophique sans descriptions ni détails techniques; hommes d'État et généraux expliquent leurs actes par de longs discours, tous les faits sont présentés de manière à montrer le vice puni et la vertu récompensée.

Avec l'histoire le genre le plus en faveur est l'oraison funèbre. Voici un passage célèbre d'U (ou Nghu) Yang Hsiu (*O yô shü*) (1017-72).

Seul! la tête prise dans les ronces; ta couche humide plus froide encore sous le vent; des feux follets, des lucioles. Aucun bruit que les chants du berger et du bûcheron sur la colline lointaine. Rien à voir qu'un oiseau qui s'envole, une bête fauve qui s'enfuit, effrayés par ces chants. Tel est ton désert maintenant. Et dans mille ans, dix mille au plus, le renard et le blaireau creuseront leur terrier dans ta fosse, la belette y fera son nid. N'est-ce pas le sort des vertueux et des sages? Partout leurs tombeaux épars nous font rougir de voir que le Ciel est sans cœur.

Ces philosophes cultivent aussi les vers et la peinture, que les Chinois ne séparent plus; tracés d'un

pinceau léger, les caractères complètent la décoration en même temps qu'ils expliquent le sujet. L'on traite volontiers le paysage dans des esquisses brossées représentant des montagnes abruptes, des torrents, des cascades, des saules, des pins, des fonds brumeux, surtout au crépuscule. Les peintres n'emploient que le monochrome ou le blanc et le noir. Leur art sobre, sévère est plein d'une grandiose mélancolie.

Les écrivains comprennent le paysage dans le même esprit que les peintres. Ainsi U Yang Hsiu.

C'est la nuit; U travaille, une rumeur étrange attire son attention. Cette rumeur vient du sud-ouest; on dirait d'un vent léger; elle grandit, semble la voix lointaine de la mer, puis le bruit d'une armée en marche.

— Enfant, cours voir ce qui se passe.

— Rien ne se passe. La nuit est claire, les étoiles brillent. Je ne vois personne. Vous entendez le bruit des arbres.

— Oui, le bruit de l'automne cruel et froid. Maudit automne, qui a nom les ténèbres, la désolation. C'est le bourreau de la nature, dont le symbole est la nuit; l'ange vengeur, dont le coursier est la mort.

De Sung Tu Po (*So tò ba*) appelé aussi Su Shi (*So shi sen*) (1036-1101) :

La dixième lune était dans son plein; je retournai à la Muraille Rouge; deux amis m'accompagnaient. Quand nous passâmes la colline, la gelée avait fait de tout le paysage un blanc miroir que rayaient les ombres des arbres sans feuilles; la lune brillait au ciel et nous ne pouvions nous empêcher de chanter en marchant... Au pied de la Montagne Rouge le fleuve coulait bruyamment, mais son lit s'était rétréci, la lune apparaissait à

peine au-dessus des montagnes plus hautes en cet endroit et, comme la marée baissait, des cailloux brillaient sous l'eau. Il n'y avait pas trois mois que j'étais venu là et cependant c'est à peine si je reconnaissais l'endroit... Tout à coup ce fut une rumeur sourde et puissante. Arbres et plantes se mirent à trembler, des sons retentissaient par les montagnes, que se renvoyaient les échos des vallées, le vent soulevait des vagues sur l'eau... Je courus à mon bateau et je le dirigeai au milieu du fleuve où je l'abandonnai au courant... C'était minuit, tout était redevenu tranquille : une grue solitaire, venant de l'est, traversa la rivière en frappant ses grandes ailes de soie grise ; elle effleura notre bateau et poussa un long cri perçant.

Parmi les écrivains de cette époque il faut encore citer Ch'êng Hao (*Tei Kó*) (1032-85), Ch'êng I (*Tei i*) (1033-1107), Su Ché (*So te tsu*) (1039-1112), Hwang T'ing Kien (*Kó tei ken*) (1045-1105), et le poète Shao-Yung (*Shó yó*) (1011-77). Le dernier grand écrivain de cette époque classique est Wen T'ien Siang (*Bun ten shó*) (1236-82).



Le gouvernement que fondèrent de pareils hommes rappelle leur caractère. Les institutions inaugurées par les T'ang reçurent sous les Sung leur plein développement. Ces institutions ne cherchent que l'absolu : elles ne tiennent pas compte du tempérament des souverains, des ministres ou des sujets. Pour la seule fois dans l'histoire, on a l'idée, presque l'exemple d'un système politique qui fonctionne sans l'initiative d'aucun homme

d'État et comme automatiquement. Tout-puissant au huitième siècle, l'empereur semble presque au onzième un souverain constitutionnel. Il ne sait rien, ne peut rien que par l'entremise de ses ministres, et l'esprit chinois est devenu tellement jaloux que les fonctions ministérielles ont été attribuées à des conseils de huit ou dix membres. Ces conseils s'observent réciproquement; la Cour de cassation annule leurs décisions contraires à la loi; la Cour des censeurs, réformée en 1017, 1045 et 1062 (1), contrôle et les actes publics, et la conduite privée de chacun de leurs membres; elle fait des remontrances à l'empereur. Dans les provinces gouverneurs, préfets et sous-préfets ont aussi pour mission de faire respecter les rites, par suite de surveiller la vie de famille.

Nul ne peut obtenir d'emploi sans passer des examens d'éducation en même temps que des examens d'instruction. Car, bon par nature, l'homme pratique la vertu quand il la connaît; d'autre part, il n'existe qu'une science : apprendre la vertu. En principe, les charges ne sont plus héréditaires ou vénales. Mais, dans la Chine, pays de tradition, le fils suit presque toujours la profession du père : il faut d'ailleurs cinq ou six ans pour apprendre à lire les quarante mille caractères, autant pour réussir à les dessiner convenablement, et, dans les examens, la calligraphie compte autant que les idées et que le style. Aussi la plupart des lettrés sortent-

(1) Cf. la critique qu'en fait Szema Kwang. M. Giles l'a traduite dans *Chinese Literature*, p. 218.

ils de familles de lettrés; de même, les hauts fonctionnaires appartiennent le plus souvent à des familles de hauts fonctionnaires. Mais, seul, l'empereur les choisit, qui reste, malgré le caractère impersonnel du régime, le seul représentant direct des ancêtres. Ainsi s'unissent dans la conception idéale de l'État chinois la démocratie, l'aristocratie et l'autocratie. Et, comme les deux autres principes, la démocratie procède directement de la tradition; car, si humble que soit son origine, celui qui connaît la tradition doit obtenir un rang et peut obtenir un emploi.

Sous les Sung, ce système produit un véritable gouvernement de philosophes. Deux partis se disputent le pouvoir: les traditionalistes et les réformateurs. Dirigés par le célèbre historien Sze-Ma-Kwang (1009-86), les premiers voudraient que l'empereur et les ministres se contentassent d'appliquer la loi des aïeux; mais cette loi, chaque fonctionnaire, chaque citoyen la connaît: point n'est besoin que le pouvoir central soit despotique, ni que l'État intervienne sans cesse dans les affaires des particuliers. Wang-Ngan-Shi (*Ô an sekî*) (1021-86), au contraire, et les réformateurs prétendent fortifier l'autorité du Père et de ses ministres; représentant direct des ancêtres, le Père interprète la tradition et l'applique aux besoins nouveaux des temps nouveaux. Or, pour Wang-Ngan-Shi, les temps nouveaux exigent la centralisation et le socialisme d'État; il établit le service militaire obligatoire et fonde des banques agricoles.

Pendant un siècle et demi, les Chinois s'ima-

ginent qu'ils ont réalisé leur idéal d'un gouvernement patriarcal; appliqués non plus à de petits États féodaux, mais à un empire de cent millions d'habitants, les préceptes du confucianisme lui donnent la paix intérieure, la prospérité, une administration, des finances, un système politique où se succèdent régulièrement au pouvoir de sages traditionalistes et de hardis réformateurs.

*
* *

Ce système prévoyait tout, fors les invasions des barbares. Cinq siècles de paix, l'orgueil de leur intelligence, la vanité des belles manières avaient à jamais privé les Chinois de leurs qualités militaires. En 1023 les Karakhitai s'établirent dans la Chine septentrionale où ils fondèrent Pe-king (*Pe Kin*); mais en 1111 ils durent émigrer dans le Turkestan devant une invasion des Mandchoux qui conquièrent le nord de la Chine jusqu'au Yang-Tse-Kiang (*Yó su kó*); ils y fondèrent la monarchie d'Or (*Kin*). Les Sung, qui avaient d'abord transporté leur capitale de Si-ngan-fu (*Se an fu*) à Nan-king (*Nan Kin*) se retirèrent alors à Hang Cheu (*Kan shü*). Les empereurs de Nan-king et de Hang Cheu portent dans l'histoire le nom de Sung méridionaux (*Nan Sô*). Ce sont Kao Tsung (*Kó Sô*) (1127); Hiao Tsung (*Kó Sô*) (1163); Kwang Tsung (*Kó Sô*) (1190); Ning Tsung (*Nei Sô*) (1195); Li Tsung (*Ri Sô*) (1225); Tu Tsung (*Do Sô*) (1265); Kung Ti (*Kiô Tei*) (1275); Twan Tsung (*Tan Sô*) (1276); Ti Pin (*Tei Hei*) (1278).

Empereurs et sujets cherchèrent dès lors dans les plaisirs l'oubli de leurs défaites. Sous les T'ang, le goût des arts et des fêtes montrait un peuple vigoureux, qui, dans la paix imposée tout à coup, ne savait comment employer les passions excitées par six siècles de guerres civiles. Sous les Sung méridionaux, les mœurs révèlent une race énervée. Dès lors les Chinois ne réagirent plus contre le sensualisme, qui fut toujours un trait marqué de leur caractère. L'honneur féodal l'avait combattu, et les rêveries des sectateurs du Tao, et le mysticisme des bouddhistes, puis, sous les T'ang et les Sung, les ambitions privées, jointes à l'orgueil de fonder un grand empire. Mais, cet empire écroulé, le positivisme devenu prépondérant, les Chinois n'eurent qu'une pensée : « Le temps fuit avec la rapidité de la flèche ; jouissons sagement des courts instants qui nous sont assurés. » Une seule passion combattit encore leur sensualisme, l'amour effréné de l'argent.

Aucune ville n'égalait Hang Cheu pour la beauté du site et des monuments : Marco Polo l'appelle la plus grande et merveilleuse cité du monde entier. Moins le *tai* disparu, l'architecture avait conservé le type de l'époque féodale, qui est encore le type actuel. De larges enclos entourés de murs, avec des pavillons indépendants pour la salle des ancêtres, les appartements de réception, la demeure de la femme, la demeure des concubines, les communs. Même dans les temples et les palais, un style simple, pas d'étages, la brique et le bois, mais sur les colonnes et sur le toit des ornements en profusion.

Au-dessus des maisons basses s'élevaient les pagodes aux étages superposés et les grosses tours de pierre des Monts-de-piété où l'on enfermait tous les objets précieux pour les mettre à l'abri des incendies. Les quartiers commerçants présentaient aussi l'aspect qu'ils ont dans les villes modernes. Pas de voitures. Des rues couvertes de planches sous un abri fait de bambou et de toiles, d'où pendaient les enseignes peintes en forme de bannières. Les maisons séparées par de simples cloisons et présentant leurs pignons; doubles: le fond à deux étages, la partie antérieure ouverte. Dans le quartier de la soie, les étoffes brodées, les pièces aux tons francs éclatants, déroulées depuis le toit jusqu'au sol. Sur la soie, le velours, le satin, jaunes, bleus, blancs, verts, rouges, se tordaient au soleil des dragons d'or aux yeux de verroterie flamboyants; les tortues chauffaient leurs écailles couvertes de diagrammes mystérieux en filigrane; des phénix ouvraient leurs ailes tissées de fils multicolores et incrustées de pierres étincelantes.

Hang Cheu avait d'autres rues larges et bien bâties, des canaux, des ponts de marbre demi-circulaires sous lesquels les jonques pouvaient aisément passer. Dans le port, on voyait des vaisseaux de tous les pays; sur les quais, les produits de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe. Les marchands étaient si riches que leurs femmes mettaient des robes et des bijoux de reine. Au centre de la ville se trouvait un grand lac entouré de temples et de palais; sur ses îles s'élevaient des pavillons de thé au milieu des jardins. Ce lac offrait un plaisant tableau, quand



MONT-DE-PIÉTÉ CHINOIS

le soir le rougissait. Chaque bateau portait un orchestre. Sous des tentes de soie l'on voyait des courtisanes étendues dans leurs robes brodées : du fard aux joues, les yeux cerclés de noir, un rond de cinabre entre la bouche et le menton, sur les tempes rasées des mouches vertes avec des tentacules d'insectes, qu'ornaient dans le bout de petites perles : pour coiffure, un diadème de velours, décoré de bijoux, un oiseau de soie, dont la queue cachait la nuque. Puis la nuit tombait, et l'eau tranquille reflétait, avec les étoiles, les lampes des kiosques et les lanternes bariolées des bateaux.

II

Cependant que les Sung s'adonnaient à l'art, aux lettres et aux plaisirs, de graves événements bouleversaient le Nord-Est de l'Asie. Une fois encore les peuples du Plateau Central avaient recommencé leurs migrations : l'impulsion était venue des Mongols propres (jap. *Moko*) sous Temujin (jap. *Tetsubokushin*) plus connu dans l'histoire comme le Gengis Khan (ch. *Ch'êng Ki-sze*, jap. *Gin Gis Kan*) : il est entré dans le Panthéon impérial chinois avec le titre de T'ai tsu (*Tai-sô*). Né en 1154 du chef mongol Yesukai (jap. *Ya so hai*) surnommé Ki-wo-wên (jap. *Ki aku on*), Gengis fut élevé par sa mère, qui montra de grandes qualités comme régente. Tout jeune encore, il rassembla les vas-

saux de son père, vainquit les clans rivaux, réunit les hordes des Mongols et des Turcs (jap. *Toruko*) du Plateau Central, puis, à la demande des Sung, marcha contre la Monarchie d'Or. Il soumit une partie de l'Asie Centrale (1206-8), s'avança dans la Chine de l'ouest et du nord (1208-16), soumit le Turkestan, Samarkande, la Perse, l'Afghanistan et Delhi (1221) tandis que ses généraux Djebe et Subutai franchissaient le Caucase, ravageaient toute la Russie jusqu'au Dnieper et revenaient par le nord de la Caspienne (1220-23).

Les successeurs de Gengis Khan, mort en 1226, furent ses fils Ogdai Khan (jap. *Kakattai*), inscrit dans le panthéon chinois comme T'ai Tsung (*Tai só*) (dep. 1229); Gayuk Khan (jap. *Kiyu*) ou Ting Tsung (*Tei só*) (dep. 1246); puis ses petits-fils Mangu Khan (*Môka*) ou Hien Tsung (*Ken-sô*) depuis 1251, et Kubilai Khan (jap. *Koppitsuretsu*) ou Shi Tsu (*Sei-so*) (1260-94), qui fonda en 1277 ou 1280 la dynastie chinoise de Yuen (*Gen*). Sous ces princes les Mongols continuèrent leurs conquêtes. L'empereur mandchou (Mo Ti ou Shéng Ch'ang en chinois) fut vaincu et se suicida (1234), tout le nord de la Chine passa sous la domination du khan. Puis le général Subutai recommença son raid à travers la Russie et pénétra jusqu'en Hongrie (1241). Le frère de Kublai, Hulagu († 1264) mit fin au califat de Bagdad (1252) et tenta, vainement du reste, de détruire le califat du Caire.

Les Mongols passèrent le Yang Tse et mirent vingt-sept ans à réduire la Chine méridionale (1254-80), cependant qu'ils soumettaient au Nord

la Corée, au Sud le Yun-nan, le Thibet, la Birmanie et s'avançaient jusque dans l'Annam, que des corsaires à leur service pillaient Formose, Luçon, les îles de la Sonde, Ceylan et Madagascar.

La fin des Sung fut tragique. Chassée de Hang Cheu par les Mongols, l'impératrice régente s'enfuit dans l'île Yai Shan au large de la baie de Canton avec le petit empereur Ti Ping (*Tei hei*) (1278-79). Deux fidèles ministres l'accompagnaient, dont la mémoire est encore tenue en vénération par les Chinois : Luh Siu Fu (*Riku shù fu*) et Chang Shi Kieh (*Chô sei Ketsu*). La flotte impériale ayant succombé dans une suprême rencontre avec les Mongols, ce dernier prit l'impératrice sur une jonque et s'enfuit au Tonkin, tandis que Luh Siu Fu, après avoir forcé sa femme et ses enfants à sauter par-dessus bord, saisit le petit empereur, et, plongeant avec lui, disparut sous les flots. A cette nouvelle l'impératrice se noya ; Chang Shi périt dans un typhon.

*
* *

Devenus sous le nom de Yuen (1280-1368) les maîtres légitimes de la Chine, les Mongols la gouvernèrent avec sagesse. Tout en respectant ses coutumes, ils lui imposèrent une civilisation étrangère. Leurs conquêtes, qui s'étendaient de l'Allemagne aux îles de la Sonde, attiraient à Pe-king des savants, des artistes hindous, persans, arabes, italiens, français. Pe-king eut un évêché catholique. Les Chinois se perfectionnèrent dans la pratique des armes à

feu connues d'eux depuis le septième siècle. Ils apprirent à damasquiner leurs bronzes, à fabriquer le cloisonné, les arabesques devinrent un décor favori. La culture du coton, apprise dans l'Inde, transforma le costume : auparavant on portait des chausses de cuir. Kubilai-Khan exécuta de beaux travaux dont le Grand Canal, pour relier Pe-king et Hang Cheu. C'est à cette époque que se formèrent le théâtre et le roman chinois.

Pour prendre des titres chinois et respecter les mœurs de la Chine, les Mongols n'en restaient pas moins des barbares. Marco Polo (1256-1323) qui séjourna en Chine de 1276 à 1292, nous a laissé un fidèle tableau de la Chine à cette époque. Il nous peint la cour impériale, les revues, les jeux, les chasses où le khan se rendait monté sur un éléphant couvert de peaux de lions et suivi d'une armée entière : le soir, autour du pavillon impérial, des milliers de torches éclairent le camp aux larges tentes où festoient vingt mille piqueurs et fauconniers. Aux jours de fêtes l'empereur donne un grand banquet dans son palais de Pe-king. Sur une estrade Kubilai et l'impératrice sont assis devant une table chargée de mets; vêtus d'or, ils portent des tiaras enrichies de pierres précieuses, des colliers, des bracelets. Au-dessous d'eux ce sont les princes et les ministres, plus bas les femmes du harem et des hauts dignitaires, tous assis à des tables. Dans la salle, les chefs couverts de peaux, leurs larges faces hideuses sous leurs bonnets de fourrure, mangent et boivent voracement, accroupis ou vautrés sur des tapis.

III

Seul en Extrême-Asie, le Japon avait échappé à la domination mongole; maître de la Corée, le Grand Khan résolut de conquérir l'archipel. Le Japon était alors gouverné par Hôjô Tokimune, shikken de 1256 à 1284, mais mineur jusqu'en 1268; c'est celui que les Japonais ont appelé le « grand bushi de Kamakura. » Mort à trente ans, il nous apparaît en effet comme un preux de la légende : grand, mince, élancé, avec un beau visage ovale, un front noble, des yeux qui jetaient des flammes, il excellait dans tous les exercices du corps; nul comme lui ne dressait un cheval fougueux et, le lançant dans un galop fou, ne perçait de sa flèche l'eboshi fixé sur un mât; à la chasse, à la guerre son courage ne connaissait pas le danger. C'était un grand seigneur poli, aimable, rendant à chacun ce qu'il lui revenait; c'était un lettré, un philosophe que, enfant, ses maîtres avaient tenu sur les livres, un poète, un artiste. Nulle des qualités ne lui manquait qui font les grands souverains : juste, sévère même à l'égard des grands, si bien qu'en 1266 il déposa le shôgun, il avait pour les pauvres et les malheureux la grande pitié de son père Tokiyori. Mais ce qui lui vaut son rang à part dans la chevalerie japonaise c'est d'avoir sauvé le Japon de l'invasion mongole; c'est d'avoir montré

que, même à l'époque des luttes féodales, le plus cher, le plus sublime devoir du bushi était l'amour sans bornes de la patrie.

Ému par les plaintes des Coréens, dont les pirates japonais ravageaient les côtes, Kubilai Khan envoya vers 1272 ou 1273 une ambassade au roi de Ji pang.

La Corée, aurait-il dit dans son message, est comme vous savez notre possession la plus orientale, le Japon est voisin de la Corée, et de génération en génération, il a envoyé comme il convenait le tribut à la Chine. C'est seulement sous notre règne qu'aucun ambassadeur n'est venu attester la bonne harmonie et la parfaite intelligence qui devaient régner entre nous. Je doute que le roi du pays en soit instruit, et je ne veux pas entrer dans les détails de cette affaire. S'il m'envoie une ambassade, il connaîtra mes intentions. Le Sage voudrait que tout ce qui est compris entre les quatre mers forme une seule famille, mais, s'il n'y avait pas union parfaite dans une famille, on se verrait forcé d'avoir recours aux armes pour la rétablir (1).

L'envoyé mongol, que les Japonais appellent Chô-riô-hitsu, se rendit à Dazaifu dans le Chikuzen, d'où il fut conduit à Kiôto, puis à Kamakura, mais ni l'empereur, ni le shôgun ne consentirent à le recevoir et le shikken refusa de lui donner une réponse. D'autres missions ayant trouvé le même accueil, le Khan envoya une flotte de 450 jonques chinoises et coréennes qui ravagea Tsushima et Iki, puis jeta l'ancre dans la baie d'Imazu sur la côte de Chikuzen. Les Mongols attaquèrent vainement

(1) *Annales* de Klaproth (p. 258).

Dazaifu, ils échouèrent et reprirent la mer : une tempête dispersa leur flotte (1274).

Voici le récit de cette expédition d'après un célèbre roman historique japonais, le *Taiheiki Sòmoku*, du quatorzième siècle. (La date donnée est sûrement une date fausse.)

Or le troisième jour du huitième mois de la seconde année de Buniei (1265), les soixante-dix mille bateaux du Grand Gen abordèrent dans le port de Hakata. Ces bateaux étaient attachés ensemble et communiquaient par des passerelles. Chaque division était protégée par des boucliers de toile huilée et leurs armes étaient rangées en faisceaux réguliers. Des îles de Gotô à l'est jusqu'à Hakata quatre cents ri de mer étaient entourés de toutes parts et semblèrent tout à coup de la terre ferme. C'était à croire qu'on était le jouet d'un mirage causé par les vapeurs d'un serpent de mer.

De leur côté les Japonais avaient établi sur la côte de Hakata un camp long de treize ri. Ils avaient construit sur la mer une grande digue de pierre qui présentait à l'ennemi sa façade à pic mais était disposée à l'arrière de manière à laisser les troupes se mouvoir librement. A l'abri de cette digue s'élevaient des murs plâtrés et des casernes où des dizaines de milliers d'hommes étaient rangés en bon ordre. L'on pensait que de cette manière l'ennemi ne pourrait connaître le nombre de nos soldats. Mais les barbares élevèrent des échafaudages de plusieurs centaines de pieds; ils les recouvrirent de plates-formes d'où leurs sentinelles voyaient tout le camp japonais et pouvaient compter les cheveux de chaque tête. De plus ils construisirent avec des planches enchaînées des radeaux de quarante à cinquante pieds et ces radeaux rapprochés formaient des routes aussi spacieuses, aussi plates que les douze grandes rues de

Kiôto. Sur ces routes s'élancèrent des dizaines de milliers de cavaliers, qui attaquèrent les nôtres avec fureur et les forcèrent presque à se replier. Quand le tambour battit pour l'assaut, des appareils qu'ils nomment canons lancèrent des boules de fer pareilles à celles qui servent dans le jeu de ballon; le bruit semblait celui de chariots précipités sur une descente à pic; les flammes semblaient des éclairs. Jusqu'à dix mille de ces boulets partaient à la fois. Nos troupes furent pour la plupart brûlées à mort, nos murs et nos tours incendiés, et nous ne pûmes arrêter les flammes (1).

Des messagers impériaux portèrent des offrandes à tous les dieux du ciel et de la terre, ils visitèrent aussi tous les temples bouddhistes des soixante provinces, les grands et les petits, et le septième jour, alors que les dévotions impériales étaient achevées, un nuage multicolore s'éleva du lac Suwa et l'on eût dit un grand serpent qui se dirigeait vers l'ouest. Les portes du temple-trésor de Hachiman s'ouvrirent d'elles-mêmes, le ciel retentit du bruit de chevaux au galop et de mors résonnant. Dans les vingt et un temples du Yoshino les miroirs s'agitèrent derrière leurs rideaux de brocart, dans le trésor des temples les glaives tendirent leur pointe et toutes les chaussures offertes aux dieux se tournèrent vers l'ouest. A Sumiyoshi la sueur coula sous les selles des quatre chevaux consacrés aux dieux, les boucliers de fer se rangèrent d'eux-mêmes face à l'ennemi.

Or Wan, le général du Grand Gen, ayant levé l'ancre à l'heure du dragon du dix-septième jour du huitième mois, résolut de gagner le Nagato et le Suwô, par le détroit qui sépare Moji d'Akamagaseki. Mais à peine avait-il franchi la moitié de la distance que le temps jusqu'alors calme changea brusquement. Des nuages

(1) Cette description de canons a fait mettre en doute l'authenticité de ce passage; mais il est certain que les Mongols possédaient des canons.

noirs s'élevèrent dans le nord-est, bientôt ils recouvrirent le ciel, le vent se mit à souffler avec fureur, les lames en tumulte se dressaient jusqu'au ciel, le tonnerre grondait et la foudre frappait si fréquemment que l'on croyait voir tomber les montagnes et s'écrouler le ciel lui-même. Les soixante-dix mille vaisseaux des pirates étrangers se brisèrent contre les rochers ou, pris par les tourbillons, se perdirent corps et biens.

Seul Wan avait pu s'échapper. Le sage Rio Tôbin lui apparut et lui dit : « Tous les dieux célestes et terrestres ont soulevé le vent et la mer. Aucun homme ne pourrait lutter contre eux. » Persuadé par le Sage, Wan s'enfuit dans le dernier vaisseau qui lui restait.

*
* *

A la suite de cet échec, Kublai envoya deux ambassades au Japon ; ses ministres furent conduits à Kamakura et décapités. Il réunit en 1281 une flotte puissante (100,000 hommes et 3,500 jonques, d'après les sources japonaises, ce qui semble exagéré). Cette flotte était commandée par Fan wen hu (*Han bun ko*). Les troupes de l'avant-garde composées en grande partie de Coréens relâchèrent à Tsushima et à Iki, mais trouvèrent la côte de Chikuzen bien gardée. On les guettait du haut des collines du Dazaifu : si nombreux étaient leurs bateaux que la mer en semblait toute noire. Malgré les efforts des Japonais, les jonques attachées par des chaînes s'avancèrent en une seule ligne vers la côte. Les Mongols avaient des mortiers, leurs boulets firent des ravages dans les rangs des Japonais, qui prirent d'abord la fuite en criant au prodige.

Mais un brave les rallia, Michiari, qui, huit ans auparavant, avait juré de faire un grand massacre des barbares, dût-il les chercher dans leur pays. Il choisit quelques amis sûrs, monte avec eux sur une barque et va droit à l'ennemi qui le prend pour un héros de paix. A travers toute la flotte, nos audacieux cinglent jusqu'au vaisseau amiral, l'accostent, sautent dessus, le mettent en feu. L'incendie se répand, et la flotte se disperse pour ne pas périr tout entière. Sur le navire en flammes, les Japonais font un grand carnage, coupent les têtes des chefs pour les emporter, renversent l'amiral et le chargent de chaînes, puis ils se frayent un chemin à travers les vaisseaux en désordre et reviennent au rivage.

Le gros de la flotte rejoignit bientôt l'avant-garde : les Mongols envahirent Kiushû et battirent plusieurs fois les troupes japonaises. Ce fut alors dans tout l'archipel une véritable terreur. Tandis que Tokimune rassemblait à la hâte des forces nouvelles et les dirigeait sur Kiushû, le jeune empereur s'adressait à tous les dieux dans une lettre solennelle que l'empereur retiré Kameyama porta lui-même dans le temple d'Ise. Alors suivant l'expression d'un historien japonais, « de la salle fermée, de la Grotte des Immortels (c'est-à-dire des palais des vieux empereurs) et d'autres lieux on ordonna des prières. L'on offrit d'abord des sacrifices à Ise, Iwashimizu, Kamo, Kasuga, Hirano, Atsuta, puis devant 3,750 autels, et [tout le peuple] se remit de son sort à la prière. »

Persuadés que leurs dieux les secourraient, les

Japonais se battirent en désespérés. Il y eut là des luttes héroïques. D'une part c'étaient les chevaliers japonais avec leurs casques étranges, leurs armures de cuir recouvertes de lamelles métalliques ou de bandes laquées; les fantassins avec leurs arcs énormes et dans le dos la poche gonflée qui les protégeait des flèches. D'autre part, c'étaient les Mongols comme accroupis sur les petits chevaux de la steppe, avec leurs bottes en bois au talon crochu pris dans l'étrier très haut. Les uns portaient des casques persans, les autres des chapeaux de cuir bouilli ou des bonnets de fourrure avec l'aigrette en plume; ils étaient vêtus de casaques en peau sur laquelle étaient rapportées des pièces de cuir bouilli. Chaque cavalier avait deux arcs, beaucoup plus courts que ceux des Japonais, trois carquois, le sabre très convexe, une marmite, un porte-manteau qui servait à traverser les cours d'eaux. Il y avait aussi des Coréens, des Chinois aux costumes somptueux, aux armures étranges qui frappaient des tambours et agitaient des bannières.

Une bataille décisive fut livrée à Takashima, une île du Hizen. Les Japonais la gagnèrent et les Mongols se rembarquèrent pour rallier leur arrière-garde: trente mille hommes seulement demeurèrent à Kiushû. Mais la protection des dieux se manifesta encore: un typhon détruisit la flotte chinoise, livrant aux Japonais la garnison mongole de Kiushû, qu'ils massacrèrent. Partout dans l'archipel éclatèrent des actions de grâce en l'honneur des dieux et des butsu. Oui, les îles du Japon étaient les îles sacrées qu'Amaterasu saurait garder de la souillure de

l'étranger; oui, le mikado était le représentant de la déesse et des génies protecteurs de l'archipel (1281).



Pour une étude comparée de l'histoire du Japon et de l'histoire universelle, l'attaque de Kubilai Khan présente un grand intérêt. En effet, les invasions mongoles, celle de Gengis Khan et celle de Tamerlan, qui fut moins importante, marquent la dernière crise suscitée par les barbares dans l'évolution de la civilisation asiatico-européenne. Presque tous les peuples, qu'avaient refoulés dans le Nord les premières nations civilisées, avaient péri ou devenus à leur tour conquérants s'étaient fondus avec ces nations. Les Khans mongols réunirent les dernières hordes restées sauvages et les jetèrent sur les pays civilisés; une partie de ces hordes se mêla aux populations un moment soumises, une autre disparut; les derniers nomades ne furent plus assez forts pour mettre la civilisation en péril.

Les invasions mongoles produisirent un triple résultat; elles arrêtaient une dernière fois, mais pour un temps très court, le développement des grandes nations de l'Europe et de l'Asie; elles apportèrent de nouveaux éléments ethniques à la composition de plusieurs de ces nations; elles servirent à mêler les civilisations de l'Europe et de l'Asie que l'absence presque complète de communications maritimes tendait à séparer. Si le Japon souffrit peu

des attaques mongoles et si elles ne changèrent pas sa composition ethnique, au quatorzième et au quinzième siècle les relations reprises avec la Chine lui firent connaître la civilisation asiatico-européenne répandue par les Mongols.

CHAPITRE II

LA PREMIÈRE RESTAURATION IMPÉRIALE LA CHUTE DES HÔJÔ. — GO DAIGO. — LE GRAND SCHISME.

I

L'explosion de sentiments religieux et patriotiques que suscita l'invasion mongole rendit au mikado presque oublié son prestige et sa popularité : conscients de leurs droits et de leurs devoirs, les princes de la maison impériale et les kuge résolurent de secouer le joug du bakufu. La gloire de Tokimune, les regrets suscités par sa mort prématurée, le bon gouvernement, la fermeté de son fils Sadatoki, shikken de 1285 à 1301 († 1301), semblèrent d'abord écarter le péril qui menaçait les Hôjô, mais la faiblesse des shikken Mototoki (1302-12) et Hirotoki (1313-16), régents pour Takatoki, la haine que suscitait la tyrannie impersonnelle du bukufu préparèrent la catastrophe. Et le pouvoir échut alors au jeune shikken Takatoki, un débauché, un fou, qui s'entourait de courtisanes et d'histrions, gaspillait le trésor en fêtes ridicules et

donnait des tournois où se battaient des milliers de chiens. La paix intérieure, la richesse avaient transformé en esthètes voluptueux ces nobles de Kamakura qui semblaient autrefois des sauvages : comme les femmes, ils se peignaient les sourcils et se laquaient les dents en noir, comme elles aussi vêtus de robes éclatantes et se plaisant à soigner leur coiffure ; dans une société dont les dames étaient exclues, où quelques courtisanes, bien différentes des shirabiôshi d'autrefois, étaient seules admises, les mœurs contre nature devenaient communes. Le jeune shikken en donnait le triste exemple, se ruinant pour ses mignons, abandonnant le pouvoir à son favori Nagasaki Takasuke, qui dilapidait les finances, se brouillant pour leur plaire avec les chefs du bakufu et les plus fidèles alliés de sa famille.

Tout différent était le caractère de l'empereur Go Daigo (1319-1338) qui appartenait à la branche légitime demeurée hostile aux Hôjô. C'était un homme de trente et un ans, opiniâtre et dissimulé, trop enclin à se régler sur l'avis de ses favoris, mais capable de poursuivre un grand dessein et de supporter noblement les rigueurs de la fortune ; adonné aux études historiques, il trouvait dans les récits des temps passés la preuve de son bon droit et de l'usurpation de ses ennemis.

En 1322, les intrigues de la cour suscitèrent une première révolte dans les provinces voisines de Kiôto : le bakufu la réprima. Une conspiration de 1324 conduisit plusieurs kuge au supplice. En 1331 le mikado s'enfuit de Kiôto, il appela ses partisans

aux armes. Les Hôjô agirent avec vigueur : Go Daigo fut déposé, poursuivi, fait prisonnier, exilé à l'île d'Okî (dans la mer du Japon) (1332-33). Kôgon Tennô (1332-33) le remplaça sur le trône.

De jolies légendes ont rendu la captivité de Go Daigo populaire. C'est d'abord le dévouement de Kojima Takanori. Il craint que l'empereur abandonné ne tombe dans le désespoir ; la surveillance des Hôjô est si jalouse que personne n'approche leur prisonnier. Kojima suit pendant quelques jours le convoi impérial, puis réussit à le devancer dans le jardin d'une auberge. Il enlève l'écorce d'un cerisier, grave sur le bois ces deux vers : « O ciel, ne laisse pas périr Kôsen, puisque Hanrei vit encore. » Ken Tsien (*Kôsen*), prince de Yueh (496-74) et son ministre Fan Li (*Hanrei*) sont le Richard et le Blondel de la Chine. Le lendemain matin, les soldats découvrent l'inscription, ne peuvent la lire, demandent au mikado de la leur expliquer. Go Daigo se rend à leur désir. Comprenant que ses amis lui restent fidèles, il jure de leur rester aussi fidèle, de défier avec eux la mauvaise fortune.

Voici une légende plus touchante encore. Go Daigo est dans l'île d'Okî. La belle Hinako, l'Antigone de l'empereur exilé, tombe un soir épuisée de fatigue et de faim. Des paysans lui donnent des noisettes : elle en mord une, puis s'évanouit. Les noisettes de la forêt portent encore la marque des dents de la princesse.



Cependant l'exil de l'empereur n'avait pas découragé ses partisans. Le prince impérial Moriyoshi (ou Morinaga) fit campagne dans le Yoshino en 1332 et 1333; vaincu par les troupes du bakufu, il se réfugia dans le monastère de Kôyasan, d'où il ne cessait d'encourager ses partisans.

Dans le district de Kongôsan (province de Kawa-chi) combattait Kusunoki Masashige, un pauvre gentilhomme campagnard, qui devint l'un des grands guerriers et des héros populaires du Japon. Tour à tour vainqueur et vaincu dans une lutte d'embuscades, il finit par remporter un succès décisif à Tennôji près d'Ôsaka; mais la grande armée du bakufu le refoula dans le Kongôsan et mit le siège devant le shiro de Chihaya que Masashige défendit victorieusement (1333).

Prévenu en secret, Go Daigo s'enfuit de l'île d'Okî déguisé en femme : un pêcheur le portait sur ses épaules. Son évasion fut bientôt connue, l'on envoya des barques à sa poursuite; les marins le cachèrent sous un tas de seiches, un poisson tenu depuis lors pour sacré. Le mikado aborda dans le port de Nawa, en Hôki.

Voici comment lui-même a raconté cet épisode :

Pendant quatre jours l'empereur fut ballotté sur la mer. Le soir du vingt-septième jour le vent d'ouest se mit à souffler avec force dans la baie de Kizuki (province d'Izumo) et, tout en se demandant avec angoisse ce qui arriverait, il s'abandonna au vent. La

nuît tombée, la mer se calma et, quand on regarda au lever du jour, on aperçut la côte du Hôki. Le pilote dit que ses forces étaient épuisées : cependant on put atteindre un endroit nommé Owosaka (le même que Nawa). La côte était rocheuse et sauvage, à peine apercevait-on ici et là un bateau de pêcheur. Le chef de l'endroit se trouvait à Miako, il n'était personne que l'on pût interroger. Deux suivants descendirent pour aller chercher des gens, le pilote s'était enfui : l'empereur se trouvait seul, comme enterré sous un toit de paille. Ce qu'il sentait au fond du cœur aucun mot ne pourrait l'exprimer. Remettant en ordre les vêtements impériaux, il attendit : assurément ses ennemis ne tarderaient pas à venir. Mais un homme seul s'approcha du bateau ; à plusieurs reprises il versa des larmes, montrant son étonnement de ce qui était arrivé, puis il alla chercher Tadaaki pour lui tout apprendre. Comment rendre la joie alors ressentie?... Encore aujourd'hui l'empereur ne peut y penser sans que son cœur batte comme alors : sans doute il n'avait jamais douté de ses fidèles et cependant rien ne peut se comparer à la joie qu'il éprouva en les retrouvant à l'heure voulue (1).

*
* *

Le retour de Go Daigo lui valut l'appui de quelques clans puissants comme les Akamatsu et les Nitta, issus des Minamoto, dont le chef Yoshida se signala bientôt par son courage, ses talents de général et son dévouement.

Des négociations secrètes furent entamées avec les Ashikaga, un autre clan issu des Minamoto :

(1) La traduction de Pfizmaier contient quelques erreurs.

leur daimô Takauji était d'un caractère souple et dissimulé; il ne s'intéressait ni au shikken qu'il servait, ni au mikado avec lequel il cherchait à s'entendre; sur la ruine de l'un et de l'autre il espérait fonder la fortune de sa maison. Les promesses de Go Daigo le conquièrent; abandonnant brusquement le parti du bakufu, il incendia le Rokuhara et livra Kiôto à l'empereur.

Cependant, sous les ordres de leur prince Yoshisada, les Nitta et leurs alliés (au nombre de vingt mille, dit-on) marchaient contre Kamakura. Du côté de la terre, la place était imprenable; mais on pouvait tourner les défenses en suivant la plage découverte pendant la marée basse. Des barques montées par des archers défendaient ce passage. Après un premier assaut inutile, Yoshisada gravit le cap d'Inamurasaki, dont les blanches falaises, en partie boisées, s'élèvent à pic au-dessus du Sagamiwan et jetant son sabre dans les flots : « A Kompira, s'écria-t-il, au dieu de la mer de protéger le divin mikado. » Le lendemain matin, le reflux emportait au loin les barques armées et découvrait sur la plage un espace assez grand pour que l'armée y passât tout entière.

Les Nitta s'élancent dans les rues en poussant des cris, ils incendient la ville; Takatoki meurt en brave, tous les Hôjô sont exterminés. Ceux de leurs partisans qui échappent aux ennemis se donnent eux-mêmes la mort pour ne pas survivre à la défaite. Parmi les nobles du shikken se trouve Andô, l'oncle de la femme de Nitta. Andô veut faire harakiri quand arrive un messenger de sa nièce; elle lui pro-

met la vie sauve. Andô s'écrie : « Honte à ma nièce qui me conseille de me déshonorer, honte à Nitta qui lui permet de me le conseiller. » Il roule la lettre autour de son poignard, puis se plonge l'un et l'autre dans le ventre.

Ainsi finit la maison de Hôjô, qui avait gouverné le Japon pendant plus d'un siècle (21 mai 1333).

II

Rentré en maître à Kiôto après la déposition de Kôgon Tennô (1332-33), Go Daigo prétendait rétablir le régime absolu. Il fonda une cour suprême de justice (*ketsudan-cho*), publia le code *Kemmu-shiki-moku*, fit à l'exemple des Mongols des émissions de papier-monnaie et frappa quelques *sen*, dits *ken kon tsù hô*, qui ne semblent pas avoir été mis en circulation. Mais les préjugés et les mœurs du Gosho ne se prêtaient pas à la fondation d'un gouvernement durable. L'argent passait à construire des palais et des jardins. Les *mémoires* de l'époque, entre autres *l'Omoi-no-mama no-nikki* (*le journal conforme aux désirs*) du régent (*sesshô*) Fujiwara Yoshimoto († 1388) nous montrent l'empereur et la cour occupés à rétablir l'ancienne étiquette, à régler les cérémonies du grand et du petit salut, à marquer la place de chaque fonctionnaire dans les réceptions officielles, à fixer la couleur des vêtements, la manière dont le vin devait être versé, dont il convenait de boire et de

manger. Il est parlé de groupes de femmes en grande toilette semblant des pétales de fleurs dispersées ; de danses où les princes s'efforçaient d'égaliser les héros des romans classiques, de pèlerinages aux bosquets où s'épanouissaient les fleurs, où chantaient les oiseaux.

Rien ne montre mieux le caractère de cette cour que la réflexion suivante :

Quand l'époque vint où les feuilles changent de couleur, il semblait qu'on eût mêlé de l'or aux arbres de la montagne des dieux, aux pins et aux cerisiers : c'était merveilleux. A voir les voitures, les chevaux alignés dans le Tadasu-no-mori, l'on eût dit des choses peintes sur un tableau.

Oui, cette souveraineté, cette cour rétablie avec tant d'enthousiasme semblait non une chose réelle mais une chose peinte sur un tableau, l'un de ces tableaux de Tosa où les personnages ont les poses de poupées et les couleurs de miniature.



La discorde éclata bientôt entre les vainqueurs. Tous étaient mécontents, et les descendants des seigneurs dépouillés en 1222, qui espéraient recouvrer des fiefs perdus depuis plus d'un siècle, mais qui ne purent obtenir satisfaction de la *Cour de révision* bientôt dissoute, et les chefs du parti de la cour qui ne s'estimèrent pas suffisamment récompensés, Masashige avec les provinces de Kawachi, Settsu et Izumi ; les Nitta avec l'Echigo, Tsuruga

dans l'Echizen, le Harima et le Kôzuke ; les Nawa avec le Hôki et l'Inaba ; les Akamatsu avec le Sayono-Shô, dans la province de Harima. Quant aux Ashikaga, pourvus du Musashi, du Hitachi, du Shimôsa et du Tôtômi, qui les rendaient maîtres du Kantô, ils prétendaient, comme Minamoto, avoir des droits au shôgunat.

Le prince Moriyoshi réclamait le rang d'héritier (*kôtaishi*) ; la belle favorite Renshi, dite la Sammi-no-Tsubone, une Fujiwara, empêcha Go-Daigo d'accéder à cette demande, elle voulait le trône pour l'un de ses enfants. Moriyoshi prétendit alors se faire donner le shôgunat. Ashikaga Takauji s'y opposa. La guerre éclata entre le prince et les Ashikaga ; ceux-ci furent vaincus et Moriyoshi devint shôgun, mais il fixa sa résidence à Kiôto ; les Ashikaga s'étaient emparés de Kamakura qu'ils gouvernaient au nom du prince Nariyoshi. La hauteur, les mœurs désordonnées de Moriyoshi rendirent à la favorite devenue junkô et à Takauji tout leur crédit auprès de Go Daigo qui déclara son fils *chôteki*, s'entend rebelle et excommunié. Trahi par ses partisans, Moriyoshi fut arrêté, bientôt les Ashikaga l'emmenèrent à Kamakura et le jetèrent dans un cachot, où ils le firent assassiner (1334-45). Pour avoir perdu leur ennemi, ils n'obtinrent pas le shôgunat, que l'empereur donna au jeune prince Nariyoshi (Narinaga), un fils de la Junkô. Takauji résolut alors de prendre ce qu'on lui refusait ; il venait de mettre fin à une dernière rébellion des Hôjô, sa victoire le rendait maître absolu du Kantô, il se proclama shôgun.

Mais le clan Nitta descendait aussi des Minamoto ; ne pouvant supporter de se voir relégué au second rang, il prit les armes contre Kamakura. Ce fut une guerre de famille ; d'une même origine, les deux clans portaient presque la même bannière : les Nitta, deux barres ; les Ashikaga, trois ; cette fois l'empereur se prononça contre Takauji et le proclama un rebelle. Takauji ne tint pas compte du décret. Il marcha contre les impériaux. Encore une fois, le Kantô vainquit le Kansei. Go Daigo s'enfuit de Kiôto en emportant les insignes impériaux. Ashikaga mit sur le trône un nouvel empereur (1335).

III

Alors commença le grand schisme du Japon qui dura cinquante-six ans, jusqu'en 1392. Il y avait deux dynasties : à Kiôto, celle du Nord (*Hokuchô*) qui donna six empereurs ; Kômiô (1336-1348), Shukô (1349-51), Go Kôgon (1352-71), Go Enniû (1372-82), Go Komatsu (1383-1412) ; à Yoshino, celle du Midi (*Nanchô*) qui donna quatre empereurs ; Go Daigo mort en 1338, Go Mura Kami (1339-67), Chôkei (1368-83), Go Kameyama (1384-1392).

La première partie de cette lutte porte le nom de *guerre de Miidera*, parce que les bonzes de ce monastère soutenaient Go Daigo.

D'abord le Sud eut l'avantage, les Nitta et les Kusunoki s'emparèrent de Kiôto et Takauji dut s'en-

fuir dans l'île de Kiushû. Mais les troupes impériales demeurèrent dans l'inaction : leur chef Yoshisada aurait tout oublié dans l'amour de sa jeune femme ; elle avait rempli une charge de cour avec le titre de kôtô-no-naishi et Yoshida l'aurait aperçue un soir qu'il montait la garde. C'est seulement après la victoire que le mikado lui permit de l'épouser. Les Ashikaga profitèrent de ce répit pour se refaire une armée. Takauji, envoyant son frère Tadayoshi par la route de terre, se dirigea directement avec la flotte sur le Hiôgo.

Masashige conseillait de ne pas affronter l'ennemi avec des troupes affaiblies par des défections. Contraint de le faire, il renvoya son jeune fils Matsura dans le Kongôsan en le chargeant de conduire un jour le clan au combat, en lui faisant jurer de sacrifier sa vie pour la cause impériale. Poètes, romanciers et peintres se sont plu à embellir la scène ; prêtant au descendant d'humbles gôshi une longue série d'ancêtres et une origine impériale, ils nous le montrent déroulant son tableau généalogique et disant avec un orgueil qui nous rappelle celui du vieux Sylva toute l'histoire de la famille, héros par héros.

Quelques jours après la bataille se livra sur les bords du Minatogawa. Masashige arrêta les troupes de Tadayoshi venu par terre tandis que les Nitta s'opposaient au débarquement de Takauji ; mais celui-ci, trompant Yoshisada, réussit à jeter l'ancre près de l'endroit où se trouve aujourd'hui le port de Kôbe. Les Nitta surpris durent reculer et Masashige fut cerné par les deux armées réunies des

Ashikaga. Quand les Kusunoki ne furent plus que soixante-treize, Masashige les réunit pour faire harakiri. Takauji leur offrit de battre en retraite avec tous les honneurs de la guerre, mais Masashige, déjà percé de onze blessures, répondit que son honneur lui commandait de mourir : il s'ouvrit le ventre et ses compagnons se tuèrent sur son cadavre. Takauji offrit au clan de Kusunoki la tête du héros pour qu'on lui rendit les honneurs funèbres (1336).

Dans l'ère du *Meiji* l'on a construit un temple en l'honneur de Masashige sur les bords du Minato; sa statue équestre s'élève à Tokio dans le parc de Hibiya.

*
* *

A la nouvelle du désastre, Go Daigo se réfugia dans le monastère du Hieizan, et Takauji fit son entrée à Kiôto; il établit sa résidence dans le quartier de Muromachi, qui devint le *Roku'hara* de la nouvelle dynastie (1337). Quelques mois après, Takauji traita directement avec Go Daigo : abandonnant ses partisans, l'empereur du Sud rentra dans Kiôto pour y régner sous la protection des Ashikaga, qui promettaient d'abandonner la dynastie du Nord. La discorde se mit bientôt entre les nouveaux alliés, Takauji voulut arracher une abdication à Go Daigo, qui s'enfuit à Yoshino et recommença la guerre. Préoccupés surtout de tenir en échec les Ashikaga, leurs parents et leurs rivaux, les Nitta se rallièrent à la cause du prince qui les avait abandonnés, mais, après des alternatives de succès et de revers,

Yoshisada fut irréparablement vaincu, il se fit tuer à l'âge de trente-huit ans. La tête du grand mort fut exposée à Kiôto; sa femme, qui s'y tenait cachée, l'aperçut tout à coup; elle se jeta le visage contre terre en pleurant, puis, rasant ses cheveux, elle entra dans un couvent (1338.)

Quelques mois après, Go Daigo expirait en disant : « Que mon corps soit enseveli à Yoshino ! mon âme ne s'en tournera pas moins vers le Nord, pour regarder mon palais de Kiôto. »

Le prince Muneyoshi (Munenaga), fils de Go Daigo, raconte dans ses Mémoires comment il apprit la mort de son père :

Le seizième jour du huitième mois de la cinquième année de l'ère Engen, le bruit vint jusqu'à nous que l'empereur était mort, mais nous restâmes plusieurs jours sans vouloir y croire. Cependant la nouvelle nous parvenait de tous côtés et toujours au milieu des mêmes lamentations... A l'entendre nous avions l'impression d'un rêve... Dans la dernière partie du *long mois* (septembre) le ciel était plus couvert encore que d'habitude, la pluie tombait sans interruption... et la triste nouvelle nous arrivait toujours sans interruption comme la pluie d'automne.

Cette nouvelle marquait en effet la fin de la restauration impériale : malgré ses défauts, Go Daigo avait un grand cœur; seul son prestige pouvait donner aux loyalistes la foi qui longtemps les avait conduits à la victoire.

IV

La disparition de Go Daigo n'amena point la fin des hostilités, mais elle en changea le caractère. Dès lors on ne vit plus se combattre les défenseurs de deux systèmes politiques, les partisans du régime militaire et ceux de la monarchie absolue; la lutte fut entre les Ashikaga et les clans féodaux qui se refusaient à subir leur suprématie; la rivalité des deux dynasties servait seulement de prétexte aux seigneurs désireux d'agrandir leurs domaines à la faveur des guerres civiles; aussi ne craignaient-ils pas de changer de parti: l'on vit des Kusunoki passer au Nord, les Ashikaga déposer leur empereur en faveur du Sud, ou quelques Ashikaga servir le Sud contre les chefs de leur clan restés fidèles au Nord.

Pour mettre un peu d'ordre dans cette histoire compliquée, qui veut être brièvement résumée, il faut y distinguer plusieurs périodes.

Dans la première (1339-48), les sudistes ou légitimistes (*miyagata*) furent presque écrasés par les *shōgunata*, les nordistes ou partisans du shōgun. Un nom domine cette période, celui de Masatsura, digne fils de Masashige. Deux fois voué à une mort prématurée par sa santé débile et par le serment qu'il a fait à son père, serment renouvelé à sa mère devant la tête du héros, Masatsura n'a qu'un but :

accomplir de grands exploits avant de tomber en brave. Il s'empare de Kiôto par surprise, mais doit bientôt l'abandonner et voit ses troupes succomber sous le nombre à la bataille de Shijô-Nawate; percé de flèches, il ordonne à son frère Masatoki de le tuer en même temps que lui-même le tuera (1348).

Dans la seconde période (1349-67) les dissensions des shôgunaux manquèrent d'amener leur perte. Le clan de Kô, sous son chef Moronao, tenta de supplanter les Ashikaga dans la direction du parti tandis que le shôgun Takauji, établi à Kiôto, et son frère Tadayoshi, établi à Kamakura, se faisaient la guerre. Les Kô périrent dans cette lutte. Tadayoshi se rallia plusieurs fois à la cour du Sud, Takauji et son fils Yoshinori (ou Yoshiakira) devenu shôgun l'imitèrent. Mais après la défaite complète de Tadayoshi, qui fut fait prisonnier en 1351 et empoisonné en 1352, les shôgunaux retournèrent à l'allégeance du Nord, la guerre recommença entre les deux dynasties, Kiôto fut tour à tour occupé par l'une et l'autre. En 1358, les chefs des Nitta, attirés par un traître dans une embuscade près de Kamakura, durent se donner la mort; dès lors les fils de Masashige restèrent seuls à soutenir la cause impériale, aussi les Ashikaga finirent-ils par l'emporter et depuis 1362 leur victoire complète ne parut plus douteuse.

Dans la troisième période (1368-92), la cour du Sud prolongea vainement sa résistance; même

Masanori, l'un des fils de Masashige, l'abandonna pendant onze ans. Hosokawa Yoriyuki, régent pour le jeune shôgun Yoshimitsu, puis celui-ci depuis 1380, réussirent à exterminer les Kusunoki et les derniers Nitta (1396) et à réduire les clans rebelles du parti shôgunal.

Enfin Yoshimitsu put assurer le triomphe du Nord et rendre la paix au Japon épuisé. Go Kameyama Tennô (1368-1391) céda en 1392 les insignes impériaux au mikado de Kiôto Go-Komatsu (1383-1412). Un traité rétablit le pacte de famille qui donnait alternativement le trône à chacune des deux branches de la famille impériale. Ce traité ne fut pas respecté : les Ashikaga redoutaient la postérité des deux grands mikado, Toba et Go Daigo.

De cette première tentative de restauration, rien ne resta donc que les ruines accumulées par soixante-dix ans de guerre civile. Mais les événements du quatorzième siècle laissèrent un ineffaçable souvenir; tandis qu'ils rappelaient aux lettrés les droits du mikado, le peuple opprimé commença de regarder le souverain opprimé de Kiôto comme le maître légitime qui pourrait le délivrer.

V

Deux ouvrages font bien comprendre l'esprit particulier de cette époque.

Le *Jinkôshôtôki* (1339-45) de Kitabatake Chikafusa (né en 1293, mort entre 1351 et 1359) est l'*his-*

toire de la véritable succession des divins monarques : composé pour défendre les droits de la cour du Sud, il exalte la maison mikadonale.

Le grand Yamato, écrit Chikafusa, est une contrée divine. Notre pays est le seul dont les fondations aient été posées par le grand ancêtre ; le seul que la déesse du soleil ait donné à la longue lignée de ses descendants. Aucun autre pays ne connaît rien de pareil et c'est pourquoi ce pays est appelé divin. Notre pays est aussi le seul où depuis la séparation du ciel et de la terre jusqu'à ce jour la succession au trône se soit maintenue dans une seule famille. Alors même que l'empire passait à une branche latérale, c'était conformément aux justes principes. Et nous avons là une preuve que l'auguste serment des dieux se renouvelle toujours d'une manière qui distingue le Japon des autres pays...

... Pour quiconque est né sur le sol impérial, c'est un devoir de consacrer au souverain son dévouement et sa loyauté, de lui sacrifier même sa vie. Il ne doit pas s'imaginer qu'en se sacrifiant ainsi il mériterait des louanges particulières.

Chikafusa compléta le *Jinkôshôtôki*, l'histoire de la maison impériale, par le *Gengenshû*, qui est un exposé du shintô : l'invasion des Mongols et la tentative de Go Daigo avaient remis en faveur la religion nationale, sans susciter pourtant aucune hostilité contre le bouddhisme, comme ce fut le cas au dix-neuvième siècle.

*
* *

Le *Taiheiki* ou *récit de la grande paix* (dont l'édition la plus complète porte le titre de *Taiheiki Sô-*

moku) est l'histoire du règne de Go Daigo faite par un écrivain contemporain, probablement le moine Kojima (ou Shôtô) mort en 1374. Comme le *Jin-kôshôtôki*, cette œuvre s'inspire du plus sincère loyalisme, mais, tandis que Chikafusa nous révèle les idées des réformateurs, Kojima nous montre leurs passions, il nous décrit leur vie, leurs fêtes, leurs combats.

Le récit suivant est tenu pour un modèle du genre.

Kaitô (un chef des shôgunaux) s'aperçoit que les ennemis (des moines du Iieizan, fidèles à l'empereur du Sud) sont en petit nombre. Aussitôt de crier : « Sus à eux, mes braves ! Dispersons-les avant qu'ils ne rallient leur arrière-garde. » Il dit et tire son sabre, long de trois pieds et six pouces ; puis, levant son bras gauche armé du brassard pour se protéger des flèches, il se rue au milieu des ennemis. Il en fait tomber trois, puis il se retire sur les bords du lac Biwa pour attendre ses hommes. Kaijitsu, un moine d'Okamoto, le voit de loin ; il accourt, il renverse le bouclier planté devant Kaitô et, bondissant, il l'attaque en faisant tourner comme une roue de moulin une hache de deux pieds huit pouces. Kaitô reçoit le coup sur le bras gauche, tandis que de la main droite il porte un coup à son ennemi sur le haut du casque dans l'espoir de le fendre par le milieu ; mais son sabre glisse sur l'épaulière et ne fait aucun mal. Il porte un second coup, l'effort est trop grand, il brise son étrier gauche et manque de tomber de cheval. Tandis que Kaitô cherche à se remettre en selle, Kaijitsu lance le manche de sa hache de telle sorte que deux ou trois fois la pointe pénètre sous le casque de Kaitô et que celui-ci, la gorge percée, roule par terre, la tête en avant. Kaijitsu met le pied sur la courroie qui attache l'armure de Kaitô, et, le saisissant par les cheveux, tire la

tête à lui, la tranche d'un coup de sabre et la plante au bout de sa pique en criant : « Voilà qui commence bien ! J'ai tué un général de la faction militaire ! » — Alors un gamin de quinze à seize ans s'élance hors de la foule des spectateurs : ses cheveux sont encore noués à la mode chinoise, il porte un corselet couleur de grain, des pantalons relevés sur les côtés ; tirant un petit sabre à la garde d'or, il en frappe deux ou trois fois le casque du moine. Furieux, celui-ci se retourne, mais il voit un enfant aux sourcils peints, aux dents laquées de noir : le tuer serait un péché pour un prêtre. Aussi s'écarte-t-il à droite, à gauche, parant les coups sans les rendre ; avec le manche de sa hache, il cherche à faire sauter l'épée de l'enfant, après il le saisira dans ses bras, mais des gens du Hieizan arrivent par un étroit sentier qui traverse des champs de riz ; l'un d'eux tire une flèche qui transperce le cœur du jeune homme et le couche mort sur la place. On cherche le nom du mort : c'est Karawakamaru, le fils aîné de Kaitô. Comme son père lui avait défendu de se battre, il s'était mêlé à la foule pour voir. Bien qu'un enfant, il avait le cœur d'un soldat ; il voulut venger son père mort et tomba sur le même champ de bataille. Hélas ! disons-nous ; mais du moins sa mémoire ne périra pas.

Les hommes de Kaitô comprennent qu'après avoir vu périr leur chef et son fils, après leur avoir vu trancher la tête, ils ont le devoir de se faire tous tuer. Trente-six d'entre eux, botte à botte, se ruent sur l'ennemi, pour mourir en combattant sur le corps de leur maître. Et Kaijitsu de rire tout haut : « En voilà des soldats ! Ils ne cherchent même plus à couper les têtes des ennemis, ils se battent seulement pour reprendre la tête des leurs. Sûrement le parti militaire est près de sa fin. Vous voulez cette tête, prenez-la. » Il leur jette alors la tête de Kaitô, puis avec de grands coups dans le style Okamoto il fait place nette autour de lui.

Le ton de ces deux ouvrages nous explique pourquoi cette époque de guerres civiles est restée sacrée dans l'esprit des Japonais : n'est-ce pas l'époque par excellence de cet héroïsme militaire qui est pour eux la plus grande vertu ? La première tentative de restauration impériale ne présageait-elle pas la fin de la féodalité, l'établissement d'un gouvernement qui devait produire et l'unité et la grandeur de la patrie (1) ?

*
* *

De même que le grand schisme d'Occident, la guerre de Cent ans où les Plantagenets usurpèrent la dignité de roi de France, la guerre des deux Roses, les luttes des empereurs et des antiempereurs en Allemagne, la rivalité des deux dynasties japonaises marque une époque de transition : dès lors les titres les plus sacrés ne s'imposent plus au respect comme dans la première période du moyen âge, mais les rebelles les plus audacieux n'osent pas encore contester la valeur de ces titres ; pour justifier leur rébellion, ils opposent au possesseur légitime de la couronne ou de la tiare un faux pape, un faux empereur, un faux roi qu'eux-mêmes ont choisi.

(1) Cf. la traduction anglaise des passages cités dans la *Littérature* de ASTON.

QUATRIÈME ÉPOQUE

RÉTABLISSEMENT ET NOUVELLE CHUTE

DU GOUVERNEMENT MILITAIRE

LA TRANSITION DU MOYEN ÂGE A LA RENAISSANCE

Comme les Valois en France, les Plantagenets en Angleterre, les Habsbourg en Allemagne, les rois de Castille et d'Aragon, les Ottomans, les souverains de Delhi et de Vijayanagar, les Ashikaga font un suprême effort pour soumettre la féodalité, ils semblent y réussir un moment, mais la tâche est au-dessus de leurs forces et le pays retombe dans l'anarchie.

Cependant au Japon comme dans les principaux États de l'Asie et de l'Europe, le quinzième siècle forme une époque particulière : tandis que les institutions politiques sont encore celles du moyen âge, déjà les arts et les lettres appartiennent à la Renaissance et l'anarchie que produit la décadence des anciennes formations sociales permet la constitution d'une société nouvelle qui apparaîtra dans la seconde moitié du seizième siècle et s'établira solidement au dix-septième. C'est pourquoi l'on pourrait donner à

cette époque le nom de *Première Renaissance* (1).

Nous étudierons successivement les événements politiques, l'État et la société, la littérature, les arts, les mœurs de la cour et du peuple à Kiôto redevenu la capitale.

(1) Outre les histoires et les ouvrages cités pour les *Époques* précédentes, cf. pour le chap. I, MURDOCH AND YAMAGATA, *History of Japan* (Introduction). *Manners and customs of the Japanese*, dans *Russo Japanese War*. Dans *T. A. S. J.* les articles déjà cités sur les armures, les sabres, la médecine, etc. Pour la Chine, outre les histoires déjà citées : *Histoire des Ming* par l'empereur K'ÏEN LUNG, trad. franç. de l'abbé DELAMARRE, dans les *Mémoires concernant l'histoire, les sciences des Chinois* par les missionnaires de Pékin (dix-huitième siècle), et les traductions suivantes : BAZIN, *Théâtre chinois sous les Mongols, la Joueuse de Luth*; GUILLARD D'ARCY, *la Femme accomplie*; RÉMUSAT, STAN. JULIEN, *Les Deux Cousines*; ST. JULIEN, *Le Pavillon d'Occident*; Marquis D'HERVEY DE SAINT-DENIS, *Encyclopédie de MA TWAN LIN* (partie relative aux peuples étrangers). — Chap. II.; ASTON, *Japanese Literature*. Trad. all. de PFIZMAIER : *Reise zu dem Berge Fuzi, Werke aus den Zeiten der Zweitheilung Japans, die Oertlichkeiten von Omi und Mino*, etc.; CHAMBERLAIN, *Classical poetry of the Japanese* (danses de Nô); A. BÉNAZET, *Le Théâtre au Japon*. Pour la Chine les traductions déjà citées au chap. I. — Chap. III. ANDERSON : *Pictorial Arts of Japan et Catalogue*. Les ouvrages et articles de GONSE, BING, LAFCADIO HEARN (voir la Bibliographie générale, surtout pour les ouvrages illustrés publiés au Japon). (*T. A. S. J.*) J. CONDER, *Landscape gardening* (xiv, 2) et *Flower Arrangements* (xvii, 2); C. MAC. CAULEY, *Japanese Landscape* (xxiii); R. H. BRUNTON, *Constructive Art in Japan* (II et III, 2). J. S. QUIN, *Lacquer Industry* (ix, 1); O. KORSCHOLT AND H. YOSHIDA, *The chemistry of Japanese Lacquer* (xii, 3). OUEDA TOKOUNOSOUKE et E. DESHAYES, *Céramique*. — Chap. IV, mêmes sources que chap. I, *Guides* de sir E. SATOW et B. H. CHAMBERLAIN; H. GRIBBLE, *The preparation of Japan Tea* (xii, 1); J. M. DIXON, *Japanese Etiquette* (xiii, 1) et tout ce qui est dit des *chanoyu* dans les histoires de l'art et de la céramique et les revues d'art, notamment celle de Bing.

CHAPITRE PREMIER

L'ÉPOQUE DES ASHIKAGA

A. — LE JAPON

I

Depuis trois siècles déjà le Japon cherchait à sortir de l'anarchie féodale, à s'unifier, à constituer un régime durable. Pour y réussir, tantôt il rétablissait le gouvernement absolu de l'empereur, tantôt il confiait le pouvoir à la classe militaire, issue de la féodalité. Après un siècle de bon gouvernement, les shôgun de Kamakura et les shikken Hôjô s'étaient montrés impuissants à contenir les clans révoltés : c'est vers Go Daigo Tennô et l'empire absolu que s'était tourné le Japon. Go Daigo avait échoué, le bakufu fut alors restauré et, comme les Ashikaga étaient des Minamoto bien qu'ils ne descendissent pas de Yoritomo, l'on trouva juste qu'ils prissent le titre de shôgun.

Leur dynastie porte le nom de dynastie de Muro-machi : c'est une rue de Kiôto où s'élevait la résidence des Ashikaga.

Au contraire des Minamoto, les Ashikaga choi-

sirent en effet Kiôto pour résidence. Kantô et Kansei, nord-est et sud-ouest, ne parvenaient pas à se fondre. Au temps d'Ôsei la capitale était dans le Kansei et le Kantô, devenu indépendant, finit par conquérir et dominer le Kansei; sous les Hôjô la capitale était dans le Kantô, les clans du sud-ouest se séparèrent du bakufu et la cour impériale ne cessa pas ses intrigues qui aboutirent à la ruine du shôgunat. Les Ashikaga jugèrent donc préférable de s'établir à Kiôto. Cette résolution ne les servit pas mieux. Tandis que les premiers Minamoto semblaient les maîtres légitimes du Kantô, dont aucun mythe religieux n'attribue la souveraineté au mikado, les Ashikaga établis dans sa capitale semblaient moins des régents que des usurpateurs : leur nom excite encore la haine des Japonais. Puis, oubliant leurs devoirs militaires, ils cédèrent à l'influence d'une cour où l'on ne s'intéressait qu'à l'étiquette, aux discussions théologiques, aux raffinements des arts et de la littérature.

D'autre part, l'abandon de Kamakura produisit de pires inconvénients. Le Kantô était et devait rester pendant des siècles la région la plus riche de l'empire, comme sa population en formait l'élément le plus militaire. Au Kantô, jaloux de son indépendance, il fallut des souverains particuliers. Takauji créa son second fils Motouji *kanriô* ou vice-shôgun héréditaire de Kamakura : ce prince fonda une dynastie et ses descendants ne tardèrent pas à se proclamer indépendants.

Les Ashikaga gouvernèrent pendant plus de deux siècles. Comme celle des Hôjô, leur histoire peut

se diviser en trois périodes. Dans la première Takauji et Yoshinori, à l'exemple de Hôjô Tokimasa et de Hôjô Yoshitoki, se montrent perfides et cruels envers leurs rivaux, souples et généreux envers ceux dont ils recherchent l'appui. Dans la seconde période Yoshimitsu et ses successeurs immédiats gouvernent habilement et justement : leurs règnes rappellent ceux des grands Hôjô. Dans la troisième période les shôgun éternés ne peuvent plus contenir leurs vassaux turbulents, mais tandis que la chute des Hôjô est brusque, la décadence des Ashikaga se poursuit lamentablement pendant tout un siècle.

L'histoire de la première période se confond avec celle du grand schisme, l'histoire de la troisième période sera résumée à la fin de ce livre ; c'est l'histoire de la seconde période qu'il nous faut ici brièvement raconter.

II

Voici pour mémoire la liste des empereurs sans autorité qui régnèrent depuis la fin du grand schisme jusqu'à la chute des Ashikaga :

Go Komatsu (1393-1412), Shôkô (1413-28), Go Hanazono (1429-64), Go Tsuchimikado (1465-1500), Go Kashiwara (1501-26), Go-Nara (1527-57), Ôki-machi (1558-86).

*
* *

Voici d'autre part la liste complète des shôgun Ashikaga.

Première période où se fonde la puissance des Ashikaga : Takauji (1336 ou 1338-57), Yoshinori (Yoshiakira) (1358-67), Yoshimitsu sous la régence de Hosokawa Yoriyuki (1368-80).

Deuxième période où la suprématie des Ashikaga s'impose à tout le Japon : Yoshimitsu (1380-93 † 1408), Yoshimochi (1394-1422), Yoshikazu (1423-25) Yoshimochi (pour la seconde fois) (1425-27), Yoshinori (1428-40), Yoshikatsu (1441-48), Yoshimasa (1449-72 † 1489).

Troisième période où l'autorité des Ashikaga n'est plus reconnue qu'à Kiôto; enore y est-elle le plus souvent purement nominale : Yoshihisa (1473-89), Yoshikane (1490-93); Yoshisumi (1494-1507), Yoshikane (pour la seconde fois) (1508-21), Yoshiharu (1522-46), Yoshiteru (1547-65), Yoshihide usurpateur (1566-68), Yoshiaki (1566 ou 1569-73).

*
* *

De tous ces princes un seul eut un règne glorieux, Yoshimitsu. De taille moyenne, le visage long et fin, rendu plus ovale encore par le front rasé et la barbiche taillée en pointe, c'était un homme du moyen âge par la rudesse militaire, le courage, le goût de la guerre, le sentiment de l'honneur féodal, presque un homme de la Renaissance cependant

par ses facultés d'administrateur, l'amour des arts, l'orgueil, la politesse, la pompe et la prodigalité. Son tuteur Hosokawa avait d'ailleurs fait le nécessaire pour lui préparer un règne glorieux : il avait réduit la cour du Sud à l'impuissance, forcé les grands daimiô à reconnaître le shôgun non plus seulement comme un chef de parti, mais comme un suzerain et comme un maître. Yoshimitsu, devenu majeur, acheva ce que son tuteur avait commencé, il obtint l'abdication de l'empereur du Sud (1392); la guerre de *Meitoku* (1391) lui permit de contenir au moins pour un temps le plus puissant des clans féodaux, celui des Yamana, qu'on appelait *Rokubui-chishi*, les maîtres du sixième de l'empire, parce qu'ils possédaient dix provinces dans le Saniodô, le Sanindô et le Nankaidô; la guerre d'*Ôei* (1399) arrêta les progrès des Ôuchi établis dans la région du Suwô et du Nagato, qui s'étaient alliés pour l'occasion avec le kanriô de Kamakura.

L'œuvre de Yoshimitsu comme administrateur sera étudiée spécialement et c'est à l'histoire des arts qu'appartient la description des palais qu'il fit construire, des œuvres d'art qu'il inspira.

Qu'il suffise de dire ici que la puissance de Yoshimitsu dépassa celle des Hôjô. Quand en 1393 il abdiqua le shôgunat en faveur de son fils Yoshimochi, il reçut du mikado le titre de *daijô daijin* ou premier ministre; il voulait plus : dans ses rapports avec la Chine il prenait le titre de roi du Japon (en chinois *Ji pan Wang*); pour obtenir que l'empereur chinois lui reconnût ce titre, il aurait consenti à payer mille onces d'or pour les dommages causés en Corée et en

Chine par les pirates japonais ; suivant leur coutume séculaire les Chinois donnèrent le nom de tribut à cette indemnité, ils inscrivirent le Japon parmi leurs vassaux.

III

Après la mort du grand Ashikaga les rébellions recommencèrent.

D'une part, l'ancien parti du Midi se souleva à deux reprises (1412-15) et (1428-41), parce que, au mépris du traité passé entre les deux cours, le bakufu exclut la dynastie méridionale de la succession ; cette exclusion fut d'ailleurs définitive et l'empereur actuel est le descendant de la branche du Nord.

D'autre part les Ashikaga de Kamakura voulurent se rendre indépendants. Autant vaut-il raconter ici et d'un seul trait toute l'histoire du Kantô jusqu'au seizième siècle.

Motouji, fils de Takauji et premier régent du Kantô, avait eu pour successeur son fils Ujimitsu, qui fonda la puissance de leur maison. Mitsukane, fils d'Ujimitsu, celui-là même qui s'allia aux Ôuchi contre Yoshimitsu, prit le titre de *kubô* ou régent ; celui de *kanriô* jugé inférieur fut abandonné aux Uesugi, alors le clan le plus puissant du Kantô. Mochiuji, fils de Mitsukane, se révolta contre le shôgun (1428) et chassa Uesugi Norizane, qui avait

reçu du bakufu la charge de *shitsuji* ou premier ministre de Kamakura. Vaincu, Mochiuji se suicida (1439), Uesugi Norizane devint kanriô de Kamakura; il céda en 1449 ce titre à Nariuji (ou Shigeuji), fils de Mochiuji, tandis que son propre fils Noritada prit celui de shitsuji. La guerre éclata bientôt entre Nariuji et les Uesugi; ceux-ci nommèrent kanriô Ashikaga Masatomo et forcèrent Nariuji à s'enfuir dans le Shimôsa (1471), mais les Uesugi se querellèrent entre eux et l'un d'eux Sadamasa rendit le pouvoir à Nariuji. Ce fut pour peu de temps; dès 1487 il déposait Akisada, successeur de Nariuji; les Ashikaga de Kamakura disparaissent alors de l'histoire. Kamakura disparaît avec eux. Déjà, en 1461, Masatomo avait abandonné Kamakura brûlé pour Horikoshi dans l'Izu; la capitale de Yoritomo tomba en ruines; à la fin du seizième siècle on n'y trouvait plus que des villages de pêcheurs. Seul le prestige de la cité militaire en imposait aux clans de l'Est et du Nord; dès lors ils se proclamèrent indépendants. Possesseurs héréditaires de la charge de shitsuji ou même de kanriô, les Uesugi prétendirent d'abord à l'hégémonie; puis les Hôjô, issus de marchands et substitués par adoption au nom des grands Hôjô, revendiquèrent comme tels et la dignité de kanriô, et le gouvernement du Kantô; ils réussirent presque à vaincre les autres clans et leur capitale d'Odawara devint la ville la plus importante du Japon Oriental. Mais l'histoire de leurs luttes contre les Uesugi, comme celle des grandes maisons féodales qui se formèrent alors, appartient à la Renaissance.



Dans le Gokinai les shôgun s'efforçaient de tenir en échec les clans féodaux, mais sans y réussir. En 1441 Akamatsu Mitsusuke assassina le shôgun Yoshinori qui lui avait donné tort dans une affaire de succession; les Yamana redevenus fidèles et puissants vengèrent la mort du shôgun et en profitèrent pour s'approprier les fiefs des Akamatsu.

Sous le shôgun Yoshimasa (1449-72) le pompeux souverain, le célèbre protecteur des lettres et des arts, les grands clans féodaux commencèrent de se combattre sans plus tenir compte du gouvernement. C'est en traitant des lettres et des arts qu'il conviendra de parler plus longuement de Yoshimasa, car il en fut le protecteur éclairé; c'est en traitant de Kiôto qu'il conviendra de dire l'histoire des derniers shôgun, car en dehors de Kiôto qui s'occupait encore du shôgunat et des Ashikaga?

B. — LA CHINE

I

Avant d'étudier le gouvernement et la société sous les Ashikaga, il importe d'exposer brièvement les événements qui se passaient en Chine, car, les communications entre les deux contrées étant devenues alors régulières, sans l'influence chinoise l'on

ne saurait expliquer ni l'art, ni la littérature du Japon, ni même bien comprendre son développement politique et religieux.

Un siècle environ après l'invasion de Kubilai la domination mongole avait disparu et de la Chine et de l'Asie Centrale. Nomades et peu nombreux, les Mongols ne pouvaient imposer longtemps leur suprématie à un grand peuple fortement organisé; les uns avaient dû adopter la civilisation des Chinois et se fondre avec eux; les autres regagner les steppes et les déserts qui convenaient à leur vie nomade.

Voici les noms des derniers empereurs Mongols : Ch'êng Tsung (*Sei Sô*) (1295); Wu Tsung (*Bu Sô*) (1308); Jên Tsung (*Jin Sô*) (1312); Ying Tsung (*Ei Sô*) (1321); Tai Ting Ti (*Tai Tei Tei*) (1324); Ming Tsung (*Mei Sô*) (1329-30); Wên Ti (*Bun Tei*) (1330); Shun Ti (*Jun Tei*) (1333).

Les Chinois avaient pour eux le nombre et l'intelligence; seules, leur apathie, leur lâcheté les livraient aux barbares. Ils se révoltèrent enfin (1353). Chu-Yuan-Chang (*Shu Gen Shô*), divinisé sous le nom de T'ai Tsu (*Tai So*) (aussi Hung Wu, *Kô Bu*) l'un de leurs héros populaires, reconquit l'empire dans une lutte de quinze années et fonda la dynastie des Ming (*Min*, de 1353 ou 1368 à 1628 ou 1643).

II

L'âge glorieux de la Chine était fini : les règnes des T'ang et des Sung avaient marqué son apogée.

Après douze siècles de lutte, le confucianisme avait réussi à fonder un gouvernement harmonieux, mais ce gouvernement était sans avenir, le respect de la tradition l'empêchait de se développer. La philosophie, formée par le confucianisme, avait amené l'esprit chinois à prendre pleinement conscience de lui-même, mais en le rendant incapable de s'assimiler aucune idée étrangère : loin de chercher à se transformer comme dans le passé, les Chinois s'efforçaient d'oublier ce qu'ils avaient appris de l'Inde, de la Perse et de l'Europe. Sans impulsion nouvelle, sans but, sans contrôle, la Chine vécut désormais dans le rêve de gloires disparues qu'elle ne prétendait plus égaler.

Aussi fera-t-on remonter à la conquête mongole le commencement de la décadence. Souverains de la Chine, les Ming n'ont plus, comme les Han et les T'ang, l'empire de l'Asie, ils ne réussissent même pas à reconquérir les dix-huit provinces. L'esprit chinois se fait mesquin et jaloux. L'étranger fut vainqueur; on s'en défie; pendant deux cents ans, la Chine reste sans rapports avec le monde; quand, au seizième siècle, les Portugais et les Espagnols visitent les ports du Midi, les gouverneurs les accueillent froidement et ne leur permettent pas de pénétrer dans l'intérieur.

Et l'on se défie aussi du monarque; les abus du pouvoir absolu n'ont-ils pas causé la ruine des précédentes dynasties? Seuls les premiers empereurs Ming montrent les qualités de souverains. Hung Wu (1368-98) rétablit l'Académie des *Han-lin*, (*Kan rin*), codifie les lois, embellit Nan-king, sa

capitale, ramène la paix et la prospérité. Son frère Yung Loh (*Ei raku*) (1403-1425), qui s'empare du trône par une insurrection et fait périr Kien Wên (*Ken bun*) (1399-1402), le fils de Hung Wu, est également un souverain énergique : il transporte la capitale à Pe king, protège les sciences, arrête les invasions des Tartares, rétablit la paix au Tonkin qui cependant, en 1428, s'affranchit de la domination chinoise. Ses successeurs sont : Hung hi (*Kô Ki*) (1425); Swan Teh (*Sen Toku*) (1426); Chêng T'ung (*Sei Tô*) (1436); King Tai (*Kei Tai*) (1450); T'ien Shun (*Ten Jun*) (1457) le même que Chêng T'ung (son *miao hao* est Ying Tsung (*Ei só*); Ch'êng Hwa (*Sei Ka*) (1465); Hung Che (*Kô Ji*) (1488-1505).

Dans l'histoire de ces princes nous ne trouvons que crimes, révoltes et complots : un empereur abandonne même l'administration à des conseils d'eunuques.

Deux anecdotes peignent les mœurs de la cour :

L'empereur joue avec un page : — Va cueillir ce fruit. — On me punira. — Tu diras : l'empereur l'a voulu. — Et je n'en serai pas moins battu; qu'importent au chef de la police les ordres de Votre Majesté?

— Sire, pourquoi pleurez-vous? dit un ministre à l'empereur. — Je suis vieux, je vais mourir et je n'ai pas d'enfant qui sacrifie devant mes tablettes. — Votre Majesté se trompe. Sa favorite la plus chère lui a donné un fils; nous le cachons depuis sept ans de peur de l'impératrice. — Qu'on me l'amène, je le confierai à l'imperatrice douairière, elle saura le

défendre. — Aussitôt les eunuques de chercher l'enfant. Sa mère le presse contre son cœur. « Je l'embrasse pour la dernière fois. » Quelques heures après elle meurt empoisonnée. Le prince ne la venge pas ; il reste l'esclave d'une femme abhorrée, qu'il canonisera sous le titre de « la chaste et vertueuse impératrice » (1).

*
* *

L'esprit chinois en arrive à se craindre lui-même. Dans le gouvernement, il n'y a plus de grandes réformes ; seulement, au début, les décrets qui réorganisent l'administration. Le principe de l'impersonnalité domine, mais non plus pour réaliser l'État idéal ; partout c'est la médiocrité, la peur, la jalousie, la paresse. L'hérédité des charges se maintient par l'intrigue et la corruption. On généralise le système des examens, qui ont toujours trois degrés : le baccalauréat au chef-lieu de préfecture ; la licence dans la capitale de la province ; le doctorat à Peking. La licence donne accès aux petits emplois, le doctorat à tous les emplois. Pour les trois degrés, les candidats remettent des compositions littéraires en vers et en prose ; tout y est convention : le style, le plan, les sujets.

La philosophie, sans conception neuve, se borne à de fastidieux commentaires sur la bonté de l'homme. Le seul système original, celui de Wang

(1) *Histoire des Ming par l'empereur Kien Lung*, traduction de l'abbé Delamarre. *Mémoires concernant l'histoire, les sciences des Chinois, par les missionnaires de Pékin*.

Sheu Jen (sino-jap. *Ôyômei* ou *Ô shu nin*) (1472-1528), est un système, hérétique, qui ne veut s'adresser qu'au sentiment.

La science, toute de mémoire, sans observation, sans idée générale, produit pourtant de bonnes encyclopédies comme le *Wén Hien T'ung K'ao* de Ma Twan Lin (*Ba Tan Rin*) († 1325) et le *Yung Loh Ta Tien* de l'empereur Yung Loh (1403-7) cette dernière en 22.877 volumes; la *description géographique de l'empire des Ming* faite sur l'ordre de l'empereur Ying Tsung (*Ei só*).

*
* *

Malgré sa faiblesse le gouvernement réussit à maintenir la paix au quinzième siècle et dans la plus grande partie du seizième : sans doute il y a des insurrections, des invasions de Tartares au Nord, de Thibétains au Sud, mais elles ne causent que des maux temporaires. Aussi la population s'accroît-elle rapidement. Les recensements officiels, suspects d'ailleurs, accusent 50 millions d'habitants au début du seizième siècle. Les missionnaires espagnols qui visitent Hang Cheu et Canton nous peignent les villes populeuses, les ponts de marbre, les routes bordées d'arbres et bien entretenues, les champs donnant plusieurs récoltes chaque année. C'est alors que se forme la bourgeoisie chinoise et que, sous son influence, l'esprit et les mœurs prennent une tournure bourgeoise. Dans la littérature, le roman et le drame remplacent les genres classiques cultivés sous les Sung : nous les étudierons en traitant

des œuvres japonaises qui les ont imités ; mais il faut signaler ici l'évolution sociale que la fiction chinoise nous permet de suivre. Le théâtre des Mongols nous montre les mœurs rudes et par certains côtés presque sauvages qui se sont établies sous l'influence des conquérants ; quel contraste d'ailleurs entre ces mœurs et les institutions, les habitudes intellectuelles héritées des Sung ! Les premières œuvres des Ming nous révèlent, avec la barbarie finissante, l'esprit chevaleresque réveillé par les guerres contre l'étranger, les manières solennelles d'une société qui se reprend. Les romans postérieurs, comme *les Deux Cousines*, décrivent des habitudes plus tranquilles. L'on n'y trouve plus aucune tentative d'enlèvement ou d'assassinat : la plus noire vengeance d'un ministre outragé est de donner à son ennemi un poste honorable et difficile ; le crime le plus affreux d'un traître consiste à s'attribuer les vers amoureux d'un rival. Mais le relâchement des mœurs publiques apparaît dans l'indifférence des fonctionnaires pour les affaires de l'État, dans leur dégoût du travail, leur crainte d'assumer aucune responsabilité. Tout au contraire les écrivains traçant des mœurs privées un tableau sympathique : ils nous montrent des magistrats honnêtes et polis, qui se réunissent pour déguster du vin, se montrer des fleurs et composer des madrigaux ; des pères intimes avec leurs filles, et faisant d'elles les compagnes de leurs études, heureux quand elles se montrent plus habiles qu'eux dans l'art de peindre ou de rimer.

Désormais dans l'histoire de Chine le contraste



RUE DE CANTON

se fera toujours plus frappant entre un gouvernement mauvais, presque toujours dirigé par des barbares de l'Asie Centrale, et un peuple anciennement, profondément civilisé, amoureux de la paix, du confort, de mœurs rangées, vicieux mais de vices tranquilles, incapables de troubler l'harmonie générale d'une société qui aime les dehors de la vertu et s'est fait son *cant* comme la société anglaise.

CHAPITRE II

L'ÉTAT ET LA SOCIÉTÉ SOUS LES ASHIKAGA

I

Après avoir exposé les principaux événements de l'histoire japonaise au quinzième siècle, décrit la Chine des Ming, dont s'inspiraient encore et le Japon et tous les États de l'Extrême Asie, nous devons étudier l'évolution du gouvernement et de la société sous les Ashikaga.

S'ils conservèrent dans ses grandes lignes l'organisation administrative des Hôjô, ils lui donnèrent un tout autre caractère en permettant que le principe féodal de l'hérédité fût appliqué à toutes les fonctions.

Le chef titulaire du gouvernement était le shôgun, qui portait aussi les titres de *kubô*, régent, et de *muromachidono*, seigneur de Muromachi. La plupart des shôgun abdiquèrent en faveur de leur fils, mais tout en conservant l'exercice du pouvoir : ces shôgun retirés obtenaient généralement de l'empereur quelque charge de cour. Yoshimitsu fut daijô-daijin.

Le shôgun gouvernait avec l'aide du bakufu. Le directeur du bakufu était le *kanriô*; l'on devait le choisir dans l'une des trois maisons de *sankanriô*, qui étaient les Shiba, les Hosokawa et les Hatakeyama. Les anciens conseils furent rétablis sous le nom de conseils de la guerre, de la justice et des finances; le premier de ces conseils ou *samuraidokoro* devint le plus important; son *bettô* appartenait à l'une des quatre maisons de *shishoku*: Yamana, Isshiki, Kiogoku (ou Sasaki) et Akamatsu. Il y avait en outre deux autres grandes charges militaires, celles d'inspecteur général des archers et cavaliers (*riokira*) et de général en chef (*mushagashira*); la première appartenait aux clans de Takeda et d'Ogasawara, la seconde à ceux d'Imagawa et de Shibukawa. Le clan de Kitabatake en Ise avait le poste de *sôsha*, conseiller de l'empereur. Ces sept clans reçurent le nom de *shichitô*.

Le gouvernement du Kantô avait été donné à la branche cadette des Ashikaga; le chef de cette branche portait régulièrement le titre de *kanriô*, mais souvent il usurpait celui de *kubô*, qui l'égalait au *shôgun*. L'administration était dirigée par le clan des Uesugi : ce clan formait deux rameaux qui alternaient dans l'exercice du pouvoir, tantôt avec le titre de *shitsuji*, leur véritable titre, tantôt avec celui de *kanriô*, soit que les Ashikaga de Kamakura le leur donnassent par l'orgueil d'avoir un *kanriô* comme les Ashikaga de Kiôto, soit que ceux-ci le leur conférassent pour faire pièce aux Ashikaga de Kamakura : au seizième siècle les Hôjô disputèrent aux Uesugi le titre de *kanriô*. Les

Uesugi et des cadets des Ashikaga, qui reçurent au quinzième siècle le Mutsu et le Dewa, formèrent pour un temps les *sankan* de Kamakura, tandis que d'autres clans obtinrent le rang de *hachikan*.

D'une manière générale, les fonctionnaires du Kansei et du Kantô portaient les mêmes noms et avaient les mêmes devoirs qu'au temps des Hôjô; cependant nous voyons apparaître des charges nouvelles comme celles de *hiôjôshû*.

Avec le temps les charges de tous les fonctionnaires shôgunaux devinrent héréditaires; les gouverneurs des provinces (*shugo*, ou *kokushi*) et les *jitô*, alors des gouverneurs de districts, considéraient comme leurs fiefs les régions confiées à leur administration. Ainsi la situation du Japon sous les Ashikaga était la même qu'au temps des Fujiwara. Pas plus que le gouvernement impérial, le bakufu n'avait réussi à s'affranchir du contrôle des clans : ces clans étant aussi puissants, souvent même plus puissants que les Ashikaga, les charges qu'ils possédaient héréditairement ne faisaient plus d'eux les fonctionnaires ou même les vassaux des shôgun, mais leurs rivaux, quelquefois leurs ennemis et quelquefois leurs maîtres.

*
* *

L'Église, de son côté, résistait au bakufu. Les grands monastères augmentaient, malgré les édits shôgunaux, et leurs fiefs, et leurs armées.

Au seizième siècle Monto possédait, outre sa for-

teresse d'Ôsaka le Kaga et une partie de l'Ecchû, de l'Echizen et du Noto. Hieizan faisait toujours la terreur de Kiôto. En 1532 les Nichiren chassèrent Monto de Yamashina, près de Kiôto. En 1537, les Tendai et les Nichiren se battirent dans les rues de Kiôto; le temple des Nichiren fut incendié, la moitié de la ville devint la proie des flammes.

Le Kôfukuji de Nara levait des droits au port de Hiôgo, Hieizan au port d'Ôtsu, le temple de Hachiman (Kamakura) à Iwabuchi et Yumoto, l'Enkakuji de Kamakura à Hakone, Shinagawa et Kanagawa.



Bakufu, daimiô et seigneurs ecclésiastiques faisaient de leur mieux pour rétablir l'ordre dans leurs États. Dans les villes personne ne devait sortir après le couvre-feu; dans les grands sanctuaires le nombre des pèlerins était limité; le long des routes les maisons de garde, abolies en 1346, furent rétablies en 1467 : nul ne pouvait voyager la nuit sans avoir prévenu les chefs de poste. Mais ces prescriptions pouvaient peu dans l'anarchie générale.



Les guerres perpétuelles, le luxe effréné des princes les forçaient sans cesse à augmenter les impôts; les marchands des grandes villes, enrichis par leur commerce avec le continent, devaient faire des dons gracieux, payer de nouvelles taxes ou con-

sentir des prêts qui ne leur étaient jamais remboursés. A plusieurs reprises les shôgun contractèrent des emprunts en Chine.

Les revenus des fiefs étaient encore évalués en koku de riz. De monnaies l'on ne connaissait guère que les sapèques chinoises : le sen, connu sous le nom d'*Eiraku*, parce qu'il fut frappé sous le règne de Yung Loh (jap. *Eiraku*) vers 1413, se répandit dès le quinzième siècle dans le Kantô : en 1573, les Hôjô le firent reconnaître comme seule monnaie légale dans le Nord-Est, d'où il gagna le Centre et l'Ouest. Avec les sapèques chinoises il y avait des sapèques de frappe très inférieure (*shima sen*) qui semblent d'origine japonaise; on mentionne aussi des *bita sen* de 1532 et des *kiô sen* ou sen de Kiôto, en fer. Certains paiements étaient faits en or; un décret de 1473 fixait à 20 kan de sen de cuivre la valeur d'un sac rempli de grains ou de feuilles d'or équivalant à 10 riô ou 100 momme. Il circulait quelques pièces d'or et d'argent non frappées; les premiers *ôban* et *koban* frappés datent de la période Tenshō (1573-91).

II

Sous les Ashikaga la société fut si troublée que beaucoup d'auteurs n'ont vu dans l'âge de Muro-machi qu'une époque d'anarchie et l'ont appelée la sombre époque. Mais il ne faut pas oublier que

les transformations sociales sont autant une œuvre de destruction qu'une œuvre de construction. Sans doute l'âge de Kamakura nous apparaît comme tout autrement prospère et brillant que l'âge de Muro-machi, mais si le gouvernement militaire des Ashikaga avait été aussi fort que celui de Hôjô, si la hiérarchie féodale et la division de la société en classes nettement tranchées eût persisté au quatorzième et au quinzième siècle, jamais le Japon du moyen âge ne serait devenu le Japon du dix-septième et du dix-huitième siècle d'où est sorti le Japon moderne.

Voici les caractères généraux de l'époque qui nous occupe. En principe les anciens privilèges subsistent, les professions sont héréditaires et les classes sociales sont séparées; de fait les anciens rangs, les anciennes prérogatives disparaissent progressivement; la confusion sera complète dans la seconde moitié du seizième siècle, que nous examinerons à part comme l'époque de la Renaissance.

*
* *

C'est en traitant de la noblesse militaire qu'il convient de commencer cette étude.

La décadence du gouvernement centralisé avait développé le régime féodal : les fiefs étaient plus nombreux, les daimiô se divisaient en trois classes : *kokushô* (daimiô de provinces), *riôshô* (daimiô de districts), *jôshô* (daimiô de châteaux ayant moins de 100,000 koku de revenu). Les daimiô qui rele-

vaient officiellement d'un *kokushu* étaient appelés *fugô daimiô* : d'après des documents officiels il n'y aurait eu que huit *fugô daimiô* vers la fin du seizième siècle, mais leur nombre était assurément plus considérable au quinzième ; d'ailleurs dans ces documents il s'agit seulement des *daimiô* que le bakufu reconnaissait comme dépendant directement non du shôgun mais d'un *daimiô* (1). Les *daimiô* qui recherchaient la protection d'un *daimiô* plus puissant étaient de fait fort nombreux. Ne voyons-nous pas en 1553 les Môri eux-mêmes se proclamer les vassaux des Ôuchi?

La législation, telle qu'elle est formulée dans le code des Ashikaga (*Shoku-gen-shô*), est toute féodale. Le droit d'aînesse était devenu la règle ; à défaut d'héritier, le noble en adoptait un, mais en principe il lui fallait la permission du shôgun pour adopter un vassal ; dans les derniers temps, cette prescription ne fut jamais observée.

*
* *

Défense rigoureuse était faite aux nobles de cultiver la terre ou d'exercer aucun métier. N'étaient réputées professions nobles que celles se rapportant aux armes : au commencement de cette époque, Ôtsubo Dôgen fut célèbre comme fabricant de selles et comme cavalier ; les maîtres d'escrime en renom recevaient du shôgun ou d'un *daimiô* le titre de

(1) Cf. GUBBINS (*Feudal System*) (T. A. S. J. XV. 2).

samurai; avec le temps ce titre fut attribué aux simples soldats, aux piqueurs, aux fauconniers.

De même un noble pouvait, sans déchoir, exercer la médecine. Les familles de Tamba et de Wake fournissaient encore les meilleurs chirurgiens, savants surtout dans l'art de cautériser les plaies. Parmi les célèbres médecins de cette époque on cite Takeda Shôkei, qui séjourna neuf ans en Chine (1369-78); Tashiro Dôdô, né en 1465; Kajiwara Shôzen employé par le shôgun Yoshimitsu et Yoshida Sôkei, connu surtout comme botaniste, qui visita la Chine en 1539.

Aussi bien pouvons-nous donner ici quelques indications sur les procédés thérapeutiques, car le fait que la médecine était une profession digne d'un bushi ne laissa pas que d'influer et sur son développement et sur celui de la société. C'est grâce à la propagande des médecins que se répandirent chez les samurai du dix-septième et du dix-huitième siècle le goût de la science et l'amour de l'humanité comme les idées de la Chine et de l'Europe.

Et la médecine eut longtemps un caractère tout militaire. D'abord dans ses théories : se plaisant aux classifications nettes, ne reconnaissant au seizième siècle que deux causes des maladies, qui étaient pour certains la chaleur et l'humidité, pour d'autres le vent et le froid; superstitieuse aussi, attribuant à l'influence des mauvais esprits la petite vérole, la fièvre intermittente appelée *warawayami* ou mal démoniaque et les crises nerveuses dites *mono-noke*.

Ensuite dans ses pratiques : ayant un goût tout militaire pour les remèdes énergiques comme l'eau froide appliquée aux fiévreux et la cautérisation par le moxa. Rudesse et superstition n'excluaient d'ailleurs pas la science ; on cherchait de nouveaux remèdes ; on commençait d'étudier les maladies : le pouls fournissait le principal diagnostic.

Il convient de noter aussi le caractère religieux du médecin, caractère qui tenait à l'influence de l'Église sur les nobles comme au fait qu'elle avait la première enseigné la médecine ; les docteurs se rasaient la tête et le visage comme les bonzes et affectaient une grande sévérité de mœurs.

Tous les médecins étaient loin d'avoir le même rang et d'obtenir la même considération ; les médecins du shôgun et des daimiô recevaient de hautes dignités, les accoucheurs, les médecins qui traitaient la petite vérole étaient moins estimés.



Si la loi conservait une division nette entre les classes sociales, tel n'était pas le fait dans la pratique. Nombre de samurai cherchaient à gagner de l'argent dans le commerce ; d'autres étaient contraints par la misère à cultiver leurs terres ou à prendre un métier. Mais le contraire se produisait plus fréquemment encore. L'anarchie générale forçait les gens de toutes les classes à s'armer pour leur défense : les kuge eux-mêmes quittaient le Gosho pour les camps ; écrasés d'impôts, maltraités par les bandes de mercenaires, les serfs

abandonnaient la terre et s'engageaient en masse dans les troupes des nobles, les guerres continuelles, les famines, les épidémies forçant ceux-ci à faire toujours de nouvelles recrues. C'est ainsi que le bien sortait de l'excès du mal, que les désordres et la misère tendaient à faire disparaître les anciennes inégalités sociales.



De même la rude vie des camps, qui rendait les nobles illettrés et cruels, contribuait aussi à développer certaines tendances morales élevées. Le bushidô se précisait. Le kanriô Hosokawa Yorimoto en formula les préceptes en cinq articles :

« Défense était faite au bushi de flatter ses supérieurs, d'attenter à la propriété ou à la réputation d'autrui, de se venger sans raison, de commettre aucun acte injuste, de demander une récompense non méritée ou un salaire trop élevé. »

Un soldat, écrivait le kanriô Shiba Yoshimasa, ne doit jamais oublier que ses actes ne l'intéressent pas lui seulement, mais qu'ils intéressent aussi tous ses descendants. Comment alors, par crainte de perdre une vie d'un jour, risquerait-il un déshonneur éternel ? Le soldat n'oubliera pas non plus que de risquer sa vie sans raison est digne de mépris. Son devoir de soldat est de se sacrifier pour l'empereur et le shôgun en exécutant leurs ordres.

De la théorie le bushidô ne séparait pas la pratique : dès le plus jeune âge les samurai s'entraînaient à la course, aux sports athlétiques, à la lutte ; ils chassaient à courre, ils lançaient le fau-

con. Vers treize ou quatorze ans ils commençaient leur *musha shugiô*, leur *tour du Japon* : ils visitaient les écoles d'escrime en renom pour connaître tous les secrets d'un art dont l'enseignement était rigoureusement ésotérique; sur les routes ils avaient le devoir de rechercher les aventures, d'attaquer les brigands, de porter secours aux voyageurs égarés, de se faire les champions de la veuve et de l'orphelin. C'étaient des chevaliers errants à la manière de Don Quichotte, mais des chevaliers errants qui ne devaient point parler d'amour.

*
*

Jamais, en effet, l'union n'avait été plus étroite entre la noblesse militaire et l'Église. Zen était encore la secte la plus influente : son mysticisme austère convenait à des soldats, beaucoup prenaient le froc sans quitter les camps. Cependant Shinshû rapprochait davantage le moine du soldat, puisque ses membres pouvaient se marier et ne pas embrasser le sacerdoce. La secte de Nembutsu, celle de Hokke, fondée par Nichiren, se répandaient surtout dans le peuple : c'est alors que les paysans de l'est et du nord, restés jusque-là fidèles à leurs superstitions primitives, se convertirent en masse au bouddhisme.

Tous les bushi, même le shôgun, prenaient, à cinquante ans, l'habit d'un ordre ou d'un tiers ordre, de même tous les bonzes portaient la cuirasse et les armes : Yoshimitsu le leur défendit, mais pas plus que les autres prescriptions du bakufu celle-ci ne fut observée.

L'influence fut complexe que la vie monastique exerça sur les samurai : tout en leur donnant une certaine dureté qu'on pourrait appeler puritaine, elle les faisait plus pitoyables et plus humains ; elle développait chez eux le goût des lettres, des sciences et des arts. Au Japon comme en Europe, seuls les couvents conservaient alors le dépôt de la civilisation perdue. Zen avait à Kiôto cinq monastères réputés pour la science de leurs membres. Les autres ordres l'imitaient, en première ligne le Kôkufuji Honganji. Au seizième siècle, les jésuites écrivent qu'Ashikaga était dirigé par des bonzes et que toutes les autres Universités étaient des couvents. Et l'enseignement donné dans ces couvents n'était pas étroit : sans cesse surgissaient de nouvelles sectes. L'Église n'interdisait même pas l'étude de doctrines contraires au bouddhisme ; ainsi le moine Gidô du Nanzenji fut l'un des plus fameux confucianistes de son temps, tout en prêchant le mysticisme. Les moines cherchaient aussi à répandre l'instruction dans le peuple. Les couvents avaient des écoles dites *tera koya*. On y recevait des enfants de tout âge et de toute condition ; fils de samurai et fils de paysans commençaient leur apprentissage en déchiffrant des livres bouddhistes et en passant sous la férule des bonzes.

*
* *

Cette double influence du bushidô et du bouddhisme n'arrêtait pas le développement du luxe, surtout à Kiôto et à Kamukara. En vain le bakufu

promulguait-il des lois somptuaires, limitant les dépenses des samurai, interdisant aux marchands et aux gens du peuple l'usage des vêtements de soie. Nobles et marchands se ruinaient en folles dépenses et, si la prescription pour dettes fut étendue de dix à vingt ans, les dettes des nobles leur étaient périodiquement remises par des édits de grâce (*tokushî*); des plaintes de leurs créanciers le bakufu n'avait cure. Avec le luxe on vit des habitudes faciles et ces vices qu'entraînait le mépris où l'on tenait les femmes; au début du seizième siècle les mœurs de Kiôto étaient plus corrompues que celles de Kamakura sous le dernier Hôjô.



Les modes différaient peu de celles qui prévalaient au treizième siècle. Enfants, les samurai se faisaient un toupet au-dessus du front et laissaient pendre le reste de leurs cheveux au ras des épaules. Hommes, ils adoptaient ou la coiffure *sakayaki* avec la tonsure ou la coiffure *chasen wage*. Les nobles du Kantô se faisaient gloire de leur barbe hirsute. Les shôgun et leurs courtisans ne conservaient que la moustache et la barbiche taillée en pointe; à voir leurs portraits au Tôji-in de Kiôto, l'on dirait des Valois du seizième siècle. Une cicatrice faisait bien sur un visage de soldat. Quand Hôjô Ujiyasu, dans la bataille de Kônodai en Shimôsa (1563), eut tué trente ennemis et reçu sept blessures dont plusieurs à la tête, chacun voulut avoir sa *cicatrice d'Ujiyasu*. Et cependant l'habi-



Phot. Ogawa.

DAIMIÓ A L'ÉPOQUE DES ASHIKAGA
(XIV^e-XVI^e SIÈCLE)

tude toute féminine de se laquer les dents en noir était générale chez ces soldats.

Dans la vie quotidienne les samurai portaient un *suô* de lin ou de chanvre, depuis 1467 le *kamishimo* ou le *kataginu*. Ils le recouvraient du *hawori*, un manteau noir orné du *mon*, qui devint le vêtement de cérémonie pour les gens des basses classes. La toilette de cour était dans le style *bassara* : le shôgun et les grands daimiô portaient le *hitatare*, les daimiô inférieurs le *kariginu*, les grands samurai le *daimon*, les autres le *koi* ou le *suô*.

L'armement ne s'était guère modifié. Les cavaliers, qui étaient appelés *shi*, avaient l'arc et la lance, les fantassins qu'on nommait *sotsu*, l'arc, le sabre et la hallebarde. Les archers à cheval s'exerçaient encore au *yabusame*, au *kasagake* et à l'*inu-ômono*, jeux favoris des anciens Hôjo ; les archers se formaient au tir avec le *kusajishi*, qui représentait un cerf, le *maru-mono-asobi* ou cible ronde et la grande cible dite *ô mato*. De tous les jeux, le plus en faveur était le polo où se distinguèrent les maisons d'Asukai et de Namba.

Seuls, les kuge se servaient de charrettes à bœufs, les samurai sortaient le plus souvent à cheval, mais le palanquin ou *norimono* était fort à la mode et le *kago* fit alors son apparition. C'est une petite planche rectangulaire revêtue d'un coussin, sur lequel on se tient accroupi ; quatre courroies la suspendent à une barre que deux hommes portent sur l'épaule : s'il fait du soleil on rabaisse les deux côtés du store roulé sur la barre. Le kago fut d'abord réservé aux shôgun et aux grands dignitaires de sa cour :

ils possédaient des kago richement laqués. Plus tard l'usage du kago devint général, le long des routes on trouvait des relais de porteurs.

Le bouddhisme étant en faveur, on mangeait rarement de la viande; cependant les moines ne pouvaient empêcher qu'on se nourrit de poisson et d'oiseaux tués à la chasse. Pauvres, les samurai de province menaient une vie sobre et se contentaient de deux plats par jour. Mais les shôgun et leurs courtisans étaient des délicats, pour qui la cuisine devint un art, voire même un art ésotérique et symbolique : les deux grandes familles de cuisiniers étaient les Shijô et les Ôkusa; nul ne connaissait leurs recettes conservées aussi jalousement que des formules magiques.



Dans ce monde de soldats la situation de la femme avait encore baissé.

Sans doute l'orgueil des familles voulait que les cérémonies du mariage et des relevailles s'accomplissent avec pompe. Le cortège nuptial comprenait souvent cinquante *koshi* ou palanquins dont treize pour la fiancée et ses suivantes, des gardes à cheval, des porteurs chargés du trousseau. Sur le *toko* du salon étaient disposées des branches vertes : les fleurs des deux plus grandes se faisaient face, symbolisant l'union des deux époux. Ceux-ci buvaient dans trois tasses différentes du sake versé par des jeunes filles. Quand une femme accouchait on pla-

çait comme autrefois dans la chambre un arc avec l'*amagatsu*, et de plus, si l'enfant était mâle, une épée près du berceau. La mère et le nouveau-né portaient pendant trois cents jours des vêtements blancs. Pour les relevailles qui se faisaient au temple des kami après la troisième semaine, l'accouchée revêtait un long manteau flottant dit *uchikake* : au-dessus de sa tête sa servante tenait un parasol.

Sans doute aussi le même orgueil familial commandait que les femmes des grands se vêtissent magnifiquement. Seules les dames du Gosho conservaient la jupe rouge ; dans la noblesse militaire les femmes portaient ces robes de soie et de brocart dont les broderies font notre admiration : ici des poissons aux brillantes écailles jouent dans les ondes joliment indiquées ou glissent entre des joncs, dont le vent fait pencher la tige dorée, s'effeuiller les épis en mousse d'argent ; là un prunier répand ses rameaux fleuris où chantent, voltigeant, des uguisu. D'une étoffe aussi riche comme aussi richement brodée, l'*obi*, l'énorme ceinture se nouait sur le côté, les pans en tombaient jusqu'à terre. Aux jours solennels robe et ceinture disparaissaient sous l'*uchikake*. La coiffure était la même qu'autrefois ; femmes et jeunes filles continuaient de laisser pendre leurs cheveux ; c'est seulement dans la seconde moitié du seizième siècle qu'elles commencèrent de les relever en torsades.

Mais cette pompe, ce luxe cachaient la tristesse et souvent la misère. Méprisée par son maître, la dame de Kiôto ignorante, timide n'avait d'autre distraction que de changer de robes ou de jouer

avec ces petits chiens qui étaient alors à la mode. Les peintures de cette époque, les gravures du dix-septième siècle qui ont reproduit des tableaux disparus ou figuré des scènes de roman, nous montrent les dames d'alors filant, brodant, disposant des fleurs dans des vases, vaquant aux soins du ménage ou chauffant leurs pieds nus aux tisons qui brûlent dans de grands bassins de métal (*kotatsu*). Pour les femmes des nobles provinciaux, dont le mari restait souvent des mois, des années à la guerre sans visiter son shiro ou son yashiki, elles vivaient dans la misère et dans l'ennui jusqu'au jour où les soldats d'un clan rival, des paysans révoltés venaient assiéger sa demeure; il ne leur restait alors que cette alternative : le suicide ou le viol et l'esclavage. Pire était encore la destinée des femmes dans les familles de kuge; pauvres à n'avoir pas souvent de quoi manger, sans cesse menacées par les bandes de soldats qui pillaient Kiôto, beaucoup en furent réduites à se réfugier dans des villages de serfs ou même à se construire des cabanes au fond des gorges les plus sauvages; d'autres cherchaient la mort dans les flots de l'Ôi et du Katsura.

III

Comme celui de la noblesse, le *status* des autres classes sociales nous présente le même contraste entre la loi qui, devenue féodale, prétend tout

régler, tout hiérarchiser et les mœurs devenues de plus en plus libres, à la fin même jusqu'à l'anarchie. Ainsi les corporations (*nakama* ou *kumi*), qui s'étaient formées dans les villes après la dissolution des *be*, les castes des anciens yamato, et qui s'étaient développées à l'époque de Kamakura, devinrent au quatorzième et au quinzième siècle aussi fortes, aussi tyranniques que nos gildes et nos jurandes du moyen âge ; puis, malgré les privilèges que leur accordait la loi, elles commencèrent de se dissoudre dans la seconde moitié du quinzième siècle et disparurent presque complètement au seizième pour reparaître, il est vrai, dans la société réorganisée du dix-septième, mais sous une forme nouvelle.

Cette dissolution des gildes amena la production de grosses fortunes individuelles, surtout dans la caste des marchands. Le goût du luxe répandu chez les bushi leur persuadait d'accorder au commerce plus de liberté ; sans doute les marchands avaient beaucoup à souffrir des impôts, des édits de grâce et des emprunts forcés, mais, quand le shôgun ou un daimiô était serré de près par ses ennemis, il achetait des armes ou des provisions à des prix exorbitants, il consentait pour les sommes avancées des intérêts usuraires qu'il payait par crainte de se brouiller avec ses prêteurs ; les intérêts étaient souvent de 50 ou même de 100 pour 100. On commerçait régulièrement avec la Corée et la Chine des Ming alors en pleine prospérité. Les ports les plus florissants étaient pour le commerce intérieur celui de Sakai dans l'Izumi, pour le commerce extérieur ceux de Hakata dans le Chikuzen et de

Hirado dans le Hizen; l'on trouvait dans ces ports des interprètes officiels. Les principales exportations étaient les sabres, les laques, les éventails, les écrans; depuis le quinzième siècle l'influence du Japon se fit sentir dans le bibelot chinois, surtout dans les laques.



La position sociale du paysan était aussi incertaine que celle du marchand et de l'artisan. C'est au quatorzième siècle et dans la première moitié du quinzième que le régime féodal fut le plus rigoureusement établi : alors il n'existait plus de gôshi ou paysans libres et propriétaires; tous les agriculteurs étaient réduits au servage et la condition du serf était misérable, le pouvoir central affaibli ne le protégeant plus contre la tyrannie des seigneurs; mais, dans la seconde moitié du quinzième siècle et surtout au seizième, l'anarchie devint générale, les plus grands seigneurs pressés par leurs rivaux ne pouvaient plus contenir leurs paysans révoltés; souvent ils étaient forcés d'enrôler les serfs et, quand ils licenciaient leurs armées, les anciens soldats voulaient être traités en hommes libres. Aussi bien le servage devait-il disparaître dans la seconde moitié du seizième siècle.

Du reste l'agriculture ne pouvait que déchoir dans ce temps de guerres et de désordres; les instruments en usage étaient ceux des peuples primitifs. Jusqu'à la fin du seizième siècle on ne tissa guère que de la soie importée. A plusieurs reprises le ba-

kufu essaya bien de venir en aide aux cultivateurs ; un marché dit *du gouverneur* fut établi dans chaque province, mais bientôt le nom même de gouverneur ne devint-il pas chose du passé ?



A cette époque le vêtement du peuple se transforma. La matière en était nouvelle ; le coton, apporté de l'Inde en Chine par les Mongols, fut introduit au Japon vers 1521 ; la culture s'en propagea ; au dix-septième siècle on ne s'habillait plus que de coton.

Et la coupe du vêtement était aussi nouvelle : dans le peuple l'*eboshi* disparut, on le remplaça par un bonnet ; le *hakama* n'était plus en usage qu'aux jours solennels : avec le *hawori*, le manteau, il formait le costume de cérémonie. Dans la vie ordinaire, au lieu du pantalon et de la blouse on portait le *kimono*, la longue tunique encore en usage.

Les couleurs changèrent aussi ; comme en Chine, elles se firent plus sobres, tous les vêtements étaient noirs ou bleus, même ceux des femmes qui abandonnèrent la jupe rouge.



Comme le moyen âge européen, le moyen âge japonais se plût aux fêtes, qui, chères à l'orgueil des grands, sont la seule consolation d'un peuple misérable.

Des fêtes régulières celles du jour de l'an étaient les principales. L'on s'y préparait pendant tout le

mois de décembre. Alors dans les rues, les places des villes transformées en marché, la foule se presse devant les boutiques où l'on vend des objets de toutes sortes. Les portes des maisons sont décorées avec des branches de pin, des tiges de bambou, des *shime*, d'où pendent des feuilles de fougère (*shida*) et de *yuzuriha*. Dans la nuit qui précède le jour de l'an, les membres de chaque famille se réunissent autour du puits; dès que l'aube paraît, ils en tirent l'eau nouvelle (*waka mizu*), chacun d'eux en goûte à son tour. Pendant trois jours on prend du *toso*, s'entend du sake mélangé d'épices et de la pâte de riz ou *mochi*; le 15 du premier mois on fait partir des pétards et l'on mange du gruaud de riz. Des danseurs comiques (*manzai*) et des acrobates vont de maison en maison et les enfants jouent avec des raquettes et des volants. Beaucoup de ces usages devaient se maintenir pendant des siècles.

D'autres jours de réjouissance populaire étaient le 3 mars, où l'on buvait du sake que recouvraient des fleurs de pêcher, où l'on mangeait du *kusa mochi*, une crème sur laquelle flottent des feuilles de *yomogi*; le 5 mai, où le plat servi était le *shôbu yu*, la boisson le *shôbu sake*; le 9 mai, où l'on célébrait Inamiya; le 1^{er} juin, où l'on prenait du *mochi* glacé; le 7 juillet dit *tanabata* en l'honneur des étoiles Aquila et Vega et les fêtes des fleurs, principalement la fête des chrysanthèmes célébrée le 9 septembre. Les grandes fêtes de l'Église bouddhiste étaient le Nirvâna (15 février), la Nativité de Shaka (8 mars) et le *Bon* en l'honneur des morts (15, 16 et 17 juillet).

CHAPITRE III

LA LITTÉRATURE DANS LA PÉRIODE DE MUROMACHI

Pendant les troubles du quatorzième siècle les études littéraires et scientifiques furent abandonnées; quelques monastères seulement en conservèrent la tradition.

Au quinzième siècle les shôgun, leurs parents et leurs alliés s'efforcèrent de rétablir l'enseignement public. Le *Kanazawa Bunko* se releva de ses ruines. Ashikaga dans le Shimosuke devint la première Université de l'Empire. L'origine de ce collège remonterait, paraît-il, au neuvième siècle; ruiné pendant les guerres civiles, il fut rebâti au quatorzième siècle par Ashikaga Motouji, mais son grand renom date seulement du quinzième; à cette époque Uesugi Norizane y fonda une célèbre bibliothèque. Depuis lors les shôgun et les nobles dotèrent Ashikaga de revenus et de privilèges considérables : l'on y voyait des étudiants de toutes les provinces; au seizième siècle ce fut le dernier refuge des poètes et des savants. Mais Ashikaga lui-même ne put échapper à l'influence de l'Église. En 1460, le bonze Kaigen en devint le recteur,

Le collège fut dès lors dirigé par la secte puritaine et mystique de Zen. Parmi les autres centres d'études, il faut citer, outre Kiôto, Kôyasan et Negoro dans le Kii, qui étaient des couvents de Shingon, Hieizan et le monastère shinshû de Kibe en Ômi. Au seizième siècle, les jésuites appelaient ces couvents les Universités japonaises.

L'histoire de l'imprimerie présente de l'intérêt. Il sortit des presses de nombreux traités bouddhistes et quelques ouvrages profanes dont trois éditions des *Dialogues de Confucius* en 1364, 1499 et 1533; des dictionnaires, des histoires de Chine, les poèmes de Su Shi, etc. (1).

I

Sous l'impulsion d'Ashikaga comme aussi et surtout de la cour shôgunale, la littérature produisit quelques œuvres remarquables; l'on peut y distinguer plusieurs tendances.

La première est une tendance shintô produite par la Restauration impériale du quatorzième siècle et la ténacité de quelques clans attachés à la cour du Midi. Dans le milieu du quinzième siècle Fujiwara Kaneyoshi écrivit un traité sur le culte des kami auquel il aurait donné le nom de *shintô*; à la fin du même siècle, Urabe Kanetomo essaya de prouver

(1) SIR E. SATOW, *Early History of Printing* (T. A. S. J.), XI.

que le dogme bouddhiste était fondé sur le shintô. C'est à la même époque que la prêtresse Keikô-in réussit à relever les temples de l'Ise tombés en ruines.

La littérature bouddhiste avait un caractère purement scholastique; les écrits dans lesquels les diverses sectes développèrent leurs subtiles doctrines ne peuvent intéresser que les bonzes; Fujiwara Kaneyoshi, l'inventeur du mot shintô, composa sur le bouddhisme un ouvrage plus remarquable.

II

Au Gosho, à Muromachi l'on cultivait l'esthétique et le genre précieux.

Fujiwara Teika est le poète le plus connu du quatorzième siècle.

Fujiwara Masayo compila un recueil d'Odes modernes pour faire suite aux huit volumes d'Odes anciennes (dixième — quatorzième siècle) réunies à cette époque. C'était lui-même un poète distingué. Voici deux de ses uta :

— Les chênes, dont les feuilles les plus basses se rougissent des gelées de l'automne! Dans leur plaine, à peine de rosée, point de vent.

— Les champs qui bordent le rivage sont couverts de rosée. Le flux monte : éclairée par le matin, la rosée semble continuer le flux.

Fujiwara Kaneyoshi écrivit un traité sur l'art poétique (1445). Au milieu des discordes et des guerres civiles, il fit un voyage dans les provinces d'Ômi et de Mino (lac Biwa) ; il nous en a laissé un aimable récit. J'en citerai quelques uta.

La cascade des rossignols (uguisu) :

L'été venu, le rossignol se tait ; mais nous avons le chant de la cascade du rossignol, la cascade bouillonnante d'écume.

Encore :

Il pleut. On n'a pas fermé les canaux des champs. Ecoutez les gais concerts des grenouilles.

La figure la plus sympathique de l'époque serait peut-être celle du shôgun Yoshinori (1428-1440), prince somptueux en même temps qu'artiste mélancolique ; c'était un écrivain distingué, on lui doit une histoire de l'impératrice Jingô Kôgô. Nous avons le récit du voyage qu'il fit en 1432, pour admirer le mont Fuji. La dernière insurrection du Kantô datait seulement de 1415 ; le pays était si troublé que le kanriô de Kamakura devait de nouveau se révolter en 1438 ; Yoshinori tomba lui-même sous le fer d'un assassin en 1441. Cependant le souverain et ses courtisans ne songent qu'à décrire les sites classiques en harmonieux uta. Ils célèbrent la lune de la montagne, la lune du village, la lune de la baie, la lune qui nage sur les vagues. Plus loin, ils chanteront la forêt d'érables, ou la rosée sur les herbes, ou le torrent. Enfin voici

le Fuji; quelle joie pour les courtisans de montrer au shôgun la première neige tombée pendant la nuit!

Ce jour-là c'était merveille de voir la neige accumulée. Le Fuji réfléchi dans les nuages semblait se faire plus beau pour la venue du prince; la montagne doublait la montagne et se penchait.

La coutume de pareils voyages devint générale. Ni les guerres, ni les incursions des brigands n'arrêtaient les esthètes amoureux de la nature. Mais le style des uta se faisait fade : les allusions et les jeux de mots le rendaient inintelligible, sauf pour les archéologues et les initiés. Aussi quelques poètes cherchèrent-ils à remplacer l'uta par la strophe appelée *renka*.

III

A la préciosité mystique certains unissaient le scepticisme.

Du moine Kenkô, le fameux auteur de *Tsurezure Gusa*, qui fait encore les délices des lettrés, on a dit beaucoup de bien et beaucoup de mal; les uns vantent sa foi religieuse, l'humilité de son caractère : d'ancienne famille, longtemps en faveur à la cour, il prit l'habit à la mort du mikado son maître en 1324, vécut dans la retraite et mourut vers 1350; les autres le disent luxurieux, ivrogne, sceptique, tellement dépourvu de scrupules qu'il aurait écrit pour un

amant les lettres destinées à une épouse adultère. L'on ne peut lire son livre, l'un des plus charmants et des plus célèbres de la langue japonaise sans penser à ces deux chefs-d'œuvre qui sont la *Rôtisserie de la Reine Pédauque* et les *Opinions de Jérôme Coignard*.

Comme le fameux abbé, le moine Kenkô s'exprime sur la foi dans les termes les plus élevés :

Le saint prêtre Hôzen disait :

Si vous croyez que votre salut est assuré, votre salut est assuré ; si vous ne croyez pas que votre salut soit assuré, votre salut n'est pas assuré... Encore que vous soyez troublé par des doutes, continuez vos prières, vous serez sauvé.

Et le même homme nous raconte que, pour faire s'écarter la foule qui l'empêchait de voir une course de chevaux, il lui montra un moine endormi sur un arbre au risque de tomber et de se casser le cou : « Ce moine vous semble fou, s'écrie-t-il, mais nous sommes bien plus fous qui contemplons des spectacles futiles quand à chaque instant la mort peut nous surprendre. » Troublés, convertis, les gens se retirent et le moine s'installe à son aise pour regarder les jeux.

Kukô menace de l'enfer quiconque use de liqueurs fortes, mais il ajoute pour lui-même qu'il est des heures où l'on ne peut se passer de vin.

Après avoir condamné l'amour et les femmes avec toute la sévérité d'un prêtre bouddhiste, l'auteur

du *Tsure-zure-gusa* remarque que la plus grande beauté d'une femme est sa chevelure.

Mettez un écran devant une femme, ajoute-t-il, vous n'en découvrirez pas moins son caractère au ton de sa voix. Souvent la manière même dont une femme est assise suffit pour faire partir le cœur d'un homme. Tant que ses désirs ne seront pas satisfaits, il supportera patiemment ce qu'on ne peut supporter et ne tiendra nul compte de sa vie. Seul l'amour a pareille puissance. Nous pouvons arracher de nous toutes les autres passions de ce vilain monde, mais c'est chose malaisée que d'arracher celle-ci. Jeunes et vieux, sages et fous, tous — les esclaves de l'amour ! Avec la tresse d'une femme vous ligoterez le grand éléphant ; avec un sifflet taillé dans la chaussure d'une femme vous prendrez au piège le cerf de l'automne.

Comme tous les Japonais, Kenkô aime la nature et la rend admirablement :

En tout, ce qui fait naître la sympathie c'est le changement. Aussi se plaît-on à dire — non sans raison du reste — que notre sympathie est éveillée par l'automne. Mais il me semble à moi qu'au printemps plus qu'en aucune autre saison les aspects de la nature font déborder notre cœur d'émotion. Les chants des oiseaux sont alors particulièrement suggestifs. La chaleur qui augmente fait fleurir les plantes des buissons ; plus le printemps avance, plus les brumes se dissipent et les fleurs apparaissent dans toute leur gloire. Parfois des tourmentes de vent et de pluie les dispersent violemment, rien ne reste que les feuilles vertes. De pareils spectacles font frémir notre cœur de perpétuelles angoisses. La fleur d'oranger est célèbre, mais c'est le parfum du prunier qui nous fait languir amoureusement le passé. Puis il y a le *kerria* de brillante cou-

leur et le wistaria aux teintes plus grises. Il n'est aucune de ces choses auxquelles nous n'associons de nombreux sentiments et, ces sentiments, nous ne pouvons manquer de les noter.

IV

La littérature de Muromachi vaut surtout par son théâtre. C'est alors que se formèrent les Nô (autrefois *Nôu*), des tragédies lyriques au sujet très simple commenté par un chœur qui chante en exécutant des danses d'un caractère sacré.

Voici la disposition du théâtre telle que l'établit le shôgun Yoshimasa. Aux deux extrémités d'une grande cour s'élèvent des estrades, l'une pour la cour shôgunale et le foyer, l'autre pour la scène dont trois pins symboliques forment tout le décor. La galerie qui relie la scène au foyer est réservée à l'orchestre; le chœur évolue dans le fond du théâtre; sur le devant de la scène se placent les deux acteurs; car jusqu'au seizième siècle la tragédie japonaise n'a que deux acteurs, comme celle d'Eschyle. Des hommes jouent tous les rôles, même ceux des femmes; ils portent des costumes somptueux, les beaux masques classiques. L'on donne quatre ou cinq danses de Nô dans la même journée. Hymne aux dieux, la première célèbre quelqu'un de leurs bienfaits. Conjuraison contre les démons, la seconde montre les mêlées de la guerre. Les autres n'ont pour but que de charmer et d'instruire.



L'origine des Nô est complexe.

Certains se rattachent aux danses sacrées du shintô qui étaient célébrées dans les temples et au palais impérial. Vers 1399, on éleva dans le seiriôden du Gosho un théâtre pour la représentation des danses *saru gaku* qui sont de véritables comédies.

D'autre part il y avait trois théâtres de Nô dans les sanctuaires de l'Ise, trois dans l'Ômi, trois dans le Tamba et quatre à Nara. Un petit daimiô nommé Kiotsugu Kanami ou Yuisaki prit, à la fin du quatorzième siècle, la direction d'un théâtre à Nara, puis il entra au service du shôgun. A sa mort (1406), son fils Seami Motokio († 1455) lui succéda; l'on attribue à ce dernier les meilleurs Nô conservés dans le recueil dit des *Cent Uta* (*utai*). Il composait aussi des chants dits *yôkioku*. C'est l'ancêtre de la famille Kanze. D'autres familles célèbres de danseurs et d'auteurs de Nô furent celles de Konparu, de Hoshô et de Kongô; à la fin du seizième siècle, les Kita se firent un nom dans cette profession.

Des Nô shintô les plus célèbres sont la *Robe de Plumes de la Fée* et *Takasago*, qui ont été analysés dans le chapitre traitant du shintô.

Pour montrer le bel élan lyrique du Nô, je donnerai ce chœur emprunté au *Takasago*.

Sur les quatre mers, les vagues reposent; le monde est en paix; à l'aube, au couchant, de légers vents soufflent sans troubler les branches. Bénis soient les pins; leur vieillesse est douce, ils restent unis. Nul regard,

nul mot n'exprime la joie, la reconnaissance qui remplit nos cœurs. — Voici l'aurore; le givre poudre le tronc des pins et leurs rameaux, mais leur feuillage demeure sombre. Matin et soir leurs feuilles tombent, pourtant leurs branches sont toujours vertes, parées de feuilles jeunes et fraîches. Entre les arbres le pin est roi; il symbolise l'éternité, il semble dire : Fidélité...

Maintenant que les bras étendus des danseuses, développant les plis de leurs robes sacrées, repoussent loin de nous les charmes du malheur; maintenant que leurs mains jointes sur leurs poitrines retiennent près de nous les charmes du bonheur; le chant que nous nommons le chant des mille automnes appellera sur nous les divines faveurs; le chant que nous nommons le chant des dix mille ans donnera de longs jours au céleste empereur; le murmure du vent, qui souffle dans les pins unis par la vieillesse et la fidélité, d'une divine joie fait déborder nos cœurs.



Comme les miya, les tera donnaient aussi des représentations. L'on peut même se demander si, contrairement aux affirmations des auteurs japonais, ce n'est pas des bonzes que les kannushi ont appris et le Kasuga, et le Nô. Les bouddhistes avaient en effet des danses sacrées, comme la danse des diables; elles se développèrent au Japon, certaines y devinrent très populaires au treizième et au quatorzième siècle, sous le nom de *dengaku*. Et les bouddhistes possédaient aussi un véritable théâtre depuis le premier ou le second siècle de l'ère ancienne; l'on croit généralement que les premières pièces indiennes furent des mystères boud-

dhistes. En admettant une origine bouddhiste des Nô, l'on expliquerait les ressemblances qui existent entre eux et les drames indiens comme aussi leurs rapports avec les tragédies grecques, qui semblent avoir influencé les drames indiens. Mais il est impossible de rien affirmer sur ce point, d'autant plus que les *Nô* qui se rapprochent de la tragédie grecque n'apparaissent pas avant le quatorzième siècle et qu'aucun drame indien ne reproduit au même point les formes du théâtre classique.

Quoi qu'il en soit, les *Nô* bouddhiques sont plus nombreux que les *Nô* shintoïstes. Nous citerons d'abord la *Vie est un songe*, puis l'*Ikkaku sennin* (quinzième siècle), qui raconte la légende de la Licorne telle que nous la trouvons dans l'Inde et dans notre moyen âge. La plupart de ces *mystères bouddhiques* nous montrent un moine évoquant un esprit. Tel est le cas dans la *Pierre de la mort* et l'apparition du barde-soldat Tsumemasa, deux *Nô* déjà cités.

Tel est encore le sujet du *Dôjôji*. Des moines se préparent à consacrer une cloche, défense est faite qu'aucune femme en approche. Mais une *shirabiôshi* pénètre dans le temple et se met à danser en l'honneur du Butsu : le novice chargé de veiller sur le sanctuaire n'ose l'en empêcher. La danseuse se jette sur la cloche, la saisit, la renverse sur elle. Tous les moines d'accourir. Le prier leur raconte que dans des temps anciens un *yamabushi*, un frère-lai séduisit une jeune fille, puis l'abandonna. Dans sa poursuite de l'infidèle, celle-ci fut arrêtée par une rivière : de colère, elle se changea

en serpent, traversa l'eau, rejoignit le coupable. Effrayé, le yamabushi se blottit sous une cloche, mais, s'enroulant autour, le serpent la fondit au feu de sa passion et saisit ainsi les restes de son amant consumé. C'est l'esprit même de cette femme qui, sous la forme d'une shirabiôshi, se cache aujourd'hui sous la cloche de leur couvent. Le prieur et les moines commencent donc leurs exorcismes : bientôt apparaît un serpent qui s'élance dans la rivière où il disparaît en jetant des flammes.

Mais les œuvres bouddhiques comme les œuvres shintô valent surtout par l'élan lyrique et les descriptions colorées des chœurs. L'amour passionné des Japonais pour les beautés naturelles de leur pays, la mélancolie du bouddhisme s'y mêlent dans des vers abondants, souples, émus, qui surpassent de beaucoup les meilleurs *uta*.



Une troisième catégorie de Nô, qu'on pourrait comparer aux *Histoires* de Shakespeare, marque une nouvelle forme de l'art des *shirabiôshi*, des *biwabôzu* et des danseuses aveugles dites *kusemai goze*; tous célébraient les luttes des Taira et des Minamoto par des chants, des évolutions chorégraphiques, des récits ou des dialogues tirés du *Heike Monogatari* et des autres romans chevaleresques.

Cette ébauche d'un théâtre japonais se développa sous l'influence du théâtre chinois, dont il faut ici résumer l'histoire.

Pendant des siècles, la Chine avait eu, comme le Japon, des danses sacrées accompagnées de chants et de récitatifs : l'origine de ces danses semble remonter aux temps les plus reculés, puisqu'il en est parlé dans le *Shi King* comme de rites conservés par une longue tradition ; elles se confondirent sans doute avec les mystères bouddhistes. Les auteurs chinois attribuent la fondation du théâtre proprement dit à l'empereur Ming Hwang, qui aurait établi une confrérie d'acteurs sous le nom de *Compagnons des pruniers en fleurs*. Il semblerait que les pièces de cette époque, dont aucune ne nous est parvenue, étaient des tragédies lyriques et chorégraphiques peu différentes des Nô.

Sous les Mongols apparaît brusquement le drame véritable, sans qu'on puisse lui trouver aucun précédent dans la littérature chinoise ; ce genre semble donc d'importation étrangère : on en attribue d'ordinaire l'invention aux Tartares. C'est d'ailleurs un fait qu'en 1031 K'ung Tao fu, descendant de Confucius, envoyé comme ambassadeur à la cour d'un khan tartare, y vit jouer une pièce où son aïeul était tourné en ridicule. L'usage de représentations théâtrales semble ancien chez les peuples ouralo-altaïques. Peut-être leur art se développa-t-il sous l'influence des Persans qui célébraient en l'honneur des fils d'Ali et des danses, et des mystères, et même de véritables tragédies.

Les Chinois reconnaissent deux genres dramatiques qu'ils nomment *militaire* et *civil*. Les pièces *militaires* mettent en scène les principaux évé-

nements de l'histoire et sont à proprement parler des chroniques dialoguées.

C'est sans doute par la fusion de ce genre avec l'art des shirabiôshi que s'est formé le théâtre d'histoire du Japon. La plupart des Nô de ce théâtre sont attribués à Seami Motokio, qui semble avoir signé comme directeur des œuvres composées par des bonzes : ces Nô se rapportent le plus souvent à la lutte des Taira et des Minamoto ; ils mettent volontiers en scène Benken et Yoshitsune ; le *Hasshi Benkei* (*Benken sur le pont*) raconte leur duel sur le pont Gojô à Kiôto.

Ces Nô ne sont plus, comme les danses shintô et les *mystères* bouddhistes, des poèmes lyriques mis au théâtre, mais de véritables pièces où l'on trouve une intrigue, une action, des scènes dramatiques jouées par plusieurs acteurs.

Aux pièces purement historiques des Chinois se rattachent des pièces semi-historiques comme *l'Orphelin de Cheu*, qui sera étudié dans un autre chapitre et comparé à un célèbre drame japonais du dix-septième siècle dont l'auteur s'en est inspiré. *L'Orphelin de Cheu*, ou si l'on veut *l'Orphelin de la Chine* (pour lui conserver le nom que Voltaire lui a donné en l'adaptant à la scène européenne), raconte un épisode connu de l'époque féodale : un vassal sacrifie son propre fils pour sauver le fils de son seigneur.

Dès le quinzième siècle — et peut-être sous l'influence de la pièce chinoise — un fait analogue devint le sujet d'une danse de Nô. Nous y trouvons

l'histoire de Minamoto Mitsunaka, dit Manjû, qui, pour un devoir manqué, condamne à mort son fils Bijô (Bijiyau), âgé de douze ans. Chargé d'exécuter la sentence, le keraï Nakamitsu n'a pas le courage de frapper. Alors le fils de Nakamitsu, Kôshû (Kaushiyu) :

— Père, tranche ma tête, et présente-la comme celle de mon maître.

NAKAMITSU. — Tu as parlé juste...

BIJÔ. — Je ne supporterai pas ce sacrifice... Si ton fils meurt, je me tuerai.

KÔSHÛ. — Mais, n'est-ce pas la loi même de la Chevalerie que le vassal donne sa vie pour son maître?

NAKAMITSU. — Ils luttent à qui mourra.

KÔSHÛ. — Ah! père, écoute-moi.

BIJÔ. — Non, moi seul, j'ai raison.

NAKAMITSU. — Frapper mon propre fils!

KÔSHÛ. — Frapperas-tu ton maître?...

LE CHOEUR. — Nakamitsu aime son fils, mais la vie de son fils ne doit pas racheter celle de son maître... L'épée brille, elle vole. L'enfant n'est plus qu'un rêve.

Dans la seconde partie de la pièce, Nakamitsu rend au Minamoto repentant le jeune Bijô. Le père emmène le fils pendant que Nakamitsu pleure silencieusement en songeant à celui qu'il ne reverra plus.

*
* *

En même temps que la tragédie historique, se formait en Chine le drame bourgeois, plus directement encore imité des Tartares. Ce drame est, comme notre mélodrame, composé de vers chantés

et de prose déclamée. Dans les pièces les plus anciennes les parties versifiées et chantées sont si considérables que pour s'expliquer cet abus du lyrisme, étant donnés les sujets traités, il faut admettre l'union de deux genres différents, le drame des Mongols et la tragédie lyrique des Chinois.

La pièce la plus célèbre du théâtre de Yuen est le *Si Siang Ki* (*Sai Shô Ki*) ou *Histoire du Pavillon d'Occident*. En voici le sujet :

La veuve et la fille du ministre Ts'ui se sont réfugiées dans un couvent dont elles habitent le pavillon situé à l'ouest. La veuve se fait appeler Mme Ching et le nom de sa fille est Ing-Ing. Chang Seng, un étudiant intelligent et de belle mine, qui fait son *tour de Chine* pour se former l'esprit, visite le couvent, voit la jeune fille, tombe amoureux d'elle. Aussitôt il prend chambre dans un autre pavillon, fait sa cour, plaît à Ing-Ing, réussit à l'arracher, elle et sa mère, aux mains de brigands et obtient la main de sa bien-aimée. Mais Mme Ching reprend bientôt sa parole. Suit alors une série d'aventures tantôt comiques et tantôt romanesques; enfin, grâce à son héroïsme, à sa passion, mais aussi grâce à l'habileté de la femme de chambre, l'étudiant finit par posséder sa bien-aimée.

La longueur de la pièce, l'abondance des développements lyriques, les défauts de composition, certaines naïvetés, tout indique un art débutant, mais les caractères sont bien tracés et plusieurs scènes sont charmantes.

Il en est une où la coquetterie féminine est peinte

de main de maître. Sans se compromettre jamais, Ing-Ing sait si bien se montrer amoureuse que l'étudiant perd la tête; se figurant qu'on lui a promis un rendez-vous, il escalade le mur du jardin où la jeune fille vient se promener le soir avec sa servante. Ing-Ing joue la colère et la pudeur offensée :

— Qu'on s'empare de lui, qu'on le traîne devant ma mère!

Mais Hong-Niang, une soubrette aussi fûtée que les soubrettes de notre comédie :

— Si on le conduit à madame, la réputation de ce jeune homme sera perdue. — Mademoiselle, permettez-moi de le juger à votre place. — Chang-Seng, approchez et mettez-vous à genoux. Vous avez étudié les livres de Confucius, vous connaissez donc les Rites. Que prétendiez-vous faire ici au milieu de la nuit?

Elle chante :

Nous allons juger le cognassier (aux belles fleurs, aux fruits déplaisants).

Ce tribunal est un tribunal sérieux, il n'en faut pas rire...

Vous vous glissez de nuit dans la maison d'autrui.

Si ce n'est pour perdre la réputation d'une femme, c'est donc pour voler...

Puis Hong-Niang supplie sa maîtresse de faire grâce au coupable, et celle-ci, du ton le plus joliment impertinent, répond qu'elle lui pardonne en souvenir du service autrefois rendu. Mais, ajoute-t-elle sans sourire, puisque nos rapports sont ceux de frère et de sœur, je ne puis m'expliquer pourquoi il s'est introduit de nuit dans ce jardin.

Elle dit et se retire majestueuse.

Cette sainte-nitouche, qui bat sa servante quand celle-ci lui parle d'amour, se rend pourtant à un rendez-vous que Hong-Niang a préparé en feignant de prendre sa maîtresse dans un piège. Ce rendez-vous est dans la chambre même de Chang-Seng, malade d'amour déçu. Ici l'art de l'auteur se fait vraiment merveilleux. Ing-Sing se laisse adorer, aimer, posséder, sans prononcer une parole, c'est muette, mystérieuse qu'elle se retire, le matin venu, malgré les protestations passionnées de son amant.

— Cette nuit, s'écrie-t-il, je suis parvenu au comble de mes désirs.

L'élan de mon âme l'a portée jusqu'au neuvième ciel.

Aujourd'hui seulement j'ai pu vous posséder, doux être de délices.

Regardez la maigreur de mon corps : mes os desséchés semblent des tiges de chanvre teillé.

Je ne puis croire encore à la félicité de cette nuit.

La rosée mouille la terre embaumée; le vent ne souffle plus sur ces marches de paix.

La lune éclaire doucement mon cabinet d'étude; les nuages enveloppent cette tour de Yang t'ai (où Siang Wang connut l'amour d'une déesse).

Parmi les autres œuvres du théâtre mongol il faut citer la *Chanteuse* (*Ho lang tan* [*Ka rò tan*]) analysée ailleurs, la *Tunique confrontée* (*Ho han chan* [*Kò kan san*]), les *Intrigues d'une Soubrette* (*Chao mei hiang* [*Sù bai hò*]) et le *Ressentiment de Teungo* (*Teu ngo yuen* [*Tò ga en*]).

Sous les Ming, le théâtre chinois reçut sa forme définitive. Sans doute les œuvres de cette époque

sont souvent de grossiers mélodrames et nous y retrouvons tous les procédés dont le romantisme nous a lassés : le plus fréquent est la rencontre de parents et d'enfants séparés depuis vingt ou trente ans, leur reconnaissance mutuelle au moyen d'un de ces objets qu'on a ridiculisés sous le nom de *Croix de ma Mère*. Il faut cependant observer que ces séparations et ces reconnaissances étaient événements de la vie quotidienne dans la Chine troublée du seizième et du dix-septième siècle. Le théâtre des Ming contient une œuvre de premier ordre : le *Pi Pa Kî* (*Biwakî*) ou *Histoire d'un Luth* par *Kao Tsé Ch'êng* (1404).

Ce théâtre bourgeois eut une grande influence au Japon et sur les scènes de marionnettes, d'où sortit le véritable drame, et sur les danses de *Nô*.

Les premiers *Nô* de ce genre mêlent encore l'ancienne tragédie classique avec le mélodrame bourgeois de la Chine. Tels sont l'*Aoi no uie*, (*la dame de l'asarum*) tiré du *Gengi Monogatari*; le *Shunkan*, qui raconte les malheurs d'un prêtre de ce nom exilé par Kiyomori, et le *Koi no Omoni*, *le fardeau de l'amour*, où le spectre d'un vieillard, mort d'amour, poursuit la jeune femme qui l'a méprisé.

Puis le *Nô* se fait entièrement et bourgeois et chinois.

Dans le *Tôsen* nous voyons un marchand chinois pris avec son bateau sur la côte de Kiushû et vendu comme esclave à un habitant de Hakosaki. Treize ans après, les fils de ce marchand arrivent de Chine et payent la rançon de leur père, mais celui-ci désire

emmener les enfants qu'une Japonaise lui a donnés pendant sa captivité, son maître ne veut pas le lui permettre. Désespéré de devoir faire un choix entre sa famille chinoise et sa famille japonaise, le pauvre homme tente de se donner la mort. Son maître est enfin touché; l'exilé peut retourner dans son pays avec tous ses enfants.



Entre les danses de *Nô* l'on représentait des comédies en prose (*nô kiôgen*) qui s'inspiraient sans doute et des farces populaires, et des théâtres de marionnettes, et des parties comiques des drames chinois; ces petites pièces très courtes se terminaient toujours par une mêlée générale et une bastonnade.

Ici une courtisane pleure, son riche amant doit la quitter. Voyant qu'une tasse d'eau fournit les feintes larmes, Frontin met de l'encre dans la tasse: l'amant éclate de rire devant le visage noirci.

Là, c'est un mari d'âge mur qui veut aller chez sa maîtresse; pour tromper sa femme, il s'enferme dans sa chambre, se prosterne sur le sol; enseveli sous un suaïre, il méditera pendant deux jours sur le néant des choses humaines. La vieille a des soupçons, pénètre dans la chambre, lève le suaïre. Qui trouve-t-elle? Son domestique. Elle le chasse et prend sa place. Au matin, le mari rentre de belle humeur, croit toujours son domestique sous le suaïre, raconte ses amours, les plaisanteries de sa maîtresse sur la mégère. Le drap se lève. Qui trouve-il? Sa

femme. Devant le balai qu'elle brandit, le coupable s'échappe en criant.

Ailleurs des paysans sont chargés par leur maître de garder un champ contre les surprises de renards déguisés; leur maître vient les surveiller; ils le prennent ou feignent de le prendre pour un *kitsune* et le chassent avec des coups.

Où c'est encore un vicaire à qui son curé confie la mission de recevoir les paroissiens. Un marchand demande un parapluie et l'obtient. « Vous auriez dû, dit le curé au vicaire, répondre que le vent avait emporté l'objet, jetant d'un côté l'enveloppe et de l'autre la carcasse. — Survient un paysan qui voudrait un cheval pour la journée. — Impossible, s'écrie le vicaire, le vent l'a emporté, jetant d'un côté l'enveloppe et de l'autre la carcasse. — Mon pauvre ami, lui fait observer le curé en apprenant l'histoire, une autre fois vous donnerez comme prétexte que, mis au vert, l'animal s'est mis à folâtrer et s'est cassé la jambe. »

Arrive un visiteur qui veut parler au curé, mais le vicaire :

— L'animal s'est cassé la jambe en folâtrant dans un pré.

*
* *

Le théâtre de *Nô* atteint son apogée dans la seconde moitié du quinzième siècle; depuis lors il déchet rapidement. Pendant trois siècles encore les nobles devaient prendre un plaisir de délicats à faire représenter chez eux les anciennes pièces, mais

il s'en composa peu de nouvelles et ce sont de pauvres imitations d'anciens ouvrages. Aussi bien si la forme lyrique et chorégraphique du *Nô* convenait à des mythes comme *Takasago* et la *Robe de plumes*, à des *mystères*, à des tragédies historiques, elle contrastait déplaissamment avec des sujets comme le *Nakamitsu* et le *Tôsen*. C'est au théâtre populaire, qu'il devait appartenir de reprendre de pareils sujets et d'en tirer des drames véritables.

Le *Nô* porte la marque de son temps. Au Japon comme dans presque tous les pays de l'Europe et de l'Asie, le théâtre apparaît dans la dernière période du moyen âge pour atteindre à sa perfection soit vers la fin de la Renaissance, soit au début de l'époque classique. Les guerres, les crimes, les calamités du quinzième et du seizième siècle lui fournissaient une ample matière et la forme scénique s'offrait naturellement à l'esprit de gens pour qui tous les événements de la vie quotidienne se présentaient comme des spectacles : cérémonies et processions religieuses, cavalcades, défilés, exorcismes, jusqu'aux exécutions publiques exigeaient une grande pompe et des rites compliqués qui des moindres participants faisaient de véritables acteurs. Il est d'ailleurs remarquable que dans l'Europe du seizième et du dix-septième siècle comme dans la Grèce antique le théâtre semble procéder de la même inspiration que les arts plastiques arrivés à leur apogée. Et tel fut aussi le cas dans le Japon de la Renaissance.

Dans le *Nô* cette inspiration est double. Comme

le théâtre de Shakespeare et des premiers dramaturges espagnols, il se plaît aux combats, aux crimes, aux scènes fantastiques; sa forme au contraire est classique, la plus classique que nous connaissions avec celle de la tragédie grecque, dont elle est voisine. C'est que le *Nô* se forme à Kiôto sous l'influence du Goshô, le sanctuaire mystérieux où l'invisible souverain est servi par des femmes; c'est qu'il se développe dans ces palais-couvents où les shôgun, las de combattre et de gouverner, partagent leur vie entre la méditation religieuse et les jouissances d'esthètes savamment corrompus : retirés dans l'*inkio*, ces princes assistent en curieux aux calamités qui affligent leur peuple; les guerres, la famine, les incendies font rage autour de leur retraite, leur retraite n'en est pas émue : telles ces villas florentines où les seigneurs et les dames de Boccace oublient la peste en se contant le *Décameron*. De même, si les *Nô* représentent la vie tourmentée du Japon d'alors, c'est avec la sérénité chère à des moines persuadés que par la contemplation du Nirvâna l'on peut dissiper l'illusion affreuse de la vie, c'est dans la forme capable de charmer les grands et fins artistes qui dans l'architecture, la disposition des jardins, la peinture et le bibelot ont trouvé quelques-uns des effets les plus exquis et les plus harmonieux de l'art humain tout entier (1).

(1) Les *Nô* sont très bien étudiés dans les ouvrages de MM. ASTON et CHAMBERLAIN.

CHAPITRE IV

L'AGE D'OR DE L'ART JAPONAIS

L'époque des Ashikaga est surtout connue pour ses chefs-d'œuvre artistiques. Toutes les branches de l'art furent alors cultivées et toutes dans une pensée commune. Les palais, les parcs qui les entouraient, les peintures, les bibelots qui en décoraient les salles étaient faits pour se compléter, si bien qu'on ne peut s'imaginer la maison sans le jardin ou le jardin sans la maison, ni les séparer des tableaux qui les ont inspirés comme ils s'en sont inspirés, et des laques, des poteries, des bronzes dont paysages peints et paysages réels ont fourni le décor.

I

Pour bien montrer l'harmonie qui existe entre les formes multiples de cet art unique, il faudra donc en premier lieu étudier l'architecture, qui lui fournit son cadre.

Comme celle du moyen âge européen, l'architec-

ture du Japon est alors militaire et religieuse : tous les couvents sont fortifiés, tous les châteaux ont leurs oratoires; bien plus, dans les châteaux prévaut le style des couvents parce que les seigneurs sont des moines ou le deviendront. Mais entre les tendances du Japon et celles de l'Europe il existe une différence capitale. En Europe tout dit le culte de la dame : et les tourelles charmantes aux fenêtres mystérieuses, aux balcons, aux escaliers, qui semblent de dentelle; et les délicatesses toutes féminines des sculptures; et ces petites pièces, ces alcôves, ces embrasures de fenêtres, dont le charme fait d'intimité contraste avec les grandes salles nues aux lourdes voûtes; et les cathédrales elles-mêmes dédiées à Notre-Dame, dont les absides aux arcs-boutants superposés, les flèches, les clochers semblent moins des prières que des chants d'amour mystique : n'est-ce pas le temps où un doute émis sur l'Immaculée Conception semble au chevalier une injure faite à sa Dame, injure qui doit être lavée dans le sang? Au contraire le Japon féodal méprise la femme : en vain les shôgun ont-ils abandonné Kamakura pour Kiôto où la cour du Gosho est encore une cour de femmes; Muromachi dédaigne le Gosho; aucune dame ne paraît aux fêtes données par le shôgun et l'architecture japonaise du quinzième siècle ne connaît rien de ces grâces féminines qui sont alors la meilleure parure de l'architecture européenne.

D'ailleurs au Japon et en Europe l'architecture du quinzième siècle, restée religieuse et militaire comme aux siècles précédents, trahit pourtant deux tendances contradictoires de l'esprit nouveau,

tantôt somptueuse, sensuelle, et toute Renaissance ; tantôt sévère, nue et faisant pressentir la Réforme. Car le Japon eut aussi sa Réforme qui commença dans l'Église bouddhiste avec les sectes de Zen et de Shinshû, puis, dans la décadence du bouddhisme au dix-septième siècle, se transforma en bushidô mélangé de confucianisme.

*
* *

Les plus grands monastères du Japon, citadelles imprenables en même temps que palais et que sanctuaires, étaient le Hieizan près de Kiôto et le château fort d'Ôsaka fondé par Shinshû (Monto). Presque rien ne subsiste aujourd'hui des 3,000 couvents qui faisaient de la montagne sainte la capitale religieuse du Japon, et le Honganji d'Ôsaka, devenu citadelle impériale en 1580, fut rebâti à la fin du seizième siècle comme monument civil et dans un autre style.

Si l'on ne peut plus juger le grand art religieux-militaire du quinzième et du seizième siècle, nombre de temples et de couvents rappellent son art purement religieux. Presque tous se trouvent à Kiôto : ainsi la pagode à sept étages du Sôkokuji, le temple de Hachiman dans le Rokujô, le Tôji in (fondé par Takauji) où l'on voit les portraits authentiques des shôgun Ashikaga. Seniûji se trouve dans un bas-fond que dominent les collines couvertes de pins : de 1244 à 1868 le monastère servit de lieu de sépulture aux mikado et aux princes de leur famille ; on y conserve une dent de Shaka dans un immense

reliquaire du quinzième siècle qui a la forme d'une pagode. Le *San-jû-san-gen dô* ou temple des 33,333 images de Kannon date de la fin du seizième siècle, il renferme mille statues dorées de la déesse. Mais les monuments les plus importants pour l'art de cette époque sont le Kinkakuji (Kitayama) et le Ginkakuji (Higashiyama) qui seront décrits plus loin.

Si l'on en excepte ces deux résidences, qui sont à la fois des palais et des couvents, l'architecture civile du quinzième siècle n'est plus représentée par aucun édifice; nous ne connaissons que par des descriptions le magnifique palais des shôgun, le Hana no gosho dans le Muromachi. L'art de cette époque n'en a pas moins été bien étudié. Jusqu'aux palais et aux maisons, qui témoignaient de son esprit religieux et militaire. En vain quelques lettrés voulurent-ils faire prévaloir le style purement civil qui dominait alors en Chine : au Japon ce style est appelé *shoinzukuri* parce qu'il donne pour principale pièce aux maisons le *shoin*, la bibliothèque. Le *shoinzukuri*, qui ne fut jamais d'ailleurs qu'incomplètement adopté, disparut bientôt devant le *shindenzukuri*, seul en usage au début du quinzième siècle et de nouveau seul en usage à la fin du seizième : on appelle ainsi, du mot *shinden*, qui veut dire parloir, un style dont les principales dispositions sont empruntées à l'art monastique : sur le devant de l'enclos, qui entoure la maison, s'élève un *genka* ou *genkan*, un porche semblable à ceux des couvents bouddhistes; les écrans des pièces ont des peintures religieuses; des nattes recouvrent les planchers : l'usage des nattes emprunté aux bonze-

ries est aujourd'hui général. Dans 'ces maisons-couvents du quatorzième siècle tout disait pourtant le soldat : on y voyait le pavillon des gardes, la salle des arcs, la salle des lances. Car si le Japon, qui n'avait nul ennemi de sa foi à combattre, ne fonda pas comme l'Europe, l'Islam et l'Inde, de véritables ordres religieux-militaires, nul peuple ne se forma cependant d'une manière plus nette la conception du moine-soldat.

II

Palais et couvents bâtis en bois valaient surtout par les objets d'art qui les décoraient, par les jardins au milieu desquels on les avait construits. C'est dans l'âge de Muromachi que se constitua l'art du jardin japonais : il convient d'en dire brièvement les lointaines origines.

L'on y trouve une double inspiration bouddhiste et chinoise.

Pour les bouddhistes tous les êtres, toutes les choses sont intimement unis : après sa mort l'homme peut revivre comme un animal, une plante, ou même comme un rocher. Le croyant saura donc converser avec l'onde, et la fleur, et ces objets eux-mêmes que les profanes jugent inanimés. De plus pour les bouddhistes tout est illusion ; sous ces formes, ces couleurs qui flattent nos yeux, ils savent découvrir le bienheureux Nirvâna. L'art des jardins est donc

pour eux une forme de l'enseignement religieux : si les temples sont entourés de parcs, ce n'est pas seulement pour reproduire ces bosquets où Shaka aimait se reposer, c'est pour rappeler sans cesse à l'esprit des moines que le monde des sens est la Mâyâ, mais que dans la Mâyâ toutes choses sont doublement unies par la métempsycose et cette commune rédemption qu'est la doctrine des butsu.

Si la conception du jardin comme motif de piété semble purement bouddhiste, l'art qui préside à l'arrangement des parcs a probablement une origine plus ancienne. Dans les *Jâtaka*, les épopées, les tragédies indiennes il est constamment parlé des parcs magnifiques qui entouraient la demeure des *râja*. Mais les auteurs indiens dépeignent en poètes les arbres dont les lianes semblent d'ardentes maîtresses, le kuravaka dont les pointes écarlates et les bords d'ébène rappellent les doigts peints de la bien-aimée, le manguier couvert de fleurs brunes, le jasmin qu'entoure l'essaim bourdonnant des abeilles, les singes se balançant aux branches où crient les oiseaux. Dans leurs récits nous ne trouvons jamais de description précise ; cependant nous en pouvons retirer quelques indications : il n'y avait pas de jardin royal sans un étang, un pavillon de repos et de beaux massifs d'arbres ; dès le début de l'ère moderne, le jardinage était un art véritable qui se développa plus tard. Cet art s'était-il inspiré de modèles pris dans l'Asie antérieure ? Nous ne saurions l'affirmer, mais cela semblerait probable, car les Persans, les Assyriens, les Babyloniens se plaisaient à créer des parcs et l'art des jardins se forma

de bonne heure en Égypte, comme nous pouvons en juger par les bas-reliefs trouvés sur les constructions d'Amenhotep IV à Tell-el Amarna. Il est donc probable que l'art bouddhiste des jardins a une origine très ancienne.

Si les Chinois, amoureux de la nature, ont dû songer d'eux-mêmes à se faire des jardins, l'art de l'Asie antérieure leur fut connu et par les marchands de l'Asie centrale et par les missionnaires bouddhistes : ils s'en inspirèrent, mais pour le modifier selon leur goût personnel. Tandis qu'ils ne peuvent s'imaginer un jardin sans rochers, ce qui constitue pour nous le jardin même, la plante, n'est qu'une partie accessoire de leurs jardins; de fait bien peu possèdent de grands arbres, aucun ne possède de massifs; dans beaucoup on ne trouve pas une fleur. Les Chinois ne comprennent pas non plus un jardin sans eau; s'ils le peuvent, ils s'établiront sur le bord d'une rivière ou d'un étang; ils creuseront un petit lac bordé de rocs artificiels aux formes étranges, ils y construiront des îles pittoresques avec des kiosques ou des pagodes et des ponts en dos de chameau jetés tout en haut des collines comme dans leurs tableaux. La plupart de ces traits sont empruntés aux descriptions des Laoistes qui s'inspirent elles-mêmes des paysages du Cheh-Kiang (Sek kô). Aux eaux vives les Chinois préfèrent l'eau dormante que recouvrent les grandes feuilles des lotus et des nénuphars; le printemps venu, ceux-ci se couvrent de fleurs blanches, l'été ce sont les lotus qui ouvrent leurs corolles rouges et bleues. Et sans doute le spectacle est charmant,

mais il s'y mêle aussi une pensée mystique : pour les bouddhistes le lotus est le symbole de l'âme qui naît dans la boue de ce monde et de cette boue forme le beau calice, rempli d'eau pure, d'où s'exhale le suave parfum de la piété.

« Ce monde, dit le *Majjhima-Nikâya* ou *Recueil des moyens discours du Buddha*, ce monde est pareil à l'étang où s'épanouissent les fleurs du lotus, les unes bleues, les autres blanches ou roses. Parmi ces fleurs, on en voit qui s'élèvent au-dessus de l'eau, exposées aux ardeurs du soleil ; d'autres qui reposent à la surface, moitié humides et moitié desséchées. Mais il en est de bleues, de roses, de blanches, qui naissent dans l'eau et se développent dans l'eau, et ne dépassent jamais la surface de l'eau. Les corolles, les racines de ces lotus blancs, bleus, roses, sont si bien abreuvées que leur moindre parcelle jouit de l'humidité bienfaisante. Ainsi l'Arhat s'abreuve de la joie du Nirvâna.

L'art du jardin chinois ne cessa d'évoluer ; à chaque époque il reflétait les mœurs de la société, les tendances de la religion et de la philosophie ; c'est en étudiant l'histoire de la peinture intimement liée avec celle du jardin que nous étudierons les conceptions successives de la nature dont se sont inspirés les poètes et les penseurs de la Chine ; c'est en examinant les formes chinoises de certains jardins japonais que nous décrirons avec précision le décor chinois ; pour le moment, nous ne donnerons que des indications générales.

Avant les Han les jardins sont la nature même ; on la prend telle qu'elle est sans chercher à la violenter. Sous les Han le jardin d'inspiration boud-

dhiste cherche tantôt à suggérer de pieuses pensées, tantôt à reproduire les paysages de l'Inde où vécut le Buddha; le bambou est alors l'arbre préféré. A l'époque des six dynasties s'élabore le décor laoïste qui atteint son apogée sous les T'ang; les auteurs, qui décrivent le parc de Si-ngan-fu construit par Ming-Hwang, parlent de soixante-douze pavillons s'élevant au milieu de lacs que bordent des rochers aux formes étranges. Sous les Sung apparaît le paysage classique aux grandes lignes, aux couleurs tempérées, à l'aspect sévère, presque nu. L'âge des Ming est l'âge des fleurs; les jardins n'ont plus de lignes; telle est l'ivresse de la couleur que l'on réunit des plantes de tous les tons, de toutes les nuances. Dans le conte des *Pivoines* il est parlé d'un enclos où poussent pêle-mêle « l'églantine, l'hibiscus, le chèvrefeuille, le calycanthe, le corchorus, le bouton d'or, l'alhæa, la balsamine, l'amaranthe, la ketmie, le pavot, le glaieul doré, le lys, l'œillet, l'ipornée, le lychnis, la pivoine arborescente et une foule de fleurs qu'on ne saurait énumérer. »

Au seizième siècle commence le style tourmenté qui prévaut encore. Les jardins se font petits : pour tromper sur leurs dimensions on y multiplie les collines artificielles, les bassins, les pavillons. De grandes pierres bordent les chemins sinueux qui montent et descendent deux ou trois fois chaque colline, entourent les bassins de leurs réseaux concentriques et, revenant sur eux-mêmes, se croisent à plusieurs reprises; les pierres sont taillées de telle sorte qu'elles présentent trois ou quatre aspects

différents si bien que, après plusieurs détours, on reprend en sens inverse la route parcourue sans pouvoir la reconnaître; des inscriptions, des images sont figurées sur les rocs, sur les pavés des sentiers de manière à retenir le visiteur; il lui faudra une heure pour parcourir un tout petit enclos. Et le même goût des *chinoiseries* apparaît dans la manière dont on torture les arbres; quant aux fleurs, on les cultive pour elles-mêmes indépendamment des jardins : les plantes poussent dans des pots, elles aussi torturées, et leurs corolles assemblées forment des berceaux, des figures géométriques, des images d'hommes et d'animaux. Les jardins ne sont plus des retraites religieuses ou poétiques, mais les jouets de désœuvrés et de blasés.



Au Japon l'art des jardins ne semble pas antérieur à l'introduction de la civilisation chinoise; mais dès l'époque de Heian, le mikado et les nobles se plurent à dessiner de beaux parcs; leur goût était celui des T'ang et ces parcs représentaient des sites réels ou fantastiques. Oublié en partie au douzième siècle, cultivé à Kamakura mais avec plus de simplicité, perdu ou à peu près au quatorzième siècle, l'art des jardins se releva dans l'âge de Muromachi sous l'influence des grands paysagistes qui s'inspiraient de la Chine; c'est alors que ses lois se fixèrent; ses plus illustres maîtres furent les moines Sôseki, dit Musôkokushi et Shôsetsusai Sôami au quinzième siècle et Sen-no-Rikiu au seizième.

Tous les trois, le premier surtout, cherchent les grandes lignes, se plaisant aux teintes sobres, n'usant des fleurs qu'avec discrétion et jamais en massifs, n'employant pas le gazon qui apparaît seulement dans les jardins du dix-neuvième siècle : les collines ont, il est vrai, leurs fougères et leurs mousses, mais toutes les parties de jardin que nous mettrions en pelouses sont au Japon recouvertes d'un sable très fin ; souvent ce sable donne à distance l'illusion de l'eau. Cependant ces maîtres sévères admettent des bosquets d'arbres fruitiers et de momiji, mais ces bosquets doivent être placés de manière à se perdre dans l'ensemble du paysage. Tous les jardins possèdent d'ailleurs des arbres magnifiques, surtout le pin, le cryptomeria, le cèdre, le paulownia, le vernis du Japon.

L'art des jardins comprend trois styles : le *sô* ou style simple ; le *giô* ou style intermédiaire ; le *shin* ou style compliqué. Ces styles s'appliquent soit à des jardins communs (*hiraniwa*), soit aux jardins qui entourent les pavillons de thé (*chaniwa*), soit à des jardins où s'élèvent des collines artificielles (*tsuki yama niwa*). Mais ces différentes classes de jardins et leurs divers styles ne sont que les moyens mis à la disposition de l'artiste pour rendre ses inspirations.

Voici les principales inspirations du jardinier japonais.

Quelquefois il figure un dogme, un axiome par une scène historique, surtout une scène religieuse.

Dans le palais abbatial de Tokuwamonji, le jardin, qui doit rappeler la toute-puissance de la Vérité divine, représente le miracle de saint Daita, prêchant aux pierres qui s'inclinent touchées par ses paroles.

D'autres fois l'artiste prend pour thème un état moral. Pour célébrer l'heureuse vieillesse d'époux qui s'aiment, il place un vieux puits dans un fouillis de pierres et de buissons : l'eau symbolise le principe fécondant de la nature.

Les maîtres se plaisent aussi à reproduire les paysages les plus célèbres de la Chine et du Japon : rien ne saurait dire leur science de la perspective, leur habileté à choisir leur point de vue ; car c'est seulement d'un endroit déterminé que le jardin produira l'effet désiré. Pour donner l'illusion de la distance Rikiu place au premier plan ses plus grands arbres et les collines artificielles les plus élevées ; ce système est connu sous le nom de *saki sagari*. Dans son *saki agari* Oribe adopte la disposition contraire : le premier plan plus bas reste un jardin, le fond plus élevé est traité de manière à figurer la nature.

Souvent les artistes japonais dessinent l'un de ces paysages idéals chers aux prêtres du Butsu et aux sectateurs de Rôshi. Même dans ce cas ils se conforment aux règles fixées par un canon rigoureux. C'est ainsi qu'ils reconnaissent cinq collines principales. La première et la plus grande forme le centre du décor ; un pavillon s'élève à mi-côte dans un endroit qui offre une belle vue. La seconde colline, située en retrait de la pre-

mière, en est séparée par une gorge où de rochers à pic s'élance une cascade copiée le plus souvent sur une chute d'eau naturelle du Kiang Si (*Kô sei*); les Japonais appellent cette chute *Rozan* et donnent à la montagne voisine le nom de *Riu-mon*. La troisième colline se trouve de l'autre côté de la colline centrale; entre leurs flancs s'ouvre un vallon riant que traverse une route ombragée de pins ou une rivière bordée de saules pleureurs; un hameau s'élève sur un contrefort de la montagne ou dans une ondulation verdoyante. La quatrième colline est plus petite et très en avant des trois autres; la cinquième rejetée tout au fond doit donner l'illusion d'une haute montagne.

Au pied de la grande colline on voit un lac aux rives pittoresques qui souvent évoque le souvenir d'un célèbre lac du Che Kiang appelé par les Japonais *Seiko*. Ce lac forme au milieu une grande pièce d'eau, sur le côté des anses serpentine que des ponts situés à une grande hauteur traversent d'une seule arche presque ronde. L'un d'eux figure *le pont d'argent de la pure foi*, qui conduit dans le Paradis d'Occident. Ces ponts relient la rive à de nombreuses îles bordées d'*ishidôro* et de *kanedôro*, couronnées de kiosques et de pagodes. Les îles principales sont l'île battue des flots (*Fukiage shima*), l'île du maître (*Shujintô*) et l'île des hôtes (*Kiakujintô*), surtout *Hôrai-shima*, l'*Ile des Bienheureux*, chère aux disciples de Lao-Tse.

Les Japonais ont aussi des paysages de sentiment. Le jardin exprime l'état d'âme du propriétaire :

ou la piété du moine, ou la mélancolie du ministre disgracié, ou le repos bien gagné du soldat, ou la sérénité du philosophe à qui la science et l'âge ont appris une sceptique indulgence. D'une manière générale, qui visite un jardin doit pouvoir dire à première vue quels étaient l'âge, la profession et le sentiment de celui qui l'a dessiné. Mais un parc peut aussi figurer un sentiment plus général : la paix, l'allégresse, la foi dans la miséricorde du Buddha.

Enfin il existe d'autres jardins dont le seul but est de charmer. Aux esthètes qui les ont disposés ils doivent en toutes saisons des aspects nouveaux : au printemps les fleurs roses et blanches des arbres fruitiers délicatement voilées par la brume matinale ; en été la fraîcheur d'un lac où se reflètent des saules, des pins, des paulownias, et le *tsuridono*, un pavillon construit sur pilotis d'où l'on surveille la ligne qui frémit dans l'eau ridée, sans cesse poussée par la brise contre les roseaux ; en automne le décor éclatant des *ichô* et des *momiji* ; en hiver des vues de neige qu'effleurent obliquement les rouges lueurs du couchant.

Dans de pareils jardins tout est cher aux Japonais : les collines, les arbres, les plantes, et les cerfs à la robe tachetée, et les oiseaux au doux plumage, au doux chant, et les tortues qui les pattes étendues dorment dans l'eau entre les grandes feuilles des lotus, et les cigales, et les grillons, et les serpents, les lézards multicolores, et les lucioles qui font, avec le clair de lune, la joie des nuits d'été, jus-

qu'aux pierres elles-mêmes, précieuses celles-ci pour les souvenirs qu'elles évoquent, et celles-là pour la beauté de leur forme ou de leur couleur, d'autres plaisantes, drôles ou troublantes parce qu'elles figurent un masque grotesque ou hideux.

Voici les noms donnés par Sôami, le grand maître du quinzième siècle, aux pierres du Daisen-in dans le Daikokuji de Kiôto : *gagiû seki* (pierre du bœuf couché), *kikô seki* (pierre en forme d'écaille de tortue), *chô sen* (long bateau), *kotô* (tête de tigre), *sembô* (toque de génie), *meikiô* (miroir clair), *Daruma* (Saint Daruma), *Fudô* (le dieu Fudô), *Kannon*, *amba* (selle), *Butsu ban* (pâtra du Buddha), *chukô seki* (pierre du léger parfum).

*
* *

Rien n'est plus japonais que cet art des jardins. Point de maison qui n'ait le sien, fût-ce un de ces jardins minuscules qu'on dispose sur un balcon ou dans un pot de fleurs, ceux des pauvres très simples, ceux des riches avec de vrais *matsu* nains, produits vantés de la science du jardinier. Et cependant ces jardins s'inspirent de formes et d'images empruntées à des peuples lointains dont beaucoup jusque dans ces derniers temps étaient inconnus aux plus lettrés des Japonais. Voici des kiosques chinois, des pagodes indiennes, le pont d'argent de la pure foi qui était le pont du ciel dans la mythologie de Zoroastre, et l'île des bienheureux, le paradis des Babyloniens, que mentionnent les plus vieilles inscriptions des cunéiformes.

Il serait curieux d'ailleurs de comparer les styles de nos jardins à ceux des jardins chinois et japonais; je ne parle pas des jardins actuels : au dix-huitième et au dix-neuvième siècle nous avons beaucoup imité les Orientaux, qui nous ont beaucoup imités. Mais nos jardins du moyen âge, de la Renaissance et du dix-septième siècle, les jardins italiens surtout, qui servirent de modèles à ceux de tous les peuples, ne s'inspiraient-ils pas des villas romaines copiées sur celles de la Grèce, de l'Égypte et de l'Asie Mineure? Dans cette branche comme dans toutes les autres, l'art oriental et l'art occidental ont eu la même origine : des principes premiers que leur est-il demeuré dans leurs évolutions particulières? Est-il vrai que les dissemblance survenues au cours des temps aient complètement effacé ces premiers principes communs aux deux arts, ou leurs dispositions générales trahissent-elles encore une ancienne inspiration commune?

III

De l'art des jardins, l'on ne saurait séparer celui de l'arrangement des fleurs (*ikebana*), car au Japon les deux arts se confondent à leurs limites extrêmes et certains bouquets sont à proprement parler des paysages en miniature.

L'*ikebana* est d'origine bouddhiste; les bonzes décorent leurs autels de fleurs, ils composent aussi

des bouquets pour témoigner de l'amour qu'ils portent à tous les êtres de la nature. Comme dans l'ornementation de leurs temples les moines indiens s'inspirèrent sans doute des brâhmanes, des mages et des prêtres chaldéens, c'est aux temps les plus reculés que l'on doit faire remonter les premières traditions de l'*ikebana*.

Qu'il fût cultivé par les moines ou les dames du Gosho, cet art conserva pendant des siècles ses formes hiératiques. Le style ancien encore usité dans les temples sous le nom de *shin-no-hana* groupe des éléments disparates : grandes feuilles, rameaux de pin, de cerisier, de paulownia, troncs de matsu de manière à former une tige perpendiculaire et six rameaux divergents; de fait l'on dirait un chandelier à sept branches, et c'est probablement dans quelque tradition de l'Asie antérieure qu'il faut chercher l'origine de cette disposition, car le nombre sept est considéré comme sacré; le prêtre Meikei Shonin y voit une allusion aux cinq éléments et aux principes mâle et féminin.

Sous l'influence de la Chine il se forma un second style, le *Rikka* (appelé aussi : *tatebana*, *fleurs debout*) de tendances moins religieuses; le vase d'autel est remplacé par une corbeille, le décor n'est plus d'une rigidité hiératique, les lignes courbes ou brisées remplacent les lignes droites, le poids de la composition est rejeté sur les côtés, les fleurs sont plus rarement employées et l'ensemble donne moins l'impression d'un bouquet que celui d'un paysage en miniature : l'inspiration est celle des Sung, c'est-à-dire simple, grandiose et rude.

C'est dans les palais-couvents de Kiôto que l'ikebana se forma grâce au génie de quelques grands *chajin*, surtout de Rikiu, l'inventeur du style *Kôriu*, d'où sont sortis tous les styles encore en usage : il transforma en art d'esthètes un art resté jusque-là religieux et philosophique ; aux compositions compliquées où se mêlaient des branches d'arbres et des fleurs, il substitua les simples compositions qui n'admettent qu'une seule branche ou qu'une espèce de fleurs, il distingua les courbes qui convenaient selon que la branche avait deux, trois, cinq ou sept rameaux, et prescrivit de varier la forme et la matière des vases et des corbeilles. Mais c'est plus tard, en parlant du dix-septième et du dix-huitième siècle, qu'il conviendra de dire tous les raffinements d'un art cher aux Japonais. Les compositions du quinzième siècle tiennent encore et du *Shin no hana* et du *Rikka* : les grands esthètes de l'époque ne sont-ils pas des moines ? n'ont-ils pas choisi pour leurs maîtres les sévères paysagistes de l'école des Sung ? Et leurs arrangements de fleurs ne sont-ils pas faits en vue de cérémonies presque religieuses pour préciser le sens d'une peinture qui appartient à la grande école chinoise ou à ses imitateurs ? Cette peinture (dite *kakemono* si elle est en longueur et *makimono* si elle est en largeur) est suspendue au fond de la petite alcôve appelée *toko no ma* ; les fleurs sont placées par terre sur le devant du *toko*. Ainsi rapprochée du tableau la composition florale ne doit pas rivaliser avec lui : jamais près d'un *kakemono* représentant des momiji l'on ne mettra de véritables momiji, mais

quelque plante verte (une plante d'automne pourtant) qui fasse ressortir le tableau, ou quelque fleur, de teinte plus douce, que les poètes associent avec l'érable, comme le hagi. Le tableau représente-t-il une montagne, le bouquet sera de fleurs de la montagne; devant le portrait d'un saint ou d'un poète on déposera, comme un hommage, les fleurs qui lui furent le plus chères. D'ailleurs dans le choix de la composition florale et de la peinture exposée le délicat doit toujours s'inspirer de la saison, de l'heure, du goût et de la position de ses hôtes; souvent il en marquera l'esprit en lisant des vers de grands poètes ou quelque uta composé par lui-même ou l'un des invités. Ceux-ci doivent de même se conformer au code rigoureux de l'étiquette : chacun d'eux pénètre à son tour dans la pièce suivant son rang de préséance. S'accroupissant à un mètre du toko, il place une main sur un genou, de l'autre main il touche le sol; puis il examine le tableau et le loue en connaisseur. C'est seulement cet examen terminé qu'il s'occupera des fleurs, il étudiera d'abord le plan de la composition, puis il en regardera le milieu, enfin les parties latérales.

Pour raffinées qu'elles soient, ces prescriptions n'en témoignent pas moins d'un goût délicat; les Ashikaga et leurs courtisans étaient dignes d'admirer les chefs-d'œuvre que produisaient alors les maîtres de la peinture japonaise.

IV

Ainsi dans le Japon du quinzième et du seizième siècle tous les arts concourent à développer la peinture comme à lui préparer un cadre harmonieux; bien plus la société entière semble faite pour lui permettre d'atteindre à l'apogée; c'est à la même époque et sous l'influence de circonstances semblables que la peinture japonaise et la peinture italienne produisent leurs chefs-d'œuvre.

*
* *

Mais avant d'étudier les maîtres japonais, il importe de faire connaître les principales productions de l'art chinois dont ils se sont inspirés.

Nous ne savons rien de cet art avant l'arrivée des missionnaires bouddhistes au troisième ou au quatrième siècle de l'ère ancienne. Les premières œuvres de la peinture et de la statuaire chinoises sont des copies de modèles indiens. C'est lentement que l'art religieux se délivra de cette influence, plus lentement encore que l'art civil se sépara de l'art religieux. A travers les formes hiératiques chères au bouddhisme les Chinois devinaient les formes non religieuses qui avaient contribué à les produire ou qui s'en étaient dégagées : l'architecture des temples et des couvents ne procédait pas

seulement d'édifices religieux, mais des anciens palais de la Perse et de l'Assyrie; les lignes des draperies, souvent même les lignes du corps étaient celles de l'art grec humanisé; la pose du Buddha comptant sur ses doigts était celle de Socrate. D'ailleurs, pour être la plus distincte, l'influence du bouddhisme n'est pas la seule qui ait touché la Chine : par l'Asie Centrale la Chine connut l'art de la Perse et l'époque des Sassanides a produit encore des œuvres remarquables où se retrouvent et les traditions des antiques monarchies et celles de Byzance. Tout l'art de l'Asie antérieure a laissé sa trace dans cette série de sculptures encore mal classées qui s'étendent du second ou du premier siècle avant Jésus-Christ à la dynastie des Han et dont les plus anciennes semblent être les bas-reliefs de Hiao T'ang Chan, dont les meilleures sont celles de Wu Liang Tse. Nous ne pouvons juger la peinture laïque antérieure au cinquième siècle : trop rares sont les spécimens qui en ont survécu. A cette époque apparaissent quelques paysagistes comme Siulin (? 420) et Yuan-Kong; leur inspiration se rattache encore aux visions imaginaires du bouddisme. Par contre, les portraitistes du même siècle possèdent déjà le don de l'observation et la netteté du trait, ces qualités distinctives des maîtres chinois que les peintres indiens n'ont jamais possédées; de ces portraitistes le meilleur est Lu t'an wei (vers 460).

Sous les T'ang la peinture chinoise se fit originale, l'on y vit apparaître deux tendances princi-

pales qui se manifestent encore : ouralo-altaïque et confucianiste, le Nord fut tour à tour naturaliste et classique; il enseigna d'abord la correction, la vigueur du dessin et l'harmonie de la composition, puis le style académique, enfin un canon étroit; laoïste et poétique, le Midi aux origines variées se plut aux fantaisies faciles et aux couleurs éclatantes. Il ne faudrait pas d'ailleurs prendre ces expressions de Nord et de Midi dans un sens trop littéral : à de certaines époques l'une ou l'autre tendance prévalut dans tout l'empire.

Le premier des grands maîtres chinois est Wu Tao Tse (*Go Dôshi*). Il est surtout connu des Japonais pour sa peinture du Nirvâna de Shaka qui est conservée dans le Manjuji de Kiôto. Plusieurs épisodes y sont représentés dans le même décor. Au milieu Shaka vient de mourir sur un lit de parade qu'entourent de grands arbres, les sâla de l'Inde. Son corps a pris la teinte dorée qui caractérise les Butsu; les dieux, les hommes, les animaux, se tordent de désespoir. Dans un nuage qui se pose sur les branches apparaît, au milieu d'un cortège angélique, Mâyâ la Grande Illusion et la mère du Butsu. Les sujets traités dans la partie inférieure représentent les dernières scènes de la vie de Shaka : à gauche de la composition principale nous voyons sa transfiguration. Les autres sujets situés à droite et au-dessus se rapportent à ses funérailles. Ici les porteurs s'efforcent vainement de soulever son cercueil; là ce cercueil vole sans aide à travers les cieux; plus loin il s'est posé, les jambes du Butsu s'allongent miraculeusement, ses pieds

sortent de la bière ; enfin voici la distribution des reliques entre les fidèles ; l'urne où elles sont déposées répand une mystérieuse lumière qui les ravit d'une sainte joie. Le principal mérite de cette peinture, d'ailleurs bien composée, est dans la finesse du dessin, le naturel, la variété, la vive expression des poses et des physionomies.

Pour pieux bouddhiste qu'il fût, Wu Tao Tse n'en suivait pas moins les errements des laotistes ; il était mêlé à toutes les pratiques ésotériques de la cour de Ming Hwang (*Tô no Gensô*). Peignait-il une mule, elle troublait de ses ruades le sommeil des moines. Était-ce un dragon, comme ceux de son maître Chang Sang Yiu (*Chô-sô-yu*) (vi^e siècle), ce dragon attirait à lui les nuées orageuses. La fin de Wu Tao Tse est restée célèbre. Ming Hwang lui faisait décorer une muraille de palais. Quand on tira le rideau qui cachait la peinture, un merveilleux paysage apparut : c'étaient sous un ciel nuageux des montagnes, des forêts fantastiques où se pressaient des hommes, des bêtes et des oiseaux. Au pied d'un rocher abrupt, étrangement découpé, s'ouvrait une grotte mystérieuse. Et Wu Tao Tse de dire à l'empereur. « Cette grotte est la demeure d'un génie. Je ne sache pas de mots qui pourraient exprimer les merveilles de son palais. Que Votre Majesté me permette de l'y conduire ! » Wu Tao Tse pénètre dans la grotte, Ming Hwang veut l'y suivre, le rocher se referme devant lui tandis que Wu disparaît pour ne jamais revenir.

Mieux que toute dissertation, cette légende nous fera comprendre l'esprit du paysage chinois, surtout

si nous la rapprochons des descriptions de Li-Tai Pe et de leurs imitateurs. Les maîtres des T'ang n'ont pas cherché à faire vrai; ils ont peint des paysages de sentiment, des paysages fantastiques; pour comprendre leur art il faut penser aux fonds de Léonard et des Allemands qui s'en sont inspirés comme Elsheimer; au *Cimetière des Juifs* de Ruysdaël; à toute cette lignée de peintres dont procède Böcklin. Mais les peintres chinois, au moins les premiers, croyaient à leurs songes. Troublés encore par l'idée indienne que le monde est Mâyâ, la grande Illusion, et que l'ascète peut commander aux formes de l'Illusion, grisés et par les rêves bouddhistes du Paradis Occidental, et par les rêves laotistes du Kwenlun et des îles bienheureuses, ils croyaient découvrir les montagnes où vivent les Génies et les Sages : de là leurs paysages étranges. Les rochers, dira-t-on, y semblent renversés, les arbres y croissent dans des endroits où rien ne pousserait; mais le *tan* ne change-t-il pas toutes les lois du monde matériel? Et ce que peignent ces maîtres, épris d'ailleurs des sites étranges du Cheh Kiang, c'est la nature transformée par le *tan*.

Wu Tao Tse est souvent rangé parmi les maîtres de l'école méridionale, mais la fermeté de son dessin, la bonne distribution de ses tableaux le montrent très supérieur au véritable chef de cette école, Wang Wei (sin.-jap. Ô-I 713-42). Poète et philosophe, celui-ci prétendait faire rendre à la peinture plus qu'elle ne pouvait donner et devait expliquer par des vers le sens de ses compositions. On lui doit avec de suggestifs paysages quelques

portraits remarquables par la justesse des poses et la précision facile du trait.

A la même époque les maîtres du nord s'essayaient au naturalisme. C'étaient Han-Kan (*Kan Kan*), Li Tsien (*Ri zen*) et Li Chung Ho (*Ri chú wa*), de bons peintres de chevaux; Yuen Ying (*Gen Yei*) habile à rendre les abeilles et les papillons; les paysagistes Kiang Tao Yin (*Kiô dô in*) et Li Cheng (*Ri sei*).



L'époque des Sung est l'époque classique de la peinture chinoise. Les maîtres traitent alors tous les genres, mais le paysage est leur genre préféré, celui qui fait le mieux comprendre leurs tendances et leur technique. Comme le paysage des Tang rappelait les songes des bouddhistes et des laotistes, la conception indienne de la Mâyâ, le paysage des Sung révèle les tendances classiques et rationalistes du confucianisme arrivé à son apogée, la philosophie panthéistique du Yang et du Ying. Compris comme une démonstration de l'esprit logique de la nature, il perd de son charme, et tombe souvent dans la convention, mais chez les meilleurs sa grandeur est admirable. Et cette conception du paysage nous en fait comprendre la technique : on cherche avant tout de grandes lignes, la bonne distribution des lumières et des ombres, une composition grandiose, simple, presque rude; solide et large, le dessin procède par masses; la couleur est sacrifiée; elle nuirait à la vigueur du trait, à l'harmonie générale; puis cet art philosophique est un art

austère qui, écartant les teintes vives et variées comme un élément de sensualité, n'admet que le monochrome ou le blanc et le noir.

Les maîtres de ce style classique sont Li Lung yen (*Ri-riu-min*) ; Ma Yuen (*Ba yen*) (douzième siècle) ; Hia Kwei (*Ka Kei*), sous le règne de Ning Tsung (1195-1225) et Ngan Hwui (*Gan-ki*) au début du treizième siècle. Avec eux il faut citer I Yuen Kih (*I Gen Kitsu*) qui peignait des fleurs et des singes ; Chao Ling Jang (*Chôrei jô*) célèbre pour ses bambous et ses paysages sous la neige ; Chao Chang (*Chô shô*), qui se plaisait à représenter des fruits, des herbes et des insectes ; Li Tang (*Ri tô*), qui dessinait des bœufs (douzième siècle) ; des peintres de fleurs comme Li Tih (*Ri tehi*), Mao Yih (*Mô Yeki*) etc. ; des peintres d'oiseaux comme Wang Ts'uén (*Ô sen*), Hwui Su (*Kei-so*) ; enfin deux artistes aussi célèbres que les maîtres du paysage : Yuh Kien (*Giok kan*) et Muh Ki (*Mok kei*) : ce dernier peignait de préférence des dragons, des tigres, des singes, des cigognes, et des canards sauvages.

Comme toutes les écoles classiques, celle des Sung professa bientôt un art conventionnel : tout ne devenait-il pas convention dans la société qui l'inspirait ? Puis, quand les Sung transportèrent leur capitale à Han Keu, l'école du Midi l'emporta : elle avait perdu ses traditions et ne s'occupait que d'illustrer de fleurs et de paysages des pièces de vers habilement calligraphiées. Hommes d'État, généraux, littérateurs, philosophes, grandes dames, jeunes filles et courtisanes, personne qui ne maniât le pinceau avec une élégante habileté, personne

qui ne peignît avec d'éclatantes couleurs, mais personne qui prît la peine d'apprendre à bien dessiner ou qui cherchât à mêler savamment ses couleurs. Pour la composition, c'était une formule classique dont se moquaient ces raffinés.

*
* *

L'invasion mongole aurait pu relever l'art chinois en lui révélant les inspirations et les procédés d'autres peuples. Des artistes de tous les pays se réunirent à la cour de Kubilai Khan; seule la Perse exerça une réelle influence : on retrouve le style et le ton de ses miniatures dans les œuvres chinoises du quatorzième et du quinzième siècle. Mais l'école persane était alors sans force comme sans originalité. D'ailleurs l'esprit chinois était devenu trop exclusif et trop las pour rien s'assimiler; la décadence de l'art chinois commence avec la décadence même du pays.

L'âge de Yuen a produit cependant quelques bons animaliers comme le peintre de chevaux Chao Meng Fu (*Chô su go*), le peintre de tigres et d'oiseaux Chao Tan Lin (*Chô tan rin*). Des paysagistes, les plus consciencieux s'efforçaient encore de continuer l'art des Sung, les autres (et c'était la majorité) ne peignaient qu'une branche, un oiseau, un rocher, le style du Midi prévaut dans leurs œuvres. Des artistes de cette époque les plus goûtés des Japonais sont Ma Lin (*Ba rin*) et Ma Liang (*Ba riô*).



L'avènement de la dynastie nationale des Ming amena d'abord une renaissance de l'art chinois. Comme l'âge des Sung est celui de la composition et du dessin, l'âge des Ming est celui de la couleur. La combinaison du style persan et du style de la Chine méridionale produisit ces œuvres brillantes et séduisantes que les Japonais appellent *Gokuzai-shiki* (*Riches couleurs*). Malheureusement au seizième siècle le goût de la porcelaine et du bibelot influa sur la peinture, qui perdit son antique grandeur.

Sous les Ming comme sous les Sung, les peintres de la nature se divisent en deux écoles. Les maîtres de la première peignent encore des paysages. Mais leur style se fait conventionnel. Ce sont toujours les mêmes sommets élancés, les mêmes pics romantiques dont la cime déchire les nues, avec les mêmes collines qu'enveloppe l'ombre des forêts. De rocs abrupts s'élancent des cascades qui s'écoulent en rivières dans des lacs couverts de nénuphars. Des plantes grimpantes, suspendues au dessus des abîmes, flottent bercées par la brise, « comme des écharpes aux couleurs variées ». D'étroits sentiers « faits pour l'oiseau » grimpent au flanc des monts abrupts; le rare voyageur ne peut les suivre qu'en se courbant. Plus souvent encore on ne voit que de romantiques solitudes.

Il faut avouer cependant que, s'ils ne rendent pas

la nature dans le style large et noble des Sung, les paysagistes des Ming, peintres ou écrivains, comprennent mieux ses délicatesses et qu'ils les expriment souvent avec une égale délicatesse. Voici une page charmante empruntée à une nouvelle de l'époque ; mieux qu'aucune description elle nous fera comprendre les tendances et même la technique de la première école.

A la mi-automne, quand soufflent les premiers vents qui font venir la gelée, que les forêts se teignent d'or et de pourpre, les hibiscus, les saules, les plantes aux cent couleurs dérobaient aux regards les rives du lac. Dans les roseaux, les grues et les oies sauvages réunies en troupes jetaient leurs cris vers le ciel : la tristesse de ces cris donnait comme un frisson d'angoisse. En hiver quand des nuages roses se pressent au ciel, que les flocons de neige voltigent (pareils à des fleurs), le ciel et la terre se confondaient dans une même teinte (*Pivoines*).

Les maîtres de la seconde école ne représentent qu'un seul objet et dans un style décoratif. Beaucoup jettent en quelques coups de pinceau la silhouette d'un arbre ou d'un rocher, la plupart ne peignent que des fleurs, mais avec quel soin, quelle tendresse !

Le conte des *Pivoines* nous montre la passion que les Chinois ont pour les fleurs. Ce conte est emprunté à un célèbre recueil de l'époque des Ming, le *Kin Ku Ki Kwan* (*Kin Ko Ki Kan*), *Faits remarquables anciens et modernes*.

Un vieillard du nom de Tsien Sien aime tant ses fleurs qu'il défend à tous l'accès de son jardin ;

pour le punir de son égoïsme, le Ciel permet que des libertins pénètrent dans l'enclos et le ravagent, mais en récompense de son culte passionné la déesse des Fleurs lui apparaît sous la forme d'une radieuse jeune fille, qui d'un souffle répare le désastre. Dénoncé comme magicien par les jeunes gens, le *vieux Chinois* doit être soumis à la torture, mais la déesse le console dans son cachot, les fées des fleurs soulèvent un orage qui disperse les libertins attablés dans le jardin et cause la mort de leurs deux chefs. Délivré le lendemain, Tsien Sien coule désormais des jours heureux au milieu de ses plantes protégées contre tous par un décret impérial. Quand il est parvenu aux limites extrêmes de l'âge, des esprits au service de la déesse l'enlèvent au ciel avec sa maison et son jardin; sa passion pour les fleurs l'a mis au rang des *génies*.

« Celui-là, dit la déesse, qui aime les fleurs augmente sa félicité; celui qui se plaît à les détruire attirera sur sa tête de grands malheurs. »

Mais la peinture fait trop souvent aussi penser à la littérature avec ses épithètes conventionnelles : « la tige luisante du prunier; l'*immortelle des eaux* au corps de jade; l'hibiscus à la grâce sévère comme les bords neigeux du Yang Tse Kiang; le poirier dont la fleur a la blancheur de la lune; le pêcher dont les pétales rouges paraissent le sang de l'amour; l'azalée pareille à des écharpes aux nuances vaporeuses; le saule dont les fils dorés semblent de la soie. » Presque à chaque page du *Yu Kiao li* (*Gioku Kiô ri*) et des autres romans sont citées

les strophes que les peintres devaient illustrer.

En attendant le lever de la lune, le saule plie sous le poids de ses propres pensées.

Je regarde la brume légère qui enveloppe le pont à la couleur éclatante et mon âme de poète se sent près de défaillir.

L'âme légère du poirier s'est depuis longtemps envolée. Pourquoi ces gouttes de suc sur ses joues parfumées?

Le printemps amoureux a répandu sur lui une pluie rouge et une neige embaumée.

L'abeille et le papillon fous ne pourront pas flétrir son teint vermeil et lui voler sa senteur.

Les meilleurs peintres des Ming sont au quinzième siècle Pien King Chao (*Hen kei shó*), Lin Liang (*Rin rió*), Liu Tsun (*Riu shun*), Chang Ki (*Chó Ki*); au seizième Wang Ching Ming (*Bun chó mei*), Sieh-shi-sze chung (*Sha ji shin*), etc.

*
* *

Telle est la lignée des maîtres chinois dont s'inspirèrent les Japonais de la Renaissance; sans doute Wu Tao Tse et les chefs de l'école bouddhiste leur étaient connus depuis plusieurs siècles, mais d'une manière générale on peut dire que l'art laïque des Chinois leur fut seulement révélé au quinzième siècle quand les bonnes relations établies par Yoshimitsu entre les deux empires permirent aux peintres japonais de se rendre en Chine pour s'y

mettre à l'école des maîtres vivants et y étudier les œuvres des grands morts (1).

V

Après avoir résumé l'histoire de l'École chinoise il nous faut résumer l'histoire de l'École japonaise pour en marquer l'évolution mieux que nous n'avons pu le faire dans les courtes notices consacrées aux peintres des diverses époques.

Les premiers maîtres furent des moines bouddhistes, leurs premières œuvres des tableaux de piété imités de modèles indiens et chinois. L'art de ces moines était un art de rêve; l'idée le dominait que ce monde visible est la grande Illusion dont nous devons nous délivrer. Amoureux d'un insensible idéal dont leur peinture cherchait à donner un symbole, pourquoi se seraient-ils préoccupés d'imiter la réalité? Ils peignaient non pas pour conserver l'image de formes et de couleurs qu'ils regardaient comme souffrances et péchés, mais pour se figurer, avec l'aide des moyens matériels dont ils ne pouvaient se dispenser, le monde immatériel, le monde qui ne connaît ni formes ni couleurs.

Durs comme des apôtres qui, d'abord persecutés, deviennent eux-mêmes persécuteurs, les premiers

1. Cf. ANDERSON, *Catalogue*; *Art chinois* de M. PALÉOLOGUE, etc.

peintres voulurent imposer leur dogme par la terreur : leurs dieux, leurs buddha, leurs patriarches et lui-même le compatissant Shaka semblent menacer quiconque n'embrasse pas la religion nouvelle.

Les luttes terminées, apparurent les ordres mystiques. Sur des fonds d'or de doux rêveurs représentèrent Kannon miséricordieuse, Amida beau comme le soleil, la Voie des Saints et les merveilles du Paradis d'Occident. Quand le moyen âge eut fait retourner nobles et peuple à la barbarie, par d'épouvantables images de l'enfer les moines cherchèrent à les dompter. C'était détruire eux-mêmes le bel art religieux, c'était créer l'art profane qu'ils condamnaient. Idéaliste quand elle rêvait d'un paradis immatériel, la peinture se fit réaliste en figurant l'enfer, un monde tout de souffrance et de crime, par suite l'exagération de la réalité. Et la technique changea comme l'inspiration : le dessin devint plus ferme et plus rude, la couleur plus violente, on voulut rendre l'expression des passions, souvent on y réussit jusqu'à se plaire dans le grotesque et l'horrible ; l'art religieux ne répugnait même plus à la caricature. L'influence de ces représentations infernales se fit sentir et dans les peintures de dieux, de buddha, de saints où le portrait remplaça l'image idéale, et dans les visions du ciel qui devinrent réalistes et même sensuelles. Et c'est ainsi que la peinture bouddhiste contribua pour une part à former le grand art classique et naturaliste du quinzième et du seizième siècle.



Les débuts de la peinture laïque furent plus hésitants que ceux de la peinture religieuse. Tandis que leur foi, leur piété, les traditions des ordres monastiques permettaient aux Japonais de s'assimiler l'art bouddhiste, ils se trouvaient embarrassés devant l'art laïque de la Chine. Personne n'était là pour leur expliquer des œuvres qui, produites à des époques différentes par des écoles dissemblables, supposaient, toutes, une longue évolution artistique, l'influence de mœurs et de littératures encore mal connues des plus lettrés, des conventions, des procédés jalousement cachés, les génies divers et inégaux d'artistes dont le nom seul leur était parvenu. Incapables de s'assimiler les principes des maîtres chinois, les Japonais ne pouvaient que les copier servilement ou s'efforcer de les imiter. Quelques artistes de génie comme Kanaoka réussirent à refaire d'inspiration les œuvres de leurs maîtres ; les autres ne prouvèrent que leur bonne volonté de dilettanti et de dilettanti restés un peu barbares.

Avec le temps, cependant, les artistes japonais se frayèrent leur voie et fondèrent l'école de Yamato ; il n'est pas vrai que cette école ne doive rien à la Chine, car elle lui doit tout, mais elle commença de japoniser ce qu'elle empruntait. Encore ce ne fut pas méthodiquement. L'Académie impériale de peinture devait représenter la vie du Goshô, conserver le souvenir des cérémonies officielles : son œuvre complétait celle des historiographes. Il lui fallait

donc figurer beaucoup de personnages dans toutes les attitudes. Or, si les icones bouddhistes, si les reproductions de tableaux classiques étaient nombreuses au Japon, les peintures officielles de la cour chinoise étaient rares, médiocres, de plus il était difficile de les copier, tant les figures y étaient nombreuses. D'ailleurs les empereurs ne voulaient pas des œuvres de convention, mais des portraits de personnages réels, habillés de costumes japonais et représentés dans les attitudes familières du Goshô. Aussi l'école de Yamato réussit-elle, comme malgré elle, à se créer un art original, mais, comme il lui fallait traiter, sans avoir rien appris, les sujets les plus difficiles, elle peignit tous les personnages dans des attitudes gauches et conventionnelles. L'œil des kuge s'habitua si bien à ces attitudes qu'ils en firent bientôt un canon; même quand ils surent mieux la perspective et l'anatomie, ils continuèrent de figurer tous leurs personnages sur le même plan avec les poses forcées d'autrefois; ainsi les Égyptiens, même après avoir connu les œuvres classiques de la Grèce et de Rome, conservèrent l'habitude de représenter les yeux, les épaules et les hanches de face, le visage et les jambes de profil.

S'inspirant des ors et des couleurs de l'art bouddhiste, les premiers peintres de Yamato et de Tosa se firent un coloris de miniaturistes; mais ce coloris était assez doux et la technique en était rudimentaire. Au quinzième et au seizième siècle, Tosa subit l'influence des Persans par l'intermédiaire des Chinois et des Mongols, il leur emprunta leur gouache épaisse, leur glacis, l'éclat charmant des

couleurs et la finesse un peu précieuse du dessin si bien que le Japon, la Chine, l'Inde et l'Asie antérieure eurent dès lors le même art : cet art ne convenait-il pas à la vie de cour telle que le comprennent les Orientaux, à leur exquise politesse et à leur poésie précieuse ?

Ce fut à l'époque de la première Renaissance japonaise que l'école de Tosa, restée l'école officielle du Gosho, produisit ses deux grands maîtres : Mitsunobu (né vers 1445, † 1543) et Mitsushige († vers 1560) ; l'un et l'autre portèrent le titre d'*edokoro*. Ils cherchent à concilier le canon de leur école avec le faire plus large, le dessin plus exact des Chinois. Leur inspiration est l'amour du Gosho et, si leur culte des vieilles choses nous étonne, nous ne devons pas oublier que ces vieilles choses étaient des symboles du mikado opposé à la féodalité et de l'esprit japonais opposé aux influences étrangères.

Dans l'histoire de la première Renaissance japonaise, les peintres de Tosa représentent les Pérugin attardés dans le passé, les Botticelli qui se plaisent à en conserver les formes comme pour mieux accuser l'originalité de leur inspiration et tirer du contraste de morbides raffinements d'élégance, ou plutôt exactement encore les Kraft, les Vischer, les Durer restés allemands, dans l'envahissement de l'influence italienne. Mais ils représentent aussi les Vénitiens amis de la couleur et de la vie, si épris de leur temps qu'ils peignent les héros d'autrefois en costumes modernes au milieu des décors qui leur sont à eux-mêmes familiers.



En opposition à l'art national du moyen âge le quinzième siècle vit apparaître l'art classique de la Renaissance.

La nouvelle École se réclamait des maîtres chinois. Elle leur emprunta d'abord leur technique : ce dessin large et franc que donne la pratique du pinceau à écrire tenu entre deux doigts perpendiculairement au papier ; la netteté du trait ; la vérité dans l'expression des visages, la justesse de l'attitude et des mouvements ; une étude au moins superficielle du corps humain. Les peintres de cette école s'efforcèrent de découvrir les règles de la perspective et telle était la justesse de leur coup d'œil que souvent ils y réussirent, malgré leur ignorance complète des principes scientifiques sur lesquels elles sont basées. Nous avouerons cependant que leur perspective aérienne n'est vraiment parfaite que dans les paysages voilés de brume.

Avec sa technique les Japonais de la Renaissance empruntèrent à la Chine ses sujets, peignant de préférence ses événements, ses personnages historiques et légendaires ; abandonnant les vues charmantes du Japon pour les sites chers aux Laoistes, les gorges romantiques, les montagnes couronnées de pagodes, les lacs bordés de saules, les rocs déchiquetés d'où s'élancent des cascades. Mais comme s'ils peignaient d'inspiration, c'était après avoir profondément étudié la nature, même dans leurs pay-

sages chinois on retrouve les brumes du Japon, ses matsu, ses baies échancrées, et son décor de hautes montagnes.

Quelques-uns voulurent peindre les villes de l'archipel avec des maisons et des costumes chinois. Que si l'on prétend pour cela les traiter de simples imitateurs, on ne doit pas oublier les artistes de la Renaissance européenne se plaisant à représenter des mythologies ou des événements de l'histoire ancienne, Le Poussin, Claude Lorrain, même Turner et Corot dans leur jeunesse peignant des scènes classiques dans des paysages d'Italie. Comme les Japonais condamnaient dans l'art leur costume national et jugeaient le costume chinois seul digne des saints et des héros, ainsi en Europe tous les statuaires et beaucoup de peintres voulurent pendant des siècles habiller les personnages de leur temps de costumes grecs ou romains.

A l'exemple de l'École chinoise du Nord (*Hokusô*), les maîtres classiques du Japon abandonnèrent d'ailleurs les séduisantes couleurs de Tosa pour le blanc et noir, le monochrome, tout au moins pour des nuances sobres harmonieusement fondues. Bien que beaucoup de leurs œuvres soient peintes sur des écrans et que leur style soit large, ce ne sont point des décorateurs, l'art décoratif ne se développa au Japon qu'à la fin du seizième siècle.

Enfin les chefs de l'école classique prirent à l'art des Sung sa conception philosophique de la nature et son inspiration austère. Cette sévérité de l'esprit et de la technique s'accrut même chez eux. Les premiers ne furent-ils pas des moines, et des

moines de Zen, cette secte qui se recrutait volontiers dans les camps, qui opposa au mysticisme charmant de Jôdo une sombre théorie de la grâce assez semblable à celle des protestants?

Le plus ancien de ces maîtres, Meichô, surnommé Chô Densu (né vers 1351-1427), moine de Tôfukuji, était un saint, un ascète; son humeur était celle d'un puritain. Au shôgun Yoshimochi qui lui offrait honneurs et fortune, il répondit : « Je suis un moine. Je n'ai besoin ni d'argent, ni de dignité; un froc de rechange, une sébile de riz par jour, voilà tout ce qu'il me faut. De faveur je n'en demande qu'une seule : faites couper les cerisiers qu'on a plantés dans la cour du monastère; les réjouissances des curieux qui viendraient en admirer les fleurs troubleraient la sainteté du lieu. » Les cerisiers furent abattus; Tôkufuji est le seul monastère du Japon qui n'ait pas sa parure de fleurs, mais ses momiji sont parmi les plus célèbres de l'archipel. Pour comprendre l'art de Chô Densu il faut visiter son couvent, étudier ce qui reste des anciens bâtiments, regarder la pagode, la tour, le « pont du ciel » jeté par-dessus le chemin creux bordé de grands arbres. Car l'œuvre de Chô Densu est aussi intimement unie à son monastère que celle de l'Angelico à Saint-Marc, mais c'est à tort qu'on a voulu les comparer. L'âme de Chô Densu est celle d'un Durer, ses personnages ne sont pas les doux mystiques du moine de Fiesole, mais les *Évangelistes* du grand protestant allemand. Son œuvre principale serait sans doute le *Nehanzô*, « la représentation du Nirvâna de Shaka » (1408); cependant son caractère se marque

mieux dans les kakemono des *cinq cents Rakan* : la plupart se trouvent encore à Tôkufuji, d'autres ont péri ou ont été dispersés, deux peintures du *British Museum* semblent appartenir à la même collection.

Comme le *Plafond de la Sixtine* nous dit toute l'histoire du christianisme, ces kakemono nous disent toute l'histoire du bouddhisme.

Voici d'abord les maîtres indiens : ces *Rishi*, ces ascètes, qui par leurs mortifications et leurs prières commandaient à la nature, s'entend commandaient aux démons qui nous aveuglent de la Mâyâ, qui nous assaillent et nous persécutent de leurs tentations : le visage sévère, les sourcils froncés, les yeux terribles, ils semblent prêts à consumer de leur regard la plante, l'oiseau, la jeune fille dont la vue éveillerait en eux une idée de volupté, comme ils ont fait jaillir la foudre de leur front pour en frapper le roi assez insouciant pour passer auprès d'eux sans les saluer. L'un d'eux surtout est farouche : assis, comme impatient de se lever, la bouche sans lèvres, les sourcils froncés, les yeux pleins d'éclairs : de sa main droite il caresse un dragon. Autour d'eux voilà les Butsu impassibles, les Bosatsu compatissants, les Arhats qui dans la solitude des montagnes ont découvert les plus étranges sortilèges, les patriarches à la longue barbe, les missionnaires inquiets d'agir, les moines pieux, les mystiques accroupis dans la posture du Buddha : leur doux regard contraste avec leur visage émacié, déjà il reflète les splendeurs du Hôjô entrevu ; contre la jambe de celui-ci une biche se presse, sur les genoux de

cet autre des oiseaux se becquètent amoureux.

Après les Indiens ce sont les Chinois : des philosophes, des ministres pleins de la pensée de Kôshi; des sages calmement enivrés des songes de Rôshi, des pèlerins comme Sung Yung et Hiuen Tsiang.

Les derniers Arhats, quelque nom qu'on leur donne, sont des Japonais, et d'âme et de corps : évêques ou religieux, prédicateurs ou moines contemplatifs, saints ou soldats; tous différents de caractère et de profession, tous pleins de la même pensée.

A regarder ces portraits nous n'apprenons pas seulement l'histoire du bouddhisme; ils nous enseignent aussi l'évolution de l'âme japonaise; ils nous montrent combien le bouddhisme a pénétré cette âme qui lui semblait d'abord hostile, quel lien intime a pendant des siècles uni au Japon le moine et le soldat. Zen n'a pas seulement créé l'art classique du Japon, il lui a fait son caractère. Quand on demande aux Japonais d'aujourd'hui le secret de leurs victoires, ils répondent que le bushidô a fait ces miracles. Mais autant que des camps de Yoshitsune et de Masashige, autant que des shiro de Yoritomo et des palais de Yoshimitsu, le bushidô est sorti des couvents de Zen. Sans le bouddhisme méprisé, haï maintenant des samurai, l'on ne peut comprendre ni le bushi d'alors, ni le soldat d'aujourd'hui. Au Japon le soldat a le dévouement et la discipline du moine; dans son mépris de la mort et de la souffrance nous retrouvons l'ascète de l'Inde qui commandait à son corps et croyait par la sublime magie du sacrifice commander aussi aux hommes et à la nature entière.



Le second fondateur de l'école Chinoise, Jôsetsu, était comme Chô Densu un moine de Zen ; il vivait au Sôkokuji de Kiôto entre 1394 et 1428 ; l'on ne sait s'il était Chinois ou originaire de Kiushû. Nous ne possédons de lui aucune œuvre importante, mais son nom reste comme celui d'un maître excellent dont les élèves ont fait la gloire : ce sont surtout Shûbun, Sesshû et Kano Masanobu.

Zen dans son cœur, dignitaire (*tosu*) de Sôkokuji, Shûbun peignit avec des sujets religieux des paysages, des fleurs et des oiseaux dans un esprit d'ailleurs tout religieux.

Sesshû (1421-1507) appartenait aussi à Zen ; mais chez lui l'artiste l'emportait sur le prêtre. Enfant, on raconte qu'il peignait au lieu de travailler. Pour le punir, le prier l'attache à un pilier ; soudain éclatent des cris perçants ; on accourt : des rats dévorent le petit prisonnier ; ces rats, ses pieds les ont dessinés avec la poussière mouillée de ses larmes.

Les vieux moines priaient avant de se mettre à l'œuvre ; Sesshû jouait un air de flûte ou récitait des vers. Il passa plusieurs années en Chine : le palais impérial de Pékin possède une vue du Fuji peinte par Sesshû. Plus tard ce maître se retira dans l'Unkokuji de Kiôto. Il a traité tous les genres mais surtout le paysage et ses figures de sainteté sont le plus souvent représentées au milieu de paysages.

Sesshû fonda une école. Shûgetsu son meilleur disciple prit à son tour le froc dans un couvent de Zen. Le British Museum possède un beau tableau de ce maître, représentant un Arhat hindou. Le fond brun est rehaussé d'un encadrement d'or, d'une grande auréole placée derrière la tête et les épaules de l'ascète : demi-vêtu d'un manteau jaune à la bordure bleu pâle, celui-ci se tient accroupi, les jambes repliées. L'exécution minutieuse des mains et des pieds fait songer aux peintres allemands, mais le visage retient l'attention : contre le capuchon brun se détachent le front haut, les joues ridées au teint jaune, aux larges pommettes, la barbe longue et blanche, les sourcils froncés, le regard énergique.

Toute cette première école fut donc monastique; son esprit marque la transition entre le mysticisme poétique du moyen âge et le rationalisme, l'austérité de la Réforme, qui se manifesta dans le Japon du dix-septième siècle par un grand mouvement philosophique et le développement du bushidô.

*
* *

Laïque au contraire, Kano représente l'esprit de la Renaissance. Tosa est l'école toute japonaise du Goshô, et l'une de ses branches a formé l'école populaire du dix-septième siècle. Kano est l'école des shôgun, de la Chine, et de l'art classique. Comme les chefs de Tosa portaient le titre d'*Edo-koro*, les chefs de Kano portaient celui de *Hôgen*.

Kano Masanobu (1424-1520) appartenait à la

maison Fujiwara. Élevé dans un couvent, il termina ses jours dans un couvent, mais sa vie même fut libre et son art est libre comme sa vie.

Parmi ses œuvres devenues rares aujourd'hui, je citerai un paysage chinois au *British Museum*. Sous le ciel brun gris apparaît un fond de montagnes : une aiguille de rocher, des sommets d'un ton verdâtre, des pentes grises perdues dans le brouillard. Au premier plan à gauche, un sentier relie des collines : deux hommes le suivent avec des fardeaux ; à droite ce sont des roches fantastiques, des arbres tordus dont les racines noueuses font saillie hors des flancs de la montagne déchiquetée ; mais sur le plateau apparaît un réduit abrité de la tempête, avec un chalet, des prairies et des sapins.

Voici enfin le grand maître du Japon, Kano Motonobu (1477-1559). Comme aux peintres hollandais, la légende lui prête une jeunesse dissolue, les aventures d'un chemineau ; mais l'histoire ne connaît que son âge mûr, ses richesses, sa gloire, son rang qu'on pourrait comparer à celui de Raphaël ; revêtu par le shôgun du titre de roi de la peinture (*hôgen*), il vivait au milieu d'une cour d'élèves et d'admirateurs. C'était un honneur de visiter son atelier, et l'artiste ne quittait pas son travail pour saluer des daimiô ou des princes. A l'exemple des principaux personnages de son temps, il termina ses jours dans un couvent.

Si sa technique est celle de l'école chinoise, Motonobu ne répudie pas la couleur. Sans doute beaucoup de ses chefs-d'œuvre sont en monochrome

ou en blanc et noir, mais souvent il emploie plusieurs tons, et malgré la sobriété de son pinceau on peut l'appeler un grand coloriste.

Motonobu a traité tous les sujets. Il a représenté les divinités et les saints bouddhistes dans la manière des Chinois, mais avec un humour, un naturalisme japonais qui, sans la composition harmonieuse et la largeur du dessin, deviendraient de la caricature. Ses tableaux d'animaux sont excellents : voici un sansonnet, perché sur une courge et levant la tête pour piailler ; voilà des chevaux, des canards, un pinson endormi sur une tige si mince qu'elle céderait si ce pinson n'avait la grâce légère des oiseaux de Motonobu.

Comme tous les Kano, Motonobu excelle dans le paysage. S'il se plaît comme les Chinois aux décors fantastiques, c'est avec des formes harmonieuses, un voile de brume, qui trahissent le climat plus doux du Japon, comme aussi avec des touches justes, des jeux d'ombre et de lumière habilement surpris, qui nous montrent dans le maître classique un fidèle observateur de la nature. Sans doute il ne peignait que des paysages de fantaisie, mais c'étaient des paysages composés de souvenirs. Ainsi faisaient les maîtres de la Renaissance européenne : les montagnes, les rivières qu'on voit au fond de leurs tableaux semblent des contrées vues en rêve. Cependant mieux encore que la nature (souvent nous l'observons mal), ces rêves des Italiens nous apprennent le ciel de l'Italie, sa pure atmosphère et les belles teintes de ses couchants, comme ceux des Allemands, le nord, les brouillards, les mon-

tagnes aux rochers fantastiques. Chaque maître nous livre en plus son caractère : les fonds de Mantegna ont sa raideur, ceux de Vinci son naturalisme mêlé de rêverie, ceux de Durer son imagination bizarre et mélancolique, ceux de Raphaël sa calme douceur.

Ainsi en est-il du grand Kano. Rien de plus personnel que ses paysages. Par sa composition classique celui-ci trahit l'influence de l'école des Sung. Avec de grandes lignes comme dans Poussin, l'aspect sombre et théâtral des dernières œuvres de Ruysdaël, nous y trouvons ce qu'aucun maître d'Europe ne saurait nous apprendre : un premier plan rude et heurté comme en peignent les Chinois ; un fond brumeux, coupé d'échappées de lumière, comme l'on n'en voit qu'au Japon et comme seuls les Japonais savent les rendre.

Cette seconde œuvre moins austère et proprement japonaise est délicieuse.

L'idée générale de Motonobu est de représenter une baie vue de la mer et peinte de telle sorte que le fond soit formé par un cirque de montagnes et que le premier plan soit tout en eau.

Pour réaliser cette idée, il a choisi une disposition qui au premier abord semblerait l'exclure : comme tous les classiques de l'Orient et de l'Europe il a voulu établir son paysage de manière à mettre le milieu en lumière entre deux masses sombres : dans ce style, qui est celui du Lorrain, les montagnes ne devraient pas se trouver dans le fond, mais sur les côtés, séparées par le ciel et l'eau en portions presque égales. Voici comment Motonobu

a concilié les deux conceptions. Il a bien mis son premier plan tout en eau, mais si à droite la baie n'est coupée que par un petit cap placé vers le fond du tableau, à gauche la côte part presque du bord inférieur et projette des promontoires séparés par des anses profondes ; l'un d'eux, situé dans le milieu de la composition, la partage sur les trois quarts de la largeur ; il dépasse même le petit cap de la rive droite, dont un détroit le sépare : ce détroit suit presque la diagonale du tableau qui réunirait l'angle gauche du haut à l'angle droit du bas. Grâce à cette disposition ingénieuse, sans abandonner son idée première, Motonobu peut diviser son tableau en trois parties : celle du milieu lumineuse, celles des côtés sombres, et donner plus de solidité comme plus de variété à sa composition en la barrant au milieu par une ligne continue de terre, formée, il est vrai, par deux sections qui ne se rejoignent pas.

L'exécution de l'arrière-plan est non moins habile. Le peintre a conservé le cirque de montagnes qu'il voulait représenter, mais, pour obtenir ses trois parties, au centre il l'a caché sous la brume tandis que sur les côtés les vapeurs plus légères laissent apparaître la ligne des faîtes et même une partie des versants : des rochers aux formes étranges s'en détachent qui sur le fond brumeux forment de grandes masses sombres.

Rien ne peut rendre la délicatesse des détails : les petites barques esquissées d'un seul coup de pinceau si juste qu'on voit dans quel sens elles traversent le golfe, des bateaux à l'ancre derrière un promontoire que dépassent leurs mâts aux voiles carguées, ces

mâts faits de deux ou trois traits de quelques millimètres ; surtout les pins, ici à peine distincts de la brume, là s'enlevant en noir et là encore caressés par la lumière qui tantôt frappe en plein contre le bouquet de la cime et tantôt ruisselle du sommet sur les pans obliques sans entamer le feuillage.

Pour juger Motonobu, il faut visiter les palais et les couvents de Kiôto ; c'est là qu'on retrouve, malheureusement endommagées, les plus belles œuvres du maître : les lieux qu'il habitait nous aident d'ailleurs à comprendre son génie. Kinkakuji explique les grands paysages chinois sur fond d'or, Ginkakuji, les fines esquisses sur fond blanc que l'on distingue à peine, ces fleurs de pêcher qui ne sembleraient rien que le rêve d'une œuvre d'art.

Parmi les principaux maîtres de Kano nous citerons encore le frère de Motonobu, Yukinobu (Utanosuke, † 1575), son fils Shô-ei († 1592), son petit-fils Ei toku († 1592) et ses parents San-raku († 1635) et San-setsu († 1654) ; la carrière du grand Taniu appartient tout entière au dix-septième siècle. Comme l'usage veut au Japon qu'à défaut d'enfants les chefs d'atelier adoptent leurs meilleurs élèves, Tosa et Kano existent encore ; leur féconde rivalité fait toute l'histoire de l'art japonais ; les autres écoles se sont détachées ou de Tosa, ou de Kano.

*
* *

Et maintenant nous devons nous demander quelle place ces peintres occupent non plus seulement dans

l'art de leur pays, mais dans l'art de l'humanité.

Leurs maîtresses œuvres sont des paysages. De nos artistes Rembrandt est celui qui dans ses paysages, surtout ceux traités à l'eau-forte, s'est le plus rapproché des Chinois et des Japonais : les *Trois Arbres* procèdent de la même inspiration que les meilleures œuvres de l'âge des Sung et de l'âge des Ashikaga. Mais les Japonais ne comprennent pas la nature comme nous la comprenons : ce ne sont pas des naturalistes, puisque jamais ils ne se placent en face d'un site pour le reproduire exactement, et pas des romantiques, puisque jamais ils n'attribuent à la nature leurs propres sentiments. On pourrait les comparer aux chefs de l'école classique, mais ils ont moins d'imagination et plus de fantaisie, moins de science apprise et plus de connaissances gagnées par l'expérience personnelle, moins de parti pris et plus de sensibilité : ces classiques ne sont-ils pas les premiers impressionnistes ? Ce qui fait la gloire des paysagistes japonais, peintres ou écrivains, c'est que, moins personnels, ils ont mieux compris la nature que nous ne la comprenons et qu'ils l'ont rendue avec plus d'exactitude, surtout avec une plus amoureuse exactitude. Bien que s'inspirant directement des maîtres japonais, nos impressionnistes n'ont pas su les égaler : trop individualistes, ils veulent étonner, découvrir du nouveau, en inventer au besoin, ils exagèrent, ils se font précieux, ils se perdent dans les détails, ils rendent admirablement l'impression produite par un phénomène, ils ne donnent pas le sentiment d'un ensemble. C'est

pourquoi l'on peut se demander si les paysagistes japonais du quinzième et du seizième siècle n'ont pas, dans leurs meilleures œuvres, surpassé tous les paysagistes de l'Europe. Et l'on peut se poser la même question pour leurs peintres de fleurs et d'oiseaux.

Dans tous les autres genres les Japonais sont inférieurs aux Européens. Assurément leurs animaliers ont le don du trait juste, le charme, l'habileté, surtout l'amour des animaux que leur donnent le bouddhisme et la croyance à la métempsycose : jamais un philosophe japonais n'aurait osé, comme les Cartésiens, soutenir que les animaux sont des machines. Malheureusement l'habile dessin, le coup d'œil des artistes japonais ne saurait suppléer à leur ignorance de la perspective linéaire et de l'anatomie.

Dans la représentation de la figure humaine il faut distinguer entre les portraits réels et les portraits idéals. De vrais portraits les Japonais n'en ont fait que de médiocres, bien inférieurs sous ce rapport aux Chinois, qui ont produit quelques œuvres de premier ordre. Au contraire, les Japonais ont peint d'admirables portraits idéals comme les kake-mono de Chô Densu et de Shûgetsu qui viennent d'être étudiés : ce sont là des chefs-d'œuvre qui ne valent pas ceux de Raphaël et de Michel-Ange, mais qui valent peut-être ceux de Ghirlandajo, de Botticelli et de Signorelli.

Pour les autres genres il sera plus convenable de les étudier en parlant du dix-septième et du dix-

huitième siècle, les artistes de la Renaissance s'y sont à peine essayés. Quant aux compositions de Tosa, c'est aux miniatures de nos missels qu'il convient de les comparer. Aux chefs-d'œuvre de la Renaissance Italienne l'Asie artistique ne saurait rien opposer ni pour la beauté de la technique, ni pour la largeur de la pensée et la profondeur du sentiment.

VI

Le quinzième et le seizième siècle forment aussi la belle époque du bibelot chinois et du bibelot japonais. Auparavant on n'avait pas l'idée du bibelot; tous les objets, quelles que fussent la richesse de la matière et la beauté du travail, étaient des objets utiles. Au dix-huitième siècle le bibelot devint chose de mode et de luxe, déjà s'étaient perdues les traditions de l'art véritable. Les bibelots chinois et japonais de la Renaissance atteignent au contraire à cette perfection que produit, sous l'influence du grand art, le goût de travailler les objets pour eux-mêmes, quand se maintiennent encore les formes simples et logiques que l'usage leur a données : les mêmes raisons font à cette époque la grandeur de l'orfèvrerie allemande et italienne, des émaux français, de la céramique, des étoffes et des armes dans l'Europe tout entière.

Le goût du bibelot se manifeste d'abord par l'amour des vieilles choses : ces meubles, ces pots, ces bronzes dont les anciens se servaient dans leur vie de tous les jours, on les recueille maintenant comme des souvenirs inutiles et précieux. En Chine et au Japon ce culte du passé s'établit presque à la même époque. En Chine les lettrés pacifiques et délicats recherchaient les souvenirs de l'âge héroïque et glorieux dont l'invasion mongole et des mœurs nouvelles les séparaient comme d'un autre monde. Au Japon la Restauration de Go Daigo, le rétablissement des anciennes cérémonies et des anciennes coutumes rendirent sacrées les reliques de la grande époque impériale : d'abord ne prétendait-on pas l'imiter ? ensuite, la catastrophe survenue, avec quelle admiration mêlée d'amertume ne se souvint-on pas du régime à jamais disparu ?

Mais toujours la rareté des vieux objets, la fantaisie des artistes, le développement du luxe ne tardent pas à donner au goût du bibelot une direction nouvelle, et c'est la création d'objets inutiles aimés pour l'élégance que leur inutilité même permet de leur donner. En Chine le goût du bibelot moderne se lie aux progrès accomplis dans l'industrie de la porcelaine ; au Japon ce goût se rattache à l'établissement des cérémonies de thé.

L'art du bibelot suit d'ailleurs partout une même évolution : plastique d'abord, il tient et de la sculpture et même de l'architecture ; puis, autant que sa matière le permet, il se sépare de la plastique pour suivre les lois de l'art pictural. Dans les époques où la culture de l'art se raffine, ne voyons-nous pas la

sculpture et l'architecture elles-mêmes négliger les lignes pour la couleur?

*
* *

Nous suivrons maintenant l'évolution des arts mineurs en Chine et au Japon.

Dans la Chine des Ming la sculpture était encore puissante, comme le prouvent les statues monumentales qui bordent la route conduisant à leurs tombeaux, mais ces statues ont été conçues comme des motifs de décoration. De même le bibelot sculptural des Chinois prit alors un caractère décoratif. Et c'est pourquoi il s'inspira de l'art musulman, qui ne représente pas d'êtres vivants, évite les lignes droites et se plaît à l'ornementation. Les bronzes trahissent une influence persane, et dans l'ornementation où abondent les arabesques, les rinceaux, et dans la matière où triomphent le damasquinage et la dorure, et même dans leurs formes puisque nous voyons alors apparaître dans l'art chinois des aiguères au col élancé semblables à celles de l'Asie antérieure et de l'Europe. Les bibelots taillés dans les pierres dures ont conservé un caractère plus chinois, mais aux formes sculpturales d'autrefois se sont substitués des lignes incertaines et des effets picturaux.

Au Japon toutes les branches de la sculpture étaient alors en décadence; on avait fabriqué trop de butsu pendant le moyen âge et le canon rigoureux des bouddhistes défend à l'artiste de renou-

veler son sujet en s'inspirant de son cœur et de la nature; de plus la sculpture veut aux côtés de l'artiste la présence d'ouvriers exercés et presque tous les métiers étaient tombés en décadence dans l'anarchie féodale.

Par contre les progrès du Nô furent suivis de progrès dans l'art de fabriquer les masques; cet art était connu depuis le neuvième siècle, comme le prouvent les spécimens de Heian conservés dans le trésor du temple d'Izukushima. Isaki et Deme sont les plus grands sculpteurs de masques à l'époque de Muromachi.

L'art du bronze n'existait plus que pour les armes où commençait à prévaloir la décoration persane. Les plus célèbres fabricants de sabres furent sous Go Daigo Okasaki Masamune, au quinzième et au seizième siècle Kanesada Kanesane, Fujiwara Ujifusa, Umetada Miojû. Goto Yûjô excellait dans la fabrication des gardes, qui étaient le plus souvent de fer et de bronze doré.

*
* *

Le bibelot pictural tentait davantage les Chinois et les Japonais.

Dans le laque, appris jadis des Chinois, ceux-ci firent des progrès si rapides qu'au quinzième siècle ils envoyèrent des ouvriers en Chine pour y restaurer un art tombé en décadence. En effet les laques de l'âge de Higashiyama sont célèbres : d'une part le style en est classique jusqu'à la sévérité, d'autre part les progrès de la technique lui

donnent une grande variété : l'on incrustait dans la laque d'épaisses pépites d'or et d'argent, des parties de cloisonné, surtout de l'émail rouge et noir. Depuis la fin du quinzième siècle on sculptait aussi le laque suivant un procédé chinois : les laques sculptés rouges sont les *tsuishu*, les laques sculptés noirs les *tsuikoku*. Sur les boîtes et les plateaux de laque d'or on représentait de véritables paysages en relief (*takamakie*). Les meilleurs artistes de ce temps sont Igarashi (vers 1449) et Igarashi Dôko (vers 1573).



L'âge des Ming est la grande époque de la céramique chinoise : le côté sculptural y est de plus en plus délaissé pour le côté pictural.

L'histoire de la porcelaine sous les Ming peut se diviser en plusieurs périodes. Au début on cherchait à restaurer l'art des Sung ; ceux-ci avaient connu et la porcelaine, et le craquelé ; ils avaient su appliquer des émaux colorés sur des pièces cuites en biscuit ; leur registre de couleurs comprenait, avec le blanc et le jaune, différents violets et différents bleus, surtout ce bleu délicat qu'un empereur comparait à la couleur du ciel après la pluie. Entre 1426 et 1465 on fabriqua ces admirables pièces décorées de fleurs sous couverte, dont le bleu dit *Su-ni-po* était un arséniure de cobalt qui prenait après la cuisson une teinte pâle très appréciée des connaisseurs. Les rouges foncés de cette époque sont aussi estimés.

De 1465 à 1573 les progrès furent constants; le principal fut l'application des émaux de demi-grand feu en couverte : les artistes purent dès lors peindre leurs sujets sur des pièces déjà cuites, ce qui leur permit de dessiner plus librement, de remplacer les décors de fleurs, d'ornements et d'animaux par des paysages, des figures humaines, des scènes historiques ou religieuses. Ils purent aussi varier leurs nuances : c'est alors que commencèrent les porcelaines vertes; le bleu de *Su-ni-po* étant épuisé, l'on employait un autre bleu dit bleu des Musulmans (*hoei-tsing*).

Dans la dernière période des Ming, la bonne argile à porcelaine étant devenue rare, on dut se servir de terres plus grossières qui donnaient au produit une couleur grisâtre : on cacha ce défaut sous la polychromie des *utai* ou sous un glaci vert, depuis lors très en faveur. Mais la porcelaine, comme tout l'art chinois, trahissait déjà la décadence générale de la société. (1)

Au Japon les porcelaines, encore peu nombreuses, copiaient celles de la Chine. A Seto se fabriquaient, sous la surveillance de Shino Soshin, des services à thé recouverts d'une glaçure blanche craquelée et décorés de dessins représentant des fleurs et des plantes. Mais ces produits n'étaient par le fait que des poteries émaillées. Vers le commencement du seizième siècle, des artistes qui avaient étudié

(1) Cf. les ouvrages sur la céramique chinoise et *l'Art chinois*, de M. PALÉOLOGUE.

en Chine auraient enseigné l'art véritable de la porcelaine aux potiers de Karatsu en Hizen : la faïence ne se développa au Japon qu'à la fin du seizième siècle, sous l'influence d'ouvriers coréens établis à Satsuma.

D'ailleurs la véritable céramique du Japon est la poterie : seule elle se prête à l'inépuisable fantaisie de ses artistes. Sous les Ashikaga les cérémonies de thé lui firent faire de grands progrès à Seto, à Kiôto et à Karatsu. Les poteries dites *bizen-yaki* ont comme décor deux oiseaux dessinés en quelques coups de pinceau ; les *nenuke* (1334-1486) sont de terre blanche ou rouge à glaçure couleur de plomb ; les *oku-kôrai* (1469-1591) sont des imitations des poteries coréennes à émail bleu ou jaune.

*
* *

Au quinzième siècle le tissage des étoffes se perfectionna surtout au Japon, car en Chine prévalaient déjà les teintes sombres du costume actuel. Aux anciens dessins : armoiries, rosaces, palmettes, grecques, entrelacs, les brocheurs japonais ajoutèrent les arabesques et les rinceaux à base florale de l'art persan que les Mongols avaient fait connaître à l'Extrême-Orient.

*
* *

L'âge de Higashiyama contribua aussi à former la musique japonaise, qui ne fut définitivement formée que par Yatsunashi dans la première moitié du

dix-septième siècle et probablement sous une influence européenne. C'est en traitant du dix-huitième siècle qu'il conviendra d'examiner la musique du Japon et d'en dégager les divers styles; les renseignements font défaut qui permettraient d'étudier la musique ancienne ou même celle du moyen âge.

*
* *

Tels furent les progrès accomplis par les arts sous les Ashikaga. Après avoir montré ce que le Japon moderne doit à l'âge du Muromachi, il convient de peindre la vie même de cet âge, d'en faire comprendre l'esprit et les sentiments.

CHAPITRE V

KIÔTO AU QUINZIÈME SIÈCLE ET AU DÉBUT DU SEIZIÈME SIÈCLE

I

Pour donner un tableau de la vie d'alors, c'est de nouveau Kiôto qu'il nous faut décrire, mais la ville du quinzième siècle n'était plus celle de Heian. Tout dans les palais de Miako, dans ses larges rues droites, dans ses maisons propres et bien alignées disait la capitale d'un empire centralisé, la résidence d'un souverain pacifique, d'une cour polie et lettrée que dirigeaient des femmes. Le Kiôto du moyen âge était au contraire une ville féodale, monastique, où ne paraissaient jamais ni les grandes dames oubliées, ni l'empereur enfermé dans le Gosho, et n'était que de simples édifices en bois y remplaçaient les monuments de pierre construits par les Césars, on pourrait comparer le Kiôto d'alors à Rome médiévale, où des châteaux forts, des tours crénelées, des monastères, des églises se partageaient les ruines du Colisée, du Palatin, des Thermes et des Mausolées.

Pour être une ville militaire, le Kiôto des Ashikaga ne ressemblait pas non plus au Kamakura des Hôjô : la citadelle du Kantô était une caserne

habitée par des soldats de métier, qui, formés dans les colonies militaires du Nord-Est, entraînés par de grandes guerres, observaient la plus rigoureuse discipline. A Kiôto chaque quartier était comme le fief d'un seigneur indépendant, toujours prêt à se jeter sur le quartier voisin, qui appartenait à un rival ou à un ennemi. Les grandes guerres de Go Daigo et des Hôjô, du Nord et du Midi, les petites guerres féodales qui ne cessaient jamais, avaient décimé les clans; pour remplir les vides de leurs armées, les daimiô enrôlaient leurs serfs; quand la campagne était finie, ils les licenciaient, trop pauvres pour leur payer une solde et les nourrir; ces gens refusaient de retourner à la terre et se faisaient voleurs de grand chemin. Décimée par la peste et la faim, chassée de ses villages par la guerre ou l'incendie, la population se soulevait : il y avait des Pragueries, des Jacqueries; les révoltes écrasées, quiconque était fort ou hardi s'enfuyait dans la montagne; chaque sentier, chaque sommet, chaque ruine était aux mains d'une bande organisée. Et les bandits étaient célèbres, souvent même populaires. Aussi les seigneurs en vinrent-ils à les enrôler. Les soldats de Kiôto étaient pour la plupart des brigands ou d'anciens brigands ou des serfs qui se préparaient à le devenir. Et leurs chefs ne pouvaient guère les commander : un soldat puni ou même réprimandé n'avait qu'à traverser la rue pour s'enrôler chez le seigneur d'en face ou à s'affilier aux *tsujigiri*, les truands du moyen âge japonais. D'ailleurs les daimiô se servaient eux-mêmes de leurs vassaux comme de bravi. Les

romanciers des siècles postérieurs placent volontiers leurs récits à l'époque des Ashikaga. Ce ne sont qu'assassinats, embuscades, batailles. Chacun ne connaît que son bon plaisir : on enlève toute femme désirée, fût-elle la fille d'un grand seigneur; ennuyé d'elle, on la vend. On tue pour tuer; on fait souffrir pour la joie de faire souffrir : partout des gens sciés en deux, crucifiés, tenaillés, brûlés vifs. Puis ce sont les péripéties innombrables d'un temps de guerres et d'aventures : des enfants volés ou chassés par leur père, qui les retrouve après vingt ans; des fils qui assassinent leur mère, des femmes qui empoisonnent leur rivale ou leur mari. Et l'histoire, confirmant la fiction, nous montre les dames mêmes du Gosho se cachant dans leurs maisons de crainte d'être dépouillées et violées, celles qui se hasardent dans les rues poursuivies par les soldats, souvent obligées de se jeter dans le lit des torrents, au printemps pour y être emportées par les flots grossis, en hiver pour s'y briser la tête contre un rocher.

*
* *

L'aspect même de la campagne révélait des temps nouveaux. Ce n'étaient plus la richesse, la grâce d'autrefois; à de certaines époques l'on eût dit un de ces paysages de l'école chinoise où tout est solitude et désolation : Fushimi en ruines, les champs abandonnés, ici la terre nue, plus loin la nature reprenant le dessus, des arbres de toutes espèces poussant pêle-mêle, pins, cryptoméria,

paulownia, bambous, arbres fruitiers, tous pris dans les lianes, les ronces et les gigantesques fougères. Mais ce que ne connaissaient pas les peintres chinois, ce qui donnait au bassin de Kiôto son caractère particulier, c'étaient les shiro des nobles, et les tera fortifiées des moines, les uns dans la plaine entourés de fossés et de palissades, d'autres perchés sur les sommets des collines et des montagnes : après tant de siècles de guerres civiles, le style s'en était fait plus farouche, partout surgissaient les donjons à plusieurs étages accusés par des toits chinois.

*
* *

Les murailles de Kiôto tombaient en ruines. Dans la grande et belle ville impériale s'était formée une ville moyen âge : le quartier dessiné en damier avait été abandonné ; les rares voies encore habitées avaient perdu leur aspect d'autrefois ; des maisons bâties dans tous les sens les avaient rendues étroites et tortueuses. C'était sur les collines, dans les vallons de la rive gauche que s'était reportée la population, nombreuse encore au commencement du quinzième siècle, mais bientôt diminuée, si bien qu'à la fin de ce même siècle il restait seulement quelques agglomérations clairsemées, et la ville nouvelle ne présentait qu'un fouillis de ruelles aux maisons sordides pressées autour des shiro et des temples que protégeaient des remblais et des fossés (1).

(1) Il est difficile d'estimer la population de Kiôto dans le cours du seizième siècle. La ville reprit beaucoup sous la régence de Hideyoshi. Mais les missionnaires semblent s'en être exagéré

Les industries prospères d'autrefois avaient disparu, mais il se trouvait encore à Kiôto nombre d'excellents artistes qui travaillaient le bronze, la laque, l'ivoire, le bois, fabriquaient des poteries et des porcelaines : la plupart étaient au service du shôgun ou de quelque daimiô. Si leur maître était puissant, ils ne craignaient pas d'établir leur boutique sur une place ou dans une rue large et fréquentée, se faisant gloire des merveilleux objets qu'ils fabriquaient avec leurs simples outils. Mais se trouvait-on dans une de ces périodes d'anarchie où le shôgun même était méprisé, ils se réfugiaient dans une ruelle, cachaient leurs trésors dans des *go downs* ou dans des caves ; car l'instinct de l'art est si naturel aux Japonais que, même aux plus tristes époques, quelque laqueur, quelque céramiste oubliait dans l'exécution d'un objet difficile les massacres et les épidémies, souffrant de la faim pour ne pas vendre les riches matières nécessaires à l'achèvement de son travail.

*
* *

Dans d'autres ruelles plus sales, plus sombres la population, comme ce fut le cas pour beaucoup de villes chinoises, entre autres pour Pékin. Au commencement du dix-septième siècle, Saris estime qu'Osaka était aussi grand que Londres. A supposer qu'il ne se soit pas trompé et que la population d'Osaka ait été aussi dense que celle de Londres (ce qui semble peu probable), Osaka aurait eu deux cent ou trois cent mille habitants au maximum. Or Osaka était plus important que Kiôto. La population de cette dernière ville ne devait pas dépasser deux cent mille habitants sous Hideyoshi. Il est probable qu'avant Nobunaga elle n'atteignait pas cent mille.

encore, se cachaien^t les magiciens (*kuchiyose*), les démoniaques, les sorcières ventriloques (*suzugoen*), les somnambules, les vendeurs de poisons, les *miko* (souvent des prêtresses shintô) qui disaient la bonne aventure et faisaient apparaître les âmes des morts.

A la clarté de la lune, qui blém^{iss}ait le jardin sauvage, à la clarté du foyer placé dans l'unique pièce de l'ignoble taudis, le foyer où bouillaient les poisons, les remèdes, les philtres qui font naître l'amour ou rendent la jeunesse, la hideuse *ichiko* était accroupie entourée de ses renards, de ses blaireaux, de ses serpents. Retourné à la barbarie, le peuple adorait les serpents; pour les renards, les blaireaux, ils étaient si redoutés que le voyageur, attardé sur sa route, prenait quiconque s'approchait de lui, fût-ce sa femme ou sa fille, pour un *bake-mono*, s'entend le fantôme d'un *kitsune* ou d'un *mami*; des femmes, des jeunes filles se croyaient soudain possédées par un renard, elles avaient des crises d'épilepsie, la danse de saint-Gui, la nuit un diable les emportait au sabbat où dansaient avec elles les *oni*, les *yûrei*, tous les monstres, depuis les hommes à trois yeux jusqu'au *rokurokubi* au long cou.

Chez la hideuse *ichiko* que venait chercher ce daimiô richement vêtu? Un poison destiné au shôgun. Pour être plus sûr de réussir, il perçait de son poignard l'image de cire qui se dressait dans le taudis à la double clarté de la lune et du feu. L'homme disparu, une femme se présentait, une grande dame, à en juger par ses cheveux pendants, sa jupe rouge, et le grand voile qui l'enveloppait

tout entière. Elle souhaitait de voir le fantôme de son amant. L'ichiko lui faisait revêtir une longue tunique blanche, une mitre blanche, où étaient piqués des cierges de cire, puis par un chemin creux entre des palissades derrière lesquelles passaient et repassaient les hallebardes des sentinelles, elle la conduisait dans la campagne déserte à l'entrée d'une grotte qui s'ouvrait dans le flanc de la montagne ; les cierges de la mitre allumés, elle lui faisait signe de s'accroupir sur le seuil, pénétrait elle-même dans la caverne, préparait entre des pierres un brasier qui bientôt jetait une lueur verte, puis elle commençait ses incantations interrompues par le cri des chiens qui dans les faubourgs aboyaient à la lune. Soudain le *yûrei* apparaissait : une longue forme mince enveloppée d'un suaire, qui se tordait en spirale à la place des jambes absentes ; sous une épaisse crinière de cheveux noirs tombant jusqu'aux hanches, un visage mince, effilé, indistinct, où deux yeux énormes brillaient étrangement ; une large tache de sang rougissait le linceul à l'endroit du cœur et des manches flottantes sortaient les os décharnés des mains armées de griffes. Aussitôt la malheureuse de pousser un cri et de tomber évanouie : sous ce masque hideux elle a reconnu son amant. La sorcière la ranime, car le fantôme impatient se plaint de sa voix rauque, il réclame vengeance... Le nom de l'assassin, murmure la princesse. — Tu le sais. — Non. — Mais le coq a chanté, une vague lueur raye les rochers, le spectre a disparu .

Dès le quatorzième siècle la hantise des démons

et des sorciers était malade : quand le fils de Yoshimitsu manqua de mourir, toute la cour fut poursuivie pour sorcellerie. Au début du seizième siècle cette hantise était devenue de la folie ; l'on s'imaginait le monde comme peuplé de fantômes et de démons qu'on cherchait à se concilier par les plus abominables pratiques : à cette époque sorcières et nécromants traqués, persécutés, torturés, brûlés vifs, n'en étaient pas moins les véritables maîtres du Japon.

*
* * *

Tout d'ailleurs ne semblait-il pas fait pour développer cette folie ? C'étaient sans cesse des incendies, des inondations, des typhons, des tremblements de terre. Les guerres continuelles produisaient la famine et la peste : en 1461 dans Kiôto déjà dépeuplé il mourait de 60 à 90 personnes par jour, le nombre des décès pour les mois de janvier et de février serait monté à 80,000 ; au début on prenait encore la peine de jeter les cadavres dans le Kamo, si bien que sous le pont de Shijô le lit fut obstrué, les eaux débordèrent. Plus tard les corps furent abandonnés dans les rues envahies par les chiens errants, les renards et les oiseaux de proie.

Même quand ne sévissaient pas de calamités, les spectacles quotidiens étaient de nature à surexciter l'imagination d'un peuple terrifié. Ce n'étaient pas seulement les crimes des soldats et des brigands, les incantations des sorciers, mais les supplices dont on les punissait. Ici les têtes déchiquetées étaient

piquées le long d'un mur ; là pendaient les tronçons sanglants d'un homme écartelé par quatre chariots attelés de bœufs ; dans ce carrefour se dressait une chaudière remplie d'huile bouillante : un brigand s'y tordait, brûlé jusqu'à la ceinture ; devant ce temple une sorcière hurlait au milieu des flammes ; à la porte de ce shiro agonisaient un homme, une femme crucifiés, rouges du sang de leurs enfants qu'on venait de décapiter et dont les petits corps gisaient au pied de leurs gibets. Sur le pilori dressé au milieu du pont une fille nue était flagellée, puis marquée sur l'épaule. Promenée nue par les rues, l'épouse adultère y ramassait des pois (*mamehiroi*). Pour des offenses insignifiantes un homme avait le nez et les oreilles coupées ou perdait le poignet. Après une bataille les vainqueurs empilaient les têtes de leurs ennemis tués dans la mêlée ou décapités après avoir été faits prisonniers : l'on voyait des pyramides de dix, de vingt mille têtes.

II

Et cependant telle est la vitalité du peuple japonais, telle sa bonne humeur innée, que cinq ou six mois de trêve suffisaient pour rendre à la ville un air de prospérité. Était-ce le printemps ou presque, le soleil brillait-il dans un ciel joliment nuageux, les arbres commençaient-ils à se parer de fleurs, tous au premier jour chômé revêtaient leurs

beaux habits, s'ils en possédaient encore, et se préparaient pour quelque pèlerinage ; c'était vraiment alors ce réveil de l'homme et de la nature que Goethe peint au début de son *Faust*. Les portes de la vieille ville féodale s'ouvraient toutes grandes et la foule délivrée se ruait vers la campagne, soldats et paysans, valets et marchands, les femmes elles-mêmes qui oubliaient tout danger dans la joie de cueillir des fleurs et de voir pour la première fois de l'année courir les lézards sur les pierres ensoleillées.

La fête d'Inari, qui se célèbre maintenant en avril, était alors en février, mais, si froid qu'il fasse, les Japonais font commencer le printemps en janvier ; d'ailleurs février voit poindre les premières fleurs de l'umc, qui se confondent avec la neige. A Kiôto le climat de février est inégal : tantôt le vent aigre des montagnes en fait vraiment un mois d'hiver ; tantôt le soleil et les fleurs y annoncent le printemps.

L'Inari no yashiro, qui a servi de modèle aux nombreux temples d'Inari construits dans l'archipel, couronne une colline située entre Kiôto et Fushimi. En 711 la déesse du riz apparut sur la montagne qui domine cette colline pour demander qu'elle lui fût consacrée ; aussitôt on éleva des oratoires sur les trois cimes. Mais lorsque en 1246 la création d'un grand sanctuaire fut résolue, on abandonna ces oratoires pour l'emplacement actuel.

Au quinzième siècle comme aujourd'hui les rues montueuses qui conduisaient au temple étaient bordées de ces petites boutiques où l'on vend les *Fushimi ningiô*, des statuettes et des poupées

qui représentent la déesse. Un grand torii double de bois rouge donnait et donne encore accès dans la cour du sanctuaire, où s'élèvent le *honden*, le théâtre destiné aux *kagura*, la remise des chars sacrés, le *shamusho* (la chancellerie), et deux statues de pierre qui représentent des renards. Le *honden*, peint blanc et rouge fors les pilliers, qui sont de couleur naturelle, a comme les *tera* bouddhistes une façade et une véranda protégée par des *misu*; l'on y voit six grands miroirs de métal et deux statues de chiens (dites *koma inu* et *ama inu*) qui ont des crinières bleues et des poils verts.

La foule ne s'attardait pas dans la cour. Tandis que les plus pieux, ceux que hantait la terreur du *kitsune*, faisaient le tour de la montagne (*o yama-suru*), riant et chantant, les autres gravissaient le large escalier de pierre qui conduit à la chapelle dite *kami no yashiro*; ils passaient sous de nombreux petits torii peints en rouge et commençaient le *hora meguri*, c'est-à-dire la visite des terriers que les renards ont partout creusés dans la colline sainte. Quelque averse récente avait-elle fécondé le sol, ils récoltaient des *matsutake* : les champignons d'Inari sont célèbres dans tout le Japon. Puis, quand le soleil s'abaissait vers la cime des monts qui leur faisaient face, les pèlerins s'arrêtaient pour contempler la cité baignée d'or et de feu; dans la vallée les vapeurs formaient un brouillard, mais en s'élevant elles se séparaient et flottaient le long des monts comme de fines écharpes, ici grises et là multicolores; des étangs, des rivières, les uns semblaient noirs et d'autres semblaient d'or ou

d'argent, et d'autres encore de pourpre, ou de sang, ou de flamme; les tuiles des toits, les lanternes des temples, les cloches des beffrois faisaient des plaques brillantes. Et tous, chuchotant, avec de petits sifflements, cherchaient, montraient, voulaient voir Uji, Momoyama, Fushimi, Yawata, Yamazaki, les différents quartiers de Kiôto; ils reconnaissaient les monastères à leurs façades, leurs pagodes ou leurs jardins; ils saluaient avec respect le Gosho de l'empereur, avec crainte le palais shôgunal, les monastères où vivaient les princes retirés; ils ne nommaient qu'à voix basse les terribles daimiô dont les shiro couronnaient les collines, dont les palais dominaient les ruelles tortueuses des faubourgs aux maisons pressées. Et ce coucher du soleil sur le bassin de Kiôto était si beau qu'oubliant leurs malheurs ils se reprenaient à espérer dans l'avenir.

Une autre grande fête était celle du *Gion*, qui tombait alors le 7 juin : aujourd'hui c'est le 15. *Gion* est la traduction japonaise du sanscrit *Jeta-vana vihâra* qui désigne le parc offert au buddha par le roi Anâthapindika. Près de Higashi Ôtani s'élèvent deux temples : l'un, bouddhiste, est destiné à commémorer cet événement; l'autre, riôbu-shintô, avant 1870, aujourd'hui shintô, est consacré, à Susanoô, le mâle impétueux, qui compromit la paix du ciel en jetant un cheval écorché dans la demeure de la déesse Amaterasu. Ce second temple, situé dans la même enceinte que le premier, est aussi depuis des siècles appelé *Gion*; sa sainteté a

même fait donner ce nom à tous les temples riôbu shintô de Susanoo, tandis que les temples purement shintô de ce dieu sont des *yasaka*. Le Gion de Kiôto, fondé, paraît-il, en 656, est un grand bâtiment d'un style médiocre, mais on tient la procession de juin pour l'une des plus belles du Japon. Des hommes demi-nus traînent et poussent les chars énormes où des jeunes filles aux riches costumes sont pittoresquement groupées dans les niches de pyramides faites de matsu recouverts de fleurs; d'autres chars ont la forme d'une pagode : à chaque étage se trouve une scène où des prêtresses exécutent leurs danses sacrées. Et cependant que vaut la procession d'aujourd'hui près de l'ancienne procession quand le vent agitait des milliers de bannières multicolores; quand les nombreux chars étaient encadrés de cavaliers aux riches armures sur des chevaux recouverts de caparaçons magnifiques; et que devant les maisons décorées se pressaient riches et pauvres, soldats et marchands dans les vêtements bariolés du moyen âge finissant? Le cortège traversait le Kamo et prenait la route qui serpente au flanc des collines. Sur tous les visages la joie éclatait lorsque en s'élevant on voyait le décor merveilleux de Kiôto comme noyé dans la verdure et dans les fleurs : orangers, glycines, nénuphars, lotus, iris, pivoines et pavots; ce n'était plus un sauvage site de Kano, mais un paysage de Tosa ou de l'école méridionale Chinoise, un enchantement de couleurs dont les tons violents, opposés se fondaient dans la vapeur dorée comme suspendue au-dessus de la plaine, tandis que plus haut l'atmosphère était

éclaircie et que dans un ciel d'azur sombre éclatait le soleil blanc des jours d'orage, tantôt dégagé, brûlant, tantôt caché par de gros nuages noirs craquelés d'or sous lesquels les rayons lançaient de grands jets de lumière grise, qui barraient transversalement l'horizon.

III

Comme dans la société du moyen âge, tout était contraste dans le Kiôto du quinzième siècle. Si la ville ne présentait le plus souvent qu'une vision d'horreur et de misère, si le Gosho était délabrement et vétusté, franchissait-on l'enceinte d'un quartier féodal, déjà les *yashiki* montraient le luxe et les goûts raffinés des samurai, plus loin le palais étalait la pompe orgueilleuse du daimiô. De tous les palais le plus beau était celui du shôgun à Muro-machi ; sa richesse l'avait fait nommer *Hana no gosho*, « le palais des fleurs. » Malheureusement rien n'en a subsisté : mais le *Nijô*, bien qu'il appartienne au dix-septième siècle, nous permet d'imaginer ce que pouvait être la demeure des Ashikaga, puis prononcer leur nom n'est-ce pas rappeler une époque d'art incomparable ?

Ces princes tenaient une cour pompeuse. Le premier jour de l'an, le shôgun recevait dans la grande salle d'audience les hommages de ses vassaux ; il daignait ensuite prendre part à un ban-

quet que lui offraient les *sankan* et les Okusa, les fameux cuisiniers. Le second jour il y avait revue de la cavalerie, le troisième un banquet donné alternativement par les maisons de Kiôgoku et de Rokkaku. Dans le mois de février c'était l'usage de procéder solennellement au fourbissement des sabres et des miroirs : le sabre symbolise le principe mâle et le miroir le principe féminin. Le 3 mars commençait la saison des combats de coqs. Le 8 avril, date anniversaire de la nativité de Shaka, le shôgun assistait à des danses *sarugaku* dans le palais de Toki. Le 5 mai, jour du *tango*, il prenait le *shôbu-yu*, un bain chaud parfumé de feuilles d'iris des prés, et buvait le *shôbu sake*, s'entend du *sake* où nageaient des feuilles de la même plante. Il acceptait le 1^{er} juin le *mochi* glacé que lui présentait la maison d'Ôkusa et le 7 les divertissements que les Kiogoku lui offraient en l'honneur du Gion. Le 7 juillet c'était l'offrande de fleurs au mikado et la célébration nocturne du tanabata. Il y avait banquet en l'honneur de la pleine lune le 15 août; banquet en l'honneur des chrysanthèmes le 9 septembre; le 15 tombait le *nochi no tsuki*, ou fête de la seconde pleine lune. Il faut encore citer la fête des *momiji* en octobre, celle de la première neige en novembre et les fêtes de fin d'année en décembre.

Quelle ne devait pas être la pompe des cérémonies, la rigueur de l'étiquette sous les grands shôgun du quinzième siècle, puisque dans la seconde moitié du seizième siècle, à l'époque où les Ashikaga étaient presque sans puissance, les mis-

sionnaires européens, Froez entre autres, nous décrivent les nombreuses pièces du palais remplies de daimiô, le shôgun les recevant sans leur adresser la parole, sans même leur faire un signe de la tête; pour quelques bonzes seulement il daignait abaisser son éventail. Malgré le mépris où l'on tenait les femmes, l'épouse et la mère du shôgun recevaient de grands honneurs.

*
* *

Mais le shôgun en titre n'était le plus souvent que le représentant officiel de sa maison et du Bakufu, tandis que la direction du gouvernement appartenait au vieux shôgun retiré dans l'inkio, comme aussi les couvents où vivait ce moine-soldat nous révèlent l'esprit de cette époque mieux que la cour et les fêtes de Muromachi.

Les plus beaux, les plus célèbres de ces couvents ont été heureusement conservés.

Kinkakuji (aussi Rokuonji ou Kitayama) est situé au nord-ouest de Kiôto, sur l'un des contreforts de la chaîne moins haute qui ferme le cirque et relie Hieizan à l'Atago-Yama. Le faite le plus élevé de cette chaîne est la fameuse montagne dite le *chapeau de soie* parce que, un jour d'été, Uda Tennô la fit draper de satin blanc pour s'imaginer que la neige la couvrait encore. Yoshimitsu fit construire le monastère en 1397 : trois ans auparavant il avait renoncé au shôgunât en faveur de son fils Yoshimochi; vêtu du froc et la tête rasée, il n'en continuait pas moins

de gouverner le Japon avec le titre de *daijō daijin* et même celui de *Jipan Wang*. Le palais a disparu ; du monastère il ne subsiste que les appartements où les moines montrent au visiteur d'admirables peintures, des autographes et des souvenirs historiques, mais dans le parc jalousement conservé s'élève toujours le célèbre pavillon d'or qui a valu au monastère son nom de *Kinkakuji*.

Construit au pied de collines joliment boisées, ce pavillon se reflète dans un beau lac aux îles, aux rivages « vêtus de sapins » et le décor est à la fois serein et tourmenté, sauvage et raffiné, avec ses cryptomérias gigantesques jetant leur ombre solennelle sur des sapins et des cerisiers de trois pieds posés dans des pots à fleurs ; avec ses grands rochers véritables et ses rocailles artificielles formant des bassins où nagent des poissons rouges.

Le Kinkakuji bâti sur pilotis a la forme d'un rectangle légèrement allongé (33 pieds sur 24) ; sa plus grande façade est parallèle à la rive du lac. L'édifice a trois étages : entourés de galeries ouvertes, les deux étages inférieurs d'égales dimensions et protégés d'un toit chinois forment l'édifice même ; beaucoup plus étroit, le troisième étage, qui s'élance au milieu du toit des deux premiers, lui sert de couronnement, son toit pointu est surmonté d'un phénix de bronze. Phénix, toits, balcons, encadrement de fenêtres, tout était autrefois doré. A l'intérieur, le Kinkakuji, comme tous les palais du Japon, se compose de petites pièces formées par des écrans glissant dans des châssis ; mais ces petites pièces sont entourées de deux galeries séparées par une

élégante balustrade et supportées par deux rangs de colonnettes carrées; mais autrefois plafond, plancher, écrans, colonnettes, balustrades étaient laqués d'or ou décorés de peintures aux tons chauds par les grands maîtres de l'époque : aujourd'hui l'or a disparu, l'humidité a perdu les plafonds de Kano Masanobu et des œuvres d'art il ne reste qu'une statue de Yoshimitsu assis dans sa robe de moine, quelques idoles du sculpteur Unkei et une grotte de rocailles qui renferme les images de Kannon et des Shi-Tennô.

Ginkakuji (aussi Jishôji ou Higashiyama) se trouve dans le village de Jôdoji-Mura, un faubourg nord-est de Kiôto qui est construit sur un contrefort du Hieizan. C'est en 1479 que le shôgun retiré Yoshimasa bâtit le palais et le monastère de ce nom. Le parc s'étendait jusqu'au pied de la colline où s'élève le temple de Shinnio-dô. Si le palais a disparu, une partie du monastère subsiste : on y trouve de bonnes peintures, entre autres dans un petit cabinet destiné aux cérémonies de thé une délicieuse esquisse en blanc et noir du grand Motonobu. Au premier abord à peine y peut-on rien discerner, et les taches grises au milieu du panneau blanc sembleraient d'un léger dessin effacé, mais, en regardant de près, on reconnaît une branche de prunier en fleurs, et l'effet en est délicieux : c'est bien là, dans cette jolie vapeur des matins japonais, un rameau d'ume à la mousse blanche si floue qu'au premier abord on croirait de la neige ou les reflets du givre fondant éveillés à travers la brume ouatée par un pâle rayon de soleil hivernal.

Au pied de la colline couverte de matsu, le *Ginkakuji* ou pavillon d'argent se mire dans un délicieux petit lac bordé de roches tourmentées et de grands arbres d'essences variées. Ce pavillon, copié sur le Kinkakuji, n'a que deux étages; Yoshimasa mourut avant de lui donner un revêtement d'argent; abandonné depuis, l'édifice tombe de vétusté. Moins simple, moins grand que le parc de Yoshimitsu, celui que Sôami dessina pour Yoshimasa est regardé comme un chef-d'œuvre du genre symbolique. Ici s'élèvent deux monticules de sable blanc qu'on appelle le *Gin Shadan*, l'autel d'argent, et le *Kô getsu dai*, la hauteur qui regarde la lune. Là coule le *Sen getsu sen*, la Fontaine qui lave la lune. Et ce sont encore la *Pierre de la contemplation extatique*, le *Pont du pilier des immortels*.

*
* *

Et maintenant il faut nous imaginer la vie de ces princes dégoûtés de la puissance, de ces moines-soldats raffinés dans leurs plaisirs; Yoshimasa surtout, tel que le montrent les portraits du Tôji-in et du Ginkakuji : dans sa jeunesse élégant et fin, le visage ovale avec la moustache et la barbiche, les yeux perçants, la bouche sensuelle; après son abdication la tête et le visage rasés, gros, lourd, corrompu par les plaisirs, mais avec un regard, un sourire d'intelligent connaisseur. Ses favoris étaient l'abbé Shukô prêtre au Shomiô de Nara; Sôami, le fondateur des *chanoyu*, le dessinateur de jardins; Kano Masanobu, tous les célèbres artistes d'alors. La

peste ravageait Kiôto, les clans s'y battaient avec fureur ; indifférent, Yoshimasa cherchait quelle courbe siérait à la jolie branche de cerisier qu'il destinait au vase nouvellement terminé ; il calculait les dimensions les plus convenables pour son cabinet de thé, ou la nuit, sur la « plate-forme d'argent, » tandis que des geisha pinçaient les cordes du koto ; il regardait les lueurs de Kiôto incendié se refléter sur les grands nuages orageux.

IV

Dans la vie de cette cour monacale deux traits veulent être mis en relief pour leur influence sur la civilisation générale ; ce sont la promulgation de règles de politesse (*reigi*) et l'établissement des cérémonies de thé.

De tous temps les nobles japonais avaient attaché une grande importance à l'étiquette ; le Gosho de Heian avait eu son code qui trahissait l'influence de la Chine, et le Kamakura des Hôjô le sien où se marquaient les habitudes féodales. Mais dans l'âge de Muromachi le raffinement des mœurs fit paraître le premier code archaïque et le second barbare. Comme au Japon toutes les professions, tous les goûts sont héréditaires, ce fut la famille Ogawara qui se donna pour mission propre de concilier dans de nouveaux préceptes les traditions de l'ancienne cour et le chatouilleux point d'hon-

neur des samurai avec les goûts artistiques et les habitudes monacales des shôgun, des grands seigneurs retirés dans l'inkio. Ogasawara Sadamune, daimiô de Shinano et le plus fameux archer de son temps, fut un favori de Go Daigo qui l'admit aux *honneurs de la cour* (*shôden*) et le nomma professeur d'étiquette. Son petit-fils Ogasawara Hiôgonosuke ne servait plus au Gosho, mais auprès du shôgun Yoshimitsu, qui le chargea de rédiger le code de la courtoisie et des prévenances. Ce code eut force de loi jusqu'à la révolution de 1868 : beaucoup de ses prescriptions sont encore observées.

OEuvre d'une époque toute militaire, le code des Ogasawara ne connaît point d'égards pour la femme. Sa tâche n'en fut pas simplifiée : c'est la présence des femmes qui donne aux réunions sociales leur charme et leur tenue, qui fait regarder toute querelle comme ridicule ou brutale ; aimable ou moqueur, quelle n'est pas la puissance de leur sourire ? Dans une société où ne paraissent pas les femmes, la politesse tient de la discipline.

Soldats, nobles, toujours prêts à se battre, les samurai devaient avant tout éviter d'effleurer quelqu'un de leur sabre ; c'est pourquoi ils prenaient toujours leur gauche ; aujourd'hui cette coutume est devenue générale. De même si un bushi pouvait entrer dans une pièce avec son poignard (*waki-sashi* ou *tantô*) il ne devait pas le faire *taîtô*, s'entend armé du *katana* ; sur le seuil de chaque maison se trouvait un portesabre : le noble ne craignait pas d'y déposer son *katana* ; lui absent, nul n'oserait le toucher ; daignait-il le montrer, nul ne le manierait qu'avec respect.

Le samurai ne devait pas seulement se conduire en noble, en soldat, en *bushi*, il devait se conduire en *kunshi*, en gentilhomme. Les prescriptions de l'étiquette japonaise ont des origines diverses : la politesse n'est-elle pas un trait remarquable du caractère chez tous les peuples asiatiques, particulièrement chez certains peuples d'origine ouralo-altaïque et chez les Malais ? Les Rites ne forment-ils pas la base de la constitution sociale établie par Confucius ? Mais l'étiquette japonaise élaborée dans les couvents du quinzième siècle trahit plus encore une influence bouddhiste. Comment ne pas penser aux règles du *Sanga* quand on voit le visiteur s'arrêter pour dire son nom devant le *genkan*, ce porche que les architectes civils du quinzième siècle ont emprunté aux monastères ? L'admet-on, il s'agenouille sur le seuil en pierre, le *shikidai*, et salue humblement le *shikii*, le linteau cannelé dans lequel glissent les écrans, les *shôji*. Également agenouillé, son hôte tire l'écran qui ferme l'entrée, puis, se relevant, il le conduit dans l'appartement de réception et là encore tous deux se saluent agenouillés avant de s'accroupir dans la pose solennelle qu'ont les images du buddha. Prétend-on se conformer au code spécial d'humilité, au *Kenson*, les rites deviennent tout à fait monastiques : le visiteur agenouillé refuse de se rendre aux sollicitations de son hôte ; il ne cessera de répéter qu'il est indigne d'entrer dans la maison, qu'il s'estime déjà trop honoré pour la permission reçue de s'agenouiller sur le seuil.

Dans la salle des visiteurs la place d'honneur est

devant le *toko*, le plancher surélevé de la niche que les architectes civils ont également empruntée aux couvents, où elle renferme l'autel.

De même le salut de Japonais se rencontrant dans la rue présente un caractère monastique ; le plus souvent ils s'inclinent en se frottant les genoux et en émettant une sorte de sifflement, qu'ils tiennent pour un signe d'humilité.

Un autre usage d'une origine différente est celui des présents ; on y retrouve un souvenir de l'hospitalité antique réveillée et développée par les mœurs spéciales du moyen âge féodal. Nul ne peut faire de visite sans apporter un présent (*miyage*) ; ce présent doit être enveloppé de papier attaché avec une faveur rouge et blanche dite *mizuhiki* ou *okurimono* : un petit cône de papier, le *noshi*, est fixé sur le côté droit du paquet et le tout est marqué des caractères *so hin*, qui ont le sens de notre mot *baquetelles*.

V

C'est dans les cérémonies de thé, les *chanoyu*, que s'établirent les prescriptions de l'étiquette comme aussi les modes du quinzième siècle, le goût des bibelots anciens, ces styles de l'art et de la littérature auxquels on peut donner le nom de *Renaissance*.

Pour comprendre le caractère des *chanoyu*, pour s'expliquer leur influence, il faut mettre en relief leur origine complexe.

Le *chanoyu* est l'une des cérémonies que les moines bouddhistes célébraient avant leurs repas : dans ces *grâces* se mêlait au sentiment de fraternité que fait naître l'habitude de la nourriture prise en commun, l'idée mystique que tous les êtres ont la même origine, mais qu'ils existent seulement dans la Mâyâ, la grande Illusion, comme aussi le souvenir du culte rendu dans l'Inde au pâtra du buddha : les aumônes grossières que le maître recueillait dans cette sébile se changeaient en céleste ambroisie. Après la mort de Gautama sa sébile fut dérobée par les Nâga, les dragons au buste d'homme ; ils la transportaient de royaume en royaume : quand Fa Hian visita l'Inde en 403, le pâtra était conservé à Peshawar, on lui rendait des honneurs solennels : quelques fleurs données par les pauvres remplissaient la sébile tandis que les riches ne pouvaient la remplir avec tous leurs présents. Au temps de Hiuen Tsiang le pâtra se trouvait en Perse et la légende qui s'y rattachait a sans doute contribué à former la légende du Graal qui apparaît d'abord chez les Johannites persans. Ce culte du pâtra, ces *grâces* bouddhistes se rattachent d'ailleurs aux sacrifices brâhmaniques, au culte védique du *Soma*, aux plus anciens rites de la Babylonie de l'Égypte et de la Perse.

Parmi les aliments des bonzes japonais le thé devint le plus sacré. Les bouddhistes attribuaient de pieuses vertus à cette plante. D'après la légende chinoise, un religieux qui s'endormait en méditant coupa ses paupières et les jeta dans un champ ; elles y devinrent l'arbre à thé. Au Japon, les moines

de Zen prenaient du thé pendant leurs offices de nuit ; ils préparaient selon des rites sacrés le breuvage qui, en les tenant éveillés, les préservait du péché. Au douzième siècle, un pieux abbé conseilla ces pratiques au shôgun Sanetemo.

En devenant une fête de cour, la cérémonie ne perdit pas son caractère religieux, mais il s'y mêla les traditions à la fois mystiques et littéraires qui accompagnaient les réunions des laoïstes. Bien que les Chinois connussent certaines manières plus solennelles de prendre le thé, c'est aux banquets de vin qu'ils attachent une importance particulière : dès le temps de Nara les Japonais leur avaient emprunté l'usage de ces banquets ; ils célébraient le *Kokusui-no-en*, lançaient sur un ruisseau des bateaux de papier et faisaient des uta en buvant du *sake*. Les vers panthéistiques composés par les laoïstes en l'honneur du vin rappellent les vieux cultes orgiaques de l'Asie antérieure et de la Grèce.

Enfin la *chanoyu* ou cérémonie de thé ne se sépare jamais du *kô awase* ou cérémonie de l'encens. Le *kô awase* est aussi d'origine bouddhiste et religieuse, aussi dérivé des anciens rites brahmaniques, mazdéistes et chaldéens. De plus, les Orientaux ont toujours attribué aux parfums des vertus mystiques et le *chanoyu* nous apparaît ainsi comme la réunion de tous les vieux cultes ésotériques de l'Asie.

En usage depuis l'époque de Héian, la cérémonie de l'encens reçut sa forme définitive à la fin du quinzième siècle et dans la première moitié du

seizième siècle : ses trois grands maîtres furent Shukô, Shino Dôkan et Shino Shôshû.

Le code des cérémonies du thé, *daishi-no-chanoyu*, fut rédigé par le moine Kinshû, prieur de Shômei, que le shôgun Yoshimasa nomma maître (*sôshô*) du *chanoyu*. Ce code fut complété par Shukô et Shôô Rikiu (1517-91). L'une et l'autre cérémonies étaient alors strictement réservées aux hommes.

En voici les principales dispositions :

Le pavillon de thé (*chanoma*, proprement *salle de thé*) s'élève dans un jardin spécial dit *chaniwa* : dessiné dans l'esprit des Kano, ce jardin doit être simple, presque nu, tout ensemble religieux, classique et sauvage. Le pavillon comprend deux pièces : un cabinet servant d'antichambre, le *mizuya* et la salle proprement dite, le *chaseki*; cette salle, un rectangle aux quatre côtés rigoureusement égaux, doit avoir neuf pieds carrés. Le plancher y est tapissé de nattes (*tatami*). Dans la niche du fond est suspendu un *kakemono* de maître; sur le *toko* est placé un vase de fleurs.

Il ne doit pas y avoir plus de huit personnes, l'hôte et sept invités. Leurs places sont rigoureusement fixées. Avant de pénétrer dans la pièce, le principal invité dépose son katana sur le porte-sabre, les autres invités l'imitent.

Le *chanoyu* comprend trois parties. Dans la première les invités célèbrent la cérémonie de l'encens, dans la seconde ils boivent du sake et goûtent à des mets préparés par l'art ésotérique des grandes familles nobles de cuisiniers; dans la troisième ils prennent le thé suivant le rituel établi par les maîtres.

Les ustensiles, dont la place est rigoureusement fixée, sont les suivants : une table basse en bois de mûrier (*daisu*) ; une brosse (*hake*) ; un gong (*hachi* ou *kane*) ; une corbeille renfermant des morceaux de charbon ; des pincettes (*hibashi*) ; un brûle-parfums (*kôbako* ; les petits brûle-parfums sont appelés *kôgo*, les grands *kôro*) ; une bouilloire (*cha gama*) ; des anneaux mobiles pour la soulever (*kama shiki*) ; une boîte en laque pour le thé (*natsume*) ou un vase (*cha ire*) qui renferme la poche à thé ; des bols à thé (*cha wan*) ; un pot à eau (*mizusashi*) ; un éventail à trois plumes (*mitsuba*) ; une vergette en bambou découpé (*cha sen*).

Le choix du thé est important ; les invités doivent en deviner l'espèce, le cru et l'année. De tous les crus, le plus célèbre est celui de Toganô ; viennent ensuite Ninnaji, Daigo, Uji et Hamuro. Il y a plusieurs manières de préparer le thé : le plus souvent on répand sur la poudre de l'eau tiède qui a bouilli, puis on agite le mélange pour le faire mousser ; le thé épais est appelé *koi cha*, le thé léger *usu cha*. Chacun de ces détails a sa valeur comme chaque geste est sacramentel : aussi s'est-il formé de nombreuses sectes qui se jettent réciproquement l'anathème.

Sous les premiers Ashikaga, les cérémonies du thé semblaient des orgies. Les appartements étaient spacieux, tendus d'étoffe de soie et de brocart, les costumes magnifiques : sur la soie brochée et damassée aux couleurs tendres brillaient des lamures d'or, des arabesques persanes ou des dessins japonais représentant des pivoines, des chrysanthèmes,

des papillons ou des armoiries. Le shôgun et ses amis s'étendaient sur la dépouille des tigres de Mandchourie pour boire des vins doux, manger des oiseaux rares et des sucreries délicates. Des geisha, célèbres pour leur beauté, dansaient, touchaient le luth, composaient des uta. L'on répandait des parfums, on brûlait de l'encens. Les invités apportaient leurs objets les plus chers : kakemono, laques, porcelaines de style chinois ou persan, poteries de Seto, bronzes, armes damasquinées dans de riches fourreaux. Chaque buveur disait les différents crus qui composaient sa tasse : se trompait-il, l'un de ses bibelots tombait en gage ; devinait-il, on lui donnait un des gages en présent ; mais l'étiquette lui commandait de l'abandonner aux geisha. Toute la noblesse de Kiôto se ruina dans ces fêtes.

Sous Yoshimasa, les raffinés devenus des esthètes et des mytiques préféraient des costumes simples, des coupes en laque, des écrans à fond blanc. Les initiés s'asseyaient solennellement dans les petites chambres nues, aux dimensions fixées par le rituel. Ils devisaient d'art et de littérature, écrivaient des uta, cinq lignes, sept au plus, quelquefois de simples exclamations, généralement des paysages : « une forêt d'automne, le Fuji, la lune, un vol de cigogne » ; « le printemps, un jour clair, des rochers au bord de la mer ». En cent formes diverses les poètes redisaient les comparaisons traditionnelles : l'empreinte du chat sur la neige, rappelant la fleur du pêcher ; les cerisiers, dont la floraison semble des nuages pris au vol par les branches.

Le plus souvent le *chanoyu* était donné en

l'honneur d'un objet précieux, comme un bibelot ancien ou une fleur rare; sur quelques indications fournies par l'hôte, les invités devaient deviner l'objet en question; y avaient-ils réussi ou s'avouaient-ils vaincus, l'objet leur était présenté, ils le chantaient en vers improvisés.

Ainsi nous voyons les plus vieux rites de l'humanité religieuse, après avoir été cent fois modifiés au cours des siècles par les nations diverses, aboutir à ce qui semblerait un jeu d'enfant célébré dans une maison de poupée. Et cependant leur force intime n'était pas épuisée, puisque ces jeux d'enfant ont contribué à tremper le caractère des Japonais, à les civiliser, et produit quelques-unes des plus charmantes œuvres dont s'enorgueillisse l'humanité.

VI

Mais si le Japon d'aujourd'hui doit beaucoup aux Ashikaga, le Japon du quinzième siècle ne put que les maudire. Tandis qu'enfermé dans le Hana-nogoshi ou dans le Ginkakuji, Yoshimasa s'occupait des chanoyu, Kiôto tombait aux mains des deux formidables clans, les Yamana et les Hosokawa; les premiers occupaient l'ouest, les seconds l'est de Kiôto, le Muromachi les séparait. En 1467, la guerre éclata entre ces clans au sujet d'une succession: l'un tenait pour la branche aînée, l'autre pour la branche

cadette de la famille Hatakeyama. Ce fut dans les rues même de Kiôto qu'ils se livrèrent bataille. Trop faible au début, Hosokawa Katsumoto réunit les hommes d'armes qui se trouvaient dans ses fiefs, puis il fit appel à toutes les branches de son clan, enfin à tous les clans alliés, comme les Kiôgoku, les Akamatsu et ceux des Hatakeyama, qu'il soutenait ; bientôt il put commander à 160,000 hommes. De son côté Yamana Sôzen réunit 110,000 hommes des clans de Yamana, Hatakeyama, Shiba, Rokkaku, Isshiki et Doki.

C'est alors une lutte effroyable ; nuit et jour les deux armées se battent dans la ville et dans la campagne. A travers les cours souillées de sang, les yashiki en flammes, soldats, brigands et moines se surprennent, se poursuivent, se massacrent. La nuit, sur les murs rougis par les reflets de l'incendie passent d'étranges ombres de casques, de chapeaux énormes, de masques grimaçants aux longues moustaches, d'armures de fer ou de laque aux épaulières débordantes, de chevaux caparaçonnés, de sabres, de piques, d'arcs, de hallebardes. Tous les quartiers, tous les faubourgs deviennent la proie des flammes ; presque tous les temples, tous les palais, le Gosho lui-même ne sont plus que ruines fumantes. Les habitants fuient ou périssent : kuge, buke, artistes, moines, paysans, personne n'est épargné. Bientôt il ne reste plus dans Kiôto que les deux effroyables armées sans cesse décimées, sans cesse remises au complet par des enrôlements de serfs et de brigands.

La mort des deux chefs Katsumoto et Sôzen en

1473 n'interrompt même pas les hostilités; comme les familles et les clans se continuent par l'adoption, il y a toujours des chefs comme toujours des soldats pour reprendre la lutte. Du reste le prétexte de la guerre ne tarde pas à changer; il ne s'agit plus de la succession des Hatakeyama, mais de la succession au shôgunat que Yoshimasa, toujours tranquille dans le Ginkakuji, a voulu ouvrir de son vivant. Les Yamana soutiennent Yoshihiro (ou Yoshihisa) (1472-1489), le fils qu'une nouvelle épouse donne au shôgun déjà vieux; les Hosokawa, Yoshimi, le frère du shôgun, adopté avant la naissance de ce fils. Après sept ans de combats, de massacres et d'incendies dans la ville même de Kiôto, les deux clans sont enfin obligés d'en abandonner les ruines; ils poursuivent leur lutte dans les provinces environnantes, et bientôt les hostilités s'étendent à tout le Japon. Commencée en 1467, cette guerre dite d'Ônin dure plus de trente ans, et Yoshihiro, dont la naissance l'a fait éclater à nouveau, meurt en combattant pour ses droits, alors qu'il a déjà plus de vingt ans. Cette perte cause la mort de Yoshimasa (1489).

La disparition des prétendants ne met pas fin aux révoltes et aux désordres. Yoshitane, le fils de Yoshimi, prend deux fois le pouvoir (1490 et 1508), et deux fois il est déposé (1493 et 1520). L'on voit jusqu'à cinq shôgun en même temps, et la plupart sont des enfants soutenus par des coalitions de chefs de bandes et de daimiô.

Les trois derniers shôgun : Yoshiharu (1522-1546), Yoshiteru (1547-1565), Yoshiaki (1566-1573), ne règnent plus que sur le Muromachi, encore y

sont-ils à la merci des seigneurs qui les ont élevés sur le trône. Enfin, un petit daimiô, devenu un grand chef de bandes, Oda Nobunaga, dépose le shôgun Yoshiaki qu'il a lui-même nommé ; le shôgunat est aboli pour un demi-siècle et le nom des Ashikaga ne tarde pas à s'éteindre.

CONCLUSION

La chute des Ashikaga marque la fin du moyen âge. Au premier abord on pourrait le considérer, avec la plupart des historiens européens et japonais, comme une époque de barbarie finissant dans l'anarchie et ne laissant que des ruines. Mais la réflexion prouve qu'il n'en fut pas ainsi. La révolution du huitième siècle avait été trop brusque. Le Japon ne pouvait créer tout d'un coup son unité, s'assimiler par des lois improvisées toute la civilisation continentale. Malgré leur confusion, les quatre siècles du moyen âge furent des siècles d'élaboration. La guerre est, au moins dans les sociétés encore mal civilisées, la grande école de la lutte pour la vie; elle seule permet à la sélection de s'exercer librement.

Le Japon voulait s'unifier; avant que ce résultat pût être atteint, deux questions devaient être résolues : celle du siège du gouvernement et celle de sa constitution. Les guerres du moyen âge assurèrent la victoire du Kantô sur le Kansei : c'est à l'est, au nord de Kamakura que devait se fonder à Yedo le shôgunat du dix-septième siècle. D'autre part, l'ancien régime impérial était condamné pour

plusieurs siècles, mais l'ancien bakufu était également impuissant comme trop dépendant de la féodalité, c'est la fusion des deux systèmes qui devait au dix-septième siècle produire un gouvernement efficace. Pour que ce gouvernement pût s'établir, il fallait que la féodalité fût affaiblie. Et ce fut là proprement l'œuvre du moyen âge. On l'appelle à juste titre l'époque féodale, et cependant il ne fonda pas la féodalité, il la reçut toute fondée de l'anarchie qu'avait produite la centralisation impuissante, de sorte que l'histoire du moyen âge féodal est par le fait l'histoire de la dissolution de la féodalité. Cette dissolution se produisit d'une triple manière : par la constitution d'un gouvernement militaire, le bakufu, qui prit à la féodalité ses armes pour les retourner contre elle ; par la division des anciennes principautés féodales en petits daimiats impuissants ; par la reconstitution au seizième siècle de grandes principautés mais celles-ci d'origine récente, sans tradition, fondées seulement par d'éphémères conquêtes et qui par suite préparaient l'unification générale.

*
* *

Ce qui est vrai de la centralisation politique l'est aussi de la civilisation. Au huitième siècle la cour de Kiôto s'était brusquement civilisée, mais la réforme n'avait presque rien changé aux mœurs, aux sentiments, aux idées du peuple. Cette civilisation continentale, que les nobles avaient si facilement adoptée, il fallut des siècles pour la faire pénétrer dans la masse. Les deux grands agents

qui en assurèrent la diffusion furent la religion et la guerre.

Trop barbare encore, le peuple ne comprenait pas la philosophie et le système politique des Chinois : On ne pouvait le civiliser qu'en terrifiant son imagination, en touchant son cœur. Ce n'était pas avec la théologie scolastique du Mahâyâna que le bouddhisme devait y parvenir ; pour convertir le peuple, les grandes sectes du treizième et du quatorzième siècle se firent populaires ; elles formulèrent trois dogmes capables d'impressionner la multitude : ce furent ceux du Paradis d'Occident, de l'Enfer et de la Grâce. Le dernier serf pouvait comprendre que la mort lui présentait cette alternative : une éternité de délices, une éternité de supplices. Stupéfait, terrifié, il s'écriait : « Qu'y puis-je ? » Et les moines répondaient : « Invoque le nom d'Amida. Tu es sauvé. »

Mais plus encore que la religion, la guerre se montra efficace. La paix avait créé le servage, la guerre le fit disparaître en forçant les plus humbles, les plus timides à prendre les armes pour combattre aux côtés d'un maître impérieux ou pour se défendre eux-mêmes ; puis elle brisa les barrières qui séparaient les classes, bien des nobles vaincus, dépouillés tombaient au rang de serfs tandis que l'audace et la chance permettaient à des marchands, des artisans, des serfs de devenir soldats, officiers, seigneurs et princes. Enfin la guerre répandait dans le peuple la morale de bushidô. Et cette morale elle-même, que nous étudierons plus tard, doit cependant nous arrêter un moment

comme l'œuvre la plus caractéristique du moyen âge dans son effort pour répandre la civilisation continentale en la rendant japonaise. Le bushidô, c'est la théologie bouddhique, la philosophie confucianiste repensées par des Japonais, c'est la morale religieuse de l'Inde, la morale civique de la Chine transformées par les Japonais et remodelées par eux à l'image de leur tempérament.

*
* *

Ces quelques réflexions nous permettront de résumer l'histoire du moyen âge et de bien marquer le caractère de ses quatre périodes.

La première est celle de l'anarchie créée par la dissolution du gouvernement centralisé, l'impuissance de la nouvelle civilisation à remplacer dans le peuple l'ancienne civilisation qu'elle a fait disparaître.

La seconde période, celle du shôgunat de Kamakura, marque une première tentative de reconstruction. Le bakufu, conciliation entre l'ancien régime centralisé et le nouveau régime féodal, commence l'œuvre d'unification, qui se poursuivra pendant des siècles, les grandes sectes bouddhiques donnent à la civilisation continentale un caractère religieux et populaire qui lui permettra de se répandre dans la masse.

La troisième période, celle de la restauration éphémère de l'empire absolu, ne forme qu'un épisode, mais un épisode important car il fait connaître l'influence qu'exercent encore les traditions

du passé, et celles du Japon centralisé, et celles mêmes du Yamato antérieur à la civilisation continentale; il révèle que le bakufu fait une trop grande part à la féodalité, que la solution du problème devra être cherchée dans une fusion plus intime du régime militaire et de l'ancien régime centralisé.

La quatrième période, celle des Ashikaga, montre en effet un nouveau progrès de cette fusion. Au premier abord la constitution qu'ils fondent semble inefficace, puisque la première moitié du seizième siècle est la pire époque d'anarchie qu'ait connue le Japon. Mais l'admirable développement des arts et du théâtre, le raffinement des mœurs, les progrès de la politesse et du bushidô prouvent que la société se transforme, que la civilisation continentale a enfin pénétré dans le peuple, changé ses idées et son caractère, et qu'en même temps elle a cessé d'être étrangère, qu'elle s'est renouvelée, qu'elle a pris une forme originale et vraiment japonaise. Et si, maintenant instruits par cette étude des mœurs, nous examinons de nouveau les événements politiques, nous voyons que l'anarchie du seizième siècle est pleine d'heureuses promesses, puisqu'elle est causée par la chute des institutions médiévales, puisqu'elle a préparé les éléments de reconstruction; mais ces éléments, c'est dans l'introduction à l'histoire de la Renaissance que nous les examinerons, que nous en rechercherons les origines et que nous montrerons leur importance pour l'avenir.

LISTE CHRONOLOGIQUE

DES EMPEREURS JAPONAIS

JUSQU'AU SEIZIÈME SIÈCLE

1. JIMMU....	660-585 A.J.C.	25. NINKEN...	488-498 A. D.
2. SUISEI....	581-549 —	26. BURETSU..	499-506 —
3. ANNEI....	548-511 —	27. KEITAI....	507-531 —
4. ITOKU....	510-477 —	28. ANKAN ...	534-535 —
5. KÔSHÔ....	475-393 —	29. SENKA....	536-539 —
6. KOAN.....	392-291 —	30. KIMMEI...	540-571 —
7. KOREI....	290-215 —	31. BIDATSU...	572-585 —
8. KOGEN....	214-158 —	32. YOMEI....	586-587 —
9. KAIRA....	157- 98 —	33. SUSHUN...	588-592 —
10. SUJIN.....	97- 30 —	34. SUIKÔ....	593-628 —
11. SUININ....	29 A. J. C. à 70 A. D.	35. JOMEI.....	629-641 —
12. KEIKÔ....	71-130 —	36. KÔGIOKU..	642-644 —
13. SEIMU....	131-191 —	37. KÔTOKU...	645-654 —
14. CHUAI.....	192-200 —	38. SAIMEI....	655-661 —
15. JINGÔ Kôgô	201-269 —	39. TENJI....	668-671 —
16. ÔJIN.....	270-310 —	40. KÔBUN....	672-672 —
17. NINTOKU..	313-399 —	41. TEMMU....	673-686 —
18. RICHÛ....	400-405 —	42. JITÔ.....	690-696 —
19. HANSHÔ...	406-411 —	43. MOMMU...	697-707 —
20. INKIÔ.....	412-453 —	44. G E M M I Ô	
21. ANKÔ.....	454-456 —	(G e m -	
22. YURIAKU..	456-479 —	mei)....	708-714 —
23. SEINEI....	480-484 —	45. GENSHÔ...	715-723 —
24. KENSHÔ....	485-487 —	46. SHÔMU....	724-748 —

47. KÔKEN...	749-758 A. D.	81. TAKAKURA.	1169-1180 A. D.
48. JUNNIN...	759-764 —	82. ANTOKU..	1181-1183 —
49. SHÔTOKU.	765-769 —	83. GO-TOBA..	1184-1198 —
50. KÔNIN...	770-781 —	84. TSUCHIMI-	
51. KAMMU...	782-805 —	KADO...	1199-1210 —
52. H E I J Ô		85. JUNTOKU.	1211-1221 —
(Heizei).	806-809 —	86. KUJÔ....	1222- —
53. SAGA.....	810-823 —	87. GO-HORI-	
54. JUNNA....	824-833 —	KAWA...	1222-1232 —
55. N I M M E I		88. SHIJÔ....	1233-1242 —
(Nim -		89. GO-SAGA..	1243-1246 —
miô)...	834-850 —	90. GO-FUKA-	
56. MONTOKU.	851-858 —	KUSA...	1247-1259 —
57. SEIWA...	859-876 —	91. KAMEYAMA	1260-1274 —
58. YÔZEI....	877-884 —	92. GO-UDA..	1275-1287 —
59. KÔKÔ....	885-887 —	93. FUSHIMI..	1288-1298 —
60. UDA.....	888-897 —	94. GO - F U -	
61. DAIGO....	898-930 —	SHIMI...	1299-1301 —
62. SHUJAKU.	931-946 —	95. GO-NIJÔ..	1302-1307 —
63. MURAKAMI	947-967 —	96. HANAZONO	1308-1318 —
64. REIZEI..	968-969 —	97. GO-DAIGO	1319-1338 —
65. ENNIU...	970-984 —	98. GO-MUBA-	
66. KAZAN...	985-986 —	KAMI...	1339-1367 —
67. ICHIJÔ...	987-1011 —	99. CHÔKEL..	1368-1382 —
68. SANJÔ....	1012-1016 —	100. GO - K A -	
69. GO-ICHIJÔ	1017-1036 —	MEYAMA,	1383-1392 —
70. G'o-SHU-		101. GO - K o -	
JAKU...	1037-1045 —	MATSU..	1393-1412 —
71. GO-REI-		102. SHÔKÔ..	1413-1428 —
ZEI.....	1046-1068 —	103. GO - H A -	
72. GO-SANJÔ.	1069-1072 —	NAZONO.	1429-1464 —
73. S H I R A -		104. GO-TSU-	
K A W A .	1073-1086 —	CHIMI -	
74. HORIKAWA	1087-1107 —	KADO..	1465-1500 —
75. TOBA....	1108-1123 —	105. G O - K A -	
76. SUTOKU..	1124-1141 —	SHIWA-	
77. KONOÉ...	1142-1155 —	BARA..	1501-1526 —
78. GO-SHIRA-		106. GO-NARA	1527-1557 —
KAWA...	1156-1158 —	107. Ô K I M A -	
79. NIJÔ.....	1159-1165 —	CHI...	1558-1586 —
80. ROKUJÔ..	1166-1168 —	108. GOYÔZEI.	1587-1611 —

Cette liste ne donne, pour l'époque du grand schisme, que les mikado du Sud, seuls légitimes. Les mikado du Nord sont (outre Kôgon, nommé par les Hôjô contre Go Daigo) :

KÔMIÔ (1336-48).

SHUKÔ (1349-51).

GO-KÔGON (1352-71).

GO-ENNIU (1372-82).

GO-KOMATSU (1282-92-1412), légitime depuis 1392-93.

Le nom de Tsuchimikado a étonné les historiens européens. Dans les titres posthumes des tennô il se trouve souvent des noms de lieu comme *Nara*, *Kashivabara*, etc. Tsuchimikado était un palais; on le trouve mentionné dans les *Mémoires* de Murasaki Shikibu. (Cf. tome I de cet ouvrage, livre III, chap. III.)

LISTE DES SHÔGUN

JUSQU'AU SEIZIÈME SIÈCLE

MINAMOTO (directs) (à KAMAKURA).

YORITOMO (1192-1199).

YORIE (1200-1203).

SANETOMO (1204-1219).

YORITSUNE (1220-1243) } Fujiwara.

YORITSUGU (1244-1251) }

MUNETAKA (1252-1265) } de la maison

KOREYASU (1266-1289) } impériale.

HISAAKIRA (1289-1307) }

MORIKUNI (1308-1333) }

MORINAGA OU MORIYOSHI (1333-1335), prince impérial
(à Kiôto).

MINAMOTO-ASHIKAGA (à MUROMACHI (KIÔTO)).

TAKAUJI (1336-1357).

YOSHINORI OU YOSHIAKIRA (1358-1367).

YOSHIMITSU (1368-1393).

YOSHIMOCHE (1394-1422).

YOSHIKAZU (1423-1425).

YOSHIMOCHE pour la seconde fois (1426-27).

YOSHINORI (1428-1440).

YOSHIKATSU (1441-1448).

- YOSHIMASA (1449-1472).
YOSHIHISA (1473-1489).
YOSHIKANE (1490-1493).
YOSHISUMI (1494-1507).
YOSHIKANE (de nouveau (1508-1520).
YOSHIHARU (1521-1545).
YOSHITERU (1546-1565).
YOSHIHIDE (1566-68) (illégitime).
YOSHIAKI (1568-1573).

CHRONOLOGIE

DATES DE L'HISTOIRE JAPONAISE

Première époque du Moyen Age féodal.

Go Shirakawa Tennô (1156-58). Nijô Tennô (1159-65).

Guerre de Hôgen entre les Fujiwara et Taira Kiyomori, cette guerre met fin à la puissance des Fujiwara (1156-58).

Guerre de Heiji entre les Taira et les Minamoto. Kiyomori bat les Minamoto et met à mort leurs chefs 1159-60.

Taira Kiyomori, premier ministre (daijô daijin) en 1167, nomme et dépose les empereurs : Rokujô Tennô (1166-68) et Takakura Tennô (1169-80); Antoku Tennô, son petit-fils, (1181-85.)

SYNCHRONISMES

Chine. — Les Mongols (sous Gengis Khan (1154-1226), puis sous Ogdai Khan, Gayuk Khan, Mangu Khan et Kubilai Khan (1260-94) (comme empereur chinois Shi Tsu, légitime depuis 1280) s'emparent du royaume des Liao, puis de la Chine méridionale et fondent la dynastie de Yuen (1280-1368).

Périodes Tenji 1124-25, Taiji 1126-30, Tenshō 1131, Chōjō 1132-34, Hō-en 1135-40, Eiji 1141, Kōji 1142-43, Ten-yō 1144, Kiu-an 1145-50, Nimpei 1151-53, Kiu-ju 1154-55, Hō-gen 1156-58, Heiji 1159, Eireki 1160, Ohō 1161-62, Chōkan 1163-64, Eiman 1165, Nin-an 1166-68, Ka-ō 1169-70, J-ōan 1171-74, Anzen 1175-76.

HISTOIRE JAPONAISE

SYNCHRONISMES

Maladie de Kiyomori, qui abdique en faveur de son fils Shigemori, mais continue sous la robe du moine à diriger les affaires (1169).

Révolte de Minamoto Yoritomo (1147-99) dans le Kantô, 1180.

Mort de Kiyomori, 1181.

Guerre des Taira et des Minamoto (1180-85).

1. Minamoto Yoshinaka bat les Taira, s'empare de Kiôto, 1183, dépose Antoku et le remplace par Go-Toba Tennô (1184-98).

2. Guerre civile dans le clan Minamoto entre Yoshinaka et Yoshitsune, frère naturel de Yoritomo. Yoshinaka est battu et tué à la bataille de Seta-no-kara hashi, 1184.

3. Les Taira, poursuivis par Yoshitsune sur terre et sur mer jusqu'à l'extrémité occidentale de la grande île de Hondô, sont exterminés à la bataille navale de Dan-no-ura, 1185.

4. Yoritomo, resté dans le Kantô, est nommé *So-tsui-hoshi* en 1186 et *Sei-i-tai Shôgun* en 1192; il fixe

Périodes Ji-shô 1177-80, Yôwa 1181, Ju-ei 1182-83 Gen-riaku 1184, Bunji 1185-89, Kenkiu 1190-98, Shô-ji 1199-1200, Kennin 1201-03, Genkiu 1204-5, Kenci 1206, Jôgen 1207-10.

HISTOIRE JAPONAISE

SYNCHRONISMES

sa résidence à Kamakura.

5. Révolte de Yoshitsune contre son frère. Vaincu, il se suicide, 1189. Gouvernement de Yoritomo so-tsuihoshi, puis sei-i-tai shôgun, 1186-99 (1).

Deuxième époque du Moyen Age. Les shôgun Minamoto de Kamakura et les shikken Hôjô.

Tsuchimikado Tennô (1199-1210). Juntoku Tennô (1211-21).

Gouvernement de Yoriie, fils de Yoritomo, shôgun (sous la régence de sa mère Masako et de son grand-père maternel Hôjô Tokimasa), 1199-1204.

Il est assassiné en 1204.

Gouvernement (1204-19) de Sanetomo, frère de Yoriie, sous la régence de Masako et de Hôjô Tokimasa († 1215); le fils de Tokimasa, Yoshitoki prend le titre de régent ou *Shikken*, 1205.

Sanetomo est assassiné en 1219.

Gouvernement (au nom de Yoritsune 1220-43 un shôgun enfant de la maison Fu-

(1) Périodes Kenreki 1211-12, Kempô 1213-18, Jôkiu 1219-21, Jô-ô 1222-23, Gennin 1224, Karoku 1225-26, Anteï 1227-28, Kangi 1229-31, Jô-ei 1232, Tempuku 1233, Bunreki 1234, Katei 1235-37, Rekinin 1238, Ea-ô 1239, Ninji 1240-42, Kan-gen 1243-46, Hôji 1247-48, Kenchô 1249-55.

HISTOIRE JAPONAISE

SYNCHRONISMES

jiwara adopté par les Minamoto) de Masako devenue shikken (†1225) et de Yoshitoki devenu kanriô (ministre du shikken, † 1224).

Rédaction des romans historiques *Gempei Seisuiiki* et *Heike Monogatari* (fin du onzième, commencement du douzième siècle).

Le journal du moine Kamo Chômei (*Hôjôki*), 1212.

Lutte entre les Hôjô et la famille impériale (1220-22).

Kujô Tennô (1222).

Go Horikawa Tennô (1222-32).

Shijô Tennô (1233-42).

Expropriation de trois mille nobles partisans des Hô-ô ou empereurs ayant abdiqué, 1222.

Gouvernement de Hôjô Yasutoki, shikken (1225-42).

Le code féodal *Jôei Shikimoku* 1232 (1).

Shôgunat de Yoritsugu (Fujiwara) 1244-51.

Gouvernement de Hôjô Tsunetoki, shikken de 1243 à 1245, de Hôjô Tokiyori, shikken de 1246 à 1256, puis

(1) *Périodes Kôgen* 1256, *Shôka* 1257-58, *Shôgen* 1259, *Bun-ô* 1260, *Kôchô* 1261-63, *Bun-ei* 1264-74, *Kenji* 1275-77, *Kô-an* 1278-87, *Shô-ô* 1288-92, *Einin* 1293-98, *Shô-an* 1299-1301, *Kengen* 1302, *Kagen* 1303-5, *Tokuji* 1306-7, *Enkei* 1308-10, *Ochô* 1311, *Shôwa* 1312-16, *Bumpô* 1317-18, *Gen-ô* 1319-20, *Genkiô* 1321-23, *Shôchu* 1324-25, *Kareki* 1326-28, *Gentoku* 1329-30, *Genkô* 1331-33.

HISTOIRE JAPONAISE

régent pour le shikken Tokimune (1256-61) († 1261).
 Go Saga Tennô, 1243-46.
 Go Fukakusa Tennô, 1249-59.
 Révolte et défaite des Miura, 1247.
 Le *Dai-Butsu* de Kamakura, 1252.
 Gouvernement de Hôjô Tokimune, shikken sous la tutelle de Masatoki, puis seul, 1261-84.
 Mort de Shinran fondateur en 1224 de la secte mystique *Jôdo Shinshû*, 1262.
 Prédication de Nichiren (1222-82) à Kamakura 1260, son exil, 1261, son retour à Kamakura, 1270; condamné à mort, il est sauvé par un miracle, 1272.
 Kameyama Tennô, 1260-74.
 Go Uda Tennô, 1275-87.
 Shôgunat de Munetaka, 1252-65.
 Première invasion des Mongols, 1274; seconde invasion, destruction de la flotte, 1281.
 Fushimi Tennô, 1288-98.
 Gouvernement de Hôjô Sadatoki shikken, 1285-1301; Mototoki, 1302-11; Hirotoki, 1312-15; Takatoki shikken, 1316-33.
 Shôgunat de Kôreyasu, 1266-88, de Hisa Akira, 1289-1307.
 Go Fushimi Tennô, 1299-1300.
 Traité entre les deux branches

SYNCHRONISMES

Chine. — Les Mongols envahissent le Japon.

Voyage (1271-95) de Marco Polo (1254-1323).

Chute de la dynastie mongole. Chu Yuan Chang fonde la dynastie chinoise des Ming (1368-1643).

Corée. — Le royaume de Kôkurye (Korai) conquiert les deux autres royaumes coréens avec

HISTOIRE JAPONAISE

de la famille impériale pour la succession, 1301.

Go Nijō Tennō, 1302-07.

Hanazono Tennō, 1308-18.

Troisième époque du Moyen Age. La Restauration impériale.

Go-Daigo Tennō de la branche légitime monte sur le trône, 1319.

Shōgunat de Morikuni, 1308-33.

Première révolte contre les Hōjō dans le Kantō, 1322.

Conspiration de Kuge, 1324.

Go-Daigo cherche à secouer le joug des Hōjō; il est vaincu et exilé dans l'île d'Okii, 1331-1332. Les Hōjō mettent sur le trône Kōgon-Tennō, 1332, Go Daigo revient en 1332 et s'empare de Kiōto, 1333. Kōgon est déposé.

Les Nitta (branche des Minamoto) se révoltent contre les Hōjō. Nitta Yoshisada s'empare de Kamakura et massacre les Hōjō, 1333.

Gouvernement absolu de Go Daigo Tennō, 1333-36.

Un prince de la maison impériale Morinaga devient shōgun; il se révolte, est vaincu et mis à mort par les Ashikaga (autre branche cadette des Minamoto), 1333-35.

Lutte entre les deux branches

SYNCHRONISMES

l'appui de la Chine (fin du dixième siècle). La Corée se reconnaît vassale de la dynastie mongole et le roi de Corée Chwunjiantaha fournit une flotte pour aider à la conquête du Japon. A la chute de la dynastie de Yuen, Wang Jwan envoie une ambassade à Pe king, où le fondateur des Ming le reconnaît comme roi de Corée. Son fils Yu est déposé par le ministre Li Yin yin, son petit-fils Mao détrôné par Li Chung gwei (fils de Yin yin), qui monte sur le trône avec le titre de Taj Co (chinois Li-Tan), (1392) et fonde la dynastie encore régnante (Ci-Gien). Seul (Han Chung ou Chan Jan) remplace Sjon To comme capitale; le pays est divisé en huit provinces; la chronologie et le calendrier chinois sont adoptés; la suzeraineté de la Chine est formellement reconnue. — (Quinzième siècle).

Chine. — Le théâtre et le roman se développent du treizième au seizième siècles. Encyclopédies de Ma Twan Lin, 1275, et de l'empereur Yung Loh, 1403.

HISTOIRE JAPONAISE

SYNCHRONISMES

des Minamoto Nitta et Ashikaga, Go Daigo soutient les Nitta. Ashikaga Takauji bat les Nitta (guerre de Miidera 1335), met Go Daigo en fuite et fait monter sur le trône Kômiô-Tennô (1336-48), qui lui donne le shôgunat.

Quatrième époque.

Shôgunat des Minamoto Ashikaga à Muromachi (Kiôto).

Grand schisme du Japon, 1336-92. Les mikado du nord (branche illégitime) à Kiôto sous le patronat des shôgun Ashikaga. Les mikado du Sud (branche légitime) à Yoshino sous le patronat des Nitta et des clans dissidents (1).

DYNASTIE DU NORD. Kômiô, (1336-48). Shukô (1349-51), Go Kôgen (1352-71), Go Enniu (1372-82), Go Komatsu (1382-1412).

Asie centrale. — Tamerlan (Timur) (1333-1405), s'empare de Jagatai en 1369, conquiert la Perse, le N. O. de l'Inde, Bagdad, Damas, fait prisonnier le sultan ottoman Bajesid I en 1402.

(1) *Périodes dans l'ère du Midi.* — Genkô 1331-33, Kemmu, 1334-35, Engen 1336-1339, Kôhoku 1340-45, Shô-hei 1346-69, Kentoku 1370-71, Bunchû 1372-74, Tenju 1375-80, Kôwa 1381-83, Genchû 1384-93.

Périodes dans l'ère du Nord. — Shô-kiô 1332-35, Kemmu 1336-37, Reki-ô 1338-41, Kô-ei 1342-44, Tei-wa 1345-49, Kan-ô 1350-51, Bunna 1352-55, Embun 1356-60, Ô-wa 1361, Jôji 1362-67, Ô-an 1368-74, Eiwa 1375-78, Kôreku 1379-80, Eitoku 1381-83, Shitoku 1384-86, Kakei 1387-88, Kô-ô 1389, Meitoku 1390-93, O-ei 1394.

HISTOIRE JAPONAISE

SYNCHRONISMES

DYNASTIE DU MIDI. Go Daigo
(† 1338), Go Murakami
(1339-67), Chōkei (1368-83)
Go Kameyama (1384-92).

Kusunoki Masashige, partisan
de Go Daigo, est tué à la ba-
taille du Minato Gawa, 1336.

Défaite et mort de Nitta Yoshi-
sada, 1338.

Mort de Kenkō, auteur du
célèbre livre de pensées :
Tsurezure Guza, 1350.

Gouvernement des shōgun Ta-
kauji (1337-57), Yoshiakira
1358 à 1367; Yoshimitsu
1368 à 1394, après son abdi-
cation, régent pour Yoshi-
mochi depuis 1394, jusqu'à
sa mort en 1408 (1).

Fin du schisme par un traité
entre les deux branches de
la maison impériale, 1392.

Yoshimitsu consent à payer
une indemnité à la Chine
pour en obtenir le titre de
roi du Japon (Jipan Wang).

Shōgunat de Yoshimochi, 1394-
1422; de Yoshikazu, 1423-
27; de Yoshinori, 1428-40.

Shōkō Tennō, 1443-28.

Go Hanazono Tennō, 1429-64.

Le Kantō s'affranchit progres-
sivement du shōgunat de

(1) Périodes O-ei 1394-1427, Shōchō 1428, Eikiō 1429-40.
Kakitsu 1441-43, Bun-an 1444-48, Hōtoku 1449-51, Kōtoku
1452-54, Kōshō 1455-56, Chōroku 1457-59, Kanshō 1460-65.
Bunshō 1466, Ōnin 1467-68, Bunmei 1469-86.

HISTOIRE JAPONAISE

SYNCHRONISMES

Kiôto sous une branche cadette des Ashikaga, dont les chefs (*kanriô*, quelquefois *kubô*) de Kamakura sont : Motouji, Ujimitsu, Mitsukane, Mochiuji, qui se révolte contre le shôgun en 1438, et périt en 1439, Nariuji, Aki-sada déposé en 1487. Le titre de kanriô de Kamakura revient aux Uesugi, qui le gardent pendant tout le quinzième et une partie du seizième siècle. (Il y avait un kanriô de Kiôtô choisi dans une des trois familles Shiba, Hosokawa, et Hatakeyama).

Les *Danses de Nô* (pièces lyriques) quatorzième et quinzième siècles.

Mort du moine Chô Densu, le rénovateur de la peinture chinoise au Japon, 1427.

Shôgunats de Yoshikatsu 1441-48 et de Yoshimasa 1449-71. (Il continue à gouverner au nom du shôgun Yoshihisa (1472-89) après son abdication et meurt en 1489).

Fondation des palais-monastères de Kinkakuji (1397) et Ginkakuji en 1479 (Kiôto).

Les maîtres de l'école de Tosa Mitsunobu (1445-1543) et Mitsushige († 1560).

Les maîtres de l'école de Kano Masanobu (1424-1520), Motonobu (1477-1559).

LE MOYEN AGE FÉODAL

SYNCHRONISMES

Go Tsuchimikado Tennô (1465-1500).

Guerre d'Onin entre les clans Hosokawa et Yamana pour la succession du shôgun Yoshimasa (1467-77).

Shôgunat de Yoshitane (1490-93). Les Hosokawa l'enferment en 1494 et le remplacent par Yoshizumi shôgun de 1494 à 1507; en 1507, Yoshitane reprend le trône et gouverne de 1508 à 1520, mais en 1521 les Hosokawa triomphent de nouveau : Yoshitane est enfermé et Yoshiharu devient shôgun (1521-46).

Go Kashiwabara Tennô (1501-26).

Go Nara Tennô (1527-57).

Yoshiteru, shôgun (1547-65) est assassiné par les Miyoshi. Yoshiaki, shôgun (1566-73) est déposé par Oda Nobunaga. Fin de la dynastie des Ashikaga (1).

(1) *Périodes Chôkiô* 1487-88, *Entoku* 1489-91, *Mei-ô* 1492-1500, *Bunki* 1501-3, *Eishô* 1504-20, *Taiei* 1521-27, *Kôroku* 1528-31, *Tembun* 1532-54, *Kôji* 1555-1557, *Eiroku* 1558-69, *Genki* 1570-72, *Tenshô* 1573-91.

INDEX ALPHABETIQUE

ABE, célèbre clan féodal du Nord (xi^e).

AMA, religieuse bouddhiste.

AMA SHÔGUN, nom donné à Masako, la veuve de Yoritomo.

ANTOKU TENNÔ (xii^e), p. 69.

AOTO FUJITSUNA, célèbre juge du xiii^e, p. 105.

ASAINA SABURÔ, héros légendaire du xii^e, p. 60.

ASHIKAGA, la plus célèbre Université japonaise au moyen âge, p. 256.

ASHIKAGA (dynastie de shôgun xiv^e à xvi^e siècle), p. 202 et toute la *Quatrième Époque*.

ASHIKAGA TAKAUJI, fondateur de la dynastie (xiv^e), p. 302 et suiv.

ASHIKAGA YOSHIKAKI, le dernier de la dynastie (xvi^e), p. 368.

ASHIKAGA YOSHIMASA, célèbre protecteur des lettres et des arts (xv^e), p. 228, 355 et suiv.

ASHIKAGA YOSHIMITSU, le plus célèbre prince de la dynastie (xiv^e), p. 224, 353.

ASHIKAGA YOSHINORI, shôgun, (xv^e), p. 228 et 260.

ASHIKAGA (branche cadette, Kanriô de Kamakura), p. 226.

ASHIKAGA ARISADA, dernier Kanriô du Kantô, p. 227.

ASHIKAGA MOCHIUJI, le plus célèbre Kanriô du Kantô, p. 226.

ASHIKAGA MOTOUJI, premier Kanriô du Kantô, p. 226.

ATSUMORI, héros du xii^e, tué par Kumagai Naozane, p. 61.

BAKUFU, gouvernement militaire, voir principalement p. 108 et 236.

BENKEI (le moine), écuyer de Yoshitsune (xii^e), p. 63.

BETTÔ, ministres du Bakufu, p. 109.

BIWAKI (japonais pour *Pî-paki*), célèbre pièce chinoise, p. 275.

BUGIÔ, gouverneur féodal.

BUKE ou BUSHI, membre de la caste militaire (sino-japonais pour *samurai*).

BUKISHI, armurier, p. 122.
 BUN-EI ou BUNIEI, nengo de 1264 à 1274, p. 191.
 BUSHIDÔ, morale militaire, p. 25.
 ЧПА, thé.
 CHANIWA, jardin destiné aux cérémonies de thé.
 CHANOYU, cérémonie de thé, p. 360.
 CHIMATSURI, sacrifice humain célébré avant les batailles de l'époque féodale, p. 39.
 CHISHI, rente en nature, p. 117.
 CHÔ DENSU, célèbre peintre (xiv^e, xv^e), p. 318.
 CHÔMEI, moine du xiii^e auteur du *Hôjôki*, p. 152.
 DAIBUTSU, statue colossale du buddha, le plus célèbre celui de Kamakura, p. 162.
 DAIKAN, le même que *Kôri bugiô*, p. 111.
 DAIMIÔ, seigneur féodal.
 DANNOURA, célèbre bataille du xii^e, p. 65.
 DENGAKU (pantomime d'origine bouddhiste), p. 123.
 DÔGEN, moine fondateur d'ordre, p. 137.
 DOREI, esclave ou serf.
 EBIRA, carquois.
 EBOSHI, chapeau de papier laqué.
 EDOKORO, titre donné aux chefs de l'école de peinture de Tosa.
 EIKAN, moine mystique, p. 139.
 EIRAKU, chin.-Yung Loh, ère (*niên hao*) du règne de l'empereur chinois Ch'êng Tsu

(1403-25). Il y a un nengo japonais appelé *Eiroku* (1558-69) dont le second caractère diffère du second caractère d'Eiraku, p. 231.
 EIRAKUSEN, monnaie chinoise en usage au Japon, p. 240.
 ETA, l'une des castes infâmes, p. 119.
 FUDAI, soldat héréditaire d'un daimiô au xi^e, xii^e.
 FUJIWARA (Fin de la domination des), p. 56.
 FUJIWARA (shôgun de la maison), p. 100.
 FUJIWARA (les branches de la maison), p. 103.
 FUJIWARA KANEYOSHI, écrivain religieux (xv^e), p. 258.
 FUJIWARA MASAJÔ, écrivain (xv^e), p. 259.
 FUJIWARA NOBUZANE, peintre (xiii^e), p. 154.
 FUJIWARA TAKANOBU, poète (xii^e), p. 151.
 FUJIWARA TEIKA, poète (xiv^e), p. 259.
 FUJIWARA YOSHITSUNE, peintre (xiii^e), p. 154.
 FUSHIMI, empereur du xiii^e, p. 99.
 GEMPEI SEISUIKI, livre d'histoire tendant au roman historique (xiii^e), p. 149.
 GEN, sino-japonais pour Minamoto.
 GEN, traduction du chinois YUEN (dynastie mongole). Cette synonymie a fait naître la légende que Gengiskhan était Minamoto Yoshitsune.

- p. 73, 183 et suiv., p. 229.
- GENBUKU, cérémonie célébrée à l'âge où l'enfant devenait un homme, p. 168.
- GINKAKUJI, palais-couvent de Kiôto, p. 355.
- GION, temple de Susanoô à Kiôto, fête de ce dieu, p. 349.
- GO DAIGO, célèbre empereur du xiv^e, p. 199 et suiv.
- GO DÔSHI, trad. jap. de Wu Tao Tse, célèbre peintre chinois du viii^e siècle, p. 301.
- GOKENIN, fonctionnaires du bakufu, p. 115.
- GO SAGA, empereur du xiii^e, p. 99.
- GÔSHI, propriétaires fonciers n'étant ni seigneurs ni serfs.
- GO TOBA, empereur (xii^e), p. 63 et 87.
- GOZEN, titre donné (au moyen âge) aux femmes de condition inférieure.
- HACHIMAN, dieu de la guerre, p. 31.
- HAN, clan féodal, p. 21.
- HARAKIRI (sin.-jap. *seppuku*), suicide des samurai, p. 31.
- HATAKEYAMA, clan féodal très puissant au xiv^e, xv^e, xvi^e, p. 237, 368.
- HAWORI, manteau de cérémonie, p. 255.
- HEI, sino-japonais pour *Taira*.
- HEIJI, nengo (1159), p. 57.
- HEIJI MONOGATARI, roman racontant la guerre de l'ère *Heiji*, p. 57 et 150.
- HEIKE MONOGATARI, célèbre roman chevaleresque du xiv^e, p. 69, 129, 150.
- HEIMIN, le peuple par opposition aux samurai, p. 120.
- HIKKUNIN ISSHU, anthologie, p. 86 et 88.
- HICASHIYAMA, colline de Kiôto sur laquelle est bâtie le Ginkakuji.
- HICASHIYAMA (époque de), xv^e siècle, l'âge d'or de l'art japonais.
- HIKITSUKESHÛ, haute cour de justice du bakufu, p. 110.
- HININ, castes infâmes, p. 119.
- HÔGEN, titre donné aux chefs de l'école de peinture de Kano.
- HÔGEN, nengo (1156-58), p. 56.
- HÔGEN MONOGATARI, roman racontant la guerre de l'ère Hôgen, p. 150.
- HÔJÔ (dynastie de shikken issue des Taira) (toute la *Deuxième Époque*).
- HÔJÔ SADATOKI, p. 105, 198.
- HÔJÔ TAKATOKI, p. 198 et suiv.
- HÔJÔ TOKIMASA, fondateur de la dynastie, p. 76 et 84.
- HÔJÔ TOKIMUNE, p. 189.
- HÔJÔ TOKIYORI, p. 104.
- HÔJÔ YASUTOKI, p. 102.
- HÔJÔ YOSHITOKI, p. 85.
- HÔJÔ D'ODAWARA, célèbre clan féodal du xv^e et du xvi^e. Appelés d'abord *Ise*, ils furent adoptés par les descendants des grands Hôjô, p. 227.
- HÔJÔKI, célèbre livre du moine Chômei, p. 132, 152.

HÔKEN, féodalité.
 HOKKE, secte de Nichiren, p. 142.
 HÔNEN SHÔNIN (xii^e, xiii^e), le fondateur de la secte Jôdo, p. 140.
 HONGANGI (*Nishi H.* et *Higashi H.*), deux sectes de Monto (xvii^e), p. 142.
 HÔ-Ô, empereur retiré dans l'inkio.
 HORIKAWA, empereur du xi^e, p. 56.
 HOSOKAWA, célèbre clan féodal du xv^e, rival des Yamana, p. 237, 366.
 HOTOKE, héroïne du *Heike monogatari*, p. 129.
 I, médecine d'où ISHA, médecin (voir *kusushi*).
 ICHIKO, sorcière, p. 343.
 IREBANA, art d'arranger les fleurs, p. 295.
 IKKÔSHÛ, le même ordre que Jôdo Shinshû.
 INARI NO YASHIRO, temple d'Inari (le plus célèbre entre Kiôto et Fushimi), p. 347.
 JIDAI, rente foncière, p. 117.
 JINKÔSHÔTÔKI, célèbre livre en l'honneur de la dynastie impériale (xiv^e), p. 213.
 JITÔ, régent d'un *shô-en* nommé par le bakufu, p. 111.
 JÔDO, secte mystique, p. 139.
 JÔDO SHINSHÛ, secte mystique issue de la première, p. 139.
 JÔEI SHIKI MOKU, code des Hôjô, p. 112.
 JOSETSU, peintre du commen-

cement du xv^e, p. 321.
 JÔSHÔ, daimiô de moins de 100,000 koku, p. 241.
 JUNSHI, suicide des vassaux sur la tombe de leur maître, p. 27.
 KABUTO, casque, p. 34.
 KA EKI, corvée.
 KAKEMONO, peinture faite sur un rouleau oblong de papier ou de soie.
 KAMAKURA, capitale du Kantô du xii^e au xv^e siècle. *Chapitre IV de la Deuxième Époque* et p. 227.
 KAMAKURA (ère de), l'époque des Hôjô.
 KAMISHIMO, vêtement, p. 249.
 KANAZAWA BUNKO, célèbre collègue du moyen âge, p. 147.
 KANO, célèbre école de peinture, p. 322.
 KANO MASANOBU, fondateur de cette école (xv^e, xvi^e), p. 322.
 KANO MOTONOBU, le plus illustre représentant de cette école et le plus grand peintre du Japon (xv^e, xvi^e), p. 323.
 KANRIÔ, premier ministre ou régent du shôgun ou du shikken, p. 100, 109, 226, 237, 245.
 KANRIÔ régent de Kamakura sous les Ashikaga, p. 226 et 237.
 KARIGINU, vêtement, p. 249.
 KATAGINU, vêtement, p. 249.
 KATAKI UCHI, la vendetta japonaise, p. 27.
 KATANA, sabre, p. 35.
 KATANAKAJI, fabricant de sabres, p. 122.

KATÔ KAGEMASA ou Shiro-zaemon, célèbre céramiste, p. 155.

KAWARA, armure de métal, p. 83.

KUSUSHI (aujourd'hui *isha*), médecin, p. 121.

KEN, épée, p. 35.

KENKÔ, moine, auteur du *Tsurezure gusa*, xiv^e, p. 261.

KENSON, le code le plus humble de la politesse, p. 359.

KERAI, serviteur d'un daimiô.

Dans le style juridique, ce mot désigne un serf; dans les romans chevaleresques, il s'applique aux plus braves samurai qui ne quittaient pas leur daimiô.

KIKU NO GOMON, KIRI NO GOMON, les deux blasons de la maison impériale, le premier avec le chrysanthème à seize pétales, le second avec le paulownia.

KIMONO, la tunique japonaise.

KINKAKUJI, palais-couvent de Kiôto (xv^e), p. 353.

Kô, clan qui disputa la prépondérance aux Ashikaga dans le parti de la cour du Nord, p. 262.

Kô, encens.

Kô AWASE, cérémonie de l'encens, p. 363.

KOBAN, monnaie d'or.

KOJIMA TAKANORI, personnage peut-être légendaire du xiv^e, p. 200.

KOKU, mesure de 180 litres environ dans laquelle on éva-

luait les revenus des terres.

KOKUSHI, KOKUSHU, KOKUSHÔ, gouverneur, plus tard daimiô d'une province, p. 111.

KOPPITSURETSU, japonais pour Kublai Khan, p. 186.

KÔRI, district.

KÔRIBUCIÔ, gouverneur de district (identifié avec Jitô).

KÔRIU, école d'arrangement des fleurs, p. 297.

KUBÔ, titre des shôgun Ashikaga.

KUMAGAI NAOZANE, héros du xii^e, p. 61.

KUNI, corporation.

KUNI, province.

KUSUNOKI, célèbre clan attaché à la dynastie du Sud.

KUSUNOKI MASASHIGE, le héros des loyalistes japonais (xiv^e), p. 201 et suiv.

KUSUNOKI MASATSURA, fils de Masashige, p. 211.

KUSUSHI, médecin, p. 121 et 243.

MANDOKORO, conseil supérieur du bakufu au xiii^e, p. 109.

MASAKÔ, femme de Yoritomo, p. 77.

MESHIDASHI, investiture féodale. L'acte s'appelait *Kanjô* s'il était écrit de la main du suzerain et *Koku in* si celui-ci l'avait seulement approuvé de son sceau (*Koku*, noir).

MIN (trad. jap. du Chinois Ming), dynastie impériale chinoise (xiv^e, xvii^e), p. 228.

MINAMOTO, la plus illustre des maisons féodales japonaises

- d'où sont sorties les trois dynasties de shôgun : Minamoto propres, Ashikaga, Tokugawa, p. 32, 44, etc.
- MINAMOTO propres, shôgun de Kamakura (xii^e, xiv^e) : les trois premiers shôgun étaient des Minamoto, les deux suivants des Fujiwara adoptés, les autres des princes impériaux portant le nom de Minamoto. (*Première et Deuxièmes Époques*).
- MINAMOTO MITSUNAKA (x^e), p. 45 et 271.
- MINAMOTO SANETOMO, le troisième shôgun (xiii^e), p. 85.
- MINAMOTO TAMETOMO (xii^e), p. 57.
- MINAMOTO TSUNA (xi^e), p. 48.
- MINAMOTO YORIE, le second shôgun (xii^e), p. 84.
- MINAMOTO YORIMASA (xii^e), p. 53.
- MINAMOTO YORIMITSU, dit *Raikô* (xi^e), p. 46 et suiv.
- MINAMOTO YORITOMO, fondateur du shôgunat (xii^e), p. 75 et suiv.
- MINAMOTO YOSHIE, dit HACHIMANTARÔ (xi^e), p. 53.
- MINAMOTO YOSHINAKA (xii^e), p. 63.
- MINAMOTO YOSHITOMO (xii^e), p. 53 et 57.
- MINAMOTO YOSHITSUNE (xii^e), p. 61 et suiv.
- MINATOGAWA (bataille du), victoire des Ashikaga sur Masashige (xiv^e), p. 209.
- MIURA, célèbre clan rival des Hôjô, p. 104.
- MIYAGATA, partisans de la dynastie du Sud.
- MON, armes de la noblesse japonaise, p. 36.
- MONCHUSHO, conseil judiciaire du bakufu, p. 109.
- MONTO, célèbre secte bouddhiste fondée par Shinran (voir Honganji, Shinshû, Ikkôshû), p. 140.
- MURAMASA, célèbre fabricant de sabres, p. 123.
- MUROMACHI, quartier de Kiôto où s'élevait le palais des Ashikaga.
- MUROMACHI (ère de), l'époque des Ashikaga.
- NAGINATA, hallebarde dont les bouts ne sont pas recourbés.
- NAKAMITSU, danse de Nô, p. 271.
- NICHIREN, saint bouddhiste, fondateur de la secte Hokke (xiii^e), p. 142.
- NITTA, clan issu des Minamoto, puissant au xiv^e, p. 202 et suiv.
- NITTA YOSHISADA, célèbre partisan de Go Daigo (xiv^e), p. 202 et suiv.
- Nô, danses sacrées du shintô, tragédies classiques du xv^e xvi^e, p. 264 et suiv.
- Nô KIÔGEN, comédies qui accompagnaient les Nô, p. 276.
- ÔBAN, monnaie d'or depuis le xvi^e.
- ODORIKO (aujourd'hui *maiko*), danseuse, p. 123.
- ÔE HIROMOTO, célèbre ministre de Yoritomo, p. 79.

ÔJIN, empereur déifié sous le nom de Hachiman.

OTOMOBARA, le même que junshi, p. 27.

ÔUCHI, célèbre clan du S.-O. puissant au xv^e et xvi^e, p. 225.

RAIKÔ, sino-japonais pour Yoritomo (Minamoto).

REIGI, code de l'étiquette, p. 357.

RENNIO SHÔNIN, mystique du xv^e, p. 140.

RIKIU, l'un des maîtres de l'*ikebana*, l'art d'arranger les fleurs, (xv^e), p. 297.

RIKKA OU TATEBANA, style ancien de l'*ikebana*.

RINZAI, ordre monastique, p. 137.

ROKUHARA, quartier de Kiôto, administré par le bakufu sous les Hôjô.

ROKUROKUBI, monstre mythique (gravure p. 36.)

SAI SHÔ KI (trad. jap. de *Si Siang Ki*), célèbre drame chinois du xii^e ou du xiii^e, p. 272.

SAMURAI, membre de la caste militaire (le même que buke ou bushi).

SAMURAIKOKORO, l'un des conseils du bakufu sous les Hôjô, le premier conseil sous les Ashikaga, p. 109 et 236.

SANKAN, les trois familles qui fournissaient le Kanriô de Kiôto sous les Ashikaga, p. 136.

SARUGAKU, danses et pantomimes du moyen âge.

SEN, monnaie de cuivre.

SEPPUKU, sino-japonais pour harakiri, p. 31.

SESSHÛ, peintre du xv^e siècle, p. 321.

SHIBA, l'une des familles de *sankan* a fourni des kanriô célèbres, p. 245.

SHIKIDAI, seuil en pierre des maisons japonaises.

SHIKII, linteau canelé dans lequel glissent les shôji.

SHIKIMOKU, règlement du bakufu, p. 111.

SHIKKEN, dignité appartenant aux Hôjô, et qui leur donna, au nom du shôgun, le gouvernement du Japon (xiii^e, xiv^e).

SHIN, acuponcture, traitement qui consistait à piquer une partie du corps avec des aiguilles et qui correspondait soit à la saignée, soit aux pointes de feu, soit à des sondages, etc.

SHINDEN, parler.

SHINDENZUKURI, style d'architecture des maisons privées, emprunté aux couvents, p. 283.

SHIN KIÔ, célèbre livre mystique, p. 137.

SHIN NO HANA, le plus ancien style de l'*ikebana*, p. 296.

SHINRAN, fondateur de la secte Jôdo Shinshû (xiii^e), p. 140.

SHIRABIÔSUI, jeune fille troubadour du moyen âge, p. 125.

SHIRAKAWA, empereur du x^e ,
p. 56.

SHIRO, château féodal, p. 37.

SHITSUJI, premier ministre du
Kanriô du Kantô sous les
Ashikaga, dignité apparten-
nant aux Uesugi.

SHIZUKA, shirabiôshi, maîtresse
de Yoshitsune, p. 72.

SHÔ-EN, terres exemptes d'im-
pôts, qui devinrent des fiefs
féodaux, p. 17, 110, 112,
116, etc.

SHÔGUN, chef de la caste mili-
taire et du bakufu.

SHÔGUNGATA, partisans du shô-
gun et de la dynastie du
Nord au xiv^e .

SHOIN, bibliothèque.

SHOINZUKURI, style d'architec-
ture des maisons privées,
emprunté à la Chine, p. 283.

SHÔJI, écran, cloison de papier
mobile.

SHOKÔ, le terme légal pour dé-
signer un daimiô.

SHÔMIÔ, petit seigneur féodal
(s'oppose à *daimiô*).

SHÛGETSU, peintre du xv^e ,
p. 322.

SHUGO, gouverneur militaire
d'une province nommé par
par le bakufu, p. 111.

SHÛTEN DOJI, ogre tué par
Raikô.

Sô, trad. jap. de Sung, dynas-
tie impériale chinoise.

SÔTÔ, ordre monastique japo-
nais; p. 137.

SO TÔ BA, trad. jap. de SUNG
TU PÔ, célèbre écrivain

chinois du x^e , p. 178.

SUIKAN, tunique blanche portée
par les nobles et les shira-
biôshi.

SUÔ, vêtement de lin, p. 249.

TAI HEIKI, célèbre roman his-
torique du xiv^e racontant les
guerres de Go Daigo contre
les Hôjô et les Ashikaga,
p. 214.

TAIRA, illustre clan militaire
issu de la maison impériale
et rival des Minamoto.

TAIRA KIYOMORI, le plus grand
des Taira (xii^e), p. 56 et
suiv.

TAIRA MASAKADO, le grand re-
belle de l'histoire japonaise
(x^e), p. 55.

TAIRA MUNEMORI, indigne fils
et successeur de Kiyomori
(xii^e), p. 59 et 66.

TAIRA SHIGEMORI, fils aîné de
Kiyomori (xii^e), p. 59.

TAIRA TADAMORI (x^e), p. 56.

TAKASAGO, héros d'un Nô,
p. 173.

TAMBA, célèbre famille de mé-
decins, p. 121.

TAN, mesure de longueur égale
à 26 shaku (shaku :
0,30 mètre).

TAN, carré, mesure de superfi-
cie égale à 300 *tsubo* carrés
(*tsubo* carré : 3,306 m. c.).

TERAKOYA, école primaire boud-
dhiste; au $xviii^e$ siècle toute
école primaire.

Tô (trad. jap. de T'ang), dy-
nastie impériale chinoise
(vii^e , ix^e).

- TÔ NO GENŌ (trad. jap. de Yuan Tsung des T'ang). Cet empereur chinois (viii^e) est plus connu sous le nom de Ming Hwang (*Mei Kô*), p. 128.
- TOBA SÔJÔ, inventeur du style de caricature appelé *Toba E* (xiii^e), p. 45.
- TOKIWA, concubine de Yoshitomo et mère de Yoshitsune, p. 61.
- TOMOE, la plus célèbre héroïne des guerres féodales (xii^e), p. 63.
- TOSA, célèbre école de peinture, p. 154 et 313.
- TOSA MITSUNOBU (xv^e, xvi^e), p. 315.
- TOSA MITSUSHIGE (xvi^e), p. 315.
- TOSA TSUNETAKA, fondateur de l'école (xiii^e), p. 154.
- TÔSEN, Nô du xvi^e, p. 275.
- TSUCHIGURA (*godown*), dépôt creusé dans le sol et recouvert de terre où les Japonais mettent leurs objets précieux à l'abri des incendies.
- TSUCHIMIKADO, empereur du xii^e, p. 87.
- TSUJIGIRI, les truands de Kiôto au moyen âge.
- TSUKIYAMANIWA, jardin où l'on a élevé des collines artificielles, p. 290.
- TSURE ZURE GUSA, célèbre *varia* du moine Kenkô, p. 261.
- TSURUGI, épée.
- UESUGI, célèbre clan féodal du Kantô (xii^e, xvi^e), p. 226.
- WAKE, célèbre famille de médecins, 121 et suiv.
- WARIZASHI, poignard, p. 35.
- YA, flèche, p. 35.
- YAMANA, célèbre clan féodal, rival des Hosokawa (xiv^e, xvi^e), p. 237 et 366.
- YANAGUI, carquois.
- YASHIKI, maison et domaine d'un samurai.
- YOROI, armure souple des Japonais, p. 33.
- YUMI, arc, p. 35.
- ZEN, le plus célèbre des ordres monastiques bouddhistes, p. 137, 246, 258, 318 (1).

(1) Cf. les Index du tome I et du tome III.

ADDENDA ET ERRATA

Page 42, note, lire : *Isshu*.

Page 71, lire : *Riûkiû*.

Pages 147 et 156, lire : Pivoines (*botan.*) au lieu de Pavots.
Cf. Tome I^{er}, p. 309.

Page 159, lire : Tôkaidô.

Page 176, lire : T'ang.

Page 209, lire : Tôkiô.

Page 270, lire : *L'Orphelin de Chao*. Cf. Tome III, p. 537.

Il vaut mieux réserver l'orthographe de *Cheu* pour le caractère que nous trouvons dans la dynastie de Cheu.

Page 283, lire : Jusqu'aux palais et aux maisons témoignaient de son esprit religieux et militaire.

Page 286. Le nom égyptien *Amenhotpu* est Amenôthes en grec ; la forme Amenophis, plus usitée, est la transcription grecque d'Amenemopit. (Cf. Maspero).

Page 300, lire : « Qui s'étendent du second ou du premier siècle av. J.-C. à la chute de la dynastie des Han ».

Page 321, lire : Les vieux maîtres priaient avant de se mettre à l'œuvre.

Page 327, lire : Taniû.

TABLE DES GRAVURES

	Pages.
1. — Harakiri (1).....	30
2. — État-major féodal (1).....	36
3. — Rokurokubi.....	36
4. — Shirabiôshi.....	124
5. — Le temple de Hachiman à Kamakura.....	160
6. — Le Dai-Butsu de Kamakura.....	162
7. — Samurai du Kantô.....	164
8. — Mont-de-piété chinois.....	184
9. — Rue dans une ville chinoise.....	234
10. — Noble au temps des Ashikaga.....	248

(1) Les sujets des gravures 1 et 2 sont empruntés au dix-septième siècle; les costumes, qui y sont représentés, permettront cependant de se figurer ceux de l'époque féodale. (Voir l'Introduction.)

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE IV

LE MOYEN AGE FÉODAL

	Pages.
INTRODUCTION. — La féodalité.....	9
PREMIÈRE ÉPOQUE. — <i>L'anarchie féodale et l'établissement d'un gouvernement militaire</i>	43
CHAPITRE I. — L'anarchie féodale et le moyen âge héroïque.....	43
CHAPITRE II. — La fondation du Shôgunat. Yori- tomo et Masako.....	75
DEUXIÈME ÉPOQUE. — <i>L'apogée du gouvernement militaire</i>	97
CHAPITRE I. — Le Japon sous les Hôjô.....	98
CHAPITRE II. — L'Eglise au moyen âge.....	134
CHAPITRE III. — La littérature dans l'âge de Ka- makura.....	146
CHAPITRE IV. — Kamakura au treizième siècle....	157
TROISIÈME ÉPOQUE. — <i>La chute du gouvernement militaire et la première Restauration impériale</i>	173
CHAPITRE I. — L'invasion mongole.....	175
CHAPITRE II. — La première Restauration impériale. — Go Daigo. — La chute des Hôjô. — Le Grand Schisme.....	198

QUATRIÈME ÉPOQUE. — <i>Rétablissement et nouvelle chute du gouvernement militaire. La transition du moyen âge à la Renaissance</i>	219
CHAPITRE I. — L'époque des Ashikaga.....	221
A. — Le Japon.....	221
B. — La Chine.....	228
CHAPITRE II. — L'État et la société sous les Ashi- kaga.....	236
CHAPITRE III. — La littérature dans la période de Muromachi.....	257
CHAPITRE IV. — L'âge d'or de l'art japonais.....	280
CHAPITRE V. — Kiôto au quinzième siècle et dans la première moitié du seizième.....	338
CONCLUSION.....	371
LISTE DES EMPEREURS ET DES SHÔGUN.....	377
CHRONOLOGIE.....	383
INDEX.....	393
TABLE DES GRAVURES.....	403

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET C^{ie},

8, rue Garancière

DATE DUE

--	--

DOMINICAN COLLEGE LIBRARY

DS835 .L22 v.2

La Mazelière/Le Japon



3 3645 00087223 7

DS835 .L35 1907

vol.2

La Mazelière, Antoine Rous,
marquis de, 1864-

Le Japon : histoire et
civilisation ...

Dominican College Library
San Rafael, California

